Explorateurs français en Afrique. Le Zambèze. Les grands lacs du centre. Du Gabon à Zanzibar. Les Robinsons du [...]



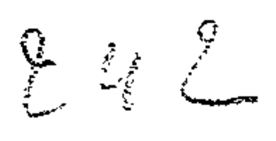
Parès, Eugène (pseud. Eugène de Kerzollo). Explorateurs français en Afrique. Le Zambèze. Les grands lacs du centre. Du Gabon à Zanzibar. Les Robinsons du Victoria-N'Yanza. 1881.

LES

EXPLORATEURS FRANÇAIS

EN AFRIQUE

2e SÉRIE IN-4°.



EUGÈNE PARÈS

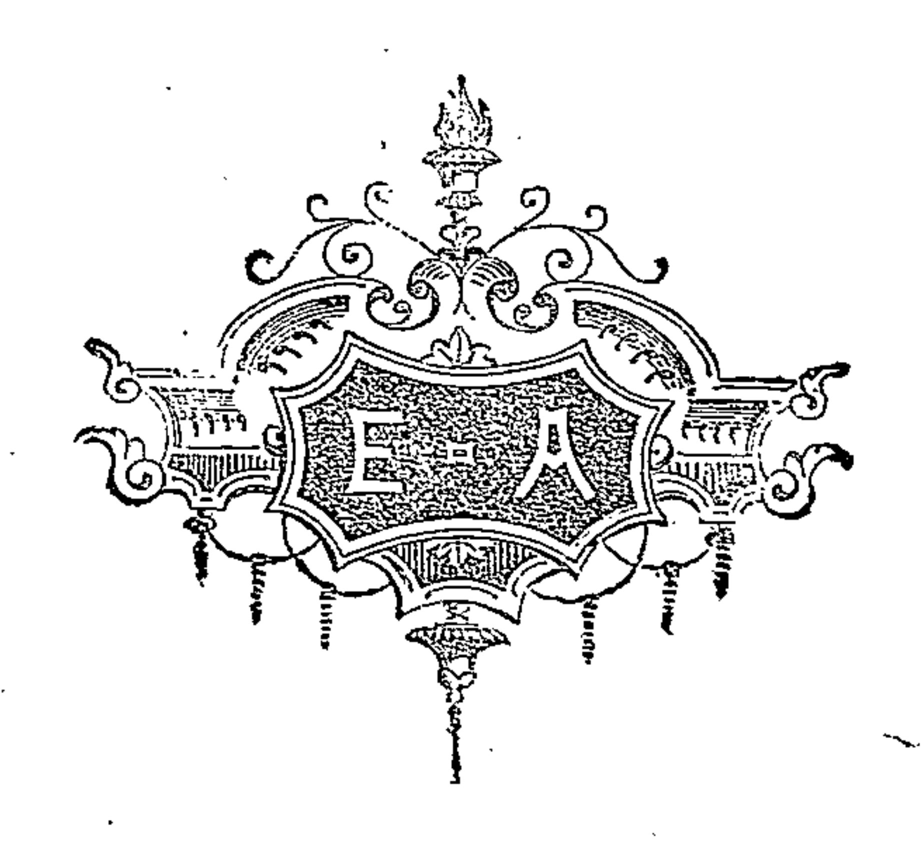
LES

EXPLORATEURS

FRANÇAIS

EN AFRIQUE

LE ZAMBÈZE
LES GRANDS LACS DU CENTRE
DU GABON A ZANZIBAR
LES ROBINSONS DU VICTORIA-N'YANZA



LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET Cie, ÉDITEURS.

INTRODUCTION.

I

Si de tout temps l'étude de la géographie a passionné les savants, il n'en était malheureusement pas de même du reste du public, que les plus grandes explorations, les plus graves entreprises laissaient froid et indifférent.

Les dernières années de l'empire surtout, si fertiles en incidents de toutes sortes, poussèrent jusqu'à la démence cette indifférence superbe.

On eût dit que la France s'était volontairement désistée de toute prétention personnelle, que, renonçant brusquement aux fières traditions de son passé, elle se contentait de demeurer simple spectatrice des tentatives glorieuses et pacifiques, qui avaient pour théâtre le vaste champ de la science.

L'inconnu et ses émotions puissantes, ses périls et ses surprises merveilleuses ne pouvaient émouvoir son cœur blasé.

En revanche, le « Crime de Pantin » passionnait les masses, et, chaque soir, la Schneider était applaudie dans la *Grande-Duchesse*.

Vint la guerre.....

Le réveil fut terrible.

Alors on comprit l'importance de cette science si négligée, tranchons le mot, si dédaignée, et, sans fausse honte du passé, sans crainte de l'avenir, — comme un peuple assez fort pour avoir confiance en lui-même — on jeta à l'eau le bagage erroné, les superstitions inutiles et même dangereuses; une curiosité saine et virile, une soif de découvertes et d'aventures firent place à l'apathie, à la coupable indifférence d'autrefois.

On suivit avec une anxiété fiévreuse la marche des grands explorateurs, de ces intrépides pionniers de la science, qu'une pensée noble et généreuse, ou tout simplement l'amour du merveilleux et de l'inconnu, poussaient hors des limites de la civilisation; on accueillait avec enthousiasme leurs moindres découvertes; leurs noms étaient placés, dans l'opinion publique, au-dessus de ceux des grands capitaines, des conquérants les plus fameux, et quelquefois, comme pour Livingstone, on leur accordait les honneurs d'une sépulture royale.

De tous côtés les relations des voyageurs, les aventures des marins revirent le jour. Ce n'était pas assez, tant le désir d'apprendre « empoignait » les grands comme les petits, les humbles comme les puissants, et, pour donner un aliment à cette curiosité toujours croissante, il fallut improviser des romans, des contes, des nouvelles où, sous le manteau de la fiction et de la fantaisie, l'auteur promenait ses lecteurs dans les vastes solitudes de l'Afrique sauvage, les « pampas » de l'Amérique, les villes ruinées et endormies de l'Asie.

* * *

Ceci nous amène à dire quelques mots du nouvel ouvrage que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

En écrivant les *Explorateurs Français* en Afrique, et surtout en mettant ce volume à la portée de l'enfance, nous n'avons eu qu'une pensée : inspirer à nos jeunes lecteurs l'amour des lectures sérieuses, les préparer par une suite de récits attachants à l'étude des grandes explorations.

Pour cela, nous n'avons reculé devant aucun ennui, aucune fatigue. Tour à tour, nous avons interrogé Stanley, Livingstone, Caméron, sir Baker, etc., dans les belles traductions publiées par la maison Hachette; nous avons suivi la marche de nos compatriotes, MM. de Compiègne, Alfred Marche, Savorgnan de Brazza, Ballay, sur le grand fleuve Ogôoué; nous avons lu tous les bulletins, tous les journaux géographiques.

Les renseignements que nous donnons sont donc puisés aux meilleures

sources. Cependant, nous n'avons pas perdu de vue que nous nous adressions à des enfants, et que, si les grandes questions passionnent généralement les hommes, il faut aux jeunes intelligences des fictions, des aventures amusantes, que, si l'exactitude, la vérité sont les premières qualités de l'écrivain, l'imprévu, la variété ne doivent pas non plus lui être étrangers.

Nous avons divisé notre ouvrage en quatre parties ou épisodes.

Dans le premier de ces épisodes nous avons entrepris de faire connaître le grand fleuve le Zambèze, dont la découverte est une des gloires de Livingstone, les chutes Victoria, Tété, en un mot, toute cette partie de l'Afrique qui s'étend de l'océan Atlantique aux bouches du Zambèze.

Dans la deuxième partie, nous avons eu en vue la Rovouma, les lacs Nyassa, Banngouëolo, Moëro, Tanganyika, le fleuve Loualaba ou Congo, l'Afrique centrale, enfin.

De l'Ogôoué, ce fleuve si nouveau sur nos cartes et dont nous devons l'exacte connaissance aux efforts des courageux pionniers cités plus haut, le troisième épisode nous conduit au lac Sannkorra, marqué sur la carte du lieutenant Caméron, au lac Tanganyika, à Zanzibar.

Enfin, le quatrième épisode est tout entier consacré aux sources du Nil, dont les lacs Albert et Victoria-N'yanza sont les plus puissants réservoirs.



Ainsi, l'Afrique deux fois traversée de l'ouest à l'est, un voyage à travers l'Egypte, la Nubie, l'Ounyoro, l'Ouganda, une exploration des grands lacs du centre, tel est le sommaire qui nous à paru justifier le titre que nous nous étions choisi.

Nous ne nous cachons pas qu'il existe dans notre ouvrage bien des faiblesses, bien des lacunes ; mais nous ne croyons pas qu'il renferme d'inexactitudes.

Enfin, tel qu'il est, parfait ou imparfait, bon ou mauvais, nous l'offrons au public. Puisse-t-il combattre quelques erreurs, déraciner quelques préjugés, inspirer à nos jeunes lecteurs — nous le répétons encore — le désir d'étudier dans les relations des grands explorateurs, ce continent si mystérieux, ces sociétés si étranges, si primitives qui ne nous ont pas encore révélé tous leurs secrets, et nous estimerons qu'un tel salaire vaut bien les peines et les fatigues que nous avons éprouvées.

Terminons ce chapitre en remerciant nos éditeurs, qui ont jugé plus favorablement que nous notre œuvre, toute imparfaite qu'elle soit, et lui ont donné deux éditions successives.

II

Avant d'aller plus loin, de lever le rideau sur le premier acte de notre drame, voyons quel était autrefois et quel est aujourd'hui le théâtre que nous lui avons choisi.

Il y a une quarantaine d'années, quand parut Livingstone, la connaissance de l'Afrique se bornait à son pourtour ; le centre en entier, moins quelques pointes hardies poussées par les Mungo Park, les Laing, les Clapperton, les Lander, les Caillé, sur le Niger, dans le Sahara, à Tombouctou, les tentatives inutiles des Portugais, le centre était complètement inconnu.

L'existence de grands lacs était à la vérité indiquée; mais nul Européen ne les avait vus.

Livingstone est donc le premier, le plus grand des explorateurs modernes.

Son premier voyage tient du prodige et eut pour résultat la découverte du lac Ngami, du Zambèze en pleine Afrique sauvage. Après cette pointe audacieuse, le docteur retourna au Cap pour recommencer bientôt ses explorations. Cette fois, il séjourna quelque temps au milieu des Makololo, dont il sut se faire un ami de leur chef Sébitouané; puis, toujours poussé par la fièvre des voyages revint encore au Cap, reprit la route de Linyanti, capitale du pays des Makololo, et suivi seulement de quelques hommes, entreprit de gagner la côte à Saint-Paul de Loanda, sur l'Atlantique.

Cinq mois plus tard, après avoir remonté la Liambaye, vu le fleuve Kasaï, le lac Dilolo, le voyageur arriva heureusement au terme de son voyage.

Après cet étonnant voyage, Livingstone eût pu se montrer satisfait; mais le courageux explorateur ne le jugea pas ainsi. Après avoir montré aux Makololo qui l'accompagnaient les bords de l'Atlantique, il voulut les conduire près des flots bleus de l'Océan indien.

Repartant de Linyanti, le 3 novembre 1855, accompagné de Sékéletou, fils et successeur de Sébitouané, le voyageur atteignit Seskéké, vit pour la première fois les chutes étonnantes que les indigènes appellent la « Fumée Tonnante » et qu'il baptisa « Chutes Victoria, » suivit les

rives du Zambèze, découvrit la Loangoua, les ruines de Zumbo, s'embarqua à Tété et gagna enfin la côte, en juillet 1856.

L'Afrique était entièrement traversée.

Deux ans après — mai 1858 — l'infatigable « découvreur » revoyait le Zambèze à son embouchure. Cette fois, il s'agissait de remonter la Shiré, affluent important du fleuve, pour atteindre le lac Nyassa des Maravis.

En 1860, le docteur se remit de nouveau en marche pour le pays des Makololo, revit les chutes Victoria, dont il donne une longue description, et, le 17 septembre, s'embarqua sur le Zambèze pour retourner à Tété.

Le 25 février 1861 vit le docteur à l'embouchure de la Rovouma que le petit vapeur, le *Pionnier*, remonta en partie; la basse rapide du fleuve força l'expédition de retourner en arrière.

Quelque temps après, Livingstone était encore sur le Zambèze. Il explora la Shiré, établit une station de missionnaires sur la rivière Magoméro; puis, s'embarquant sur la haute Shiré, visita les lacs Chiroua et Nyassa.

En août 1862, Livingstone partit de nouveau pour la Rovouma, qu'il explora sur une longueur de deux cent cinquante kilomètres, malgré les Condés et les marchands d'esclaves. A partir de ce point, le fleuve cessant d'être navigable, il fallut se contenter de ce résultat.

Les années suivantes virent encore de nombreuses explorations dans ces parages. Déjà Livingstone songeait à son grand voyage dans l'intérieur.

Pendant ce temps les explorations, sur d'autres points de l'Afrique, n'étaient pas négligées.

Le docteur Henri Barth, compagnon de voyage de Richardson et Overweg, — ces deux derniers morts dans le cours de l'expédition — exploraient le Soudan jusqu'à Tombouctou — 1850-55 —; Paul du Chaillu visitait l'Afrique occidentale et augmentait la somme de nos connaissances dans ces régions curieuses — 1856-69 —; Burton et Speke découvraient l'un le Tanganyika, l'autre le Victoria-N'yanza — 1857-59.

En 1861, le capitaine Speke et Grant partaient de Zanzibar pour le fameux lac Victoria-N'yanza, passaient près du lac Albert, sans en soupçonner l'importance, tandis que sir Baker, parti de Khartoum, atteignait ce dernier lac et y reconnaissait les « sources du Nil » — 1860-64.

A la même époque, un Français, Guillaume Lejean, visitait le fameux « Négus » Théodoros, souverain de l'Abyssinie.

En mars 1866, Livingstone paraît encore à l'embouchure de la Rovouma, qu'il suit du haut des collines qui la bordent, arrive au Nyassa, au Tanganyika, au Moëro, au Banngouëolo, revient au Tanganyika, explore de nouveau toutes les régions avoisinantes, et est enfin rencontré par le journaliste Henri Stanley — 10 novembre 1871.

Les deux voyageurs explorent alors la portion nord du Tanganyika, puis se séparent, Stanley pour revenir à la côte, Livingstone pour continuer ses travaux.

Cependant les nouvelles du célèbre « découvreur », devenant de plus en plus rares et cessant brusquement, le bruit de sa mort s'étant même répandu, une expédition est confiée au lieutenant Caméron et part de Zanzibar — 1873. — A Kouihara, l'expédition est rencontrée par une troupe de nègres, apportant le cadavre de Livingstone qu'on avait empaqueté, comme un ballot d'étoffes précieuses pour tromper la superstition des indigènes.

Le célèbre voyageur était mort à Tchitambo, sur les bords du Banngouëolo, le 1er mai 1873.

Tandis que le corps est dirigé vers la côte, le lieutenant Caméron, quittant ses deux compagnons que la maladie paralysait, continue sa route vers le Tanganyika, dont il explore la partie sud, et, reprenant sa marche, tantôt seul, tantôt accompagné d'un métis portugais, arrive enfin à la côte occidentale.

L'Afrique était de nouveau traversée.

Tandis que les Anglais s'illustraient ainsi, la France était représentée dans le Soudan et le Sahara par deux voyageurs, MM. Joubert et Dournaux-Dupéré. Malheureusement le succès trompa nos braves compatriotes, qui tombèrent sous le poignard des assassins. — Avril 1874.

MM. Marche et de Compiégne furent plus heureux sur le grand fleuve Ogôoué, qu'ils remontèrent jusqu'au pays des Adziana.

Plus tard, une deuxième expédition, commandée par M. Savorgnan de Brazza, s'engagea sur ce fleuve, gagna les chutes de Poubara, point où le fleuve cesse d'être navigable et s'enfonce fort loin dans l'intérieur des terres.

D'un autre côté, les Américains ne restaient pas inactifs, et le courageux explorateur, Henri-Stanley, se mit à la tête d'une expédition formidable, dont le but était les lacs Victoria et Albert N'yanza, Tanganyika, la connaissance exacte de ce fleuve qui, sortant du lac Moëro, sous le nom de Loualaba, semble être le Congo.

Un tel programme était gigantesque, et pourtant, avec son bonheur

ordinaire, M. Stanley tint plus qu'il n'avait promis. Les lacs furent explorés ; le Loualaba, malgré ses rapides, les flèches et les embûches des sauvages, fut suivi jusqu'à son embouchure.

C'était réellement le Congo.

M. Stanley, parti de Zanzibar en 1874, ne parvint à Emboma, près l'Atlantique, qu'en août 1877.

Jusqu'alors, excepté Livingstone, toutes les entreprises, pour traverser l'Afrique, avaient été tentées de l'est à l'ouest M. Serpa Pinto, major portugais, résolut d'effectuer son voyage de l'ouest à l'est, et partit de Benguéla le 12 novembre 1877. Après des plans vingt fois contrariés, des péripéties étranges coupées de chasses merveilleuses, il atteignit l'Océan indien, à Port-Natal.

Citons encore les beaux voyages de notre compatriote, M. Paul Soleillet, dans le Soudan.

Enfin, au moment où nous écrivons ces lignes, l'Afrique est attaquée sur différents points, et livre aux courageux pionniers de la science, ses forêts vierges, ses solitudes immenses, ses secrets vingt fois séculaires.

Des missions belges, anglaises, allemandes se forment ou sont en voie de formation à l'est du Tanganyika, dans l'Ouganda, un peu partout.

En dernier lieu, un Français, M. l'abbé Debaize, vient de quitter la France avec une allocation et sous les auspices du gouvernement. En 1878, il atteignit Zanzibar, qu'il quitta en juillet de la même année, pour marcher sur la trace des Caméron et des Stanley, et essayer d'atteindre comme eux les rives de l'Océan Atlantique (1).

* * *

Maintenant qu'on compare l'Afrique, d'il y a un demi-siècle à peine, à l'Afrique telle que l'ont fait les dévouements, les efforts héroïques et persévérants de tant de courageux explorateurs.

Le connu dépasse de beaucoup l'inconnu, et si, comme il faut l'espérer, comme tout le porte à croire, cette impulsion, cette soif d'aventures et de découvertes augmentent chaque jour, avant que vingt ans se soient écoulés, le continent mystérieux ne justifiera plus

(1) Au moment où nous écrivions ces lignes, nous étions loin de nous attendre au désastreux dénoûment de cette magnifique exploration. Monsieur l'abbé Debaize a succombé, victime de son zèle, à Oudjidji, sur les bords du Tanganyika.

son nom, car il sera dépouillé de tous ses mystères, de toutes ses merveilles ignorées.

Alors, l'Afrique sera décidément ouverte à la civilisation.

***

Mais arrêtons-nous ici; à notre époque, où on ne lit guère de préfaces, leur premier mérite doit être la brièveté, et la notre est longue déjà. Mais, nous espérons que ce rapide aperçu des explorations les plus modernes, ne sera pas sans intérêt pour nos jeunes lecteurs et qu'il leur facilitera l'intelligence de ce qui va suivre.

La toile est levée, les acteurs peuvent entrer en scène.

EUGÈNE PARÈS.

Brest, 1er novembre 79.

LES

EXPLORATEURS FRANÇAIS

EN AFRIQUE

PREMIÈRE PARTIE.

LE ZAMBÈZE

I. — Remède contre l'ennui S. V. P. — De Paris à Lorient. — Premier jour de mer.

— Deux heures seulement ! s'écriait, en arpentant les six pieds carrés qui formaient son cabinet de travail, un jeune rentier nommé Horace du Bellay. Décidément, les jours sont d'une longueur insupportable !... que faire pour tuer le temps ?... J'ai Paris en exécration, tout m'ennuie, tout me pèse, et les plaisirs que je cherchais hier m'énervent aujourd'hui... Oh ! je m'ennuie !...

Et, ce disant, du Bellay se jeta dans un fauteuil, la mâchoire contractée par un bâillement homérique.

L'infortuné disait vrai : il s'ennuyait. Agé de trente ans à peine, possesseur d'une fortune dont il ignorait lui-même le chiffre, il s'était lancé de bonne heure dans le tourbillon de la vie parisienne, faisant bon marché de sa personne et de ses billets de banque, bien accueilli partout, parce qu'il était riche d'abord, et, ensuite, parce qu'il appartenait à une famille des plus honorables.

Mais cette existence factice le lassa bientôt : il fallait autre chose à son âme énergique.

Depuis plus de trois mois ses chevaux étonnés ne quittaient plus leur écurie ; ses amis les plus dévoués — du moins ceux qu'il croyait tels — se heurtaient vainement à sa porte, gardée par un cerbère bas Breton. Horace dédaignait les salles de gymnase, d'escrime, les premières de l'Opéra, les fêtes et les soirées qu'il recherchait tant autrefois. Le spleen le transformait

rapidement en momie, et le bruit courait même qu'il allait se faire chartreux!

— Est-ce une existence? reprit-il. Tout me sourit, tous les plaisirs s'offrent à moi, et je les dédaigne... Heureux celui qui ne connaît pas l'ennui... Heureux l'ouvrier à qui une semaine de pénible labeur fait trouver délicieux les moindres amusements! Je me demande parfois à quoi me sert ma fortune, puisque je n'en jouis pas...

Il en était là de son monologue, lorsqu'il entendit la sonnette s'agiter violemment, et une voix aiguë s'écrier :

— Postik! mon brave Postik, je te dis que j'entrerai...

— Impossible, monsieur Evariste! monsieur a consigné sa porte.

— Pas pour moi.

— Pour tout le monde.

— C'est ce que nous verrons, entêté breton...

Horace du Bellay avait relevé la tête.

— Evariste! murmura-t-il, Evariste Mignard, l'homme aux projets!... Qu'il entre, peut-être il dissipera mes humeurs noires...

Et se levant précipitamment, il alla ouvrir.

— Ouf! s'écria celui qu'on nommait Evariste Mignard en posant son chapeau sur une table, une volumineuse serviette en cuir noir bourrée de papiers au pied du fauteuil dans lequel il se laissa tomber; sais-tu qu'il m'a presque fallu prendre ta porte d'assaut? Ah ça, que deviens-tu?

— Je m'ennuie! répondit Horace avec un nouveau bâillement.

Evariste Mignard haussa les épaules.

— La maladie des oisifs! fit-il. Comment, malheureux, tu es riche, bien posé dans le monde, assez intelligent pour pouvoir t'occuper de tout et de tous, et tu t'ennuies!...

— C'est comme cela, ami, la fortune et l'intelligence n'y peuvent rien...

— Heureusement, je t'apporte un remède.

— Oh! des projets, encore des projets! s'écria du Bellay effrayé; dispense-moi de les entendre.

Un sourire énigmatique passa sur les lèvres d'Evariste. Il posa la main sur la redoutable serviette; Horace pensa s'évanouir de terreur.

Il existait une grande différence tant morale que physique entre les deux amis. Horace, nous l'avons dit, avait trente ans à peine : beau, grand, admirablement constitué; c'était un vrai gentilhomme dans toute l'acception du mot. Bien qu'il fût Angevin, la riche carnation de son visage, la couleur foncée de sa chevelure, l'éclair de ses grands yeux noirs lui donnaient l'apparence d'un méridional.

Evariste Mignard, au contraire, était un petit bonhomme de vingt-six ans, aux cheveux roux, à l'œil un peu louche, sec comme parchemin, parlant et gesticulant toujours.

Horace l'avait bien nommé l' « homme aux projets. » Il ne connaissait que les projets, ne vivait que de projets; — sa fortune, assez belle pourtant, — avait été gaspillée en projets plus insensés les uns que les autres; mais il s'en consolait facilement, comptant pour la reconstruire sur les mille projets qui, chaque matin, éclosaient dans son imagination fertile.

Sa serviette de cuir, inséparable de sa personne, en était farcie autant que sa cervelle. Il y avait là plus de vingt plans de tunnels sous-marins, de ponts gigantesques qui devaient unir la France à l'Angleterre; les devis d'un câble

immense au moyen duquel les moindres îlots, les moindres rochers de l'Atlantique et du Pacifique pouvaient communiquer avec les continents; — des études sur un chemin de fer destiné à graviter jusqu'au sommet du mont Blanc; — quarante projets de canaux interocéaniques, etc., etc.

Il était auteur d'une brochure sur la possibilité de franchir en ballon le point mystérieux du Pôle-Nord; — d'un livre sur la question africaine, que sais-je encore!

Et tout cela, comme il le disait, pour le bonheur de l'humanité.

C'était sa marotte.

Ses amis, quand ils l'apercevaient à l'extrémité d'une rue, se hâtaient bien vite de disparaître par l'autre. Malheur à celui qui se laissait pincer! il en avait pour plus d'une demi-journée de débats et de discussions. A part ces légers défauts, le meilleur homme du monde.

Ajoutons, pour terminer cette rapide esquisse, que du Bellay et Evariste n'étaient pas amis de collége, que jamais l'un n'avait prêté un centime à l'autre; mais que, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, ils ne s'en aimaient pas moins.

— Eh bien! monsieur l'ennuyé, reprit Evariste en dépliant sur la table trois ou quatre cartes et autant de plans, êtes-vous décidé à m'entendre?

— Je vous écoute, murmura Horace du Bellay d'un air résigné, en s'enfonçant dans son fauteuil.

— Savez-vous ce que je viens vous proposer?

— Quelque projet impossible, sans doute... N'importe! allez toujours.

— Mêlez-vous donc de guérir vos amis! Non, c'est tout simplement un petit voyage.

— En Suisse, pour ton projet de chemin de fer alpestre.

— Mon cher, continua Evariste sans paraître remarquer l'ironie de son ami, tu n'as pas été sans t'occuper de cette noble, de cette grande question, qui, aujourd'hui, passionne le monde entier : le percement de l'isthme de Panama?

— Une question pendante depuis des éternités...

— Mais qui, bientôt, va recevoir sa solution : Ecoute-moi bien, que te semblerait d'un petit voyage à travers l'Atlantique jusqu'au golfe de Darien? Crois-tu qu'un habitué du boulevard des Italiens ne trouverait pas là, au milieu de cette nature vierge, de plus puissantes émotions, des sites plus magnifiques, des types plus étranges que les décors, les costumes et les sauvages du « Tour du Monde » à la *Porte-Saint-Martin?*

— Peut-être! dit Horace, qui subitement avait prêté l'oreille.

— Et puis, qui sait? Bien des projets ont été proposés, mais tous ne sont pas satisfaisants; si l'examen des lieux allait nous suggérer quelque idée sublime, si notre plan était le bon...

— Oh! s'écria Horace en se tordant de rire, j'en étais sûr! Voyons *notre plan...*

— Quelle gloire! continua Evariste.

— Oui, quelle gloire!

Et les deux mains se confondirent dans une fraternelle étreinte.

Horace disait : « Notre plan; » il ne s'ennuyait plus...

— Ainsi, c'est décidé? reprit Evariste; nous partons?...

— Diable! il nous faut le temps de la réflexion... Un voyage dans l'Améri-

que centrale ne s'improvise pas comme une promenade en Suisse ou en Belgique.

— Pas de réflexion ! s'écria Evariste en se levant. Une réponse nette et formelle ou je file sur-le-champ, et te laisse te faire chartreux !

Horace eut peur de retomber dans son isolement, c'est-à-dire dans son spleen.

— Soit ! dit-il. Mais, avant tout, il faut trouver un navire du commerce qui mette à la voile pour ces parages.

— Pas de navire du commerce.

— As-tu la prétention d'obtenir un vaisseau de l'Etat?

— Non, mais j'ai calculé qu'une petite goëlette à vapeur, jaugeant de deux à trois cents tonneaux, et marchant parfaitement à la voile, nous conviendrait bien mieux ; car nous pouvons avoir besoin de passer de l'autre côté de l'Atlantique.

— Mais ce sont des frais énormes.

— Tout compte fait, une expédition bien montée, abondamment fournie, nous reviendrait à trois ou quatre cent mille francs.

— Jolie somme.

— De ma fortune passée, il me reste cent ou cent vingt mille francs ; je les sacrifierai de bon cœur, car les résultats seront immenses.

— Non pas, ami, c'est moi qui ferai tous les frais. Qui sait? cette heure est peut-être décisive : au lieu d'un oisif, d'un désœuvré, elle peut faire de moi un homme capable et utile à son pays ; je t'accompagnerai donc.

— Bravo ! s'écria Evariste en pressant la main de son généreux ami, dans six mois nous mettons à la voile, et dans deux ans nous revenons chargés de gloire et de lauriers.

Et, ramassant précipitamment son volumineux portefeuille, il sortit en s'écriant :

— A ce soir.

Horace l'accompagna jusqu'à la porte.

— Postik, dit-il à son domestique, un jeune gars de Pluvigner, qui, en dépit des railleries de ses camarades, n'avait pas quitté le costume si pittoresque de son pays, nous allons prochainement faire un petit voyage ; je n'ai pas besoin de te dire de tout préparer.

— Nous allons en Bretagne, peut-être ! s'écria le Breton que l'idée de revoir son pays rendait fou de joie.

— Et plus loin, sans doute.

— Monsieur peut compter sur moi.

A dater de ce jour, Evariste et Horace eurent de fréquents et secrets entretiens, puis l'homme aux projets disparut. On vit alors Horace courir les magasins de la capitale, depuis les étalages des libraires jusqu'à ceux des armuriers les plus en vogue, achetant partout et faisant expédier ses commandes au chemin de fer d'Orléans. Ses amis étaient réellement stupéfaits : c'était une résurrection.

— Mais enfin, lui disait-on, à quoi bon tous ces achats qui suffiraient à équiper une armée? Vous n'allez pas ce me semble à la découverte du Pôle-Nord?

— Je prépare un petit voyage d'agrément ! répondait-il en riant.

Comme nous l'avons dit, Evariste avait pris les devants. Horace semblait

se dessécher d'impatience et ne vivait plus, lorsqu'un jour il reçut un télégramme daté de Lorient.

« Tout est prêt — viens. »

— Allons, Postik, dit-il joyeusement, l'heure du départ est sonnée.

— En route, alors, monsieur, répondit le Breton en prenant la valise de son maître.

Une heure après, la locomotive, lançant par son étroite cheminée des torrents de fumée et entraînant une vingtaine de wagons à sa suite, glissait avec une rapidité vertigineuse sur les rails polis.

***

Nous ne nous appesantirons pas sur l'arrivée de nos héros à Lorient; nous décrirons encore moins cette petite ville maritime que les matelots appellent un « Brest en miniature; » cela n'entre pas dans le cadre que nous nous sommes tracés et nous entraînerait trop loin.

Evariste n'avait pas perdu son temps. Il s'était installé à l'*Hôtel des Etrangers*, mais il s'en absentait souvent et faisait de fréquents voyages à Nantes, où, par ses soins, un charmant petit yacht à vapeur, mâté en goëlette, se construisait rapidement.

Le yacht devait porter deux petits canons du dernier système, car il ne fallait pas marchander les précautions; en outre, il était porteur d'une petite chaloupe à vapeur pour l'exploration des fleuves et des rivières.

Au moment où Horace et Postik arrivaient à Lorient, le yacht, l'*Isthme de Panama*, se balançait gracieusement à l'embouchure du Blavet.

Evariste avait donné tous ses soins à la composition de l'équipage, comprenant vingt hommes, tous Bretons, tous braves et énergiques. Le capitaine, Louis Kerpewen, était un vrai loup de mer qui avait parcouru tous les coins du globe et fait naufrage un peu partout. Il en était à son troisième sinistre, aussi était-il généralement regardé comme un « porte-malheur. » La superstition maritime est sans borne : qu'un capitaine fasse naufrage, rien de plus naturel, l'homme ne peut commander aux éléments; mais s'il perd son navire une deuxième fois, son crédit reçoit une rude atteinte et finit de s'écrouler à la troisième catastrophe.

C'est un « porte-malheur ! » sa présence seule sur le pont d'un navire est l'indice certain du plus grand malheur; aussi trouve-t-il rarement un armateur assez hardi pour lui confier un commandement.

Le capitaine Kerpewen ne s'en était pas caché !

— Qu'importe ! avait répondu Evariste, la superstition est le partage des âmes faibles et timorées, un vrai chrétien se rappelle que tout vient de Dieu, bonheur comme malheur et se confie entièrement en lui. Vous êtes brave, énergique, excellent marin, que faut-il de plus ?

Quand Postik et Horace arrivèrent à Lorient, il les conduisit à bord du yacht.

— Qu'en dites-vous ? fit-il avec un orgueil caché.

— Ça doit être superbe, répondit Horace en souriant; malheureusement je ne m'y connais pas.

— Voici le capitaine qui vous dira que tout est pour le mieux. Je ne suis pas enchanté pourtant de la machine; j'avais même dans mes cartons quel-

ques projets pour substituer l'électricité à la vapeur; mais cela nous aurait pris du temps, et le temps vaut de l'argent, comme disent les *John Bull* (1).

— Tu as bien fait, répondit Horace, qui ne se souciait pas d'entendre son ami développer ses interminables projets.

Tant qu'à Postik, le brave garçon, en reconnaissant les visages froids et énergiques de ses compatriotes, ne se possédait pas de joie. Dans de pareilles conditions, un voyage autour du monde ne l'aurait pas effrayé.

— Quand partirons-nous? reprit Horace, après un moment de silence.

— Il nous faut encore huit jours pour compléter nos provisions, embarquer de l'eau et du charbon et arrimer à fond de cale les caisses qui ne cessent d'arriver de Paris, répondit le capitaine.

— Soit, fixez un jour.

— Lundi en huit, si cela vous convient.

— Nous sommes à vos ordres.

Et Evariste, Horace et Postik quittèrent le navire pour retourner à Lorient, où ils avaient encore des préparatifs à faire.

Le lundi suivant, le yacht largua ses dernières amarres, et, favorisé par le vent et la marée, descendit le Scorff. Il dépassa bientôt l'île Saint-Michel, passa sous les canons de la citadelle, doubla la pointe et la batterie du Gavre avant de prendre sa volée sur l'Atlantique immense.

Il faisait un temps superbe. Au loin le soleil levant se réfléchissait sur les flots, perçant les brumes que la brise chassait et déployait comme une immense draperie. Puis ville, citadelle, rivière se noyèrent peu à peu dans les brouillards bleuâtres; la côte elle-même n'apparaissait plus que comme une ligne à peine estompée et qui, bientôt, se fondit dans le vague.

Horace était ému.

— C'est bien beau, la mer, dit-il, c'est encore plus sublime de se dévouer, sans aucune chance de succès peut-être, de risquer sa vie et sa liberté pour l'accomplissement de quelque grand dessein; mais tout cela ne vaut pas ce petit coin de terre bretonne que nos regards viennent de saluer pour la dernière fois...

— Oui! ajouta Evariste. Aussi je comprends maintenant les paroles de ce marin qui me disait avoir fait deux parts de son cœur : l'une pour son pays, l'autre pour son navire.

— Vous vous y ferez, messieurs, dit le capitaine qui passait.

— Il le faut bien! riposta Postik. Heureusement, en allant embrasser ma vieille mère, j'ai pris le *biniou* de mon défunt père, qui pouvait se dire un fameux « sonneur » (2), allez! Pauvre biniou! grâce à lui, les pays et moi, nous pourrons encore nous croire aux danses de nos paroisses...

Ces paroles naïves arrachèrent un sourire aux deux amis : les préoccupations du moment, les souvenirs du passé, les craintes de l'avenir étaient oubliées.

Le yacht, Evariste ne s'était pas trompé, était un brave et charmant petit navire. Comme le vent était favorable, il avait éteint ses fourneaux et marchait à la voile seulement, ce qui permettait de remarquer ses excellentes qualités. L'aménagement intérieur était aussi confortable que possible sur le

(1) Les Anglais.

(2) Musicien.

pont, un roufle immense contenait les cuisines et les chambres de l'équipage; à l'arrière étaient un grand salon, les cabines des deux amis, du capitaine et de Georges le Bihan, le premier lieutenant.

Ce dernier était un jeune homme de vingt-cinq ans, marin intrépide et intelligent, formé à la rude école du capitaine Kerpewen.

Les premiers jours du voyage furent calmes et paisibles. Le yacht, laissant à bâbord la côte de France et d'Espagne, doubla le cap Finistère, passa au large des colonnes d'Hercule, et, obliquant légèrement à l'ouest, se dirigea vers les Canaries.

Huit jours après, il saluait en passant le pic de Ténériffe, couvert d'une neige éternelle, et, s'enfonçant de plus en plus dans l'Atlantique, sillait résolûment vers le Nouveau-Monde.

Postik et son biniou obtenaient chaque soir un succès prodigieux.

Malheureusement, Horace et Evariste durent payer leur tribut à Neptune. Ce mal étrange, inexplicable, qui ne laisse aux malheureux qui en sont atteints ni trêve ni répit, les empêchait de saisir les beautés sans cesse nouvelles qui s'offraient à leurs yeux; car, quoique le spectacle de l'immensité soit considéré comme souverainement monotone pour le marin, tout change, tout s'anime, et les aspects de la veille ne sont jamais ceux du lendemain.

Mais le moral reprit bien vite le dessus.

— Vois, disait souvent Horace, que cette mer est belle! ne dirait-on pas, lorsqu'elle s'offre ainsi à nos yeux, toute bleue, toute scintillante, un de ces beaux lacs si souvent décrits par les poètes? L'illusion est tellement grande que — au pied de ces roches bizarres que les nuages dessinent à l'horizon — il me semble apercevoir des gondoles rapides, et la brise murmure sans cesse à mon oreille le refrain de quelque vieille chanson.

— Oui, répondit Evariste, c'est beau, c'est poétique, je n'en disconviens pas; mais tu oublies ces affreuses tempêtes, ces chaleurs accablantes qui, sous la zone torride, guettent sans cesse le marin. Ah! s'il était possible de diriger les ballons, on obtiendrait un service de navigation aérienne qui supprimerait net les bourrasques et le mal de mer; j'y songerai.

— Tu oublies, à ton tour, que les orages sont aussi à craindre dans les airs que sur les flots!

— Sans doute; mais un aéronaute habile sait en faire son profit. D'ailleurs, de même que les rafales qui bouleversent la surface de la mer n'ont aucune puissance à une certaine profondeur, on peut rencontrer dans les couches supérieures de l'atmosphère la sécurité qui fait défaut dans les couches inférieures, et *vice versa :* tout est contraste dans la nature, ne l'oublie pas.

— Toujours tes utopies!

— Ne valent-elles pas tes rêves?

C'est ainsi que ces deux grands génies discutaient entre eux.

Le temps était toujours beau, mais le vent variait sans cesse, ce qui obligeait le yacht à ne plus marcher qu'à la vapeur. Des nuages noirs ou lavés d'un gris sinistre se montraient fréquemment à l'horizon.

Pour un marin exercé, la stabilité des éléments était sérieusement menacée.

— Chauffez!... chauffez! disait le capitaine au mécanicien; je prévois un coup de tangage...

Toutes les précautions furent prises pour cette éventualité; les perroquets

étaient dépassés, les voiles soigneusement assujéties par de solides « jarretières » (1) sur leurs vergues, et l'*Isthme de Panama*, à son maximum de pression, glissait avec une rapidité fantastique sur les eaux calmes encore, que son hélice couvrait d'écume argentée.

Mais toutes ces précautions devaient rester stériles.

Depuis la veille, le yacht avait coupé le tropique du Cancer et naviguait résolument — comme si lui aussi connaissait le prix des temps — vers les Antilles. Le vent venait du nord-ouest et soufflait à emporter les mâts, et les manœuvres du petit navire, et la mer se soulevait en vagues énormes qui montaient le long des murailles et s'abattaient avec fracas sur le pont, couvrant d'embruns matelots et passagers.

La cheminée lançait au ciel de noires volutes de fumée aussitôt dissipées par la rafale; on sentait le pont tressaillir sous les trépidations de la machine.

— Chauffe! chauffe! répétait le capitaine.

Au risque de faire sauter la chaudière, les chauffeurs ne cessaient de jeter du charbon dans les fourneaux : la marche du navire avait quelque chose d'effroyable.

Il sortait de la cheminée autant de flamme que de fumée.

— Messieurs, dit le capitaine aux deux passagers, retirez-vous dans vos cabines. La *Gavotte* que nous allons danser n'est pas faite pour vous.

— Capitaine, répondit Horace avec calme, si la tempête vient, elle nous trouvera ensemble.

— A votre aise.

Déjà le capitaine était remonté sur la passerelle, d'où ses ordres tombaient brefs, vibrants, dominant la clameur des éléments déchaînés; les hommes se tenaient prêts.

Horace et Evariste, troublés, émus, se serrèrent silencieusement la main.

— Si c'est la mort, murmura Horace, Dieu, je l'espère, nous fera miséricorde.

— *Amen!* répondit Evariste.

— Espérons, reprit-il un moment après, quoique les chances de salut me semblent bien minimes.

En effet, la situation était devenue effroyable. Le vent soufflait avec une violence telle que les manœuvres en fil métallique se tordaient en grinçant et vibraient comme les cordes d'une lyre, que les mâts ployaient comme de faibles roseaux, et à chaque instant des torrents d'eau balayaient le pont, emportant tout ce qui s'opposait à leur passage. Les hommes, cramponnés aux manœuvres, n'osaient faire aucun mouvement.

Ballotté comme un tronc mort, soulevé parfois au sommet de vagues hautes comme des collines, jeté de droite et de gauche, l'*Isthme de Panama* ne pouvait conserver une direction constante. Par moment, il plongeait de l'avant dans la lame et l'hélice, alors, soulevée au-dessus des eaux tournait vainement dans le vide; il était impossible de se diriger.

— Chauffe! chauffe! criait toujours Kerpewen.

A peine le capitaine eut-il achevé ces paroles qu'une lame gigantesque s'abattit sur le pont, défonça la cheminée qu'elle emporta, et, pénétrant dans la machine, noya les fourneaux.

(1) Petites bandes de cuir qui servent à retenir les voiles, quand elles sont pliées sur les vergues.

Le mécanicien remonta sur le pont.

— Eh bien! cria le capitaine.

— Les fourneaux sont noyés, la cheminée est enlevée ; l'homme ne peut lutter contre Dieu! répondit-il de cette voix calme du Breton.

II. — Les conséquences d'une tempête. — On ne pouvant plus visiter l'Amérique, Évariste se décide à explorer l'Afrique.

Tout cela s'était passé dans la nuit, au milieu de ténèbres d'autant plus affreuses que les innombrables lueurs de la tempête montraient aux malheureux agenouillés sur le pont tout ce que leur situation avait d'horrible et de désespéré.

Que de prières ardentes et suppliantes montaient de tous ces cœurs chrétiens vers Celui qui, d'un seul signe, pouvait imposer silence à la fureur des éléments, faire renaître le calme là où tout était chaos et désolation.

Seul, le capitaine n'avait pas perdu courage.

Pris dans une sorte de tourbillon, formé par le remous des vagues, le navire tournait sur lui-même, craquant, gémissant, menaçant de se disloquer à chaque tour de cette ronde infernale.

— Nous n'avons plus qu'une seule chance à courir, cria le capitaine d'une voix tonnante. Au vent les voiles! et puisque nous ne pouvons vaincre la tempête, abandonnons-lui le champ!...

— Hurrah! crièrent les matelots.

Et au milieu de ces hurlements affreux, des rugissements du vent et de la foudre, éclairés par les éclairs livides et empourprés qui se succédaient sans relâche, les matelots se précipitèrent dans la mâture vacillante, risquant vingt fois leur vie pour essayer de larguer quelques voiles.

Des Parisiens, des méridionaux eussent peut-être ri et plaisanté pour bravade; les Bretons accomplissaient silencieusement leur tâche, en hommes et en chrétiens.

La majeure partie des voiles fut emportée aussitôt que déployée; mais par une tempête pareille, il en restait plus qu'il n'en fallait pour accélérer la marche du pauvre navire.

Abandonnant sa route à l'ouest, le yacht se mit à fuir à l'est-sud-est.

— Nous sommes sauvés! s'écrièrent les deux amis en se serrant la main

— Pas encore, messieurs, répondit Kerpewen qui les entendit; néanmoins, avec le secours du ciel, je commence à croire que nous en sortirons.

— Dieu vous entend, capitaine.

La tempête sévissait toujours avec la même fureur, et l'*Isthme de Panama* risquant tout juste ce qui lui fallait de voilure, fuyait avec une rapidité qui donnait le vertige; les énormes vagues qui le frappait en plein sur l'arrière activaient encore sa course désordonnée.

Pendant trois jours l'équipage ne quitta pas le pont, prenant à peine le temps de satisfaire aux besoins les plus impérieux de la nature. Pour nos deux amis, anéantis, brisés de fatigue et d'émotion, ils furent obligés de se traîner dans leur cabine où ils trouvèrent Postik.

— Messieurs, dit le Breton en montrant le chapelet qu'il tenait encore à la

main, que se passe-t-il là-haut? On dirait que tous les démons de l'enfer y tiennent un sabbat. J'ai bien prié pour vous.

— Et Dieu exaucera tes prières, mon ami.

— C'est égal, monsieur, continua Postik en secouant la tête, à votre place, je retournerais en France. Je ne suis pas un grand *kloarek* (1), c'est pourquoi je me demande quel démon vous pousse, quand vous êtes riche et honoré, à affronter de gaieté, de cœur, de tels dangers.

Horace ne répondit pas. Postik n'aurait pu le comprendre.

Bercés par l'ouragan furieux comme jamais mère n'avait bercé son enfant, ils s'endormirent tous trois.

Si les orages tropicaux se déchaînent avec une fureur épouvantable, il est rare qu'ils persistent longtemps.

Le quatrième jour au matin, tout était paisible autour du yacht brisé et désemparé. La mer enflait encore ses vagues moutonneuses et menaçantes, le vent était rude; mais qu'était-ce cela après tant de dangers?

En mettant le pied sur le pont, nos deux amis ne purent retenir une exclamation de surprise.

— Mais, c'est impossible, s'écria Horace. J'entends encore les roulements du tonnerre, les plaintes déchirantes de la tourmente... Il me semble que le navire s'enfonce sous mes pieds... et tout cela n'est qu'illusion...

— C'est la vie du marin, répondit le capitaine. Le calme après la tempête, les chaleurs accablantes de l'équateur après les froids terribles des pôles.

— Mais, où sommes-nous?

— Par environ 12° de latitude australe et 8° de longitude à l'est du méridien de Paris.

— Sur la côte d'Afrique, alors.

— A trois degrés à peine de Saint-Philippe de Benguéla.

Evariste ne put retenir un immense éclat de rire.

— Etrange destinée! s'écria-t-il, nous voulons visiter l'Amérique, et voilà que les vents et la fortune nous poussent vers les côtes d'Afrique...

— Il faut en prendre notre parti, ami, dit Horace qui ne s'ennuyait plus.

— Très-facilement, d'autant plus qu'il me vient une idée.

— Voyons...

— Non... plus tard.

Et se renfermant dans un silence plein de majesté, Evariste refusa de répondre aux questions du capitaine et de son ami. Ceux-ci le laissèrent tranquille.

Le yacht continua sa marche vers Benguéla où il lui importait d'arriver promptement, car du pont aux profondeurs des cales il était dans un état pitoyable. Heureusement la mâture, assez basse, avait peu souffert, et, comme on avait embarqué de nombreuses voiles de rechange, on pouvait espérer d'atteindre le port sans trop d'avarie.

Depuis qu'il savait que le yacht approchait des côtes d'Afrique, Evariste semblait soucieux et préoccupé. C'était à peine si maintenant il daignait monter sur le pont : retiré dans la cabine du capitaine, entouré de toutes les cartes que possédait la bibliothèque du bord, la tête dans ses deux mains, un crayon rouge derrière l'oreille, il réfléchissait profondément.

(1) Les kloareks sont les jeunes gens qui étudient pour la prêtrise, c'est-à-dire des *clercs*. On donne généralement ce nom aux personnes qui étudient, qui savent beaucoup : aux savants.

— C'est bien ça, disait-il souvent. Un projet magnifique!... oui, c'est ça!...

— Mais quoi, *ça?* demandait Horace impatienté.

— Patience, que diable! Paris n'a pas été bâti dans un jour. Attends que l'incubation soit complète si tu veux voir le poussin, ou, en termes vulgaires, laisse l'idée qui germe dans mon cerveau grandir et se développer.

Favorisé par une brise constante, le yacht l'*Isthme de Panama*, quarante-cinq jours après son départ de Nantes, passait sous les canons rouillés du fort de Benguéla et jetait l'ancre dans la rade.

Inutile de dire avec quel empressement nos amis descendirent à terre.

Saint-Philippe de Benguéla leur parut une ville merveilleuse. Le chaud soleil d'Afrique réfléchissait ses rayons éblouissants sur les murailles blanches et unies des maisons, qui dominaient çà et là les stipes élancés de quelques palmiers, les ombrages touffus des nombreux jardins. Avec quelle joie d'enfant ils parcouraient les rues larges et solitaires, où quelques noirs soldats se promenaient lentement, la tête et les pieds nus, pendant que les heureux de ce monde, les négociants fortunés, passaient rapidement emportés dans leurs blanches « maxillas » (1), au grand trot de deux serviteurs à peine vêtus.

Le jardin public, situé au centre de la ville, où. sous les frais ombrages, les dandys, les officiers de la garnison « posent » et font la roue tout aussi bien qu'en Europe, près des brunes portugaises; l'église, le vieux fort ruiné aux canons inoffensifs et muets depuis longtemps eurent aussi une large part dans leur admiration.

L'argent est une puissance partout; or, des gens qui équipent un navire et entretiennent un équipage nombreux, rien que pour le plaisir de voyager, ne pouvaient en manquer. Nos deux amis furent donc partout fêtés et accueillis : nouvellement arrivés d'Europe, d'ailleurs, ils avaient tant de nouvelles à apprendre; aussi c'était à qui se les disputerait.

Le capitaine, lui, s'occupait des réparations nécessaires à son navire. Malheureusement ces avaries étaient telles, et Benguéla offrant si peu de ressources, qu'il fallut se décider à gagner Saint-Paul de Loanda, capitale des possessions portugaises, située à moins de quatre degrés au nord.

— Eh bien! qui nous retient?... partons, dit tranquillement Horace.

— Un instant, fit Evariste, et laisse-moi parler.

— Va.

— T'amuses-tu beaucoup, ici?

— Pas énormément, je l'avoue.

— Eh bien! il en sera de même à Loanda. Si je te proposais une petite promenade, un autre plan?

— Voyons ce plan.

— Tiens-tu beaucoup à gagner l'isthme de Panama, par le golfe de Darien?... Ne vaudrait-il pas mieux, au contraire, arriver par le golfe de Panama même?

Horace hocha la tête; il entrevoyait une nouvelle excentricité.

— Les réparations du yacht seront longues, surtout ici où les ouvriers sont bien loin d'avoir l'adresse et surtout l'activité des Européens, continua Evariste d'un ton insinuant. Nous nous ennuierons à périr. Faisons donc

(1) La « maxilla » est une sorte de hamac, couvert et suspendu à un long bambou, que deux hommes portent sur leurs épaules.

mieux : essayons de traverser l'Afrique, et sur la côte orientale nous trouverons notre brave navire qui, cette fois, nous conduira à Panama; nous aurons ainsi fait le tour du monde.

— Traverser l'Afrique!... s'écria Horace; mais tu es fou!...

— D'autres l'ont fait : Livingstone d'abord, le lieutenant Caméron ensuite. En ce moment le journaliste américain, Henri Stanley, explore le Congo, et le major portugais, Serpa Pinto, fait ses préparatifs pour une semblable expédition.

— Voilà bien des noms. Et quel profit retirerons-nous de cette folle équipée?

— Nous étudierons un projet de chemin de fer destiné à relier les deux mers, répondit Evariste d'un ton mystérieux.

— Vingt projets ont été proposés.

— Aucun ne vaut la peine qu'on s'en occupe sérieusement.

A cette dernière réponse, Horace n'y put tenir : il éclata franchement de rire.

— Nous sommes de véritables enfants, dit-il. Toutefois, n'espère pas m'entraîner dans cette dernière folie, mon parti est irrévocable.

— Qui vivra verra, riposta Evariste. J'ai pris à tâche de te guérir de ton spleen, et, sur ma tête, je réussirai.

Il avait raison : connaissant le fort et le faible de son ami, il s'attacha à lui comme une pieuvre à sa proie, le flatta, battit en brèche ses derniers scrupules, et, finalement. lui arracha une sorte de consentement.

Le capitaine Kerpewen reçut l'ordre de conduire le navire à Saint-Paul de Loanda, de s'occuper activement des réparations les plus urgentes, et, après huit mois — si les nouvelles qu'on lui ferait parvenir le plus souvent possible étaient favorables — d'appareiller pour une croisière dans l'Océan indien.

De son côté, Evariste ne restait pas oisif. Semant avec profusion l'or et les billets de son ami, il eut bien vite rassemblé une véritable pacotille d'étoffes d'indiennes, de cotonnades aux plus vives couleurs, de perles, de cauris et de fil métallique, que sais-je encore. Tant qu'aux armes, aux provisions, il était inutile de s'en préoccuper, les flancs du yacht en étant remplis.

Puis il fallut acheter des ânes, s'occuper d'engager des porteurs et des « soldats, » c'est-à-dire des nègres sachant à peu près manier un fusil. Quelques miliciens noirs de Benguéla, deux métis portugais, fortement soupçonnés de se livrer à la traite, acceptèrent ce dernier poste et décidèrent beaucoup d'autres à les accompagner. Tant qu'aux porteurs, il fallut les prendre dans cette tourbe qui s'engage au service des caravanes, gens ordinairement probes et scrupuleux, tant que leur intérêt leur commande de l'être.

La caravane ainsi constituée comptait cent cinquante hommes et dix ânes, le tout commandé par les deux métis portugais, les « senors » José Andrinez et Pablo de Masquitas.

Tout cela avait pris du temps et plus d'un mois s'était écoulé. Evariste, pourtant, n'avait pas perdu une seconde. Cet esprit hardi et entreprenant se trouvait là dans son élément naturel; il est juste aussi de dire qu'un peu d'orgueil le poussait : jamais ses nombreux plans et projets n'avaient été pris au sérieux, pas plus par ses amis que par ses concurrents, et il ressentait une joie d'enfant en pensant qu'il pourrait dire à ceux qui le critiqueraient désormais :

— « Qu'en savez-vous? avez-vous visité les lieux?... Je puis en parler de *visu*, moi! » Et mille autres choses semblables.

Le capitaine Kerpewen était depuis trois semaines parti pour Saint-Paul de Loanda.

***

Le grand jour était venu.

C'était le 8 janvier 187... Dès le matin les aventuriers prirent congé de leurs hôtes et se préparèrent à monter les chevaux que, à force d'instances, Evariste était parvenu à se faire céder par les officiers de la garnison, lorsque le capitaine Kerpewen, qu'ils croyaient à Loanda, se présenta devant eux.

Le Breton était armé et équipé comme pour un long voyage. Un grand chapeau de toile cirée couvrait son front; il portait un costume complet de drap noir qui le serrait sans gêner ses mouvements, et de grandes bottes de cuir fauve lui montant au-dessus du genou.

Une ceinture rouge, supportant deux revolvers et un long poignard, lui ceignait la taille; il portait sur l'épaule un fusil du dernier modèle.

Ce costume, d'ailleurs, était, sauf le chapeau ciré, remplacé par un léger casque de paille, celui de nos amis.

—Messieurs, dit-il simplement, vous n'avez pas pensé que je vous laisserais vous exposer seuls. Ma place est auprès de vous.

— Et le navire? demanda Horace.

— Georges Le Bihan est un brave garçon et de plus un marin intrépide. Vous pouvez vous fier à lui comme à moi. Il a reçu mes instructions et agira en conséquence.

— Mais nous n'avons pas de monture à vous offrir.

— J'irai à âne, comme Postik. D'ailleurs, faudrait-il marcher, j'ai des pieds de Breton.

— Merci donc, capitaine, dirent Horace et Evariste en pressant dans les leurs les mains de l'énergique breton. Merci encore : cette preuve de dévoûment nous touche autant qu'elle vous honore.

Les hommes, sous la surveillance des deux métis, campaient depuis l'avant veille dans une vaste plaine distante d'un mille de Catombéla, ville située un peu au-dessus de Benguéla et reliée à elle par une large chaussée.

Catombéla est une ville, une station de peu d'importance. Nos amis la traversèrent sans s'y arrêter et gagnèrent rapidement leur camp où tout était dans le plus grand désordre, où les hommes, ivres comme toujours au début d'un voyage, se chamaillaient et s'invectivaient sans vouloir obéir.

Ce fut là la première étape.

Le lendemain de grand matin les trompettes sonnèrent la diane, et on se disposa au départ; mais une vingtaine d'hommes avaient jugé prudent de s'enfuir. Comme ils avaient reçu des arrhes, comme l'exemple pouvait être contagieux, on se décida à les poursuivre et on les retrouva dans les cabarets de Catombéla, où ils buvaient leurs arrhes, croyant la caravane bien loin déjà.

— Approche-toi, dit le capitaine au lieutenant Pablo, et fais comprendre à ces messieurs que je réserve vingt coups de chat à neuf queues au premier qui tentera de lever l'ancre sans nous en prévenir. Ils sont avertis; qu'ils se le tiennent pour dit.

Puis on se mit en route.

Une contrée rocailleuse et s'élevant sans cesse en chaînes rocheuses et dénudées, s'offrait aux regards des voyageurs. C'était cette immense chaîne de montagnes qui se dresse comme une muraille de géants tout le long du littoral africain. Personne ne soufflait mot, mais chacun pensait que l'escalade serait rude.

— En avant! dit le capitaine. Des Français, des Bretons ne doivent pas reculer!...

Et, mettant pied à terre, il s'élança le premier, suivi bientôt par les aventuriers et leurs noirs compagnons. C'était une course étrange au milieu des noirs rochers à la base entourée de broussailles, de ravins, de lits desséchés qui, pendant la saison des pluies, se transforment en torrent impétueux. Les ânes et les chevaux butaient à chaque pas; il fallut les tenir en main, et encore, affolés, tremblants, ils refusèrent plusieurs fois d'avancer.

Le soir, ils campaient en pleine montagne dans une gorge sinueuse et profondément encaissée. On dressa les tentes, les feux furent allumés avec des brindilles arrachées aux buissons, et chacun s'endormit plein de confiance en l'avenir.

Le lendemain la route fut reprise, toujours au milieu des montagnes et des rochers. Nous ne nous appesantirons pas sur les premiers incidents du voyage : il est rare, d'ailleurs que les voyageurs accordent une attention bien soutenue aux premières zones qu'ils traversent. Ce n'est qu'à mesure que la civilisation s'efface, que se dressent à l'horizon les portes de l'inconnu, qu'on sent croître en soi cette soif du merveilleux, cette émotion puissante qui étreignent les plus hardis pionniers et qu'on a si justement nommée la « fièvre de l'inconnu. »

Sortis de cette contrée montagneuse, ils traversèrent d'immenses plaines couvertes d'une végétation puissante que dominaient çà et là de sombres boababs et que déchiraient en maints endroits des effleurements de granit. Plusieurs rivières traversaient le pays et quelques villages se voyaient à l'horizon que formait une nouvelle série de montagnes.

— Mon Dieu! disait Postik, dont tous les souvenirs alpestres se bornaient aux chaînes de l'Arrhès, célèbres en Bretagne, mais inconnues ailleurs; nous n'en sortirons donc jamais?

Les indigènes que l'on apercevait ressemblaient trop aux noirs de Benguéla et des environs pour mériter quelque attention.

Les plaines franchies, il leur fallut de nouveau escalader les montagnes, rude travail qui lassa plusieurs fois la patience des voyageurs. Là, ils purent admirer l'ingéniosité des indigènes qui, pour soustraire leur avoir et leur famille aux bêtes féroces, aux chasseurs d'esclaves, bâtissaient leurs cases au sommet des rochers les plus escarpés, de telle façon que des collines entières étaient couvertes de toiles de chaume jaunes et dorées, émergeant de la verdure des buissons et des lianes.

— Ce sont de véritables ruches! disait Evariste qui avait la manie des comparaisons.

Puis il pensait que — au milieu de ces rochers — son pauvre chemin de fer courait grand risque de n'être jamais construit. Néanmoins, il prenait des notes.

Postik, lui, songeait à toutes ces histoires de sauvages que les navigateurs racontent si complaisamment, dans les longues veillées d'hiver, au coin des feux de lande.

— Mangent-ils encore des blancs? demandait-il au capitaine Kerpewen en qui il avait la plus grande confiance.

— Parfois. Mais rassure-toi, mon ami, nous ne nous laisserons pas manger.

— Non! répondit le brave garçon. C'est peut-être trop d'orgueil, mais voyez-vous, je tiens à rapporter mes os dans mon village.

En attendant, comme il était chargé de la cuisine, il s'en acquittait consciencieusement. La crêpe bretonne, qui tenait lieu de pain aux voyageurs, était son mets de prédilection ; et il ne pouvait s'empêcher de témoigner hautement son dégoût, quand il voyait ses noirs compagnons se jeter avidement sur des chenilles et des sauterelles, ou manger avec sensualité une tranche de rosbif qui, depuis huit jours, voyageait sous le soleil.

Leur costume aussi excitait sa pitié. Il n'était pas de jour où il leur recommandait le plus sérieusement du monde de mettre au moins « leur chemise et leurs culottes. »

Horace et ses compagnons s'amusaient comme des fous de toutes ces boutades du naïf breton. On était encore au début du voyage et l'enthousiasme présentait tout sous les couleurs les plus agréables ; mais les mauvais jours devaient venir bientôt.

Après avoir franchi plusieurs rivières, les aventuriers se virent arrêtés sur les bords du Koukéhoui, large cours d'eau que ne traversait aucun pont, quoique Pablo et José affirmassent qu'il s'en trouvait plusieurs. Il y avait bien sur la rive deux ou trois canots abandonnés; mais c'est à peine s'ils pouvaient contenir six hommes chacun.

Il fallut s'en contenter.

Toute la journée fut ainsi employée, et, le soir, les aventuriers furent heureux de rencontrer un pauvre village où il leur fut permis de s'arrêter.

Depuis plus d'un mois ils n'avaient d'autre toit que leur tente, d'autre lit qu'un mince matelas posé sur la terre dure.

Les habitants de ce village paraissaient assez hospitaliers. Autour de leurs huttes aux toits pointus rôdaient de nombreux troupeaux ; les femmes et les jeunes filles pilaient, dans d'informes mortiers, le grain nécessaire au repas du soir, tandis que leurs seigneurs et maîtres se contentaient de « culotter des pipes » en vidant de grandes jarres de « pommbé » (1).

Leur costume des plus simples se composait d'une bande étroite de cotonnade qui leur serrait la taille et d'un collier de perles bleues ou roses dont le nombre de rangs variaient de un à cinquante.

Aussi eût-on dit que beaucoup portaient leur tête sur un plat.

— Comment ces gens peuvent-ils oublier la décence à ce point! exclama Postik en hochant la tête.

— Mon ami, dit le capitaine en riant, si tu n'avais jamais connu d'autre costume, il faudrait bien que tu te contentes de celui que t'offre la nature. Tout est relatif en ce monde, et le « va tout nu » des bords du Zambèze ne se croit pas plus indécent que l'Esquimau enseveli dans une triple fourrure. Cesse donc de faire à ces pauvres gens un crime de ce qu'ils ignorent.

(1) Le « pommbé » est une bière de grain, ou un vin de banane que fabriquent les indigènes.

Le chef du village réclama l'honneur de loger les étrangers, et leur offrit une case délabrée où pullulaient les rats et la vermine. Pour reconnaître tant de bonté, on lui offrit un fusil à deux coups et un vieux feutre du genre « tromblon », qui avait fait naufrage, on ne sait comment, dans la boutique d'un négociant portugais. Pour moins que cela, le brave homme aurait vendu en *bloc* sa famille et ses administrés.

Mais le lendemain il avait tout oublié, et ce fut à grand'peine qu'on pût lui arracher un peu de farine et quelques volailles.

— Demandez-lui donc, dit Evariste à Pablo, si lui et les siens se montreraient hostiles à l'établissement d'un chemin de fer.

Naturellement, il ne comprit pas ; mais il répondit qu'une grande ville nommée Kammbala se trouvait à peu de distance.

Ce qui n'empêcha pas Evariste d'écrire sur son carnet :

« Un des grands avantages de notre projet, avantage sérieux, indiscutable, c'est que les indigènes ne montrent aucune hostilité et promettent au contraire aide et protection aux ingénieurs et aux ouvriers qui viendront s'établir parmi eux, etc. »

— Ecrivez donc l'histoire! fit le capitaine qui lisait par-dessus son épaule.

A peine étaient-ils en route qu'ils aperçurent, au milieu des masses rocheuses qui hérissaient la campagne, un énorme pic qui se dressait, svelte et élancé, comme un obélisque de granit. Rien n'était plus curieux que ce prisme isolé qui semblait menacer les cieux de sa tête chauve et calcinée par le soleil.

— C'est le « Temmba Loui » ou doigt du diable de Caméron, dit Evariste après un moment de silence. Je le reconnais à la description qu'il en a faite.

— Et il justifie son nom! répondit Horace : c'est bien le doigt du *Malin* qui voudrait, mais vainement, atteindre le ciel.

La région où ils entraient, amas de collines richement habillées de verdure, de plaines immenses, de champs et de prairies naturelles, arrosées par de nombreux cours d'eau qui tombaient avec un bruit de cascades du haut des rochers, était le Baïlounda.

Parfois, à travers les découpures du feuillage, l'œil apercevait les chaumes dorés d'un village, et sur le seuil d'une porte, une femme, un enfant regardant avec un étonnement superstitieux défiler la longue caravane des « sorciers blancs. »

— On dirait la Bretagne, murmura Postik qui, dans cet amoncellement de rochers aux formes étranges et variées, croyait reconnaître les monuments druïdiques *dolmens*, *menhirs*, *galgals, barraws*, etc., si familiers à son jeune âge, mais c'est moins beau!

Et, donnant du talon à son âne chargé, outre la batterie de cuisine, de tous les parapluies de la caravane, il rejoignit son maître en soupirant

III. — Toujours en route. — Une charge de buffles. — La traite et ses conséquences

Kammbala, où ils arrivèrent ensuite, était situé sur une colline qui, de la base au sommet, disparaissait littéralement sous les toits aigus des cases.

Partout où le vent avait amassé un peu de terre, des arbres magnifiques. aux troncs festonnés de lianes, des buissons aux larges feuilles, des fougères arborescentes croissaient dans le désordre le plus pittoresque. Le tout était protégé par de formidables estacades, qui, en différents endroits, disparaissaient presque sous un fouillis de verdure.

Nos aventuriers, abondamment fournis de vivres, auraient bien voulu éviter ce village; mais, trop tard : ils avaient été vus des sentinelles toujours aux aguets, et bientôt la cloche du corps-de-garde annonça une visite importante.

— Qui se dévoue? demanda Horace.

— Allons-y tous, répondit le capitaine; on ne nous mangera pas.

— Non, dit Postik en se serrant contre son maître.

Autre difficulté : devant une troupe si nombreuse, les sentinelles croisèrent la lance; un conflit eut été inévitable si Pablo et José ne s'étaient portés garants des intentions pacifiques de la caravane. Enfin, après de longs débats, il fut décidé que les blancs seuls seraient admis en présence du roi.

Celui-ci reçut les étrangers dans sa case, la plus haute du village. Il était assis dans un grand fauteuil à roulettes et portait pour toute parure un de ces châles, appelés tartans, négligemment jeté sur ses épaules. Ses femmes et ses serviteurs, un peu moins court vêtus, lui composaient une cour respectable.

Ce prince, âgé de quarante ans seulement, ne pouvait être le vieux roi Konngo, vu par le lieutenant Caméron. Peut-être était-ce son fils, peut-être son premier ministre seulement. C'est ce que nos aventuriers n'essayèrent même pas d'approfondir.

Cette visite, toute de formalité, fut excessivement courte. Après les compliments d'usage; après avoir offert au roi et à son entourage quelques menus présents, les aventuriers regagnèrent leur campement où des naturels, porteurs de jarres de « pommbé », de paniers de farine de maïs et de manioc, les rejoignirent bientôt.

— Monsieur, dit alors Postik en tirant Horace par la manche, ne pourriez-vous offrir une robe de chambre à ce pauvre roi?

— Soit! répondit Horace; mais à une condition, c'est que tu la lui porteras.

Postik jeta les yeux sur le sommet de la colline, les abaissa sur les noirs Baïloundas encore au camp, poussa un soupir et... s'en fut retourner ses crêpes qui brûlaient...

Le jour suivant, la route fut reprise aux premières clartés de l'aube. Partout le Baïlounda étalait ses beautés agrestes, ses feuillées opulentes, ses ruisseaux cristallins, et tellement cachés sous les fleurs et les herbes, qu'on les entendait sans les voir. Les nombreuses chaînes de collines qui se profilaient dans le lointain, baignées dans une brume vaporeuse, la cime dorée par les rayons du soleil, ajoutaient un charme de plus à ce splendide décor.

Des jardins, des vergers soigneusement entretenus se voyaient de tous côtés, et sous des berceaux naturels de myrte et de jasmin, des enfants complètement nus s'ébattaient pêle-mêle avec les chèvres et les chiens, pendant que les pères et les mères semaient et moissonnaient dans les champs voisins.

— Quelles délicieuses pastorales! s'écria Horace enthousiasmé, quelle surabondance de vie et de sève! Malgré soi, en voyant toutes ces merveilles

répandues sans mesure, on pense aux plus belles pages de Virgile... Ce pays est une Arcadie véritable. Pourtant l'Afrique ne donne pas tout ce qu'elle pourrait donner! quelle fortune immense un homme intelligent pourrait se créer au sein de cette nature vierge encore, et quels bienfaits il pourrait répandre autour de lui!

— Malheureusement, les nègres sont trop paresseux pour qu'on puisse en tirer un concours utile, répondit le capitaine. Trouvant tout à profusion, ils ne se donnent pas la peine de créer, d'améliorer; ils vont plus loin, ils détruisent stupidement leurs plus belles, leurs plus sûres ressources. — Quelques semaines de travail chaque année, et les voilà assurés de ne manquer ni de grains ni de tabac : c'est plus qu'il ne leur en faut. — Mais vienne une guerre, une année de sécheresse, et ils se trouvent, pour n'avoir voulu rien amasser, dans la position de la cigale de la fable.

— D'accord! répondit Evariste, d'accord! Mais cela tient surtout à ce que ces malheureux, exploités par d'indignes traitants, ne connaissent pas tout le prix de leurs richesses. Supposons qu'à la place de ces caravanes, qui monopolisent tout le commerce, il se trouve une voie facile de communication, — un chemin de fer, par exemple, — et vous verrez comme tout changera.

— Toujours vos rêves! dit le capitaine.

— Un jour ils deviendront une réalité.

La marche fut reprise avec une nouvelle ardeur à travers les jungles et les collines, les torrents et les ruisseaux. Il tardait aux aventuriers d'entrer dans le Bihé, ce paradis des marchands d'esclaves. Aussi, traversèrent-ils sans s'arrêter que le temps nécessaire pour régler le « mhonngo » ou droit de passage, institution ingénieuse qui coûte aux caravanes tant de pièces de cotonnade, de rouleaux de laitons, de défroques de *clowns*, les villages de Kibouri et de Lounghi, et s'arrêtèrent le troisième jour sur les rives du Koutato, rivière, ou plutôt torrent impétueux qui roule ses longues traînées d'écume sur des amas de rochers aux formes bizarres, aux pics dentelés comme des aiguilles de granit.

Ce passage est tellement périlleux que, de l'avis du lieutenant Caméron, bien des caravanes s'y sont perdues corps et biens. Heureusement un pont à demi noyé sous des masses d'eau, était jeté d'une rive à l'autre, passant au-dessus des rapides et des cataractes qui rugissaient et se précipitaient contre les noirs écueils qui tentaient de leur faire obstacle.

Les yeux fermés, cramponnés aux câbles de lianes tendus comme un garde-fou, les aventuriers traversèrent en silence ce point périlleux.

Quelques minutes après, ils étaient sur la rive opposée où leurs montures les avaient précédés.

— Allons, dit le capitaine, c'est jouer de bonheur! Et puisque la ville de Kagnommbé est devant nous, en route pour Kagnommbé!...

— Va pour Kagnommbé! fut-il répondu en chœur.

Bientôt les voyageurs s'enfoncèrent dans une immense savane, coupée çà et là de clairières, où l'herbe, plus haute qu'un homme, était agitée par un flux et un reflux perpétuels. Mille senteurs balsamiques flottaient dans l'air échauffé par les rayons d'un soleil de feu, et des vols immenses d'oiseaux passaient et repassaient dans le ciel bleu.

Tout à coup un des hommes poussa un cri de terreur et jeta sa charge à terre.

— Les buffles! les buffles! cria-t-il.

— Les buffles! répétèrent ses compagnons.

Et tous se hâtèrent de fuir.

En cet endroit, la savane, sur une étendue immense, avait été incendiée, soit par la foudre, soit par les indigènes. On marchait au milieu d'une poussière impalpable produite par les cendres accumulées sur le sol, et que soulevaient les pas des hommes et des chevaux.

Horace et ses compagnons s'étaient arrêtés.

— Que veulent dire ces moricauds et pourquoi cette panique? fit Horace.

— Vous allez le savoir! répondit Pablo en montrant un nuage épais qui se soulevait à l'horizon.

On entendait comme un galop sonore et précipité qui faisait trembler le sol.

— Pied à terre, dit Kerpewen en remarquant que les chevaux donnaient des signes d'impatience et paraissaient prêts à s'emporter, et préparons nos armes.

L'ennemi approchait. Soit qu'ils fussent poursuivis par des chasseurs, soit toute autre cause, les buffles avançaient avec la rapidité d'une trombe, l'œil enflammé, la langue pendante, les cornes baissées, prêtes à empaler l'imprudent qui se trouverait sur leur passage.

— Ils sont au moins cinquante! s'écria Evariste effrayé.

— Et pas un arbre, pas une clairière pour nous réfugier! dit Postik à son tour.

— Silence! fit le capitaine en forçant les chevaux à se baisser et ordonnant d'un geste à ses compagnons de se coucher derrière ce rempart improvisé.

Le troupeau se trouvait maintenant à portée de fusil.

— Feu! cria alors Kerpewen.

Sept détonations retentirent et deux buffles tombèrent. Les autres, affolés par les blessures qu'ils avaient reçues autant que par le fracas de la poudre, passèrent au-dessus de leurs cadavres, et continuèrent leur charge formidable.

— Feu! feu! criait le capitaine qui avait rapidement rechargé, et visons entre les yeux.

De nouvelles décharges se firent entendre encore et portèrent la rage de la mort dans les rangs du troupeau; mais la marche de cette trombe horrible n'en fut nullement arrêtée.

Alors les voyageurs jetèrent leurs fusils, et, avec leurs revolvers exécutèrent un feu roulant. Les buffles avançaient toujours.

Kerpewen se redressa.

— Préparez de nouveau vos armes et agenouillez-vous derrière moi, dit-il. Hâtez-vous, c'est notre dernière chance qui se joue.

Mais à cet instant, les chevaux, affolés eux aussi par ces incessantes mousquetades qui passaient au-dessus de leurs têtes, par les beuglements des buffles, par l'odeur de la poudre, se relevèrent et s'éparpillèrent de tous côtés, ruant, hennissant, se cabrant. Cela fit une diversion subite. Les buffles abandonnèrent les hommes pour les chevaux et s'éparpillèrent dans la plaine.

Mais ce fut au grand dommage des malheureux fuyards. Plusieurs furent

lancés à des hauteurs prodigieuses, d'autres foulés sous les sabots des bêtes farouches.

Puis tout disparut dans un nuage de cendre et de poussière.

— Merci, capitaine, dit Horace en saisissant la main du Breton, vous nous avez tous sauvés.

— C'est aux chevaux que nous sommes redevables de notre salut, répondit Kerpewen. Pauvres bêtes! dans quel état sont-elles foulées, écrasées, déchiquetées! Décidément, je ne savais pas les buffles africains d'aussi mauvais composition.

— Oui! gémit Postik qui se tâta pour s'assurer qu'il était sorti intact de la bagarre : que dire des hommes de ce pays si les animaux sont ainsi!

— Tout cela n'arriverait pas si nous avions un chemin de fer, dit Evariste en revenant à son idée fixe.

— Laissons cela, cher ami, et songeons plutôt à réparer nos désastres.

Les hommes arrivaient de tous côtés se plaignant, geignant suivant leur habitude. Bien des ballots avaient été réduits en pâte sous les pieds des buffles; cinq ou six hommes étaient blessés plus ou moins gravement; deux autres étaient morts.

— Une journée qui nous coûte cher! dit encore Horace; mais, comme il est impossible de rester plus longtemps dans cette savane, que le soleil chauffe à blanc, tâchons d'atteindre ces bois qui se profilent au loin

Et la caravane, emportant ses morts et ses blessés, se dirigea vers une forêt immense qui se découpait en noir sur l'horizon en feu.

Une marche de deux heures les conduisit sous ces abris protecteurs. Les arbres hauts et touffus, et tout enguirlandés de lianes aux fleurs éclatantes, répandaient une ombre délicieuse. Quelques vifs rayons, traversant ces épaisses ramures, dessinaient sur le sol mille arabesques capricieuses, et des ruisseaux, babillant sous la mousse, tempéraient par leur fraîcheur perpétuelle la lourdeur de l'atmosphère.

Les pauvres blessés ne se plaignaient pas, quoi qu'ils souffrissent beaucoup. Kerpewen, avec l'habileté d'un praticien consommé, lava et pansa les blessures. Tant qu'aux morts, un énorme baobab, creusé par les siècles, leur offrit une sépulture que ne troubleraient jamais la main de l'homme ni les griffes des fauves.

— Prenons quelque repos, maintenant, dit le capitaine; nous l'avons bien gagné.

Le camp fut assis au bord d'un ruisseau, les tentes furent dressées, les feux allumés, et, pendant que le capitaine fumait sa pipe, qu'Horace songeait, qu'Evariste pointillait sur une carte le tracé de son chemin de fer, que Postik, en vrai Breton, égrenait silencieusement son chapelet, Pablo et José, suivis de quelques hommes, s'élancèrent à la poursuite d'une bande de springbocks.

Le reste de la journée s'écoula ainsi.

***

— Debout! cria le capitaine dès que les premiers rayons du soleil, glissant à travers le feuillage découpé des grands arbres, éclairèrent la forêt d'un jour mystérieux. Debout, et aux bagages!

Mais personne ne s'empressa d'obéir. Puis, ce fut un concert de plaintes et de jérémiades à réveiller un sourd : les hommes avaient mal dormi; des fauves rôdant sous bois les avaient tenus en éveil, les blessés souffraient encore; bref, chacun répondit :

— Nous sommes très-bien ici; pourquoi nous presser?

Mais nos amis firent la sourde oreille. Matinal comme un Breton, Postik avait déjà suspendu à deux branches l'immense marmite où bouillait le café, et confectionnait ces crêpes bretonnes si dorées, si appétissantes. Les hommes broyaient des grains qui, délayés dans de l'eau claire, composaient, avec des larves, des sauterelles, ou un morceau de viande corrompue, leur premier repas.

Puis les récalcitrants se turent, prirent leurs ballots et défilèrent un à un devant les aventuriers.

La marche se continua ainsi. Les blessés étaient portés dans des hamacs de liane; tant qu'aux aventuriers, n'ayant plus de chevaux, il leur fallait bien marcher.

A mesure qu'on approchait de Kagnommbé, le pays semblait changer d'aspect : ce n'était que champs de maïs, de millet, de sorgho, de tabac, villages entourés de vertes estacades, jungles impénétrables. Kagnommbé, avec ses enceintes multiples, ses mille cases, ses parcs à bestiaux défendus du soleil par de magnifiques ombrages, ses vallons où serpentaient des ruisseaux, se montra bientôt dans l'éloignement.

— C'est la plus grande ville de ces régions, fit observer le capitaine; ici nous rencontrerons des gens un peu plus instruits, un peu plus vêtus qu'ailleurs. Kagnommbé a un secrétaire! tâchons, s'il écrit jamais l'histoire de son pays, que notre entrée y fasse sensation.

— Malheureusement, dit Horace, il résulte des informations des voyageurs que ce secrétaire ne sait pas écrire.

— N'importe! répondit Evariste en souriant. Un secrétaire est, en Afrique, un oiseau si rare, que Kagnommbé le garde pour son plumage.

Mais à Kagnommbé les voyageurs ne sont pas admis comme cela. Il fallut faire halte en plein soleil, attendre que le roi se soit entendu avec ses femmes, ses chambellans, ses bourreaux, ses ministres, ses officiers, etc., sur l'accueil qu'il devait faire aux étrangers.

— C'est intolérable! s'écria Horace à bout de patience. Dites à ces gens, continua-t-il en s'adressant à Pablo, que si nous ne sommes pas reçus sur-le-champ, ou, tout au moins, si on ne nous offre pas d'abri, nous décampons sans voir le roi.

— Bravo! s'écria le capitaine; voilà qui s'appelle soutenir sa dignité.

— Nous sommes tous comme ça dans notre pays! fit Postik tranquillement.

La menace fit son effet. Conduits dans une hutte spacieuse, les aventuriers, quelques instants après, furent introduits devant le redoutable monarque.

Assis sur un trône majestueux et couvert d'un splendide costume de highlander qui, pour la fraîcheur, accusait au moins vingt-cinq ans de service, le roi était entouré de tous ses dignitaires; des gardes armés de lances et parés d'étoffes voyantes, occupaient le bas du trône; dans tous les coins, des hommes, des femmes, des enfants.

— Approchez-vous, dit-il avec un bon sourire. J'aime beaucoup les blancs,

j'ai vécu longtemps parmi eux et appris des choses qui font de moi le plus grand roi du monde. Que m'avez-vous apporté?

Ces paroles traduites, les aventuriers exposèrent leurs présents qui consistaient en un casque de pompier brillant comme de l'or, un fusil, une horloge de vingt-six francs, des perles et quelques bouteilles de rhum. Le roi daigna s'en montrer satisfait. Seule, l'horloge n'excita aucun intérêt. En effet, qui s'inquiète du temps? c'est si peu de chose, que ça ne vaut pas la peine d'être compté!

— Puis vinrent les questions obligatoires : Où allez-vous? — D'où venez-vous? — Votre pays est-il loin? — Est-ce vrai que les blancs engraissent les noirs pour les manger?

Nos amis y répondirent de leur mieux.

Enfin, les choses réglées au contentement de tous, des coupes furent apportées, et le « pommbé » et le rhum coulèrent à flots. A la fin de l'audience, le roi Antonio Kagnommbé dansait une pyrrhique échevelée, ne s'arrêtant que pour boire à même la bouteille qu'il tenait à la main. La foule faisait chorus.

Enfin, il tomba ivre mort.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le capitaine avec dégoût. Venons.

— Oh! *va Doue* (1)! s'écria Postik en levant les mains au ciel, quel peuple! quel roi!

Le lendemain au matin, Antonio les fit rappeler pour leur offrir son portrait fait à Benguéla.

— Pas pour vous, dit-il, pour « mon frère, le grand roi de France. »

Nos amis n'essayèrent pas de le détromper, de lui dire que la France était gouvernée, non par un *roi*, mais par un *Président* élu par la nation. Antonio ne les aurait pas compris.

Avant leur départ, il leur fit présent de trois bœufs qui devinrent les favoris de Postik, et qu'il baptisa séance tenante : *Pen-du*, *Pen-ruz*, *Pen-Gwen* (2).

Mais, *Pen-du* était le préféré.

L'intention de nos amis, en quittant Kagnommbé, était de se rendre directement à Komananntė; mais, ayant appris en route que ce village était occupé par des marchands d'esclaves, ils firent un détour, au nord, pour éviter cet odieux voisinage.

Malheureusement l'homme propose et Dieu dispose; sur leur route, ils n'apercevaient que villages déserts et abandonnés, que bandes de noirs s'enfuyant avec toutes leurs richesses dans les jungles les plus épaisses, dans les déserts fréquentés seulement par des fauves, moins cruels encore que ces infâmes « pombéiros » (3), et, le troisième jour, comme ils se disposaient à passer la Couenza, immense cours d'eau qui se jette dans l'Atlantique au-dessous de Saint-Paul de Loanda, ils tombèrent au milieu d'une chaîne d'esclaves.

Ces malheureux venaient de traverser la rivière, large d'une centaine de

(1) Oh! mon Dieu!

(2) Tête noire — Tête rouge — Tête blanche

(3) Les Portugais donnent le nom de « Pombéiros » aux mulâtres, aux métis qui font la traite dans l'intérieur : généralement, il veut dire trafiquant.

mètres à peine en cet endroit, et roulant ses flots tourmentés entre deux rives basses et verdoyantes hantées par des milliers d'oiseaux au plumage chatoyant. Quelques hippopotames montraient au-dessus des eaux leurs têtes stupides; plus loin, des crocodiles s'abandonnaient comme des troncs flottés au fil du courant.

— Regardez ces malheureux, dit le capitaine avec émotion : mornes, indifférents, liés comme des galériens ou du bétail, ils ne semblent avoir pour le sort qui les attend qu'une résignation stupide... Des cœurs énergiques battent pourtant sous ces poitrines bronzées, et s'ils étaient libres, ils prendraient de terribles revanches.

— *Jesus va Doue!* (1) s'écria Postik, on va donc les vendre?

— Comme des bêtes de somme, mon ami.

— Et nous resterons les bras croisés! Tenez, nous sommes forts et bien armés, tombons sur ces bandits et enlevons-leur leurs prisonniers.

Horace hocha la tête.

— C'est impossible, dit-il. Vainqueurs, nous serions massacrés dans le plus prochain village, et ceux que nous aurions délivrés retomberaient sous le joug. Les chefs que cet horrible trafic enrichit y tiennent, et ce sera ainsi tant qu'un commerce honorable, tant qu'une civilisation vraiment chrétienne ne leur auront pas appris tout le parti qu'ils pourraient tirer de ces bras qu'ils abandonnent aux marchands d'esclaves.

Les « Pombéiros » saluèrent en passant les aventuriers qui ne leur répondirent pas. Seuls, Pablo et José, qui, paraît-il, retrouvaient des amis, allèrent à eux.

Nos amis se hâtèrent de profiter, pour traverser la Couenza, des canots qui avaient amené marchands et marchandises, et s'éloignèrent à grands pas de ce lieu sinistre.

— Et que font-ils de ces hommes? reprit Postik après un long silence. Je croyais que l'esclavage était aboli dans les pays civilisés?

— Nous ne sommes pas dans un pays civilisé, ici, répondit Kerpewen. Ces malheureux, du moins ceux qui n'auront pas été vendus en route, offerts à quelques petits tyrans, seront dirigés sur la côte, où on les embarquera furtivement pour les diriger en quelque endroit des possessions portugaises.

— Les Portugais font donc la traite?

— Ils ont la pudeur de s'en cacher; mais il n'est pas, sur la côte angolaise, pas plus que sur celle de Mozambique, un fonctionnaire qui n'y prête les deux mains, et ne compte comme le plus clair de son revenu les profits qu'il en retire. C'est ainsi que ces orgueilleux senors s'amassent des rentes et des dots pour leurs enfants.

— Tristes rentes! tristes dots! dit Horace avec un soupir.

Puis il n'en fut plus parlé : la nuit venait d'ailleurs.

De montueux et accidenté qu'il était, le pays s'abaissait en plaines humides et marécageuses aux bords de la Couenza. De magnifiques figuiers banians, des tamarins, des baobabs étaient les arbres les plus marquants; ailleurs, des acacias, des buissons épineux, des roseaux, des bambous couvraient de vastes espaces infectés de serpents de toutes les tailles et de toutes les espèces.

(1) Jésus, mon Dieu.

Dans le lointain s'accentuaient les croupes molles et ondulées de quelques collines.

La marche vers l'est fut reprise. Chaque jour après avoir, à l'aide d'un chronomètre, qui donnait l'heure de Paris, et la hauteur du soleil, qui donnait l'heure réelle, établi la longitude, le capitaine cherchait la latitude, pointait sur une carte la route suivie, et indiquait à ses compagnons l'endroit exact où on se trouvait.

De cette façon, on pouvait avancer en toute sécurité.

Quand le temps ne permettait pas les observations, « on filait le loch, » comme disait le capitaine, c'est-à-dire qu'on marchait d'estime.

Les jours suivants, on passa à gué ou sur des ponts tremblants plusieurs affluents de la Couenza. Partout les naturels, généralement aussi peu vêtus que le comportait la chaleur, et elle était accablante, apportaient à la caravane des jarres de « pommbé » ou d'hydromel assez fermenté pour enivrer ceux qui en font un usage immodéré, des volailles, des chèvres. On leur donnait en échange des perles, des cauris pour ornementer leurs coiffures originales ; mais ce qu'ils prisaient le plus, c'était la cotonnade.

— Ces gens sont vraiment affables et hospitaliers ! disait Postik. C'est vraiment dommage qu'ils soient si peu vêtus.

C'était sa phrase ordinaire, et toujours elle avait le pouvoir de soulever une hilarité générale.

Mais Postik ne devait pas tarder à changer d'avis.

— Tiens ! dit-il un soir, un village !... Si nous nous arrêtions?

La proposition était tentante; depuis huit jours qu'ils avaient quitté Kagnommbé, ils n'avaient eu d'autres couche que la terre dure. Mais telle était la malpropreté des villages où ils avaient précédemment passé, la petitesse des cases, où toute une famille grouillait pêle-mêle, couverte de vermine, en compagnie de chèvres et de pourceaux, que la nécessité seule pouvait les contraindre à y demander asile.

Cette fois la nécessité se présentait sous forme d'un orage, accompagné de grêle et de tonnerre.

— Allons-y ! dit le capitaine, ou nous courons risque de passer à l'état de canards.

En effet, la campagne se changeait en un lac véritable, où les malheureux, traversés jusqu'aux os, aveuglés par les éclairs fulgurants qui déchiraient sans relâche le crêpe foncé de la nuit, avançaient péniblement, emportant une bonne partie du sol à la semelle de leurs bottes.

Tout à coup, le capitaine s'arrêta.

— Quels sont ces cris? dit-il. Suis-je dans mon bon sens, ou rêve-je?

Chacun prêta l'oreille.

On entendait comme une cacophonie indescriptible, chants de femmes, hurlements, cris d'enfants qu'accompagnaient le tintement aigu des clochettes, les sons plaintifs des « marimbas », les roulements sourds des tambours. Il fallait qu'il y eût fête au village.

— Allons toujours ! dirent les aventuriers.

Mais à peine eurent-ils franchi les palissades qui entouraient le village, que toute la population se précipita à leur rencontre.

Tous brandissaient des lances, des sagaies, des fusils à pierre, tous proféraient des menaces et des cris assourdissants.

— Tue!... tue tout!... Mort aux blancs! mort aux voleurs de femmes et d'enfants!

Tels étaient les cris qu'entendaient les métis tremblants.

— Nous tombons bien, dit Horace en armant son fusil.

— Oui, la situation se complique, murmura Kerpewen. Dieu me pardonne ces gens-là sont ivres!

IV. — L'ivresse du chanvre. — *Pen-du*, le lion et Postik. — De l'histoire merveilleuse du docteur Carpezac.

Déjà la horde en délire entourait les aventuriers.

Tous les fusils s'armèrent.

— Place! cria le capitaine. Nous ne vous voulons pas de mal; mais retirez-vous de notre chemin.

Pour toute réponse les traits et les sagaies volèrent; mais, soit que ces projectiles fussent mal dirigés, soit toute autre cause, ils se perdirent sans causer aucun dommage aux Européens.

Le capitaine, comprenant qu'il fallait en finir, déchargea son fusil par-dessus les têtes des assaillants. Il n'en fallut pas d'avantage; tous jetèrent leurs armes et s'enfuirent précipitamment, abandonnant, dans leur terreur, le village aux étrangers.

— Les braves guerriers! fit le capitaine en riant.

Et ils entrèrent dans la première case. Là, chose étrange! une vingtaine d'hommes et de femmes, assis en rond, un vase plein d'eau à leurs côtés, fumaient tranquillement.

La pipe faisait le tour du cercle; chacun tirait une bouffée, buvait une gorgée d'eau et rendait la pipe à son voisin, après avoir toussé et craché comme un asthmatique.

On entendait les propos les plus incohérents, les éclats de rire les plus bizarres.

A l'arrivée des blancs, ces malheureux se levèrent en titubant, et abandonnèrent la place en tumulte.

— Où sommes-nous donc? s'écria Postik les deux bras ballants. On se dirait dans une ville de fous.

Déjà le capitaine avait ramassé la pipe et l'examinait, la flairait avec attention.

— Tu as raison, dit-il; ces gens-là sont fous! Fous à lier...

— Mais par quelle cause? demandèrent Evariste et Horace non moins stupéfaits. Qu'un homme, deux femmes soient frappés de démence, cela se comprend; mais toute une population...

— La cause, la voilà! répondit Kerpewen en montrant la pipe qu'il tenait à la main.

— La fumée!

— Oui, la fumée du chanvre, dont ces malheureux usent sans mesure et qui finit par causer dans l'organisme des ravages aussi terribles que l'absinthe ou l'opium. Comme vous le voyez, l'eau leur est nécessaire : ils

avalent une bouffée de fumée, puis une gorgée d'eau; l'estomac se révolte, alors, et les malheureux suffoqués luttent un instant contre la nature; puis, vaincus par les spasmes qui les torturent, ils rendent le tout pour recommencer un instant après.

— Mais quel plaisir trouvent-ils à cela? demanda Postik.

— On pourrait en dire autant pour le tabac que nous fumons par habitude : bien que cela ne fasse aucun bien à notre bourse ni à nos poumons, fit Horace en riant.

— Mais au moins le gouvernement en profite, riposta le Breton toujours positif.

Cependant, il n'était pas prudent de s'attarder plus longtemps. Les naturels pouvaient revenir de leur panique, et, comme rien ne répugnait à nos amis autant que la perspective d'un combat, ils abandonnèrent la « cité des fous » et allèrent s'établir, à un mille plus loin, dans le creux d'un baobab qui les garantissait contre l'orage.

— Triste peuple, dit le capitaine, il est des moments où je désespère presque de sa régénération.

Mais il était écrit que cette nuit, ils ne dormiraient pas tranquilles. Le dernier des bœufs qu'ils traînaient depuis Kagnommbé fut enlevé par un lion, dont les rugissements affreux glaçaient le courage des plus braves.

Postik, qui aimait cette bonne bête qu'il appelait « Pen-du » en souvenir de sa pauvre Bretagne, n'y put tenir; il glissa deux balles dans le canon de son fusil et sortit du camp sans être aperçu.

— Je tuerai le lion, dit-il avec cette ténacité du Breton que rien ne peut arrêter.

Le ciel était noir, bien que sillonné de traits de feu que répandait par moment une clarté sinistre. Au loin, il entrevoyait une forme vague, à peine distincte au milieu des ténèbres, et un formidable bruit de mâchoires lui fit comprendre que le monstre était là, se repaissant de sa victime.

Le cœur du Breton battait à tout rompre dans sa poitrine. Rapidement il frotta avec une allumette le point de mire de son fusil, et, épaulant aussitôt, lâcha la détente.

Un rugissement affreux répondit à la détonation, et prouva que le lion était bien touché; mais il ne l'avait pas été mortellement, car, après un deuxième rugissement plus terrible que le premier, il se replia sur lui-même pour bondir en avant.

Postik se sentit perdu. Pour rien au monde, il n'aurait appelé. Saisissant son fusil par le canon, il frappa plusieurs fois la tête du monstre : le bois se brisa...

Une sueur glacée mouilla les tempes du Breton; d'un saut en arrière, il évita l'étreinte du monstre.

— A la grâce de Dieu ! dit-il en se signant rapidement.

Déjà le lion l'avait rejoint. Mais Postik, son poignard à la main, le reçut sans sourciller. Alors s'engagea une lutte horrible au milieu des ténèbres. Chaque fois que le poignard s'abaissait, il se rougissait de sang; le lion rugissait, grondait, cherchait à écraser la chétive créature qui le bravait; toujours Postik parvenait à s'échapper.

Enfin, ils tombèrent tous deux.

Quand les aventuriers, surpris de ce coup de feu, effrayés de ces rugisse-

ments sinistres, parvinrent sur le lieu du combat, Postik, pour la vingtième fois, venait de plonger son poignard dans la gorge du monstre.

— J'ai vengé *Pen-du!* dit-il en jetant son arme inutile.

— Et tu as fait là une belle équipée, répondit le capitaine en remarquant que le Breton était tout couvert de sang et se soutenait à peine. Voyons...

Tout capitaine de navire est un peu médecin, cela se conçoit. De retour au camp, Kerpewen fit déshabiller Postik et l'examina longuement.

— Allons, dit-il après quelques minutes, c'est providentiel! Beaucoup de blessures, mais rien de cassé. Ce lion était sans doute un de ces vieux édentés que leur faiblesse force de se nourrir de souris et de reptiles, osant à peine s'attaquer aux buffles. Néanmoins, ami Postik, tu en as pour huit jours avant de pouvoir marcher.

Une heure après, bandé, ficelé, couvert de compresses, ayant épuisé à lui seul plus de la moitié des drogues de la pharmacie portative, le robuste breton dormait pieds et poings fermés.

— Messieurs, dit alors le capitaine, vous pouvez rendre grâces au ciel : c'est un vrai miracle.

Le lendemain une « maxilla » aussi confortable que possible, dans laquelle on plaça Postik, fut installée avec la toile d'une tente, et les aventuriers, évitant le village de Nona (1) Pého, qui ne leur offrait rien de bien attrayant, entrèrent dans le Lovalé, se dirigeant en ligne droite vers le lac Dilolo.

Le Lovalé, où ils entraient, est habité par une race forte et batailleuse. Presque tous les hommes sont armés de fusils et savent en faire usage. Quoique soupçonneux et grossiers, ces sauvages sont intelligents et industrieux; dans les moments de répit que leur laissent leurs guerres perpétuelles, leurs querelles intestines, ils travaillent le fer en flèches, lances, couteaux, haches, houes, etc., objets qui, eu égard à l'imperfection des outils, pourraient soutenir la comparaison, pour l'originalité des formes et des dessins, avec les produits de nos premières fabriques.

Ils mettent moins de recherche dans leur parure : un petit carré de cuir affectant la forme d'un tablier pour les hommes, une frange de même matière entourant les reins des femmes, et voilà tout. Il semble qu'ils n'aient de coquetterie que pour leurs coiffures, lesquelles frottées d'argile et de graisse ont tout l'air de taupinières, du moins c'était l'avis de Postik.

— Il y a tant de graisse, de terre, de poussière sur chaque tête, disait-il, qu'en y semant des graines, elles germeraient et porteraient des fruits. Un jardin sur la tête, comme ça serait gracieux!... et utile!...

« Toute la première partie du Lovalé (2), dit le lieutenant Caméron, est composée de grandes plaines découvertes entremêlées de jungles, et renfermant de nombreux villages, bâtis avec beaucoup de soin.

» Les maisons, de forme ronde, carrée ou ovale, ont des toitures élevées se divisant parfois de manière à se terminer en deux ou trois pointes. »

Mais ce qui distingue Lovalé, c'est la quantité effroyable d'idoles et de fétiches qu'il renferme. Tout est fétiche dans ce pays : arbres, maisons, vergers, canots, à tel point que le malheureux voyageur ne sait où donner la

(1) *Nona* ou *Noéne*, signifie seigneur. *Nona Pého*, veut donc dire : Seigneur de Pého. Souvent même le nom de la bourgade est celui du chef.

(2) Déclarons ici, puisque l'occasion s'en présente, combien nous sommes redevables pour la première partie de cet ouvrage à la relation de M. Caméron : A travers l'Afrique.

tête, et craint de toucher la moindre chose, de peur que cette chose ne soit justement un fétiche et qu'il ne soit pillé ou rançonné pour expier la prétendue offense faite à la prétendue divinité.

Evariste en fit plusieurs fois la triste expérience.

— Allons, murmura-t-il en se croisant les bras d'un air résigné, je n'ouvrirai plus la bouche de peur qu'elle ne soit fétiche, elle aussi, et ne me demande ma langue en punition de ma faute.

A peine achevait-il ces mots, qu'un naturel, la chevelure bardelée de pointes de fer, miroitant au soleil, vint lui poser la main sur l'épaule.

— Hein!... quoi! fit-il.

Le naturel s'expliqua avec force gestes et force paroles que traduisit Pablo. Evariste s'était croisé les bras devant sa porte qui était fétiche, et ne « voulait pas justement qu'on se croisât les bras. » Trois mètres de cotonnades n'étaient pas de trop pour apaiser l'Esprit.

— Une boîte de sardines vide, bien entendu, vaudrait mieux, pour compléter l'ornementation de ta tête, dit Horace en riant.

A sa grande surprise, le marché fut accepté.

Partout le « mhonngo » était réclamé avec une arrogance qui froissait l'amour-propre des voyageurs. Vingt fois ils furent sur le point d'en venir aux mains plutôt que de se soumettre aux caprices sans cesse renaissants de ces tyrans stupides.

— Cédons, disait pourtant Horace, nous n'en serons pas plus pauvres.

Et Evariste ajoutait :

— J'ai bien envie, pour les punir, de transporter mon chemin de fer ailleurs.

Seuls, Kerpewen et Postik ne disaient rien. Bretons tous deux, tous deux énergiques et résolus, ils laissaient les deux amis s'épuiser en luttes stériles et n'intervenaient que quand la chose était absolument nécessaire; mais, alors, tout devait ployer sous leur volonté de fer.

Malheureusement, pour le moment, cloué au fond de sa « maxilla, » Postik ne pouvait être d'aucun secours au capitaine.

Cependant, en dépit des plaintes des deux amis, des murmures et des menaces des porteurs, ces derniers d'ailleurs considérablement diminués par les évasions de chaque jour, on avançait toujours dans ces vastes plaines entrecoupées de marais infestés de miasmes pestilentiels. La fièvre commençait à sévir par accès violents et répétés; il fallut alors faire usage de la quinine, mais le remède était souvent impuissant contre le mal.

— Eh bien! disait souvent Evariste à son ami, t'ennuies-tu toujours?

— Non, par le ciel! mais je me demande comment tout cela finira.

— Bien, si vous avez un peu de confiance en l'avenir, répondait Kerpewen.

Enfin, après de longs jours de peine et de fatigue, l'expédition s'arrêta en face de Katéma, ville, ou plutôt bourgade, aux amas de cases disséminées dans une vaste plaine, et défendues par de formidables estacades. Quelques bœufs à demi sauvages erraient çà et là, regardant les voyageurs de leurs yeux stupides; des vols immenses de pigeons se poursuivaient en battant des ailes dans l'immense étendue des cieux; sur toutes les branches, des oiseaux de toutes les espèces, des serins, des canards égrenaient dans l'espace leurs notes mélodieuses.

Les aventuriers avançaient toujours. Tout à coup un grand cri retentit.

— Des frères?... des compatriotes, vivadiou! Sur mon cœur, mes enfants, sur mon cœur!

Surpris, les aventuriers s'arrêtèrent. Un homme grand, sec, les jambes et les bras nus, aussi foncé presque que ceux des indigènes, le nez recourbé en bec d'aigle, la barbe et les cheveux blancs, quoique l'œil rayonnât de jeunesse, se précipitait vers eux en répétant :

— Sur mon cœur, cap de biou! sur mon cœur...

Cet individu portait pour tout vêtement deux pièces de cotonnade, dans lesquelles il se drapait majestueusement comme un Romain dans sa toge.

Encore étourdis, nos amis répondirent à ses embrassades frénétiques.

— Qui êtes-vous? dit enfin Horace en s'arrachant avec peine à son étreinte.

— Qui je suis, vivadiou! un Français comme vous, Gontran Carpezac, médecin de marine, et, pour le moment, attaché à la personne du grand Katéma.

— Mais par quel hasard?...

— C'est ce que je vous dirai plus tard. Pour l'instant, laissez-moi vous présenter au roi. J'ai quelque crédit dans la place, aussi usez, abusez : je n'en jouirai plus longtemps.

* * *

Moéné Katéma, majestueusement assis dans un vieux fauteuil de bureau, les pieds posés sur une magnifique peau de chat sauvage, attendait les voyageurs sous un grand banian qui couvrait de son ombre protectrice la demeure royale.

A ses côtés, deux femmes l'éventaient avec des queues de lion, comme pour prouver sa grande puissance, et une garde nombreuse et bien armée l'environnait. Partout les vêtements étaient des plus primitifs, mais en revanche, les dépouilles des fauves, les bracelets de cuivre, les colliers de perles et de cauris brillaient sur toutes ces peaux noires en ornements aussi pittoresques que de bon goût.

Le redoutable monarque était vêtu d'une simple jupe faite d'herbes tissées et teintes en rouge et en blanc. Pour compléter sa toilette, il portait une redingote à larges pans et un de ces chapeaux dits *bolivards*.

— Grand roi, dit Carpezac, voici des compatriotes que je te présente. Leur pays est le plus puissant de la terre, traite-les donc en conséquence. Les *John Bull* te diront peut-être que leur puissance égale la nôtre, ils te citeront Waterloo, Tarare! il n'y a qu'une France au monde...

— Qu'ils approchent, que je les voie, répondit Katéma à ces paroles aimables. Moi aussi, je suis un grand roi, l'égal du Mata-Yafa qui, bien souvent, a tremblé devant moi.

Le médecin allait répondre, et il n'y avait aucune raison pour que cet échange de paroles aimables ne durât pas jusqu'au lendemain. Heureusement Kerpewen y mit un terme en déballant le présent : un superbe manteau rouge, brodé d'or, et un diadème en fer-blanc doré. Le roi ne se sentit pas d'orgueil et voulut y répondre royalement.

Une heure après : chèvres, poules, paniers de farine, pots de bière et d'hydromel, arrivaient à la file, sous le mangoustan où les aventuriers s'étaient établis.

Carpezac, après avoir emprunté de quoi se couvrir à ses nouveaux amis, leur fit admirer les environs de Katéma.

— Mais, enfin, mon cher ami, lui dit Horace, tandis qu'assis sous un gracieux bouquet de tamarins, ils regardaient les noirs indigènes, à peine couverts d'un lambeau d'étoffe, le corps luisant de graisse, aller et venir; expliquez-nous donc qui vous êtes, d'où vous venez, et pourquoi nous vous retrouvons ici sous un costume, qui, il faut bien l'avouer, n'est pas celui de notre pays?

— Messieurs, je vous l'ai déjà dit, je suis chirurgien de 2e classe de la marine française. Riche, comme tant d'autres, j'aurais pu couler des jours tissés d'or et de soie, malheureusement j'avais le fanatisme de la science, je voulais me rendre utile à mes semblables. Pour cela, après avoir mûrement réfléchi, j'écrivis une brochure de soixante pages, format *in-octavo*, que j'intitulais : « De l'influence du climat du Sénégal sur les fièvres périodiques. »

— Monsieur écrit des brochures? interrompit Evariste enchanté de retrouver un confrère en plein pays sauvage.

— A l'occasion. Mais, vous allez voir! A peine publiée, mon œuvre fut critiquée, salie, conspuée de la plus indigne façon, et cela par des confrères!!!

« Piqué de ces morsures de moucherons, et jurant d'en avoir le dernier mot, je donnai ma démission et m'embarquai pour Zanzibar. Quelques excursions dans l'intérieur du pays, me convainquirent que j'avais pleinement raison; malheureusement, mon escorte m'abandonna un jour sur les bords du lac Nyassa, et je me trouvai Gros Jean comme devant, sans autre ressource que mes théories, ce qui ne pouvait me tirer d'affaire.

» Mais la Providence me protégeait, messieurs. Comme je désespérais presque de jamais revoir la France, je tombai en plein milieu d'une bande de trafiquants arabes. Parlant cette langue assez correctement, j'expliquai ma situation à ces messieurs; ceux-ci, qui allaient au bord du lac Bangouéolo, me proposèrent de les suivre. J'acceptai, et comme les pauvres diables que nous racolions de tous côtés mouraient comme des mouches, je fus nommé médecin de la caravane.

» Tout allait donc à merveille; les esclaves étaient achetés par centaine et expédiés dans différentes directions; le traitant continuait son voyage vers l'ouest, de plus en plus enchanté de lui-même, lorsqu'il s'avisa d'une petite espièglerie qui lui coûta la vie.

» Nous étions dans l'Ouionnda, après un voyage de plus de deux ans. Le chef du district dans lequel nous nous trouvions n'avait à vendre qu'une vingtaine de prisonniers. C'était maigre! aussi, comme le chef était un très-bel homme, ce diable de Ben Achmed l'enivra, et lui proposa de « se vendre lui et toute sa famille. »

» L'autre encore sous l'empire de l'ivresse accepta.

» Mais, le lendemain, quand il se réveilla les pieds et les mains liés, la fourche de l'esclavage au cou, il réfléchit amèrement aux suites de son imprudence.

— » Prends mes femmes, mes enfants; mais laisse-moi, dit-il à Achmed.

— » Tes femmes, tes enfants, tu me les a vendus.

— » Prends mes sujets, alors.

— » Je n'ai qu'à étendre la main pour qu'ils tombent en mon pouvoir, » répondit le traitant.

» Ce fut en vain que le malheureux pria, supplia. Ben Achmed, enchanté de son espièglerie, ne voulut rien entendre. Qu'arriva-t-il? Au sortir du village nous fûmes enveloppés, massacrés, et je m'échappai presque seul.

» Isolé, sans armes, que pouvais-je faire? rien que m'enfuir... et j'allongeai les jambes sans regarder derrière moi. Après huit jours de marche errante, je tombai dans un village juste au moment où le roi faisait brûler douze docteurs à peau noire, mes confrères, qui n'avaient pu le guérir d'une lèpre hideuse.

« J'entrepris la cure...

— Et vous le sauvâtes?

— Pas du tout, il mourut. Et admirez, comme tout s'enchaîne ici-bas : le frère de ce chef, qui convoitait sa place, me prit sous sa protection, et, au lieu de me se-tir brûler en grande cérémonie, je me vis comblé d'honneur par le nouveau souverain.

« Mais il est un vers latin qui dit, ou à peu près :

« Craignez les *nègres* et leurs présents ! »

« Je les craignais si bien que, au bout d'un mois, je m'évadai, pensant qu'à force de marcher j'arriverais toujours quelque part. Je pris donc ma course ; je franchis des fleuves et des rivières ; je traversai le lac Dilolo à la nage... »

— A la nage? interrompirent les aventuriers.

— Cela vous étonne.

— Monsieur est Gascon? fit le capitaine.

— De Méré, san lis. Mais pourquoi cette question?

— Pour rien, continuez.

— Je traversai donc le lac Dilolo à la nage, et j'arrivai chez Moéné Katéma où j'attendais, avec une impatience bien légitime, l'occasion de gagner la côte.

« Et voilà pourquoi, mes chers compatriotes, vous m'avez trouvé, si peu vêtu, au sein de ces peuplades cruelles. »

Les aventuriers allaient offrir leurs services au narrateur de cette histoire véridique au fond, mais ornementée à la surface de toutes les richesses que fournit l'imagination d'un Gascon, lorsque, tout à coup, une clameur furieuse s'éleva. Les naturels en arme poursuivaient les hommes de la caravane, et ceux-ci, abandonnant armes et bagages, se hâtaient de fuir.

En une minute les aventuriers furent au milieu de leurs hommes.

Voici ce qui s'était passé. Les deux métis portugais, qui accompagnaient l'expédition, avaient été reconnus pour des marchands d'esclaves qui, il y avait un an à peine, à la tête d'une troupe nombreuse, avaient parcouru le pays semant la mort et la désolation sur leur passage.

Reconnus aussitôt, ils avaient été massacrés, et le peuple s'imaginant que les aventuriers étaient eux-mêmes des trafiquants de chair humaine, voulait leur fermer le passage.

— Diable! ça se gâte! murmura le Gascon qui comprit aussitôt de quoi il s'agissait, car chacun criait et vociférait, entassant les épithètes sur les injures, les injures sur les menaces.

— Que faire? demandèrent Horace et Evariste.

— Préparer vos armes et me laisser agir.

Et avisant Katéma et son premier ministre, gesticulant au premier rang :

— Chef, dit-il, les blancs sont mes frères, je réponds d'eux. Tant qu'aux deux autres canailles, si vous les avez tuées, je m'en lave les mains. Ordonne donc que les armes et les bagages des blancs leurs soient rendus.

— Jamais! cria la foule qui flairait de riches dépouilles.

— Ah! vous voulez vous battre, vivadiou! cria le Gascon. Attendez, mes amis, vous allez être servis à souhait.

— A moi! cria-t-il encore.

— Horace, Kerpewen, Evariste et Postik, heureusement guéri de ses blessures, entourèrent le roi et le Gascon.

— Bien! dit ce dernier. Maintenant, mon vieux, continua-t-il en s'adressant à Katéma, ordonne à ces vermines de mettre bas les armes et de nous restituer nos bagages, ou tu vas passer un mauvais quart d'heure...

Et, prenant le fusil de Postik, il l'appliqua sur la poitrine du roi.

Humilié, mais tremblant pour sa vie, Katéma obéit.

Tout cela avait été rapide comme la foudre. Les indigènes, ignorant la pensée des blancs, n'avaient pas bougés, que le roi était déjà prisonnier.

Quelques instants après, tout ce qui appartenait aux aventuriers, moins pourtant trois caisses entièrement pillées, était restitué.

— Bien! cria le Gascon, et maintenant, au large.

Les indigènes s'écartèrent. Alors, les porteurs prirent leurs ballots; les hommes armés se placèrent à l'arrière-garde, et la caravane s'éloigna, laissant Katéma tout décontenancé.

— En route! en route! cria le Gascon, les flèches vont pleuvoir.

En effet, à peine les indigènes virent-ils leur chef au milieu d'eux, qu'ils dénoncèrent leurs intentions hostiles en criblant de traits la bande des aventuriers.

Mais déjà la caravane avait disparu dans la jungle.

— Pauvres garçons! murmura Horace en pensant à Pablo et à José, quelle mort!...

— Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient, dit le Gascon; jamais je ne plaindrai de tels hommes.

— Pourtant les avoir vu mourir, presque sous nos yeux, sans pouvoir rien faire pour les sauver, voilà qui est affreux! continua Horace.

— Oui, surtout lorsqu'on songe que cette mort horrible peut aujourd'hui, demain peut-être, être la vôtre. Bah! si on pensait à tout cela, on se ferait trop de mauvais sang...

Sortis de la jungle, après trois heures de marche, ils entrèrent dans les marais qui avoisinent le lac Dilolo. Se frayant avec peine un passage au milieu des roseaux, des joncs, des larges plantes aquatiques qui s'étendaient partout comme un sombre océan de verdure, ils tombèrent sur une sente d'hippopotames qui, après mille détours, les conduisit au lac.

Ce lac, un des plus petits de l'Afrique, et que Livingstone estime n'avoir pas plus de huit milles de longueur sur trois de large, n'en a pas moins une grande importance dans le système lacustre de cette région. C'est non loin de

là qu'existe la ligne de partage des eaux du Zambèze et du Congo, à tel point que, dans la saison pluvieuse, les affluents des deux fleuves se mêlent et inondent de vastes espaces, et que, de l'avis du lieutenant Caméron, il suffirait de quelques écluses pour maintenir un canal de navigation permanente.

A l'endroit où étaient arrivés nos aventuriers, le lac, à peine large de six cents mètres, soulevait ses eaux transparentes, et vivement colorées par le soleil entre de nombreux bancs de sables et d'îlots, qui apparaissaient couverts d'une belle et puissante végétation. Des nuées de hérons, de pélicans, de martins-pêcheurs guettaient leur proie, perchés sur les bancs vaseux, tandis que des mouettes tourbillonnaient dans les airs et de minces colonnes d'eau, irisées de tous les feux du jour, et se projetant à plus d'un mètre de hauteur, annonçaient la présence de nombreux hippopotames.

Tous les sentiers menant au lac étaient d'ailleurs coupés de fosses profondes, d'où surgissaient des pals aigüs, preuves, comme disait le capitaine, que les naturels de la région se livraient à des chasses vraiment productives.

— Etablissons-nous ici, fortifions-nous solidement, et demain nous verrons à quel parti nous arrêter, dit l'étrange personnage que le hasard, d'une façon si curieuse, avait fait le compagnon de nos héros.

Quelques instants après, la nuit tombait comme un manteau de plomb, et, sauf les rugissements sinistres des fauves, rôdant dans le désert immense, un silence solennel enveloppait la terre et les eaux.

V. — Où Postik s'attaque à un lion... de bois. — Fuite et dévouement.

Il existe, sur le lac Dilolo, une légende bien souvent répétée par les indigènes.

La voici dans toute sa simplicité :

« Une femme appelée Moéné Monenga, qui était chef d'un village (1), se » rendit un soir chez Mosogo, dont la résidence était voisine de la sienne, et » qui, ce jour-là, était allé chasser; elle avait faim et demanda à manger ; la » femme de Mosogo lui donna des aliments en quantité suffisante. Monenga » poursuivit sa route, et arriva à un autre village qui était situé à l'endroit » où le lac se trouve aujourd'hui ; elle fit aux habitants la même demande » qu'à la femme de Mosogo ; mais ils lui refusèrent de quoi apaiser sa faim, » et, comme elle leur reprochait vivement leur avarice :

— » Que ferez-vous pour nous en punir? » lui demandèrent-ils d'une voix » railleuse.

» Elle se mit à chanter lentement sans leur répondre, et, tandis qu'elle » prolongeait la dernière syllabe de son nom, le village tout entier, jusqu'aux » oiseaux de basse-cour et aux chiens, s'enfonça et disparut dans la terre, à » l'endroit où les eaux sont venues prendre la place...

» Kasimakaté, le chef de ce village, était absent ; lorsqu'il revint dans sa » famille, et qu'il ne trouva plus rien, pas même les ruines de sa cabane, il » se précipita dans le lac où l'on prétend qu'il est toujours, et c'est du mot

(1) Nous avons déjà dit que Moéné signifiait chef ou seigneur.

» « ilolo, » qui signifie « désespoir, » qu'a été formé le nom de lac où le » malheureux Kasimakaté à trouvé la mort (1). »

Pendant que Carpezac leur contait cette légende, les aventuriers réfléchissaient. Mars touchait à sa fin ; il y avait près de cinq mois qu'ils étaient en route, et, depuis quelques jours on était en hiver. On s'en apercevait bien, non aux jours qui étaient d'une chaleur accablante, mais aux nuits fraîches et pluvieuses, aux fréquents orages qui bouleversaient l'atmosphère.

— Il faut prendre un parti, dit Carpezac, car ces moricauds du diable nous fermeront la route, c'est indubitable. Vivadiou! ce n'est pas que j'aie peur de me cogner, non! dans une circonstance que je vous raconterai plus tard, seul, sans armes, j'ai assommé plus de vingt nègres gris ; mais la lutte ne va pas à mon caractère.

— Continuons notre route vers l'est.

— Impossible, mes amis, ou, avant trois jours, nous aurons sur le dos toute la bande du Mata-Yafa, des gaillards peu commodes, car dans une circonstance...

— Venons au fait, interrompit le capitaine.

— J'y suis, sandis! Voilà l'affaire : descendons au sud ; là nous trouverons une large rivière, la Liba, qui nous transportera sans exiger de droit de péage, et nous arriverons à la côte orientale par le Zambèze.

— Et des canots ?

— On en aura, mon bon! Voler me répugne, quoique, une fois, fatigué d'avoir traversé le lac Kassali, sur le dos d'un hippopotame, je m'embarquai, pour remonter le Loualaba, dans une pirogue que je dérobai : toutefois, je laissai ma montre à la place. Ici, mes amis, pas de sots scrupules, nous avons nos peaux à sauver.

Après avoir longuement débattu le pour et le contre, reconnu l'impossibilité de retourner en arrière, on se rangea au plan de Carpezac. Celui-ci devait guider la caravane. Un séjour de plus de trois ans dans le centre de l'Afrique, lui avait rendu familiers les idiomes des différents peuples. C'était

(1) Nous donnons cette légende d'après le docteur Livingstone. Le lieutenant Caméron la rapporte aussi, mais avec quelques variantes. Suivant lui, c'est un homme qui, les pieds ensanglantes, fatigué d'une longne route, se voyait chassé et poursuivi de quolibets et de moqueries, par ceux à qui il demandait l'hospitalité. Seul un homme l'accueillit, « l'emmena dans sa hutte, » lui présenta à boire, tua une chèvre, et plaça bientôt devant lui une bouillie grasse et un plat » de viande; puis quand le vieillard fut rassasié, le villageois lui donna sa propre couche pour » y dormir.

» Au milieu de la nuit l'étranger se leva, alla réveiller l'homme généreux et lui dit : — « Vous » avez été bon pour moi, je veux vous rendre un service; mais ce que je veux vous confier ne » doit pas être connu de vos voisins. » L'autre promit le silence; sur quoi le vieillard lui dit : — « Avant peu il y aura un grand orage; dès que vous entendrez le vent souffler, levez-vous, » prenez tout ce que vous pourrez emporter et fuyez bien vite. » Ayant dit ces paroles, le vieillard » s'en alla. Deux nuits après l'homme généreux entendit pleuvoir et venter, comme on ne l'avait » jamais entendu. — « L'étranger a dit vrai, » pensa-t-il; et se levant bien vite, il partit avec ses » chèvres, ses femmes, ses poules, ses esclaves et tout son avoir. Le lendemain matin, à la place » où était le village, se trouvait le lac Dilolo...

» Depuis lors, tous les gens qui traversent le lac, ou bien qui s'arrêtent sur ses rives durant » les nuits calmes, entendent sortir du fond de l'eau le bruit des pilons qui broient le grain, en» tendent le chant des femmes, le chant des coqs, le bêlement des chèvres. » Caméron : A travers l'Afrique.

Ne dirait-on pas une réminiscence de l'histoire de Loth?... Ne dirait-on pas une vague tradition du déluge?

donc à la fois un compagnon, un guide sûr et un interprète qui, quoique toujours disposé à broder sur le canevas, savait, dans les grandes occasions, oublier ses gasconnades.

Du projet à l'exécution, il n'y eut qu'un pas. Après avoir donné un dernier souvenir aux malheureux si tristement massacrés par les nègres, nos amis franchirent les plaines fangeuses qui avoisinent le lac, et se dirigèrent vers le sud pleins de confiance en leur bonne étoile.

— Nous sommes des hommes, après tout! s'écria le Gascon, et nous pouvons compter sur nous d'abord et sur Dieu ensuite.

— Sur Dieu, surtout! répondit le capitaine. Dans mon pays, on met toujours Dieu avant.

Après avoir laissé à leur droite Katenndé, où leur équipée ne pouvait manquer d'être connue, nos voyageurs passèrent un affluent de la rivière Lotemmboua, affluent elle-même de la Liba, et suivirent autant que possible les bords de l'eau, où, s'ils avaient à se défendre contre les alligators et les hippopotames, ils ne craignaient pas tant de rencontrer leur ennemi par excellence : l'homme.

Le paysage changeait encore : des plaines, rien que des plaines marécageuses et souvent noyées, où poussait une végétation de plantes basses et rampantes, qu'il fallait souvent attaquer à la hache pour s'ouvrir un passage. Pourtant, parfois, il se rencontrait quelques plateaux où s'élevait un village, quelques clairières clair-semées et pleines d'idoles et de fétiches, auxquels les Balondas, aussi peu vêtus qu'aux premiers jours de la création, rendaient un culte superstitieux.

Ces peuplades avides d'étoffes consentaient facilement à échanger des vivres contre ces objets précieux. Malheur alors au pauvre Postik, l'intendant de la troupe : il était rare qu'il ne fût pas volé au moins cinq fois sur six.

— Forbans! bandits!... disait le brave garçon à bout de patience.

— Tu veux qu'ils soient couverts, répondit Horace en riant de ce désespoir comique, eh bien! ils se couvrent.

— A mes dépens, les voleurs!

— Pas de violence, mon ami, intervint le Gascon. Ce n'est pas que, plusieurs fois, je n'aie moi-même « coulé » à ces coquins, des indiennes de douze sous le mètre pour du fin Elbœuf; mais je hais la violence qui a si bien réussi à mon ex-patron Ben Achmed.

Enfin, on gagna les bords de la Liba. Des deux côtés de la rivière se dressaient les monts Piri, avant-garde d'une chaîne peu importante. Du côté des aventuriers, au contraire, c'étaient de vastes plaines coupées de belles futaies; çà et là, quelques arbres magnifiques disparaissaient sous les lianes et les *convolvulu*, qui leur faisaient comme un vêtement verdoyant; plus loin, apparaissaient de beaux villages aux cases de paille tressée, entourés de champs de manioc et de tabac, environnés de bananiers.

Les naturels, toujours aussi peu vêtus, partageaient volontiers avec les aventuriers leur bouillie de manioc à laquelle ils ajoutaient, pour en relever le goût insipide, quelques poissons putréfiés, ou un lambeau de viande faisandée.

— Pouah! de leur bouillie! disait le Gascon : une colle, un empois mal cuit! En ai-je mangé, mes amis! Pourtant, un jour je gageai avec Katéma que je donnerais à cette pâtée insipide un arrière goût de poulet.

— Et vous avez gagné? interrompit le capitaine.

— Malheureusement, non... Ma ratatouille avait le goût de gibelotte!

— Mais, dit Postik, pourquoi attendent-ils, pour la manger, que leur viande soit gâtée?

— Pour assaisonner leur fade brouet, mon ami, pour remplacer le sel en quelque sorte. Ces matières azotées donnent un goût plus fort à la farine détrempée, seulement dans de l'eau, et font moins regretter le précieux condiment.

Et la route se continuait : Souvent, en grimpant au sommet des fourmilières géantes, hautes de plusieurs mètres et bâties de manière à résister aux inondations annuelles, ils apercevaient la Liba, verte, large, roulant ses eaux au milieu d'îles nombreuses et couvertes de feuillées. Cette vue leur faisait souhaiter de s'embarquer; mais, jusqu'à ce jour, ils n'avaient pu se procurer de canots.

La bande se réduisait de plus en plus; chaque jour quelques hommes trouvaient moyen de s'enfuir ou de s'arrêter dans un village, où les habitants les cachaient; ajoutez à ces contrariétés de fréquentes averses, des orages même, des accès de fièvre presque journaliers, et vous aurez une idée des souffrances de nos héros.

— Tout va bien, qui finit bien, disait le Gascon; attendons la fin pour nous prononcer.

Mais la fin se faisait désirer.

Depuis trois jours déjà, on se demandait s'il n'était pas dangereux de passer devant la ville de Kabompo ou Shinté, sans rendre visite au chef qui la gouvernait.

— Allons-y! disaient les uns.

— N'y allons pas! ripostaient les autres.

— Sandis! ils ne nous mangeront pas, ces sauvages; donc, allons-y! appuya le Gascon.

Bref, comme leur présence dans le pays était peut-être connue, ils traversèrent la Liba dans des canots indigènes, et se dirigèrent vers Kabompo.

Kabompo, comme toutes les villes africaines, couvrait de ses cases artistement construites de ses enclos, de ses bosquets d'essences précieuses un espace immense. Les rues, larges et bien alignées, étaient plantées et ombragées comme des boulevards. Une foule considérable, des soldats, armés de lances et de flèches, de sabres larges et bien tranchants et de fusils, portant en outre des boucliers de peau de buffle, attendaient la caravane.

Celle-ci fit halte à l'entrée de la ville. Alors un officier, drapé dans une peau de lion, vint les prévenir que le roi ne les recevrait que le surlendemain.

— Encore des retards, dit Horace impatienté.

— Bah! répondit le capitaine, nous avons les environs à visiter.

— Les mœurs et les coutumes de ces peuples à étudier, ajouta le Gascon.

— Nos études sur notre chemin de fer à poursuivre, dit Evariste.

— Des collections d'armes à compléter, alors, fit Horace calmé.

Chacun donc était satisfait, sauf Postik ou « Pratique, » comme disait Carpezac, qui ne pouvait se faire à ce nom breton. Les deux mains derrière le dos, le nez au vent, l'œil à tout, le brave garçon flânait d'un bord et de l'autre, lorsque, tout à coup, une informe statue, essayant de représenter un lion, attira son attention.

C'était une idole! Une crinière naturelle pendait sur ses épaules du roi des forêts; deux perles, l'une rouge, l'autre bleue lui donnaient un regard assez étrange, de mauvais plaisants eussent même dit louche; mais les Balondas paraissaient ne pas s'en inquiéter, ou plutôt sentir leur affection pour leur dieu redoubler, car le sol de la hutte ouverte, qui recélait ce précieux morceau de sculpture, était littéralement jonché d'offrandres.

Postik était pieux comme un Breton. Il regarda. Personne. Alors, il sourit.

— Ils vont être bien attrappés tout à l'heure! pensa-t-il.

Et, appuyant ses robustes poings sur l'idole, il la jeta à bas de son piédestal.

Mais il avait compté sans le fracas que fit cette machine en rebondissant sur le sol couvert de pots de bière et d'hydromel, de tambours, de clochettes;... le vacarme s'entendit d'un bout de la ville à l'autre, et les indigènes d'accourir...

En voyant leur dieu à terre, ils saisirent leurs armes et s'élancèrent sur le malheureux Breton en poussant des cris, des vociférations sataniques.

Au même instant les aventuriers se redressaient.

— Que se passe-t-il? demandèrent-ils.

Une détonation, puis deux, puis trois, puis un feu roulant leur répondirent : c'était Postik qui, pressé de toutes parts, blessé d'un coup de lance à l'épaule, déchargeait ses deux revolvers.

— Il faut le secourir! cria le capitaine.

— En avant! répétèrent Horace et Evariste.

— Fuyez, messieurs, fuyez!... je suis cerné! criait Postik pendant ce temps en se défendant comme un lion.

Mais ses maîtres ne tinrent nul compte de cette recommandation, et, traversant la masse des assaillants qui s'ouvrit devant eux, ils rejoignirent bientôt le Breton agenouillé derrière l'idole abattue et répondant par une balle à chaque flèche qui sifflait à ses oreilles.

Mais que pouvaient quatre hommes contre cinq ou six cents démons? Il arriva au moment où, à bout de munitions, accablés sous le nombre, ils furent cernés et abattus sur le sol.

Les Balondas alors poussèrent un grand cri de triomphe, et se retournèrent vers l'endroit où ils croyaient trouver le reste de la troupe.

Mais, profitant habilement du tumulte et des péripéties de cette lutte inattendue, le Gascon et les hommes s'étaient hâtés de fuir en emportant tout ce qu'ils pouvaient.

Les aventuriers étaient abandonnés...

* * *

Quelques minutes après, nos infortunés voyageurs se trouvaient enfermés dans une case sombre et dégradée. Une vingtaine de nègres, armés de fusils, se tenaient devant la porte fermée et rendaient illusoire toute tentative d'évasion.

Le premier moment de stupeur passé chacun se regarda.

Tous quatre étaient couverts de blessures, légères à la vérité; mais ils ne les sentaient pas. L'horreur de leur position était la seule chose sur laquelle leur esprit s'arrêtait.

— Que veulent-ils faire de nous? demanda Horace, après un long silence.

— Que sais-je?... Nous sacrifier sans doute à leur infâme idole...

— Et ce Carpezac qui nous a abandonnés!... lui! lui que nous avions aimé, accueilli comme un frère...

— Le Gascon est un homme positif! murmura Evariste avec un sourire amer : il a compris qu'il ne pouvait nous être d'aucun secours, et que nos hommes et nos bagages le conduiraient sûrement à la côte...

Il se fit encore un long et pénible silence. Postik, la tête cachée dans ses deux mains sanglotait amèrement dans un coin.

— Tuez-moi, messieurs! tuez-moi! s'écria-t-il tout à coup en venant tomber aux pieds d'Horace; c'est moi qui vous ai perdus!...

Horace le releva.

— Pas de faiblesse! fit-il résolûment, notre situation est assez atroce pour que nous ne l'aggravions pas encore par de futiles récriminations. Essayons plutôt de sortir d'ici.

— Comment? firent les captifs en se rapprochant anxieusement.

Horace montra un revolver et un long poignard qu'il avait réussi à cacher sous ses vêtements.

— Voilà toujours six balles qui abattront bien six hommes, dit-il, et le poignard peut compter pour autant. A toi le revolver, Evariste; moi, je garde le coutelas; Postik et le capitaine s'armeront chacun d'un des pieux de cette cabane qui, entre leurs mains, deviendra aussi redoutable que le « penn-baz » (1) dans celles de leurs compatriotes. Quand la nuit sera venue, nous enfonçons cette porte, nous nous ruons sur nos gardiens, et Dieu et notre courage feront le reste...

La journée s'écoula longue et pleine de mortelles angoisses. Quand la nuit vint, la ville parut secouer sa torpeur, des feux brillaient de tous côtés, et, autour de ces feux, les naturels, à moitié nus, exaltaient leur triomphe par des danses frénétiques et des vociférations.

Des femmes allaient et venaient d'un groupe à l'autre, versant des flots de bière et d'hydromel, accroupies autour de leurs tambours, d'autres indigènes exécutaient des roulements étourdissants, auxquels se mêlaient les accents plus doux des fifres et des « marimmbas. »

On eût dit une scène du sabbat.

Tous ces démons hurlant, glapissant comme des hyènes, semblaient emportés dans une ronde vertigineuse, et tourbillonnaient autour des brasiers, réfléchissant sur leurs corps noirs et huileux, la pourpre sinistre des flammes. Les gardes, eux-mêmes, que la contagion gagnait, allaient et venaient, se dandinant comme des orangs-outangs, ne s'arrêtant que pour boire à même l'énorme pot de « pommbé », déposé à leurs côtés.

Voilà ce que voyaient les aventuriers accroupis autour d'une crevasse de la muraille.

Tout à coup un cri immense s'éleva, qui glaça le sang des prisonniers, et la bande affolée se précipita sur la cabane.

— Voilà le moment d'agir, dit le capitaine. Hâtons-nous, ou il sera trop tard.

Et, pendant que Postik déracinait deux pieux, un pour se défendre, l'autre

(1) Bâton à tête.

pour barricader la porte, il se rua sur la muraille qui faisait face à l'unique ouverture. Les roseaux enduits de terre cédèrent facilement, et bientôt un passage assez grand pour permettre à un homme de s'y glisser y fut pratiqué.

Les trois hommes l'aidaient de tout leur pouvoir.

Mais au même instant la porte, quoique solidement barricadée, s'ébranla.

— Trop tard! murmura Evariste avec découragement.

— Non! cria Postik, moi seul ai fait le mal, moi seul aurai à en souffrir!

Et avant qu'on eût pu soupçonner son dessein, il s'arquebouta sur le sol, et appuya son épaule sur la porte, qui fléchissait déjà.

— Hâtez-vous? cria-t-il; hâtez-vous, Dieu me gardera.

— T'abandonner... jamais! rugit Horace. Nous mourrons ensemble...

La cabane tremblait sous les assauts furieux des indigènes. Postik tenait bon; mais il était à bout de force et voyait approcher le moment où il lui faudrait céder.

Alors une pensée rapide traversa son cerveau.

— Emportez-le!... emportez-le!... cria-t-il, ou il sera trop tard...

En face d'un pareil dévoûment, il n'y avait pas à hésiter. Evariste et Kerpewen saisirent dans leurs bras Horace, qui se débattait vainement et se hâtèrent de fuir.

— Lâches!... lâches!... rugissait Horace.

— Un mot de plus, cher ami, et je vous fends le crâne! dit le capitaine avec autorité. Ne comprenez-vous pas que, prisonniers, nous ne pouvions que mourir avec lui... que libre, nous pourrons peut-être le sauver?...

Ils se dirigèrent rapidement vers la rivière, affluent de la Liba, qui passe au-dessus de Kabompo. Par bonheur, des canots étaient tirés sur le sable. Sans choisir, ils en poussèrent un à l'eau et s'y jetèrent aussitôt.

Il était temps! déjà les naturels avaient découvert la piste des fugitifs. Quand ils arrivèrent sur la berge, le canot filait emporté par un courant extrêmement rapide.

Une pluie de fer et de plomb le salua; mais les aventuriers s'étaient jetés au fond du canot que le courant seul entraînait. Les nègres « palabraient; » enfin, ils se décidèrent, eux aussi, à mettre des pirogues à flot; mais trop tard : ceux qu'ils poursuivaient avaient déjà disparu à un détour de la rivière.

Moins d'une heure après, ils voguaient sur la Liba.

La lune argentait les flots de sa lueur molle et nacrée, et baignait les masses de feuillages tremblotant qui couvraient les berges de la rivière. Quelques hippopotames soufflant au-dessus des flots, quelques crocodiles broyant les joncs et les roseaux sur leur passage, étaient les seuls bruits qui troublassent la majesté sereine de la nuit.

Evariste et le capitaine avaient déjà saisis les avirons, et nageaient avec énergie. Assis à l'arrière de l'embarcation, Horace, la tête ensevelie dans ses mains tremblantes, réfléchissait amèrement.

— Pauvre Postik! dit-il avec un soupir, fallait-il donc que je t'entraîne ici pour te laisser périr.

Et une larme trop longtemps contenue, roula lentement sur sa joue.

— Nous le sauverons, dit le capitaine.

— Hélas! peut-être est-il mort déjà...

— Non, mon ami ; à ces peuples sanguinaires, il faut de lentes et savantes agonies.

« Une mort obscure dans les ténèbres ne satisferait pas leur vengeance ; il leur faut une exécution en plein soleil, devant leur roi, devant leurs idoles outragées.

— Mais cette agression ?...

— Folie d'ivrognes, qui nous eût permis de nous sauver tous, si nous avions pu en profiter quelques minutes plus tôt. Enfin, ce qui est différé n'est pas perdu. Mettons notre confiance en Dieu : celui qui espère en lui n'est jamais trompé.

— Je n'espère plus, moi... dit Horace avec un sourire navrant.

Le malheureux n'avait plus le temps de s'ennuyer.

Depuis quelques instants le capitaine avait déposé sa rame inutile, car la violence du courant emportait la légère pirogue avec une rapidité vertigineuse. En cet endroit la rivière se hérissait d'îles charmantes, entre lesquelles les eaux s'engouffraient blanches de remous et d'écume comme à travers une suite d'écluses naturelles.

La lune, comme nous l'avons dit, éclairait magnifiquement la campagne.

Décidés à ne pas abandonner leur malheureux ami, à tout risquer pour le sauver, nos héros pensèrent qu'une de ces îles leur offrirait un refuge assuré, d'où ils pourraient observer ce qui se passait dans les environs.

— Assurons-nous d'abord si elles ne sont pas habitées, dit le capitaine.

Retenant leur souffle, penchés sur les bordages, ils regardaient, quand tout à coup, comme ils passaient devant la première des îles de cet archipel minuscule, une violente explosion retentit, illuminant pour une seconde les flots verts de la Liba.

La rame d'Evariste fut brisée.

— Passe au large! cria au même instant une voix qui fit tressaillir nos amis.

— Le Gascon ! crièrent-ils.

— Qui vive ! répéta la voix.

— Ami ! se hâta de répondre le capitaine. Ne tirez pas, Carpezac.

— Vous! s'écria le Gascon qui se précipita sur le rivage. Sauvés!... par quel miracle?

— Par un miracle que vous ne pouvez comprendre, fit Evariste amèrement, car vous n'étiez pas là...

— Des reproches, sandis! Mais sachez, mon bon, que si j'ai filé mon amarre, c'est que j'avais pensé dans ma petite jugeotte que je vous serais d'un autre secours libre que prisonnier. Ce n'est pas que je ne me sois pas trouvé dans la même situation, un jour surtout que je me suis enfui, emportant la hutte dans laquelle on m'avait enfermé sur mes épaules comme Samson les portes de Gaza.

— Trêve de gasconnade, les moments sont trop précieux pour cela.

— Soit! mais aujourd'hui, j'avais mal à la tête et besoin du grand air.

Et l'étrange personnage conduisit ses amis dans l'asile qu'il s'était choisi au milieu des roseaux et leur raconta comment, en voyant les choses se brouiller, il avait résolu de s'enfuir, afin qu'un des blancs puisse au moins agir.

— Les hommes ne se souciaient pas d'emporter les bagages, continua-t-il;

mais je suis comme Bilboquet, moi : je tiens à la caisse. Aussi, donnant l'exemple, je pris un paquet de cartouches; les autres saisirent tout ce qui leur tombait sous la main, et nous voilà fuyant dans la direction de la Liba. Votre résistance désespérée nous donna le temps d'exécuter notre projet. Arrivés sur les bords de la rivière, nous voyons ces messieurs les nègres qui se hâtaient de pousser leurs barques à flot, histoire de nous couper le chemin.

— « Va, garçons, dis-je à mes hommes, va, si tu tiens à ta peau! »

« Les braves enfants me comprennent, piquent une tête dans la rivière, et, bon gré, mal gré, forcent ces moricauds à leur céder la place. Il y allait de la vie, sandis! Les autres ne trouvent pas le procédé délicat; mais deux ballots de perles et de cotonnades, que nous ne pûmes emporter, les paieront au centuple de leurs méchantes pirogues.

» Alors je me suis installé ici, comptant que, avant le jour, j'aurais trouvé un expédient pour vous tirer d'affaire.

» Et voilà! »

A leur tour les aventuriers lui expliquèrent ce qui s'était passé à Kabompo, et comment ils étaient redevables de la liberté, de la vie peut-être, au dévoûment sublime de Postik.

— Il faut le sauver! dirent-ils en terminant.

— Oui, mais il est peut-être trop tard, ajouta Horace.

— Non, mes amis, Dieu veillera sur lui. Voici ce qu'il faut faire; nous allons équiper deux de nos moricauds en Balondas; ils auront pour mission de parcourir le pays et de nous tenir au courant de tout ce qui se passera.

— Vous avez donc une idée?

— Un germe, mes amis, un germe... Mais, sandis! je prévois une belle mascarade!

Ce plan était le plus sage et rallia tous les suffrages. Quelques instants après, le sommeil faisait taire toutes les préoccupations, toutes les angoisses, et, sauf quelques hommes cachés dans les roseaux, l'œil fixé sur la rivière, le calme le plus profond semblait planer sur l'îlot désert.

VI. — La mascarade de Karpezac. — De la Liba au Zambèze.

A peine Kerpewen et Evariste, emportant Horace, eurent-ils disparu que la porte de la hutte céda.

Postik se sentit perdu; mais pour que son dévoûment ne restât pas stérile, il lui fallait arrêter la marche des envahisseurs, empêcher, si cela était possible, qu'ils s'aperçussent que trois de leurs prisonniers manquaient à l'appel. Qu'importait la mort au brave breton, si sa mort permettait à son maître de s'enfuir.

Se signant rapidement, murmurant le nom de sainte Anne, la patronne des Bretons, il bondit, un pieux énorme à la main, devant l'ouverture par laquelle les trois hommes s'étaient enfuis. Il y eut un choc terrible. Postik, semblable à un titan, brandissant son redoutable « pennbaz, » le reçut sans sourciller; il ne s'était pas trompé : les Balondas inquiets crurent que vingt démons s'étaient réfugiés dans la hutte.

Tout a un terme ici-bas; le « pennbaz » du Breton se brisa sur le crâne d'un Balonda; désarmé, il lutta encore des pieds et des poings; mais tout fut inutile : l'heure de la défaite était sonnée...

— Ils doivent être en sûreté, maintenant, pensa-t-il. Mon Dieu, j'ai pu être bien coupable, mais mon repentir désarmera votre colère!... Prenez ma vie, elle est à vous!

Vingt sabres étincelèrent au-dessus de sa tête; il ferma les yeux et attendit la mort...

Mais au même instant un nouveau personnage parut dans la hutte, il écarta rudement la cohue hideuse qui s'apprêtait à la curée et étendit en signe de protection son bouclier sur le front du captif.

Les Balondas se retirèrent lentement, grognant comme un chien à qui on arrache un os. Quand Postik se vit seul, mais solidement garrotté, cette fois, il crut avoir fait un mauvais rêve.

— Ce sera pour demain! pensa-t-il. Merci, mon Dieu, murmura-t-il un instant après, merci de m'avoir donné cette nuit pour regretter mes péchés.

La piété, au cœur d'un Breton, ne s'éteint qu'avec sa vie.

Huit jours se passèrent ainsi...

. . . .

C'était un bien beau jour pour les Balondas que celui où devait être exécuté le sacrilége, le profanateur!... Sur la grande place du village, ombragée d'immenses banians qui répandaient partout une ombre délicieuse, entourée de maisons environnées elles-mêmes de massifs de feuillage, le trône du roi était préparé en face d'une idole monstrueuse.

Des districts des villages voisins arrivaient des centaines de guerriers tous armés, tous protégés par leurs grands boucliers. C'était un ruissellement de perles, de colliers, de bracelets polis, de plumes ondoyantes et le clair soleil d'Afrique, inondant de ses rayons éclatants la vaste place, mettait un scintillement sur chaque canon de fusil, sur chaque pointe de flèche, sur chaque fer de lance.

Bientôt, d'autres indigènes, venant de bien loin sans doute, car ils ne quittaient pas leurs fusils dont ils cachaient, au contraire, les batteries sous un pan de leurs manteaux flottants, traversèrent le village, et vinrent se placer, sans affectation entre le trône et l'idole.

Enfin, le roi et le prisonnier parurent, l'un superbe dans sa casaque rouge brodée d'or, fier du casque en perle et en fil de laiton, ombragé de plumes d'autruches qui lui couvrait la tête, entouré de ses femmes, parées d'étoffes voyantes, de ses officiers vêtus de dépouilles de fauves; l'autre, pâle, meurtri, traîné par quatre sauvages et n'ayant pour se couvrir qu'un lambeau de pagne!...

Un long hurlement s'éleva de cette foule ivre de « pommbé » et d'eau-de-vie déjà, en attendant qu'elle s'enivrât de sang...

Le Breton était calme quoique son cœur battit avec violence. Mourir à vingt ans dans un coin de l'Afrique sauvage! penser qu'aucune croix ne surmontera votre pauvre tombe, que ces cloches, ces cloches bénites si chères au Breton, qui ont si gaiement carillonné au jour de votre baptême, n'assombriront pas leurs voix argentines en glas funèbres au jour de votre mort! voilà ce qui désolait le pauvre Postik.

— Enfin, dit-il, la mort est toujours la mort! Je ne suis pas seul : Dieu me voit...

Et son regard s'éleva vers le ciel si bleu, si resplendissant, et un sourire résigné entr'ouvrit ses lèvres.

Il était arrivé en face de l'idole. Là, un homme lui délia les mains, pendant qu'un autre le forçait à baisser la tête au-dessus d'un grand vase destiné à recevoir le sang.

— Mon Dieu, recevez mon âme! murmura encore le condamné.

L'exécuteur leva son coutelas.

Tout à coup une voix s'éleva :

— Feu!

Trente fusils s'abattirent, trente explosions retentirent qui, quoique tirées au-dessus des têtes des indigènes, portèrent le désordre dans la foule.

L'exécuteur s'était enfui le premier.

— Viens, *Pratique*, prends ce fusil et file!... fit aux oreilles du Breton une voix bien connue, tandis qu'un grand diable de sauvage, affreusement peinturluré, la tête couverte d'un casque immense, qui lui cachait les cheveux et une partie de la figure, le corps enveloppé dans une peau de lion — la peau de ce même lion que Postik avait tué — lui glissait dans la main un fusil à deux coups. C'est moi...

— Monsieur Carpezac! fit le Breton surpris.

— Ne dis pas mon nom, sandis! Je suis Balonda, tout ce qu'il y a de plus Balonda.

Cependant le combat s'était engagé sur toute la ligne. Nos héros n'en attendirent pas l'issue; ils se hâtèrent de fuir environnés de tous leurs hommes, s'arrêtant un moment pour décharger leurs armes qu'ils rechargeaient en courant.

A la sortie de la ville, ils furent renforcés par le capitaine, Horace, Evariste et le reste des noirs.

— Victoire! cria le Gascon en agitant son fusil; victoire!

La fusillade crépitait, les flèches coupaient l'air en sifflant. Heureusement pour nos amis, les sauvages étaient armés de fusils à pierre que, dans l'impossibilité où ils sont de se procurer des cartouches, ils préfèrent sagement aux armes perfectionnées. Ces fusils, qui ratent généralement une fois sur deux, et qui demandent un temps relativement assez long pour être chargés, ne pouvaient être mis en parallèle avec les armes premier choix des aventuriers.

— En retraite! en retraite! criait toujours Carpezac.

Eclairés par les pertes qu'ils avaient subies, les Balondas ne donnaient plus que mollement.

Les aventuriers en profitèrent pour gagner le large.

Le stratagème de Carpezac avait eu un plein succès.

Pensant avec raison que, dans une pareille heure d'ivresse générale, les Balondas se relâcheraient de leur surveillance, il avait peint et grimé tous les hommes de l'escorte en Balondas, et lui-même, que sa longue habitude des usages de l'Afrique pouvait faire prendre pour un véritable sauvage, s'était mis à leur tête.

— C'est bien hasardeux! avait dit le capitaine.

— Raison de plus pour que ça réussisse, sandis.

Horace, Evariste et Kerpewen devaient profiter du moment où toutes les émotions, toutes les anxiétés seraient concentrées sur le prisonnier pour se glisser dans les massifs qui avoisinaient la ville.

On a vu comment, l'ivresse des indigènes aidant, ce plan audacieux avait réussi.

— Et, maintenant, aux canots! cria le Gascon; je connais trop ces démons à peau noire pour affirmer qu'ils n'abandonneront pas facilement la poursuite.

Le conseil était bon à suivre. On courut tout le reste de la journée pour atteindre la Liba, où les canots dérobés par le Gascon, et pourtant bien payés par les marchandises qu'il avait fallu abandonner, attendaient cachés sous les roseaux.

— Mais c'est un vol! dit Horace en riant.

— Un vol, sandis! ils voulaient nous prendre la vie sans rien nous donner en retour; nous leur prenons leurs canots en leur laissant plus de mille francs de marchandises: quels sont les volés, quels sont les voleurs?

— Embarque! cria le capitaine; vous discuterez ce point plus tard, profond casuiste que vous êtes.

Les canots d'écorce fendirent de nouveau les flots de la Liba, se dirigeant vers cette île, où on avait laissé les bagages, et qu'on n'atteignît qu'au point du jour. Là, Carpezac et Postik rendus à la civilisation, c'est-à-dire complètement vêtus, tous deux narrèrent leurs aventures.

Horace serra la main de Postik.

— Pauvre garçon! dit-il, comme tu as dû souffrir, souffrir surtout de te croire abandonné?...

— Oh! monsieur, je savais bien que vous viendriez à mon secours! répondit le brave garçon. J'ai vu la mort de bien près, j'ai cru ma dernière heure bien proche, et pourtant, au fond de mon cœur, il y avait encore place pour l'espérance...

— Et tu avais raison, sandis! exclama le Gascon.

Après quelques heures de repos, les canots fendirent de nouveau les flots, car il était prudent de s'éloigner des abords de Kabompo.

Seulement, Carpezac et la pirogue, contenant les blessés, il y en avait une dizaine, marchaient escortés. Des deux côtés, il y avait peu de morts à déplorer, les indigènes, ivres, visant fort mal, et les aventuriers, trop généreux pour verser inutilement le sang, tiraient ordinairement au-dessus des assaillants.

Les bords de la rivière, assez bas, étaient couverts de magnifiques forêts, où se fondaient toutes les gammes du feuillage, depuis le rouge le plus intense, jusqu'au vert le plus foncé. Quand les rayons du soleil filtraient à travers ces masses bizarres en éclairant une partie, tandis que l'autre restait encore plongée dans la pénombre, l'effet était magique. Ici, c'était une petite rivière qui s'épanchait calme, cristalline, ou, se donnant des airs de torrents, en roulant sur des rochers minuscules; là, au contraire, une immense percée apparaissait, au-dessus de laquelle les branches entrelacées, les lianes chargées de fleurs, laissant pendre leurs verts festons sur le manteau des eaux, formaient un dôme naturel plein d'ombre et de fraîcheur, annonçant la présence d'un affluent puissant.

Des multitudes d'oiseaux rasaient du bout de leurs ailes la surface polie

de la rivière, ou, perchés dans les branches, rivalisaient de suavité dans leurs chants; quelques singes effrontés écartaient doucement le feuillage et regardaient curieusement les embarcations.

A l'est, au-dessus des arbres, apparaissaient les cimes bleuies des monts Monakadzi.

Puis c'étaient des hippopotames flottant comme des masses de lièges leurs petits sur leurs cous, des alligators monstrueux, des échassiers aux plumage éclatant, au regard mélancolique, des grues, des flamands, des pélicans, des hérons perchés sur une seule patte ou s'abandonnant à la dérive sur un tronc flotté.

Rien ne manquait à la beauté de cette scène.

— Sandis! exclama Carpezac, ça vaut presque la Gascogne.

Parfois, sur les bords de la rivière, on voyait des naturels cueillir des plantes aquatiques, ou ramasser du limon pour en fabriquer du sel. Leurs entonnoirs étaient à leurs côtés, de grandes feuilles servaient de filtre, et après avoir brûlé leurs plantes ou leur limon, on les voyait laver soigneusement les cendres dans de grands vases pleins d'eau, et ensuite filtrer cette eau qui, se cristallisant bientôt, leur donnait le sel qu'ils demandaient.

D'autres cherchaient dans le sable ou parmi les roseaux, des œufs de crocodiles que ces sauvages aiment avec passion.

Mais ce qui surprit le plus les voyageurs, ce fut la quantité surprenante de ruches qu'ils apercevaient autour des huttes avoisinant la rivière. Ces ruches étaient pour la plupart artificielles. On voyait les abeilles voltiger par milliers, quittant une fleur pour une autre et revenir à la ruche chargées de leurs précieux butins. Des guêpes aussi se voyaient partout en grande quantité.

— Le chat et la souris! disait le Gascon en riant.

— Mais que font-ils de leur miel, ces sauvages? demanda Postik.

— Ce qu'ils en font? ils le mangent, sandis! et le reste leur sert à fabriquer un délicieux hydromel, dont j'ai bien souvent goûté. Une fois même, je fis le pari de vider douze pots de cette boisson, pendant que midi sonnerait.

— A quelle horloge? fit Horace en riant.

— A celle de mon estomac, parbleu! répondit le Gascon toujours imperturbable.

***

En descendant la rivière, nos amis aperçurent de beaux et grands villages. Quelques-uns étaient administrés par des chefs féminins, véritables viragos affichant mépris superbe de la parure et même de tout vêtement, démons barbouillés d'ocre et de graisse, toujours prêts à batailler du poing ou de la langue.

Les hommes, d'ailleurs, n'étaient nullement inférieurs à ces gracieux échantillons du « sexe faible. » Abrités sous leurs larges boucliers de roseaux, les jambes ornées de tant de bracelets qu'ils n'en pouvaient presque marcher, le corps et la chevelure tout luisant d'une huile fétide ou d'une graisse rance, c'étaient certes les plus hideux sauvages qu'il fût possible de voir.

— Vraiment, monsieur, je ne sais pas pourquoi nous avons quitté la

France et la Bretagne, où tout le monde est poli et honnête, pour venir contempler des créatures aussi hideuses et aussi peu vêtues!... exclama Postik.

— Parle du costume, mon cher *Pratique!* dit Carpezac en riant; tu l'as porté...

Postik rougit et ne répondit pas.

— Mon cher ami, fit alors le capitaine, les voyageurs ne s'exposent pas aux dangers, aux souffrances de longues explorations par un motif de curiosité banale : un but plus noble les guide. Ils veulent reconnaître des fleuves, ouvrir des routes... projeter des chemins de fer, et ces contrées si laborieusement découvertes, arrosées parfois de leur sang, ces contrées ouvertes, la civilisation sous forme de missionnaires, d'ingénieurs, de marchands y pénètre aussitôt. La régénération alors s'opère peu à peu, et tel qui a découvert une bourgade, s'il pouvait la revoir, cinquante, soixante ans après, ne la reconnaîtrait plus.

— Vous avez raison, capitaine, je n'avais considéré la chose que sous ce point de vue, murmura Postik.

— Malheureusement, continua le capitaine, deux ennemis, deux fléaux plutôt : les marchands d'esclaves qui dépeuplent sans cesse l'Afrique, l'eau-de-vie, auxiliaire des marchands de chair humaine, qui abrutit les nègres, sont à combattre. Ces deux fléaux écartés, les missions multipliées, l'Afrique appartiendra au progrès.

— Alors, capitaine, tous les gouvernements civilisés devraient faire la chasse aux marchands d'esclaves.

— Ils la font, mon ami, mais inutilement. Le seul remède contre cette lèpre hideuse serait un commerce légal, un commerce honnête qui montrerait aux Africains qu'ils ont plus d'intérêt à faire cultiver leurs terres par leurs enfants, par leurs sujets, s'ils sont chefs, qu'à les vendre pour une bouteille de tafia et quelques mètres de mauvais calicot. Mais j'ennuie ces messieurs.

— Pas du tout, capitaine, ce que vous dites-là, je l'ai bien souvent répété à Katéma. Mais je pense une chose... Dites-moi pourquoi les Africains, qui savent faire des portes, n'ont jamais pensé à percer une fenêtre?

Le capitaine hocha la tête en souriant.

— Je ne sais, dit-il.

— Je vais vous le dire, moi : C'est parce qu'ils n'ont pas de vitres.

On applaudit de bon cœur à cette saillie du Gascon.

Bientôt les canots passèrent devant l'embouchure de la rivière Makonda, et continuèrent leur route sur la rivière qui, avec ses mille détours sinueux, semblait se diriger à l'est-nord-est. Les rives avaient toujours la même beauté agreste, la même opulence humide. Il n'était plus besoin de descendre à terre pour se procurer des vivres : des poissons, des tortues, des ignames que les noirs mangeaient avec délice, une variété immense d'oiseaux aquatiques approvisionnaient sans cesse l'expédition.

Pour boisson, on avait à discrétion l'eau de la rivière, avantage qui n'était pas à dédaigner.

Enfin, quinze jours après leur départ, leur fuite plutôt de Kabompo, les aventuriers se trouvaient au confluent de la Liba et du Zambèze, ou Liambye.

Debout à l'arrière des canots, émus, frémissant, ils concentraient toute

leur attention sur le magnifique paysage qu'il avait été donné à si peu d'Européens de contempler avant eux.

— Que c'est beau ! s'écria Horace enthousiasmé. Vraiment l'Afrique est le pays des merveilles, plus encore que l'Inde, plus encore que l'Asie, ces contrées aimées des fées et des génies.

— Oui, ajouta Postik, toujours précis, toujours Breton : on dirait une échappée du paradis...

— Peuh ! ajouta le Gascon, ça ne vaut pas la Garonne, sandis !

Donc, chacun regarda suivant ses dispositions visuelles, et observa suivant son tempérament.

Par un contraste étrange, les deux eaux, en se mêlant, conservaient leur couleur particulière : la Liba foncée, presque noire, le Zambèze d'une teinte plus claire, qui se fondit bientôt en celle d'un pâle saphir. Des arbres, des géants, à l'ombre desquels s'enchevêtraient des buissons, des arbustes, des lianes aux fleurs si vives qu'elles éblouissaient la vue, aux parfums si pénétrants, que l'atmosphère en était tout imprégnée, faisaient comme une muraille mobile des deux côtés du fleuve.

Les eaux et les cieux offraient la même animation : ici des oiseaux que l'on ne saurait nombrer, de charmants perroquets, des pigeons d'un vert tendre, des aigles au vol superbe ; là des bancs de poissons descendant ou remontant le fleuve, des tortues, et, complément indispensable de tout fleuve africain, des alligators et des hippopotames.

Le Liambye, en cet endroit, courait, après maints détours, vers l'est-nord-est, comme la Liba, dont on eût dit qu'il était le prolongement. Jusqu'aux chutes Victoria, il reçoit de nombreux affluents : à l'ouest, les rivières Loéti, Lokoko, Kama, Longo, Simah, et enfin, la Chobé, magnifique cours d'eau, plus large que la Liba ; à l'est, les rivières Séyenki, Loéna, Oayama, Loï, Lombé, etc. Nous ne parlons que des plus puissantes.

Bien des chutes et des cataractes entravent son cours.

Malheureusement, au moment où, plongés dans l'extase qui suit la contemplation, nos aventuriers n'avaient plus de pensée pour les petites misères de ce monde ; ils entendirent un craquement sinistre, suivi d'une forte secousse qui fit tanguer leur faible embarcation, comme un jouet.

— Nous touchons ! s'écria Horace.

— Tout l'avant de l'embarcation était déjà hors de l'eau.

— Cramponnez-vous aux bordages ! cria le capitaine.

Il n'avait pas fini que la barque chavirant complètement, leur découvrit l'obstacle qu'ils avaient rencontré : la tête hideuse d'un hippopotame. Le pachyderme s'acharnait après la malheureuse pirogue, la tordant, la broyant sous ses dents puissantes ; ce fut heureux pour les aventuriers ; laissant le monstre stupide s'acharner à son œuvre de destruction, ils nagèrent vivement à la rencontre des autres pirogues.

— Vengeance ! cria alors le capitaine en s'armant d'un fusil. Monstre stupide, tu nous paieras ce bain forcé.

Et les balles de pleuvoir, et les flèches de couper l'air en sifflant. L'hippopotame, exhalant un sanglot de douleur et d'agonie, disparut sous les eaux qui se teignirent d'une pourpre sanglante.

Savoir s'il était mortellement atteint, ou s'il en réchapperait, c'est ce qui importait peu à nos amis ; ils ne regrettaient pas cette proie.

Ils regrettaient bien plus les objets qui se trouvaient dans le canot, et qui, par ce naufrage imprévu, se trouvaient portés à l'article : « Profits et pertes... » Pertes surtout.

Devant eux le fleuve apparaissait parsemé d'îles charmantes, avec leurs massifs de feuillage qui dominaient les stipes élancés des palmiers, les dômes en pleine frondaison des acacias, on eût dit des émeraudes tranchant vivement sur la couleur pâle d'un écrin.

Malheureusement pour les naturels, ces pays charmants étaient infestés par la mouche « testsé, » le fléau destructeur des troupeaux.

— A ce sujet, dit le capitaine, je me rappelle une observation assez curieuse faite par le docteur Livingstone.

— Voyons.

— La « testsé, » qui attaque avec acharnement et fait bientôt périr les animaux domestiques, respecte l'homme et les bêtes sauvages. Un bœuf en est infesté, un buffle, qui n'est autre chose qu'un bœuf sauvage, bravera la contagion.

— Sandis ! qu'y a-t-il d'étonnant à cela dans un pays où des oiseaux entrent sans crainte dans la gueule du crocodile, pour lui curer les dents, pâturent sur le dos des rhinocéros et des hippopotames, pour y dénicher les insectes logés dans ces dures épidermes, et les préviennent encore du danger par leurs cris et leurs battements d'ailes ! exclama le Gascon. Chaque pays, chaque usage différent ! Admirons tout, mes amis, mais ne nous étonnons de rien.

— Bravo ! voilà qui est sagement parlé, répondit Evariste.

Les blessures reçues dans l'échauffourée avec les Balondas étaient complètement cicatrisées, les vivres abondaient, les canots offraient un moyen de locomotion aussi agréable que peu fatigant ; on pouvait donc envisager l'avenir sous les couleurs les plus satisfaisantes.

On parlait aussi beaucoup du yacht qui, selon toute probabilité, devait être maintenant en route pour sa station sur les côtes de Mozambique.

— Mais l'attendrait-on?

— Parbleu ! disait le Gascon.

Le pays était maintenant habité par les Barotsés.

Des villes, des villages puissants, tels que nous les avons décrits précédemment, se voyaient sur les deux rives du fleuve, souvent les naturels s'arrêtaient pour contempler la flottille de canots, ou, pris d'une terreur subite, s'enfuyaient sans même regarder derrière eux. Ils avaient vu si peu de blancs, et les blancs qui parcourent ces régions, métis portugais pour la plupart, étaient toujours précédés de la redoutable réputation de marchands d'esclaves. Parfois des sagaies ou des flèches étaient lancées sur les aventuriers, mais l'habitude était prise ; et ils continuaient leur route sans même daigner relever ces lâches et stupides agressions.

Une particularité de ces peuples les surprit. Un jour qu'ils étaient descendus à terre pour renouveler leur provision de miel et de farine, et chasser le gnou et l'antilope, ils s'approchèrent d'une hutte, solitaire sous les grands arbres, et assise au bord d'un étang sans cesse alimenté par une eau claire.

Ils voulurent entrer ; mais pas de porte : les pieux qui formaient l'estacade défensive, au-dessus desquels apparaissait comme un chapeau chinois le toit

pointu de la maisonnette, paraissaient aussi solidement fichés en terre les uns que les autres.

— J'en aurai le cœur net! se dit le Gascon. A moins d'avoir des ailes, ils ne peuvent guère entrer que par la porte.

Et, pendant que ses compagnons s'éparpillaient dans la vallée à la poursuite d'un zèbre, déjà frappé d'une balle, il se dissimula derrière un buisson et attendit.

Sa constance fut couronnée de succès. La fraîcheur des feuillées, l'immobilité de l'air agissant puissamment sur ses sens, il allait s'endormir, quand, à quelques pas de lui, il entendit les herbes se froisser et s'agiter. Il regarda. Un sauvage entièrement nu, sauf une étroite bande d'étoffe textile autour des reins, les membres et la poitrine barbouillés d'huile de ricin, et coupés de nombreux tatouages, approchait lentement.

Parvenu au pied des palissades, il jeta autour de lui un regard soupçonneux et défiant.

Le Gascon remarqua alors qu'il avait les dents limées en pointe, coutume hideuse qui donne au sourire de ces malheureux quelque chose du rictus satanique des reptiles.

Puis, rassuré par le silence qui régnait autour de lui, il déchaussa deux ou trois piquets qu'aucun indice ne distinguait pourtant des autres, et disparut dans l'enclos.

— Drôle de fermeture! murmura le Gascon. Serait-ce une précaution contre les fauves, les voleurs ou les marchands d'esclaves?

— Peut-être contre ces trois fléaux, répondit le capitaine qui arrivait.

— En tout cas, riposta Carpezac, voilà qui supprime net les gonds, les verrous et les serrures de sûreté...

VII. — Dans lequel le capitaine fait un cours d'histoire africaine. — Les bords du Zambèze. — Terrible attaque de fourmis rouges.

Le pays dans lequel ils entraient, était le territoire de ces peuples makololos qui prêtèrent au docteur Livingstone un appui si désintéressé, et parmi lesquels il demeura longtemps.

Malheureusement, il faut le dire, les espérances qu'il fondait sur la civilisation de ce peuple ne se réalisèrent jamais.

— D'où viennent les Makololos? que sait-on sur eux? demanda Horace au capitaine.

— Ecoutez donc, répondit celui-ci :

« Sébitouané, prince guerrier et aventureux, après une existence des plus mouvementées, était venu s'établir dans les vallées du Zambèze, où il forma, avec ses braves compagnons, le premier noyau de cette puissance extrême, qui s'étendit bientôt fort loin au sud et au nord. Avec une politique remarquable chez un sauvage, Sébitouané s'immisça bientôt dans les querelles des petits peuples qui vivaient autour de lui, châtiant les uns, récompensant les autres, et moitié par alliances, moitié par force ou persuasion, les assimila au rang de ses sujets.

» Des prédictions de sorciers célèbres l'aidèrent à consolider son œuvre.

» Une des institutions les plus curieuses de ces peuples, était le « Mopato » ou réunion de jeunes gens assez fouettés pour être braves et ne plus craindre les coups, assez instruits pour composer eux-mêmes un chant à leur louange qu'ils appelaient « leina. » Dressés comme les élèves des druïdes sous les voûtes sombres des forêts, ces jeunes gens, après une initiation complète, étaient répartis entre les fils des différents chefs de tribus, qui se trouvaient ainsi à la tête d'une garde nombreuse et dévouée.

» En temps de guerre, les « Mopatos » marchaient par rang d'ancienneté, les plus jeunes d'abord, tandis que les plus anciens, qu'on pourrait appeler la réserve de l'armée Makololo, restaient à la garde des villages, des femmes et des enfants.

» Tout serf d'un village voisin qui voulait reconquérir sa liberté, était aussitôt incorporé dans les rangs d'un « Mopato. » C'était ainsi que, par une politique bien entendue, Sébitouané augmentait sans cesse ses forces et son prestige.

» Mais le conquérant mourut. Ses guerriers l'enterrèrent pieusement dans le « kraal » qui contenait les troupeaux royaux, et, quand le sol fut assez piétiné sous les pieds des bestiaux pour effacer toutes traces de la sépulture, reconnurent pour souveraine, Ma-Mochisané, une des filles du défunt.

» Mais Ma-Mochisané, qui, d'après les ordres de son père, — qui craignait sans doute qu'un ambitieux vulgaire ne vint arrêter les développements de l'œuvre qu'il avait si longuement, si courageusement poursuivie — ne pouvait avoir d'époux, ne tarda pas à se démettre du rang suprême en faveur de son frère Sékélétou.

» Celui-ci voulut d'abord refuser.

» Alors, Ma-Mochisané, les yeux pleins de larmes, s'écria en joignant les mains :

— » Je n'ai pris le pouvoir que parce que mon père l'a voulu, car j'aurais » préféré me marier comme les autres femmes et avoir une famille ; c'est » donc toi, Sékélétou, qui doit être le chef et agrandir la maison de ton » père... »

» Ces paroles sacrèrent le nouveau roi.

» C'est sous le règne de Sékélétou, dont il avait connu le père, que Livingstone exécuta son fameux voyage de Limyanti à Saint-Paul de Loanda, seul, sans autre escorte que vingt-sept Makololos.

» En 1864, le royaume de Sébitouané, composé comme je vous l'ai dit d'éléments divers, était en pleine décadence. Sékélétou était mort, rongé par une lèpre hideuse ; les peuples divisés, abrutis par le chanvre qu'ils fumaient sans cesse et l'abus des liqueurs fermentées, se dispersèrent après une longue et sanglante anarchie, les uns pour aller s'établir aux bords du lac Ngami, les autres un peu partout.

» Voilà comment fut dissout, faute d'une main puissante pour le gouverner, ce royaume — ou plutôt cette réunion de petits Etats — sur lequel, le moins présomptueux pouvait fonder quelque espoir d'avenir.

» Il en est malheureusement ainsi de tous les Etats africains : s'ils brillent un instant d'un reflet de gloire et de chevalerie, c'est pour retomber bien vite dans les ténèbres de l'oppression et de la barbarie » (1).

(1) Nous donnons ces détails d'après les relations du docteur Livingstone : Le Zambèze et ses affluents, et les explorations dans l'Afrique australe.

Et le capitaine poussa un soupir.

— Je suis étonné, dit alors Evariste que des blancs, actifs, intelligents n'aient pas songé à captiver l'amitié des sauvages, à se mettre à leur portée, à les gouverner pour ainsi dire. Dans un pays où le pouvoir est si despotique, il serait bien facile de retoucher le proverbe populaire et de dire : « Ce que roi veut, Dieu le veut. »

— Mais qui voudrait prendre la responsabilité d'une telle royauté? Un Anglais peut-être, — encore ses millions amassés ne songerait-il qu'à en jouir dans sa patrie; un Français, jamais, car le ridicule tue en France. D'ailleurs, il y a un obstacle insurmontable...

— La haine du noir pour le blanc?

— Cela d'abord, et la fièvre ensuite.

— N'y pensons donc plus, dit Horace.

Tout à coup un cri retentit.

— Rapides à l'avant!

Tous se dressèrent dans les pirogues et aperçurent les eaux du fleuve bleues, scintillantes quelques instants auparavant, s'argenter de longues traînées d'écume.

C'étaient les chutes de Gonyé.

Les rayons du soleil frappant en plein ces masses d'eau bouillonnantes, les faisaient resplendir de tous les feux du prisme.

En cet endroit, le lit du fleuve se rétrécissait sur une longueur de plusieurs milles, et le flot, comprimé entre ces hautes murailles de granit qui ne lui laissaient qu'un passage large de cent mètres à peine, roulait, se précipitait avec des rugissements rauques, échevelés au milieu des noirs rochers que l'écume brodait sans cesse d'une dentelle argentée.

C'était sauvage, c'était sublime.

Mais c'était en aval du fleuve, au point même où tombait les chutes, que le spectacle était plus saisissant encore.

Heureusement les aventuriers s'aperçurent à temps du danger qui les menaçait. Vouloir descendre cette série de rapides avec leurs faibles pirogues, c'était s'exposer à une mort certaine. Aussi, obliquant à gauche, ils mirent pied à terre et abandonnèrent leurs pirogues.

— Nous n'en avons plus besoin, dit le Gascon, car, si j'ai bonne mémoire, au-dessous du Gonyé, le fleuve se hérisse de nouvelles chutes, de nouvelles cataractes : Kalé, Kalé-Benboué, etc...

— Mais le fleuve est une voie si commode...

— La terre ne l'est pas moins. D'ailleurs, à la moindre alerte, nous nous embarquons, quand ce serait sur un tronc flotté.

Les bords du fleuve étaient toujours couverts de belles forêts, où l'ombre perpétuelle qui y régnait, le silence éternel formaient un contraste saisissant avec la surface turbulente du Zambèze, toujours baignée d'une lumière éblouissante. Mais, par compensation, les bois étaient infestés de lions, de chats sauvages, de rhinocéros, d'éléphants, et parfois de reptiles hideux qui s'enroulaient comme des câbles autour des troncs géants.

Puis, c'étaient des plaines admirables, où se voyaient des étangs calmes et limpides enchâssés comme des miroirs dans des cadres de joncs et de roseaux. Autour de ces lacs en miniature se voyaient de nombreux et grands villages, peuplés de nègres athlétiques, et toujours armés. Quelques-uns de ces

villages pourtant, portaient les traces de récentes dévastations; les cases étaient détruites; plus un chant de coq, plus un cri d'enfant! les récoltes avaient été brûlées sur pied, le bétail enlevé ou égorgé : c'était l'ennemi qui venait d'opérer une sanglante et productive razzia...

Il résultait de cet état de choses que nos amis, bien accueillis le matin, se voyaient brutalement éconduits le soir; que les uns les priaient de prendre leur cause en main, de les défendre, tandis que les autres les regardaient d'un air soupçonneux, leur faisaient signe du bout de leurs lances de s'écarter de leurs demeures.

— Est-il étrange, disait le capitaine, que l'homme ait l'homme pour plus grand ennemi! Les fauves des forêts ne s'égorgent pas entre eux, et les hommes sont toujours prêts à se déchirer.

— Parbleu! riposta le Gascon. Un fauve, mon bon, n'élève pas de maisons, n'amasse pas du blé dans ses greniers, n'élève pas des troupeaux dans ses étables; un fauve n'a pas de richesses que convoite un autre fauve, d'enfants, de serviteurs qu'un marchand lui achèterait bien cher; voilà pourquoi ils sont amis : l'intérêt ne les divise pas...

— *Va Doue!* s'écria Postik, on m'aurait dit, il y a deux ans seulement, que je verrais tout ce que je vois, que j'aurais ri de bon cœur au nez de celui qui m'eût conté ces sornettes!...

Les naturels qu'ils rencontraient faisaient, pour leur toilette, un modeste usage d'étoffe; pourtant, tous portaient des jupettes d'herbes textiles, des manteaux de peau tannée, assouplie et agrémentée de dessins. A leurs jambes, ils entassaient plus de vingt anneaux de cuivre et de fer poli, ce qui leur donnait une démarche risible; des perles blanches, rouges, vertes, leur faisaient des colliers assez agréables, car, ils tranchaient vivement sur la couleur foncée de la peau. Malheureusement cette peau était si sale, exhalait un tel parfum exotique, qu'il était impossible de rester cinq minutes dans une case renfermant plusieurs indigènes.

Quoique voisins du fleuve, ils ne connaissaient d'autres bains que ceux qu'ils prenaient de force.

Tous ces peuples ne paraissaient avoir aucune idée d'une puissance supérieure; ils n'avaient pas d'idoles, et, s'ils ressentaient parfois une crainte superstitieuse, c'étaient des airs, des flots, des animaux mêmes; mais ils ne savaient pas qu'il existait un Dieu.

Les sorciers, qui pullulaient là comme dans toute l'Afrique, se gardaient bien de le détromper.

— Mais, enfin, monsieur, dit Postik à Horace, s'ils ne croient pas à la vie future, que pensent-ils? que deviendra leur âme?

— Savent-ils seulement qu'ils ont une âme.

— Oh!... exclama le Breton.

— Pour eux, mon ami, continua Horace, le passé est un songe, l'avenir n'existe pas; reste le présent. Demande à un de ces hommes ce qu'il fera dans un an, et tu le verras rire à se tordre les côtes. Tant qu'à la mort, si familiarisés qu'ils soient avec elle, par les accidents, les supplices, ils ne s'en préoccupent jamais.

— Mais, alors, ce ne sont plus des hommes.

— On le croirait presque, fit Horace avec un soupir. Depuis la création du monde, combien de peuples ont, des derniers degrés de la barbarie, atteint

les plus hautes limites de la civilisation! Eux n'ont pas changé. Il semblerait que la malédiction qui pèse sur cette race déshéritée, s'oppose à jamais à sa régénération.

— Ne croyez pas cela, dit le capitaine d'une voix grave. Il ne faut jamais douter de l'avenir, car l'avenir est à Dieu. Qu'étions-nous, nous autres Francs, Germains, Slaves, quand les Latins, les Grecs, les Asiatiques atteignaient l'apogée de leur civilisation? de pauvres sauvages vivant sous la tente, ne connaissant que la guerre et le pillage. Eh bien! ces peuples si fiers, si orgueilleux de leur civilisation, que sont-ils devenus?... Que sont devenus aussi les sauvages des Gaules?

« L'Afrique est toute neuve, toute vierge encore; elle a des ressources que n'offre aucun autre pays, des trésors qui feraient pâlir ceux de l'ancien monde, et si tard qu'elle entrera dans la voie du progrès et de la civilisation, il suffira qu'elle y entre pour marcher bientôt d'un pas ferme et assuré. »

C'est en causant ainsi qu'ils trompaient les longues heures du voyage.

***

Un soir que les aventuriers avaient fait une longue traite, ils s'arrangèrent pour la nuit au pied d'un baobab monstrueux, dont les branches, aussi grosses qu'un arbre ordinaire, retombant à terre y prenaient racine et poussaient de nouveaux rejetons, de sorte que le tronc principal était entouré d'autant de berceaux naturels qu'il projetait de branches.

Les feux brillèrent, les marmites s'emplirent et chacun, après avoir fumé sa pipe ou transcrit quelques mots sur son journal de voyage, s'endormit sous la protection du ciel.

La nuit fut d'abord assez tranquille; les fauves rôdaient bien au loin, faisant retentir le désert de leurs rugissements sinistres; mais, comme on y était habitué, comme la lune brillait d'un éclat inaccoutumé dans un ciel pur, on n'y prenait pas garde.

Le jour allait paraître. Tout à coup Postik se redressa, et se mit à courir en poussant des cris étranglés.

Tout le monde fut debout en un instant; mais, chose étrange! cette danse de Saint-Guy, d'une nouvelle espèce, n'avait épargné personne : le camp présenta bientôt l'aspect d'une ville de fous.

— *Va Doue béniguet!* cria le Breton, j'ai l'enfer dans le corps!...

— La robe de Nessus m'étreint, sandis! clama le Gascon.

— Je brûle!... répétèrent Horace et Evariste. On dirait que des millions d'aiguilles rougies au feu me transpercent l'épiderme!...

Tout à coup, Kerpewen, qui s'était baissé, se redressa.

— Des fourmis rouges! cria-t-il.

C'était en effet une migration de fourmis qui venait de traverser le camp. Les insectes — si toutefois ces fourmis géantes méritent ce nom — rencontrant tous ces corps étendus, en avaient bien vite fait leurs proies : bras, jambes, cou, visage, il n'était pas un endroit du corps sur lequel ils ne se fussent posés.

Et à terre, il y en avait des millions encore, une armée, une mer envahissante!...

Si les malheureux ne parvenaient pas à s'en défaire, ils étaient perdus...

Kerpewen, qui avait conservé une partie de son sang-froid, vida précipitamment sa poudrière sur l'armée ennemie, et, prenant son revolver, fit feu. La poudre s'embrasa aussitôt et la flamme courut sur le sol comme un immense serpent de feu.

Les fourmis qui n'avaient pas été brûlés, se hâtèrent de déguerpir.

— A l'eau, maintenant! cria le capitaine.

Chacun comprit que ce moyen était le seul qui put les délivrer de ces mille vampires acharnés sur leurs corps. Par bonheur, un étang était assez proche, et bientôt une délicieuse sensation de fraîcheur et de bien être calma peu à peu le feu de ces morsures dévorantes.

Mais un autre danger qu'ils n'avaient pas prévu les attendait encore : la traînée de poudre avait communiqué le feu aux herbes desséchées, et la plaine entière présenta bientôt l'aspect d'une mer enflammée. La brise de nuit agitait et déployait cette pourpre sinistre où couraient des lueurs bleues, vertes, dorées, comme les flammes de Bengale dans l'apothéose finale d'une féerie.

— Sauvons les bagages! crièrent en même temps Carpezac et Postik.

Il se hâtèrent de courir par les sentiers que la conflagration n'avait pas encore atteint jusqu'au baobab où étaient leurs richesses. Là, chacun se hâta de prendre ce qui lui tombait sous la main, sans choix, sans discernement, et de fuir l'incendie qui rugissait comme un fauve qui rompt ses barrières.

Moins d'une heure après, sans trop savoir comment, ils se trouvaient en sûreté sur un banc de sable du fleuve.

Derrière eux, le fléau continuait son œuvre de destruction; ils voyaient les flammes serpenter dans la plaine, monter en s'accrochant jusqu'à la cime des grands arbres, éclairant d'une lueur sinistre une partie du ciel.

— Nous devons une fière chandelle au bon Dieu! fit le Gascon, pâle encore d'effroi. Sandis! nous l'avons échappée belle!

— Oui, dit Horace, et notre plus terrible ennemi n'était pas l'incendie.

— Ici, il faut s'attendre à tout, ajouta le capitaine. L'Afrique est la patrie véritable des fourmis, ce n'est que là qu'on rencontre ces fourmilières gigantesques, hautes de plusieurs mètres, et si solides qu'on les dirait construites de la main des hommes.

— Parlons donc des fourmis, dit Horace.

— Parbleu, riposta le Gascon, après avoir failli être dévorés par elles, il est bien juste que nous les connaissions.

— Ce sera de l'actualité, ajouta Horace.

— Soit! répondit Kerpewen. Laissons de côté les petites espèces dont nous avons des spécimens en Europe, et parlons des grandes familles.

« Ce sont d'abord les fourmis noires : appelées aussi « fourmis guerrières, » qui font une guerre si acharnée à leurs congénères, blanches et rouges. Rien n'est plus curieux que la manière dont elles montent à l'assaut, capitaines en tête; on pourrait même dire enseignes déployées. C'est à croire qu'elles ont une juste idée de la stratégie! Ces belliqueuses font des prisonniers, les uns disent pour les réduire en esclavage, d'autres pour nourrir leurs larves; quoi qu'il en soit, les pauvres captifs dépouillés de leurs ailes, si ce sont des termites, de leurs pattes, si ils appartiennent à d'autres espèces, doivent s'attendre au plus triste sort.

» Les fourmis blanches ou termites, au contraire, sont celles qui construi-

sent ces édifices gigantesques, que nous avons si souvent admirés. N'ayant pas l'humeur belliqueuse, les moyens d'attaque ou de défense que possèdent leurs congénères à peau blanche ou rouge, elles ont besoin de murailles solides pour se garantir de leurs invasions contre les oiseaux, les reptiles, contre les hommes surtout qui ont pour leur chair une prédilection marquée.

» Quand elles sont au repos, on dirait qu'un léger frimas vient de poudrer le sol; quand elles s'élèvent, au contraire, on croirait voir de blancs flocons de neige chassés par la brise.

» Les fourmis rouges, enfin, sont les plus redoutables; bien des hommes endormis ont trouvé la mort sous leurs morsures de feu; il semble impossible de les détacher de la proie qu'elles ont saisie; elles s'y maintiennent tant qu'elles n'ont pas assouvie leur rage de sang, et, comme de nouveaux convives, arrivent sans cesse à la curée, que ce soit un rat ou un éléphant qu'elles aient choisi, il n'en reste bientôt plus qu'un squelette, qui ferait honneur au meilleur anatomiste.

» Ces belliqueuses méprisent les demeures fortifiées des termites, et se creusent des galeries souterraines, généralement peu profondes... »

— Voilà d'exécrables créatures! interrompit Postik. Aussi vrai que je suis Breton, au jour du déluge, Noé aurait bien dû leur interdire l'entrée de l'arche.

— C'est ce qui te trompe, mon ami, répondit Evariste. Si ces insectes sont un fléau pour l'homme, ils lui sont aussi d'un grand secours. Les termites lui procurent une manne abondante et inépuisable; les fourmis rouges et noires détruisent les rats, les reptiles, font disparaître les cadavres des animaux, les détritus des végétaux qui, sans cela, deviendraient pour le pays un foyer d'épidémies.

« Tu le vois, Celui qui a créé le monde, n'a rien fait en vain. »

— Tout cela est bel et bon! interrompit le Gascon; mais je ne connais rien qui creuse autant qu'une dissertation de savants, ou un discours d'académiciens; si nous soupions.

La proposition eût couru de grands risques si les noirs, pour qui toute cette conversation était de l'hébreu, n'avaient eu l'avisement de tuer deux superbes oies, une pintade, un chapelet de canards et de bécassines.

Quelques œufs de tortues pluviales trouvés dans le sable complétèrent le menu.

Depuis longtemps les réserves apportées du navire étaient épuisées; il fallait, comme disait Postik, se contenter de l' « ordinaire du pays. »

L'incendie continuait à sévir avec une violence inouie; mais les naturels, habitués à de pareils sinistres, que souvent ils provoquent eux-mêmes, ne paraissaient en faire aucun cas.

Nos amis, longeant le fleuve, étaient parvenus à la hauteur des cataractes de Kalé-Bemboué, moins importantes que les chutes de Gonyé; mais offrant, surtout, quand les eaux sont basses, de grands dangers et de sérieux obstacles à la navigation. Les flots s'élancent avec force contre les rochers qui les irritent, ou se précipitent avec une violence infernale dans les étroits chenaux creusés par leur longue persistance, et un ressac terrible menace sans cesse les malheureuses pirogues.

La vue du fleuve était toujours splendide et animée. Sur les îlots, une végétation exubérante et favorisée par une humidité constante. Des bananiers,

des dattiers sauvages, des acacias à la riche frondaison surgissaient comme par magie du sein des eaux; l' « arbre d'argent » tranchait avec ses feuilles brillantes sur les mille gammes de la feuillée; des palmiers s'élançaient fiers et tout droit dans l'azur profond, et des multitudes de lianes allaient, câbles aériens, d'un fût à l'autre, retenant dans leurs embrassements des troncs morts et desséchés depuis des années, et des années encore.

Puis, quand tout était calme, on voyait l'aigle-pêcheur fondre comme un boulet sur la proie convoitée, et remonter ensuite dans les airs, étreignant dans ses serres redoutables un tout petit oiseau, une malheureuse tortue.

Au-dessous de la série de rapides, désignée sur la carte, sous le nom de Cataractes de Nanboué, l'expedition put trouver des canots pour traverser le fleuve, et, moyennant une large gratification aux chefs et aux notables des environs, obtint de pouvoir pousser jusqu'à la ville des Seshéké.

Mais le destin en avait autrement ordonné.

Les aventuriers suivaient depuis la veille les rives du fleuve, qui, en cet endroit, commençaient à s'élever pour former, plus loin, plusieurs petites chaînes de montagnes. Les villages se faisaient rares et les naturels isolés, effrayés à la vue de cette troupe inconnue, abandonnaient leurs demeures et se hâtaient de fuir sous les bois.

Pour rien au monde, Horace et Kerpewen n'auraient permis à leurs hommes de dérober la moindre chose dans les bourgades abandonnées.

La faim commençait à se faire sentir, et le gibier, chassé et rechassé, était pour ainsi dire introuvable.

— Un cran à la ceinture, et tout est dit! fit le Gascon. Pas de vivres, peuh! qu'est-ce que c'est que cela?... Un jour, moi qui vous parle, je suis resté quarante-huit heures sans manger, et encore serais-je resté plus longtemps, si je n'avais eu la pensée de faire un ragoût de ma dernière tige de botte.

— Un jour! dit le capitaine ironiquement.

— C'est une manière de parler! riposta le Gascon sans sourciller.

Le débat aurait pu se prolonger, si un noir n'avait attiré l'attention de Kerpewen, en lui montrant une large empreinte nettement accusée sur le sol vaseux.

— Bon, de la viande! exclama l'incorrigible Gascon. Seulement elle court encore.

C'étaient les traces de plusieurs makongs, espèce d'antilope, qui se plaît dans les contrées fangeuses et souvent inondées. Les empreintes étant toutes fraîches, le gibier ne pouvait être loin.

Pour le faire déguerpir, les noirs mirent le feu aux roseaux. Bientôt, on vit deux de ces malheureuses créatures s'enfuir au grand galop. Leur robe était d'un brun cendré, et leur poil très-clair semé, retombait par touffes sur leurs flancs.

Quatre détonations retentirent aussitôt, et les bêtes affolées précipitèrent leur course.

— Touché!... il y en a une de touchée! s'écria Kerpewen, en montrant le sentier marbré de taches sanglantes.

La poursuite commença; on avait perdu de vue les deux makongs, mais la rosée sanglante qui jaspait le sol, maintenait les chasseurs sur la voie.

Cette chasse dura longtemps. Tout à coup, au détour du sentier, ils aper-

çurent la bête blessée, qui ne se traînait plus que péniblement. Une balle allait mettre fin à son agonie, lorsqu'une flèche, partie d'un fourré, arrêta le malheureux animal, qui tomba sur ses genoux, et s'abattit sur le sol, la langue pendante.

— Quel est le téméraire qui court sur nos brisées? s'écria le Gascon du ton d'un seigneur suzerain, qui surprend un braconier sur ses terres.

VIII. — Où les aventuriers poursuivis par les éléphants subissent un siége en règle. — Les chutes Victoria.

Et ils se hâtèrent de courir vers la clairière où le makong était tombé.

Il était temps qu'ils arrivassent. Un nègre, grand, bien découpé, le corps aussi luisant que s'il avait été fraîchement passé au cirage, sous une épaisse couche de graisse, les cheveux artistement tressés et ornés de perles, les bras, les jambes et les poignets surchargés d'anneaux, se tenait auprès du makong, un large couteau déjà appuyé sur les flancs de la malheureuse bête.

Son arc, sa lance et son léger bouclier de peau de buffle, étaient jetés sur le sol.

— Pas gêné, le sauvage! exclama Carpezac en ricanant, je vais lui faire comprendre que ce n'est pas ainsi qu'on entend le droit de chasse dans mon pays.

— Pas d'esclandre! fit le capitaine.

— *A pas pur!* on connait la politesse.

Et, avec la majesté tranquille d'un gendarme, mettant la main au collet d'un pauvre diable chassant sans permis, il montra au sauvage la blessure produite par la flèche, et celle plus meurtrière causée par la balle du capitaine.

Soit que cette muette, mais éloquente démonstration convainquit le sauvage, soit que, ne se voyant pas en force, il jugea prudent de céder, il retira sa flèche du corps du makong et parut prêt à s'éloigner.

Cette condescendance méritait une récompense; elle ne se fit pas attendre sous la forme d'un chapelet de perles roses, les plus estimées dans ces régions, et d'un quartier entier de l'animal que le capitaine détacha pour l'offrir au sauvage.

— Le jugement de Salomon! exclama Carpezac, qui ne pouvait se taire.

Voyant que les choses se passaient si pacifiquement, le sauvage appela. Aussitôt sa femme, jeune négresse, vêtue d'une jupe de serge rouge, et deux négrillons dans le costume le plus simple, accoururent dans l'espoir de prendre part à la distribution.

Ils furent comblés de caresses et de présents.

— Maintenant, dit le Gascon qui n'oubliait pas ses intérêts, intérêts que son estomac à jeun lui rappelait éloquemment, il s'agit de transvaser cette bête dans la marmite et de souper.

— Ecoutez! dit Kerpewen en lui prenant la main.

On entendait le sol gémir sous des pas lourds et précipités.

Le nègre et sa famille avaient déjà pris la fuite.

— Des éléphants! cria Postik.

Et, aveuglé par la frayeur, il fit feu. Cette marque d'hostilité qui n'eût aucun résultat apparent, ne fit qu'irriter la rage des pachydermes qui prirent le grand trot pour se venger de leurs agresseurs.

Déjà les nègres s'étaient hissés au sommet d'un baobab, profitant pour cela des lianes qui tombaient du front du géant équatorial jusqu'à terre. Les aventuriers, voyant qu'ils n'avaient que cette chance de salut, ne se firent pas prier pour les imiter.

Seul, Postik, que la frayeur paralysait encore, restait exposé à la fureur des monstres.

— Mais viens, malheureux! viens! ne cessait de répéter Horace.

Mais il était trop tard; alors même que Postik eut entendu, il ne pouvait rien.

Alors une de ces pensées rapides qui, dans les plus grands dangers, vous viennent on ne sait d'où, ou plutôt vous sont inspirées par Dieu, traversa le cerveau du Breton; il se laissa tomber de tout son long derrière une souche morte et attendit.

Les éléphants, ils étaient quatre, passèrent au-dessus du tronc abattu sans remarquer le Breton. Cette fois, Postik ne perdit pas la tête; il se leva, courut d'un trait à l'arbre où s'étaient réfugiés ses amis, et, crochant dans les lianes, se hissa à la force du poignet.

Horace le reçut dans ses bras.

Les éléphants flairaient d'un air de défiance les ballots épars sur le sol, comme pour se demander ce que ce pouvait être, et les dispersèrent au loin. Mais cette satisfaction mesquine ne pouvait étancher la soif de vengeance qui les brûlait. Ils revinrent au baobab et l'entourèrent silencieusement.

— Ah ça! dit Carpezac, est-ce qu'ils vont nous assiéger ici?

— Feu! puisque nous avons des cartouches, répondit Kerpewen.

Quelques balles atteignirent les monstres qui sentirent leur rage se changer en fureur. La tête baissée, ils se précipitèrent sur l'arbre, essayant de le déraciner avec leurs défenses. Mais l'arbre était solide, et les éléphants qui déracinent fréquemment des palmiers, fussent-ils vingt, ne réussiront jamais à abattre un baobab trois fois centenaire.

Les résultats de cette rage folle furent quelques éclats de bois qui volèrent de tous côtés.

— Feu! criait toujours Kerpewen.

Cette fois un des monstres fut atteint d'une balle qui, entrant par l'œil gauche, sortit par l'œil droit; il s'abattit comme une masse. Les deux autres, voyant le triste sort de leur compagnon, et blessés en plusieurs endroits, prirent la fuite au petit trot.

Restait le quatrième. Immobile, la tête appuyée contre le tronc du baobab, il semblait une statue de pierre.

— Que veut-il? fit Horace. Se croit-il assez fort pour réussir, seul, là où ses compagnons ont échoué.

Le capitaine ne répondit pas d'abord. Il se pencha en avant et regarda.

— Victoire! cria-t-il enfin, la pauvre bête est prise... Sa défense s'est enfoncée dans le tronc de l'arbre, et elle ne peut plus la retirer...

— Voilà ce que c'est que d'être porté sur sa bouche! riposta le Gascon qui ne craignit pas d'émettre cet atroce jeu de mot.

C'était vrai... le pauvre pachyderme, tout penaud, las des efforts qu'il

avait fait pour se dégager, s'abandonnait à son sort avec une résignation fataliste.

— Ça me rappelle Milon de Crotone, qui eut la main prise dans un sapin qu'il voulait fendre, continua le Gascon. Je me suis trouvé dans la même position, mais pas si bête de me laisser dévorer par les loups!...

— Et que fîtes-vous? demanda Horace, s'attendant à une nouvelle gasconnade.

— Je fis sauter le sapin, sandis!

— Pauvre bête! murmura Kerpewen en s'approchant de l'éléphant qui, comme s'il eût compris son impuissance, le regardait d'un œil suppliant; je ne puis rien pour toi, mais au moins je t'épargnerai une agonie cruelle, l'horreur de te sentir dévoré vivant.

Et, ajustant soigneusement la tête du pachyderme, il lui logea une balle dans la tempe.

Une heure après, un bon feu brûlait dans la clairière, les bagages étaient rassemblés, et, pour remplacer le makong réduit en pâte sous les piétinements furieux des monstres, les pieds et les trompes de ces mêmes monstres mijotaient doucement dans les marmites.

La nuit arriva bientôt avec cette rapidité particulière aux régions des tropiques.

— Messieurs, dit alors le capitaine, n'oublions pas de remercier Dieu, car le danger auquel nous venons d'échapper était le plus terrible de ceux que nous avons bravés.

— *Amen!* répondirent les aventuriers.

Au matin, la route fut reprise, mais ce jour-là et les suivants, le temps resta constamment couvert, et la pluie tomba comme si toutes les cataractes du ciel se fussent ouvertes; Kerpewen ne put faire ses observations quotidiennes; il fallut marcher d'instinct et plusieurs fois on s'égara, malgré le secours de la boussole.

Le cinquième jour un large cours d'eau se présenta, qu'il fallut franchir dans des pirogues d'indigènes; les aventuriers continuèrent leur route, et se trouvèrent de nouveau sur les bords du Zambèze.

Ils étaient, autant qu'ils pouvaient en juger — en s'en rapportant à leurs souvenirs plutôt qu'à leurs yeux, car le fleuve était si large qu'ils pouvaient à peine apercevoir, noyés dans une brume transparente, les ombrages de la côte opposée — ils étaient au confluent du Chobé et du Zambèze. Une île — l'île Mparia — occupait le milieu du fleuve; elle était assez grande pour contenir une ville considérable, des vergers et de magnifiques plantations; ailleurs, on voyait des bancs de sable fréquentés par des ibis religieux, des rochers émergeant leurs têtes calcinées au-dessus de la houle.

Le courant avait une violence extrême, et emportait avec rapidité les légères barques des indigènes.

Le temps s'était rasséréné, et le soleil d'Afrique, le roi des soleils, versait sa lumière éclatante sur ce paysage, toujours beau, toujours sublime, mais monotone à force de grandeur.

— Ainsi, s'écria Horace quand le capitaine lui eut expliqué leur position sur le fleuve, le hasard, qui ne cesse de nous jouer une foule de tours plus pendables les uns que les autres; le hasard, qui nous mène en Afrique, quand nous voulons aller en Amérique, nous conduit justement à l'est de Seshéké...

— Et si vous m'en croyez, nous laisserons de côté cette ville bien déchue depuis la dispersion des Makololos, pour continuer notre voyage vers l'est.

— Vous avez raison, sage Nestor ; pour ma part, il me tarde de revoir ma chère Gascogne.

— Et moi, Paris! dit Evariste qui avait à peu près oublié son chemin de fer, sort ordinaire de tous ses projets, car, s'il est vrai qu'un clou chasse l'autre, un projet, chez Evariste, en amenait toujours un autre.

— Et nous notre chère Bretagne et ses clochers à jour, dit le capitaine en posant familièrement la main sur l'épaule de Postik.

— Tout le monde est d'accord! tant mieux, cela évitera les discussions, conclut Horace.

Restait à se procurer des canots. Heureusement les naturels accueillirent cordialement les aventuriers, et, comme depuis la décadence des Makololos, le pays était divisé en mille petites chefferies, ils n'eurent qu'à étaler quelques pièces d'indienne devant un de ces petits tyrans pour qu'il se montrât disposé à traiter avec eux.

Carpezac, à qui la connaissance de plusieurs idiomes africains rendait plus facile l'étude des autres, fut chargé de la négociation.

Il fut convenu que le chef donnerait quinze pirogues — chacune ne pouvait contenir que six hommes, et la troupe était réduite à soixante hommes par les désertions et les décès; ce qui faisait quatre hommes, plus les bagages par chaque embarcation — et que dix brasses de cotonnade, un fusil à pierre et une certaine quantité de perles et de fil métallique, lui seraient donnés en retour et par chaque pirogue.

Le marché conclu, pour le rendre indissoluble, un des noirs de l'escorte et le chef se firent « frères, » c'est-à-dire qu'ils s'ouvrirent mutuellement une veine, et mêlèrent le sang qui en sortait.

Cela fait, à la satisfaction de tous, le chef présenta une de ses épouses, la plus vieille, d'un air qui voulait dire :

— Et les épingles de madame?

Cette requête était trop juste, et on y fit droit aussitôt en offrant à « madame » une magnifique robe de chambre à ramages bleus et jaunes, comme en porte le « malade imaginaire » dans la comédie de Molière.

— Et, maintenant, en route! cria Horace.

Les canots étaient prêts ; on embarqua aussitôt, les noirs plongèrent leurs pagaies dans le fleuve, et les légères embarcations rasèrent bientôt les flots, comme une nuée d'alcyons.

Le Zambèze, large et impétueux, se couvrait de plus en plus d'îles charmantes, entre lesquelles les légères pirogues glissaient rapides et silencieuses. Mais bientôt arrivèrent de nouveaux rapides; il fallut les éviter, transporter les embarcations plus loin, ce qui prit un jour entier.

Le lendemain au point du jour les aventuriers étaient debout.

La marche sur le fleuve fut reprise; on avait dépassé l'île de Kalaï, quand tout à coup Horace saisit la main de son ami.

— Regarde! dit-il.

Evariste porta aussitôt les yeux vers le point indiqué. Cinq colonnes de fumée, d'une blancheur éclatante à la base, quoi qu'assombries à leurs sommets, montaient lentement vers le ciel, où elles se confondaient bientot, par-

fois droites et majestueuses, parfois agitées par la brise qui les tordait et les déployait comme d'immenses draperies.

— Des vapeurs sur le fleuve ! s'écria Postik en ouvrant de grands yeux.

— Non ! s'écria Horace en agitant son chapeau, c'est le « Mosioatounya (1) » la « fumée tonnante... » les chutes Victoria !... Hurrah !

— Hurrah ! répétèrent les aventuriers.

***

A mesure qu'on approchait des chutes, un grondement sourd d'abord, puis immense, retentissant se faisait entendre. On eût dit que des milliers de machines à vapeur rugissaient à la fois ; ce bruit rauque, effroyable, devait s'entendre de plusieurs milles.

Le flot aussi subissait l'influence de ce voisinage dangereux. On le voyait se gonfler, se soulever ; puis, se couvrant d'une neige brillante, se précipiter en bouillonnant dans l'immense faille qui constitue la chute proprement dite.

Mais laissons parler le docteur Livingstone, le premier Européen qui ait contemplé cette scène sublime :

« A huit cents pas environ de la cascade, je change de canots pour en » prendre un beaucoup plus léger, dont les rameurs habiles me font passer » au milieu des tourbillons et des écueils, et me conduisent à une île située » au bord de la rampe où les eaux viennent tomber.

» La rivière est basse et nous permet d'atteindre un lieu qu'il est impossible » d'approcher lorsque les eaux sont grandes ; mais bien que nous ne soyons » séparés de l'abîme que par une très-faible distance, personne, je le suppose, » ne pourrait voir l'endroit où cette masse d'eau va s'engouffrer. La lèvre de » la fissure où elle disparaît n'est pourtant qu'à cinq mètres de nous tout au » plus. Je gravis avec émotion la rampe du précipice, je regarde au fond » d'une déchirure qui traverse le Zambèze d'une rive à l'autre, et je vois un » fleuve de mille mètres de large tombant tout à coup à plus de trente mètres » de profondeur, où il se trouve comprimé dans un espace de quinze à vingt » mètres de large.

» L'abîme est tout simplement une rupture de la chaussée de basalte, » crevasse profonde, qui, après avoir croisé le lit du fleuve, se prolonge au » nord du Zambèze, à travers une chaîne de montagnes, sur un espace de » trente à quarante milles...

» ..... Si l'on regarde au fond de l'abîme du côté de la rive droite, on ne » distingue rien qu'un nuage épais, dont la masse blanche, à l'instant où je » la regarde, est entourée de brillants arcs-en-ciel ; de ce nuage s'élève un jet » de vapeur de cent mètres de haut ; à cette élévation la vapeur se condense, » devient fulgineuse et retombe en une pluie fine, qui a bientôt fait de » traverser mes habits ; elle est surtout sensible de l'autre côté de la fissure ; » à quelques mètres de l'abîme se dresse un rideau d'arbres verts, dont les » feuilles sont mouillées perpétuellement ; une quantité de petits ruisseaux » partent de leurs racines et vont se jeter dans le gouffre béant ; mais la » colonne de vapeur qu'ils rencontrent dans leur chute, les fait remonter

(1) « Mosioatounya », veut dire suivant les indigènes, la « fumée tonnante » ou la « fumée qui tonne. »

» avec elle, et jamais ils n'atteignent le fond de l'abîme où ils se répandent » sans cesse.

» A gauche de l'île, on peut suivre des yeux la masse écumante du fleuve, » se dirigeant vers les collines, et mesurer du regard la hauteur de la falaise » d'où il se précipite. Les deux murailles de cette crevasse gigantesque sont » perpendiculaires et formées d'une masse homogène; l'eau, en coulant sur » la roche, en a usé le bord à un mètre d'épaisseur, et l'a dentelé comme une » scie; l'arête opposée est demeurée vive, excepté du côté gauche, où l'on » aperçoit une fente, et d'où un quartier de roche paraît vouloir se détacher; » mais la crevasse, elle-même, se trouve encore dans l'état où elle a dû être à » l'époque où elle s'est formée.

» La roche est d'un brun sombre jusqu'à trois mètres au-dessus du fleuve, » endroit où elle est décolorée par les eaux qui s'élèvent chaque année à cette » hauteur à l'époque des inondations.

» De l'endroit où je suis placé, on voit parfaitement la masse d'eau quitter » son lit, tomber au fond du gouffre, en nappe aussi blanche que la neige, se » briser en morceaux, si je puis parler ainsi, et lancer des jets d'écume de » chacun de ses éclats, absolument comme les tiges d'acier que l'on brûle » dans l'oxygène, produisent des gerbes d'étincelles : on dirait une myriade » de comètes neigeuses, précipitant dans l'abîme leur chevelure rayon- » nante..... » (1).

. . . .

Nos cinq Français avaient arrêté leur pirogue sur la rive de cette même île où le docteur missionnaire s'était arrêté, et, émus, palpitants, sentant toutes leurs facultés s'absorber dans cette contemplation grandiose, qui fait l'homme si petit en face des merveilleuses créations du Seigneur, s'oublièrent longtemps.

— Venons, dit enfin le capitaine qui le premier secoua sa rêverie.

Mais, comme la nuit venait rapidement, il fallut camper dans l'île et remettre au lendemain la continuation du voyage.

Pour la deuxième fois, depuis qu'ils étaient en Afrique, l'été revenait, circonstance qui devait faciliter la marche en avant, car ils savaient par expérience que les hommes, dûment astiqués et frottés de graisse, s'inquiétaient peu des chaleurs les plus accablantes, tandis qu'ils ne cessaient de se plaindre et de gémir pendant les journées humides et pluvieuses, les nuits froides de l'hiver.

Mais restait à choisir le chemin.

Les chutes Victoria leur barraient complètement le fleuve; il fallait, ou transporter les canots en aval des cataractes, ou les abandonner pour se lancer dans les immenses savanes et les forêts vierges qui bordent les rives du Zambèze.

— Gardons nos canots, dit le Gascon : on ne sait ce qui peut arriver, et, peut-être, nous seront-ils plus utiles que nous le pensons.

— Est-ce votre avis, messieurs?

— Oui, répondirent Evariste et Kerpewen.

— Alors, c'est aussi le mien.

(1) Dans la relation de son deuxième voyage, le docteur Livingstone donne une deuxième description plus détaillée, plus scientifique de ces chutes merveilleuses.

Cet arrangement pris, les pirogues furent déchargées et attachées à des perches que portaient les noirs; les autres suivaient, emportant les bagages, hélas! bien réduits. On prit la route à l'est, sans perdre de vue le fleuve qui, en cet endroit, semblait encaissé entre deux hautes rangées de montagnes aux croupes gracieuses et ondulées, toutes couvertes de végétation.

En aval des chutes, le fleuve, extrêmement resserré, était encore parsemé d'écueils et de rapides. Ce ne fut que bien plus bas qu'on put se rembarquer.

La contrée était habitée par des Batokas, gens sauvages et grossiers, toujours prêts à en venir aux mains. Par une coutume qu'on ne peut comprendre, ces nègres s'arrachent toutes les dents de devant de la mâchoire supérieure, ce qui donne à leur sourire une laideur affreuse; car, les dents de la mâchoire inférieure n'étant plus contenues, s'allongent indéfiniment et débordent quelquefois de la lèvre pendante.

Et pourtant les femmes Batokas ne renonceraient pas à cette coutume odieuse, pour la royauté d'un village!

— Quelles « lipps! » disait Postik en faisant la moue.

Le costume de ces riverains était naturellement des plus simples. A part quelques rangs de perles au cou, quelques anneaux aux bras et aux jambes, une jupette d'étoffe d'arbre ou un petit carré de cuir, le reste du corps déchiré de tatouages, badigeonné d'ocre et de graisse restait complètement exposé aux injures de l'air.

Leurs cases étaient entourées de trophées hideux, de crânes blanchis et desséchés surmontant de longues perches, d'ossements épars de tous côtés. Aussi, nos voyageurs, peu jaloux de laisser leurs os à côté de ces horribles dépouilles, résolurent de ne descendre à terre que le plus rarement possible.

Mais ils s'aperçurent bientôt que s'ils avaient des craintes, les riverains, non plus, n'étaient pas exempts d'inquiétudes. Quand les pirogues approchaient une embarcation isolée, les malheureux qui la montaient, au risque de se faire dévorer par les crocodiles, écharper par les hippopotames, piquaient une tête dans le fleuve et se hâtaient de gagner la côte à la nage.

— Ils nous prennent donc pour des « Croquemitaines, » sandis? exclama le Gascon.

— Ignorez-vous que l'anthropophagie des blancs est une croyance générale en Afrique... D'ailleurs, un être inconnu est partout un objet de terreur. Voyez cette femme Batoka debout sur le seuil de sa misérable hutte, et nous montrant à ses négrillons d'un air qui veut bien dire : — « Si vous n'êtes pas sages, le blanc va vous prendre et vous manger!... » — Ainsi, les mères européennes font quand elles menacent leurs enfants du « Grand homme noir! » Les mêmes traditions, les mêmes idées presque se retrouvent aux deux pôles de l'humanité...

Le fleuve, grossi sans cesse de nouveaux affluents, avait une largeur qui variait sensiblement, et renfermait de nombreuses îles dont plusieurs étaient habitées; quelques villages se voyaient aussi sur les rives à demi enfouis sous des masses de végétation. Nos amis reconnurent encore le superbe « mohonono » aux feuilles d'un blanc d'argent, de nombreux palmiers, des « acacias de la girafe, » des banians, et une infinité d'autres arbres qu'ils ne pouvaient nommer.

On voyait souvent, sous les bois, des maisons de termites s'élever en éminences aux flancs tapissés de verdure, car les indigènes, connaissant leur

extrême fertilité, les transformaient en jardin où poussaient du maïs, du doura, du tabac, etc...

Au nord, au-dessus des dômes des forêts, se profilaient dans le ciel pur plusieurs séries de montagnes qu'on eût dit couvertes d'une neige éternelle.

Le soir tout s'animait, surtout quand la lune, large et brillante, versait sur le paysage les flots de sa lumière argentée. Alors, pour peu qu'ils ne fussent pas éloignés d'un village, nos amis assistaient à des scènes curieuses qui prouvaient encore l'enfance perpétuelle dans laquelle ces malheureux peuples sont plongés. Des hommes, des femmes, ivres déjà du chanvre qu'ils avaient fumé, un bâton, une hache à la main, s'élançaient à la file les uns des autres pendant que rugissait un orchestre local.

D'abord les exécutants observaient une certaine mesure; les cris étaient modérés, le pied du danseur tombait en cadence dans l'empreinte laissée par celui qui le précédait; mais peu à peu, aux influences pernicieuses du chanvre, s'ajoutaient les excitations de la musique, l'échauffement du plaisir. Alors ce n'était plus une danse, c'était un sabbat : on ne chantait plus, on rugissait, on ne dansait plus, on trépignait, et cela continuait... continuait toujours tant qu'un reste de souffle faisait haleter ces noires poitrines...

Parfois un vieillard, un enfant, apercevait les canots immobiles comme des points noirs sur un ruban de vif argent, et se hâtait de les signaler. Il fallait alors empoigner les rames, ne pas se montrer avare d' « huile de bras, » comme disait le capitaine : dans l'état de surexcitation où étaient ces sauvages, rien ne les aurait arrêté.

— Ce n'est pas une passion, c'est un délire que ces malheureux éprouvent pour la danse, dit Kerpewen. On ne peut faire un pas sur la terre d'Afrique sans rencontrer des danseurs partout : on danse aux mariages, aux funérailles, aux victoires, que sais-je encore!... On danserait, je crois, sous la potence...

— Chut! fit Horace.

Les aventuriers aperçurent alors sur la rive droite du fleuve qu'éclairaient les rayons des nuits, une troupe de gros éléphants qui approchaient avec précaution, l'oreille au guet, humant l'air du bout de leurs trompes. Mais tout était tranquille et silencieux; alors les monstres se décidèrent à se baigner dans les flots.

Ils y étaient à peine qu'une grêle de flèches et de sagaies les força de rebrousser chemin; mais, de tous les buissons, surgirent, comme une nuée de noirs démons, des sauvages le corps nu, les mains pleines de traits. Les pachydermes, aussitôt, s'élancèrent à leur rencontre, il y eut un choc, une lutte épouvantable; des hommes furent foulés aux pieds, broyés par les trompes des redoutables animaux; mais dans de pareils cas, les nègres ne comptent pas leurs pertes.

Enfin, il ne resta bientôt, de tout le troupeau, qu'un gigantesque éléphant lardé de traits, comme une pelotte d'épingles.

Une lance, mieux dirigée que les autres, vint mettre un terme à sa longue et cruelle agonie.

Les sauvages poussèrent un long hurlement de triomphe, et se précipitèrent la hache ou le couteau levé sur la proie désirée. Le sang coula à flots; enivrés par leur victoire, les hommes grimpaient sur l'énorme cadavre, ou

pénétrant dans sa poitrine ouverte, se roulaient avec délices dans un bain sanglant.

— Horrible!... horrible! fit le capitaine en détournant la tête avec dégoût.

Mais les canots filaient toujours avec rapidité, et bientôt quelques cris confus annonçaient seulement que les indigènes s'acharnaient toujours sur leur proie.

IX. — Où l'on fait connaissance avec les rapides du Zambèze. — Le fort maudit.

Le lendemain les pirogues continuèrent leur marche silencieuse et rapide; mais bientôt il fallut ouvrir l'œil : de nombreuses chutes et cataractes hérissaient le cours du fleuve.

En cet endroit le Zambèze, large et tumultueux, était pour ainsi dire encaissé entre deux chaînes de montagnes, hautes et bien boisées, aux cimes aiguës et bizarres, toutes calcinées par un soleil de feu.

Des gorges profondes où roulaient des torrents, des ravins ténébreux déchiraient les flancs de ces montagnes. La nuit, on entendait les rugissements des lions, les glapissements des panthères et des chats sauvages; des hippopotames et des éléphants se voyaient fréquemment sur les rives, accroupis sur les bans vaseux ou à demi cachés sous les herbes et les roseaux; les naturels leur faisaient une chasse acharnée, mais il ne paraissait pas que cela diminuât en rien leur nombre.

— Paradis de chasse vraiment que cette contrée! disait souvent le capitaine. Et quel gibier!... des lions, des panthères, des rhinocéros, des éléphants!... Décidément il y a de quoi contenter le sportsman le plus difficile...

— C'était aussi l'opinion de sir Baker, quand il disait que, avec une famille, un bateau et un bon fusil, il vivrait sans ennui sur la terre d'Afrique.

— Messieurs, interrompit Postik, laissez-moi préférer ma Bretagne. Si on n'y chasse que quelques misérables lièvres ou lapins, un vieux loup pelé par-ci, par-là, on ne risque pas d'être dévoré par des lions et des panthères. C'est une compensation.

— Poltron de *Pratique!* s'écria le Gascon.

— Serviteur, monsieur!

L'attention fut détournée par de nouveaux riverains. C'étaient des Catongas. « Les femmes, dit Livingstone, sont un peu plus vêtues que dans le pays » des Balondas; mais les hommes vont et viennent *in puris naturalibus;* ils » ont même perdu la feuille de vigne traditionnelle, et ne paraissent pas en » ressentir la privation. »

A ces paroles du grave missionnaire, nous n'avons rien à ajouter.

Mais, par compensation, beaucoup avaient adopté la coiffure des Bashoukoulompos, qui, surtout quand elle est plâtrée d'argile, ressemble à s'y méprendre à un bonnet de pierrot. Pour obtenir ce résultat si coquet, ces malheureux redressaient leurs cheveux en pointe, y ajoutaient, pour donner plus de solidité à l'édifice, des poils, de la bouse, de l'argile et réunissaient le sommet de ce cône autour d'un petit bâton taillé en forme de fer de lance.

Quelques plumes, chez les uns, complétaient la parure; d'autres, au contraire, rabaissaient le sommet de leur coiffure de manière à simuler le cimier d'un casque.

Des années de torture et de patience sont souvent nécessaires avant d'obtenir ce résultat tant envié.

— Malgré cela, disait le capitaine à Postik qui fermait les yeux pour ne pas voir, ce sont de très-aimables gentlemen! Regarde-les saluer leurs chefs en se roulant sur le dos et en frappant leurs membres. Comme c'est gracieux!

— Oui! dit Carpezac, comme des ours de foire qui veulent faire les beaux.

Ces naturels ne paraissaient pas avoir souvent reçu la visite de blancs, car quand il prenait fantaisie à nos amis de descendre à terre, ils étaient aussitôt entourés, fêtés, assommés d'une multitude de saluts, tels que nous les avons décrits plus hauts.

La moindre bagatelle, le moindre bibelot les plongeait dans le ravissement. Les armes à feu leur étaient à peu près inconnues, et leur frayeur était telle en entendant ces « petits tonnerres » que dix hommes bien armés se seraient rendus maîtres d'un village de trois cents âmes.

Mais il n'en était pas ainsi plus à l'est, où pénétraient chaque année de nombreuses troupes de trafiquants arabes et portugais, les uns par le Mozambique, les autres par les grands lacs de l'intérieur : forcés de se défendre chaque jour, armés de mauvais fusils de traite, les naturels étaient indomptables.

Moitié parlant, moitié gesticulant, le Gascon parvenait à comprendre et à se faire comprendre. C'est ainsi qu'il connût tous ces détails.

Le surlendemain, les aventuriers passèrent devant l'embouchure de la Kafoué, rivière large et turbulente comme un fleuve; mais malheureusement peu profonde, ce qui sera toujours un grand obstacle à sa navigation.

Toujours des montagnes, d'où tombaient une infinité de cascades : les cimes de ces monts que surmontaient des masses de talc semblaient couvertes d'une neige éternelle : contraste saisissant avec la richesse exubérante de la végétation, la lourdeur accablante de l'atmosphère.

Le Zambèze était toujours parsemé d'îles charmantes où vivaient beaucoup de naturels.

La même affabilité accueillait partout nos amis.

— Décidément, disait Postik, c'est un bonheur de voyager par ici.

— Ne te réjouis pas trop, *Pratique*, répondit Carpezac. Bien du chemin nous sépare encore de Tété, et, avec certaines tribus hostiles, les hippopotames, les crocodiles, les rapides, cela constitue un joli petit actif de dangers à braver encore.....

Le capitaine sourit.

— Comment, dit-il, un brave de votre trempe est accessible à la peur!...

— A la peur!... s'écria le Gascon qui se redressa. Mais qu'ils viennent donc ces sauvages! qu'ils entassent montagne sur montagne, embuscade sur embuscade... je les défie bien de m'arrêter... Ce que j'en dis ici, c'est uniquement pour l'édification de ce brave *Pratique*, qui me paraît trop confiant.

L'incident en resta-là.

D'ailleurs, de nouvelles distractions attendaient les voyageurs.

C'est dans cette région qu'ils aperçurent les premières traces du « pélélé, » si en honneur chez les femmes Maganjas. Qu'on se figure un énorme

coquillage introduit dans la lèvre supérieure, largement perforée, et on aura une juste idée de ce bijou gracieux et si fort à la mode.

Jamais coutume sauvage n'a donné une apparence plus hideuse à ces noirs visages, rendus déjà repoussants par le tatouage : la lèvre, sans cesse tiraillée par le « pélélé » s'allonge, enfle, ou, se relevant brusquement, cache une partie de la figure, ne laissant à découvert que deux yeux brillants comme des charbons incandescents, une bouche immense garnie de dents jaunes et branlantes, et quelquefois limées en pointe.

— Et allez leur dire que cela les enlaidit! fit le capitaine; elles vous riront au nez et s'inciseront deux « pélélés » au lieu d'un. Une femme ici n'est pas complète sans cet ornement.

— Mais c'est de la folie! du délire! s'écria Postik. Quel besoin ont-elles de dégrader ainsi l'œuvre du Créateur?

— Quel besoin, la mode, mon ami, et quand une mode commence, surtout chez des peuples primitifs, qui ne comptent la douleur pour rien, bien fin qui peut dire où elle s'arrêtera.

— Vous avez raison, capitaine, ajouta Carpezac. En matière de parure, les femmes sont intraitables. Ne voyons-nous pas chez nous, dans un pays civilisé, de faibles créatures qui ne peuvent voir une goutte de sang sans s'évanouir, un mort sans frissonner, imposer silence à leur dégoût, à leur terreur au point de se percer les oreilles pour y introduire des anneaux — il est vrai qu'ils sont d'or! — de se promener fière et triomphante avec la chevelure d'un cadavre sur le front???... Hélas! qui sait si!.....

— Si croyant se rendre plus belles en adoptant le « pélélé, » elles le feraient? interrompit le capitaine. Halte-là, monsieur le Gascon! ayez meilleure idée des femmes en général et de vos compatriotes en particulier.

Horace et Evariste, applaudirent de bon cœur.

On se tut. A l'avant des embarcations, le fleuve bouillonnait avec une fureur inouie.

— Rapides à l'avant! cria Kerpewen.

Et il se dressa à l'arrière de la pirogue, un aviron à la main pour la guider, tandis que Postik, debout à l'avant, devait éviter avec une longue perche, les pointes de rochers qui se dressaient noires et dentelées au-dessus des eaux bouillonnantes. C'étaient les rapides de Ma M'bourouma.

Les autres embarcations suivaient à la file.

— Y es-tu? cria le capitaine.

— Paré! répondit Postik.

— Va, alors, et ouvre l'œil au bossoir.

Quelques instants après les pirogues, prises dans les torrents d'eau et d'écume, descendaient les rapides avec une rapidité qui tenait du vertige. Postik et le capitaine étaient sublimes d'audace et de résolution. On voyait qu'ils appartenaient à cette race énergique qui, suivant un proverbe populaire, « a de l'eau de mer autour du cœur. »

Deux fois la première embarcation faillit être prise en travers, et alors son destin n'eût pas été douteux. Mais Postik était attentif à la manœuvre, et deux coups de perche bien dirigés remirent la pirogue dans la bonne direction.

Enfin, on respira.

Les rapides étaient franchis, mais d'autres s'offraient au loin.

— Assez d'émotion pour un jour, dit Horace; campons par ici.

Les canots furent abrités dans une petite crique rocheuse, non loin des rapides, et les aventuriers allèrent demander l'hospitalité dans un village voisin et habité par des Banyaïs.

Le chef vint à leur rencontre et leur offrit une case abandonnée où ils purent se loger; puis il revint accompagné d'une esclave qui portait un grand panier de riz et quelques lambeaux de chair de buffle, mais tellement putréfiés qu'ils embaumaient l'atmosphère.

Les aventuriers s'arrangèrent merveilleusement du riz, le premier qu'ils voyaient dans ces régions; tant qu'à la venaison, ils allaient la jeter quand leurs hommes les prièrent de n'en rien faire.

— C'est vrai! dit Postik avec un soupir, plus c'est corrompu, meilleur ça est.

Et poussant un deuxième soupir, tout aussi plaintif que le premier, il se mit en devoir de plumer une oie sauvage, magnifique coup de fusil de Kerpewen, qui devait constituer la base du souper.

Pendant ce temps, les aventuriers, conduits par le chef, visitaient le village, composé seulement d'une vingtaine de cases, habitées, chacune, par toute une famille.

Le chef était accompagné de sa principale femme, vénérable matrone au teint d'ébène, et d'un jeune homme superbe dans son costume de guerre, qui se réduisait à un manteau et un bouclier, le corps suffisamment frotté et parfumé de graisse, les cheveux coquettement relevés. A voir l'empressement de ce jeune homme, les soins, les prévenances qu'il avait pour sa vieille compagne, nos amis pensèrent que c'était son fils.

— Non, dit le Gascon qui, de son côté, faisait parler le chef; c'est tout simplement un prétendu qui fait la cour à la mère, pour obtenir la main de la fille.

— Oh!.....

— Pourquoi ce *oh!* c'est ainsi que les mariages se contractent ici. Un homme veut-il s'adjoindre une deuxième, une troisième compagne, c'est à la mère de celle qu'il a choisie qu'il s'adresse. Naturellement, celle-ci met sa patience à l'épreuve; elle l'envoie lui couper du bois, lui chercher de l'eau vingt fois par jour; il faut qu'il l'entretienne, qu'il souffle son feu; et, si la vieille douairière se montre enfin touchée de ses bons soins, il a le droit d'acheter sa femme, c'est-à-dire de payer au père et à la mère un certain tribut en bestiaux.

« Naturellement, ce tribut varie suivant l'âge, la beauté, le rang de la jeune fille.

» Quand le mari néglige ou ne peut payer cette redevance, ses enfants ne lui appartiennent pas, mais bien à sa femme et à ses parents qui peuvent en disposer suivant leur fantaisie.

— Cette remarque est curieuse! fit Horace pensif. Partout sur la terre d'Afrique, la mère et les enfants sont regardés de plein droit comme la propriété du mari qui peut les tuer, les vendre, sans que personne y trouve à redire : ici la femme est donc considérée comme un peu plus qu'une bête de somme, puisque la loi lui accorde certains droits?

— Malheureusement, la polygamie empêchera toujours la femme d'être l'égale de l'homme, ajouta Evariste. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est

qu'elles tiennent à cet usage détestable autant, si ce n'est plus que leurs maîtres : un homme qui n'a qu'une épouse n'est rien, et elles en rient.

— Pourquoi? dit le Gascon, parce que c'est sur ces malheureuses que retombent les plus durs travaux. Une femme de plus, une part d'ouvrage de moins. Supprimez l'abrutissement, et la dignité viendra.

— Le souper est prêt ! cria Postik de loin.

Les aventuriers remercièrent le chef, son épouse, son gendre en expectatifs, et revinrent à la hutte où Postik avait déjà disposé le couvert.

Toute la nuit des danses guerrières furent célébrées à grand renfort de tambours.

Les aventuriers ne purent fermer l'œil, et se tinrent prêts à recevoir toute attaque, car, comme disait Postik, le chef « paraissait trop poli pour être honnête. »

Mais rien ne vint justifier cette défiance du Breton.

* * *

Peu de temps après avoir quitté ce village hospitalier, les pirogues s'engagèrent dans de nouveaux rapides. Mais cette fois le passage ne fut pas sans danger : deux pirogues, prises en travers par le courant, chavirèrent et on eut toutes les peines du monde à sauver les hommes.

Ce danger passé, les pirogues continuèrent leur route sur le Zambèze, étranglé en cet endroit dans une gorge rocheuse, longue de près de douze lieues et appelée défilé de Carivoua. Comme pour prouver quelle diversité d'aspects peut offrir ce fleuve immense, ici les flancs des montagnes disparaissaient sous un amas de buissons, de plantes, de fleurs dominés par les rondes d'arbres magnifiques; tandis que là, au contraire, tout était sombre, aride, dénudé : on eût dit quelque coin de la côte bretonne constamment battue des vents et des flots.

— C'est cette diversité d'aspect qui fait le charme d'un voyage, dit le capitaine à Postik, qui regrettait les belles vallées du pays des Barotsés, les splendides panoramas du pays des Batokas. Qu'arriverait-il si une contrée offrait toujours les mêmes sites? Il arriverait que le voyageur, fatigué de quelques jours de marche, retournerait sur ses pas en disant :

— « A quoi bon? tout est toujours semblable! »

— Vous avez raison, capitaine, fit Postik en secouant la tête. Mais chacun est libre dans ses opinions, et, pour ma part, je préfère la vue d'une belle vallée pleine d'ombrages et de ruisseaux, à la contemplation d'un désert aride et tourmenté.

— Voilà pourquoi il existe des vallées et des déserts; les uns font pardonner aux autres. Crois-moi, les objets n'ont de valeur que par le contraste.

— Voilà qu'il faudrait prouver, sandis! exclama le Gascon.

— Facilement, mon ami. Comment vous trouviez-vous à la cour de Katéma?

— Assez bien, mais pourtant...

— Pourtant?...

— Je n'avais qu'une idée, celle de « filer mon nœud, » comme vous eussiez dit...

— Parce que vous vous souveniez de votre vie d'autrefois, parce que ces

mœurs, ces coutumes barbares n'étaient pas les vôtres. Votre existence passée, c'était la vallée, l'oasis délicieuse; votre vie présente, c'était le désert, le rocher sauvage. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je me suis servi du mot « contraste? »

— Si je comprends! mais je n'ai jamais douté de vos paroles, mon bon!...

Le surlendemain nos voyageurs parvinrent à l'embouchure de la Loangoua. Après avoir dépassé la percée immense que fait ce puissant affluent en se jetant dans le fleuve, ils débarquèrent et voulurent visiter les restes de maisons en pierre signalés par le docteur Livingstone, et qui, suivant le dire des indigènes, sont les derniers vestiges d'une station puissante, appelée Zumbo.

Il leur fallut un jour pour atteindre la chaîne des Manzanzoués où ces vestiges étaient le plus visibles.

Quelques pans de murailles croulantes et crevassées, couvertes de lianes et de plantes parasites, éventrées çà et là par d'énormes figuiers, des poutres et des chevrons pendants dans le vide comme les barreaux brisés d'une cage de géants, voilà tout ce qui reste d'une cité jadis puissante.

Nous nous trompons : sur les bords de la Loangoua, les restes d'une église; sur l'autre rive du Zambèze, les murailles d'un fort donnent l'idée exacte de l'étendue qu'avait cette station portugaise.

Nos amis s'étaient arrêtés au milieu de ces débris du passé. A leurs pieds, le Zambèze se déroulait rapide et majestueux avec ses îles, ses bancs de sable où voletaient des oiseaux. Derrière eux, les cimes des Manzanzoués se profilaient fières et hardies sur l'azur foncé du ciel. L'air était plein de parfums, de gazouillements, de frémissements d'ailes; le fleuve faisait entendre sa voix formidable et soulevait ses vagues sur les crêtes desquelles les rayons du soleil brisaient des scintillements de feu.

— Rien n'est plus triste que les ruines, murmura Evariste, et pourtant rien n'attire plus les hommes. C'est que les ruines parlent éloquemment, c'est qu'elles racontent comme le ferait un livre les événements du passé. Et puis, l'imagination aime ces sombres salles, ces voûtes, ces cachots, ou encore ces vieilles églises gothiques aux murs dentelés d'ogives et de rosaces à travers lesquelles le jour filtre si mystérieusement. Il est impossible de ne pas être ému en face d'un tel spectacle...

— Tout cela est bel et bon, mon cher ami! interrompit le Gascon; vous parlez comme un poète ou un illuminé, ce qui revient au même. Mais, moi, qui préfère la réalité à la fiction, j'aperçois là-bas une centaine de messieurs, noirs comme la nuit, armés comme des bandits, qui ne demanderaient pas mieux, peut-être, que de nous dire quelques paroles touchantes. Donc, aux canots.

— Aux canots! répétèrent les aventuriers

Ils descendirent la rampe de la montagne où se trouvent les ruines de Zumbo, et arrivèrent sur la berge juste au moment où passaient les canots. Il était temps qu'ils s'embarquassent, car, au même moment, les sauvages signalés par le Gascon débouchèrent sur la rive.

— Sans adieu, messieurs! cria Carpezac en saisissant les rames.

Une pluie de balles et de flèches accueillit cette bravade; une balle rasa le front du Gascon et enleva son chapeau de feuilles de palmier.

— Sandis! j'avais pourtant juré de ne jamais les saluer! cria-t-il. Attends, mon bonhomme!

Et saisissant un fusil déposé dans le fond de l'embarcation, il visa soigneusement celui qui paraissait le chef de la bande.

Kerpewen releva l'arme.

— A quoi bon? dit-il, nous sommes presque hors de portée; c'est tuer sans nécessité.

— Vous avez raison, murmura Carpezac en déposant son arme.

En cet endroit le Zambèze était large et débarrassé de rapides; les vagues venaient doucement mourir sur la plage que dominaient toujours de hautes et magnifiques montagnes où paissaient des antilopes de toutes les espèces.

La confiance renaissait dans l'esprit des aventuriers : un mois au plus les séparait de la station portugaise de Tété, et là, ils pouvaient considérer leur voyage comme terminé.

Tant de dangers, tant de souffrances, tant de catastrophes terribles n'avaient pu attirer leur bonne humeur. Ils ne regrettaient, ils ne se plaignaient pas de leurs épreuves et de leurs fatigues; mais ils éprouvaient une délicieuse sensation en pensant que dans quelques jours, ils verraient des blancs comme eux, que dans quelques mois, ils toucheraient au rivage tant aimé de la patrie.

Hélas! c'est souvent au port que le naufrage attend le navigateur...

Mais n'anticipons pas...

Les canots continuaient leur marche en avant. Les villages abondaient sur les rives : Pangota, Mpenndé, Chilonda, etc;... tous ces villages étaient protégés par des montagnes, dont les plus hautes étaient, au nord, les monts Moternwa, les monts Chari; au sud, les monts Vunga.

Malheureusement plus on approchait des premières limites de la civilisation, plus les peuples paraissaient abrutis et dégradés. Plus haut, nos amis avaient vu les « va tout nu, » qui, ainsi que leur nom l'indique, ne portent pour tout vêtement, que... « une pipe et un badigeon d'ocre rouge... » Pourtant, il existait chez ces sauvages une certaine pudeur, un certain respect de soi-même qui prouvait que s'ils péchaient, c'était par ignorance; pendant qu'ici il existait une sorte de civilisation relative; mais, si les indigènes s'occupaient de couvrir leurs membres, ils étalaient à nu la hideuse laideur de leurs âmes.

— Que voulez-vous? disait le capitaine en hochant la tête, les hommes les mieux intentionnés, les missionnaires les plus dévoués ne pourront rien tant qu'existera l'affreux commerce, et nous sommes ici en plein pays de traitants; ils ont d'ailleurs deux auxiliaires puissants, la fumée du chanvre et les vapeurs de l'eau-de-vie qui abrutissent et enivrent les sauvages...

— Ainsi, répondit Postik, ces contrées sont à jamais fermées au progrès?

— Qui peut sonder les desseins de la Providence? Laissons faire le temps et Dieu, mon ami.

On approchait rapidement du district de Chicova.

La saison pluvieuse était revenue, et le Zambèze se gonflait de tous ses affluents débordés, ce qui rendait la navigation excessivement pénible. Il faisait de fréquents orages pendant lesquels le ciel semblait s'ouvrir, découvrant des profondeurs incommensurables où la foudre grondait en serpentant; la pluie tombait par rafales continues, et les aventuriers, renfermés

dans leurs canots, pleins d'eau souvent, se demandaient s'ils ne feraient pas mieux de prendre la voie de terre.

Mais les tribus riveraines, surexcitées sourdement par les traitants qui voyaient dans les aventuriers des concurrents, des espions peut-être, se montraient tellement hostiles que cette question dut être abandonnée.

— Bah! dit Carpezac, nous n'en avons pas pour plus de huit jours avant d'atteindre Tété. Prenons patience.

— Et Dieu nous gardera, ajouta Postik.

— Parbleu! dit le Gascon. Avouons pourtant, reprit-il avec un sourire, que nous lui donnons de l'occupation.

Malheureusement pour ces sages résolutions, les vivres manquèrent bientôt. Le mauvais temps persistait et les nuages d'eau sans cesse répandus dans l'atmosphère empêchaient qu'on pût chasser avec succès.

A terre, au contraire, le gibier, les animaux domestiques, le riz, le millet, les pastèques, les concombres abondaient; il fallut se décider à débarquer pour se procurer les provisions nécessaires à la continuation du voyage.

— Voyez-vous que nous manquions de vivres et que nous périssions par la famine à quelques jours du port! exclama Horace. Franchement ce ne serait pas drôle!

— D'ailleurs nous sommes près des rapides de Kebrasaba, dit le capitaine, et dans l'état où se trouve l'atmosphère, avec une houle aussi tumultueuse sur les eaux, il serait peu prudent de s'y engager.

— Village! cria au même instant Postik en montrant sur la rive gauche du Zambèze quelques toits de chaume qui perçaient les brouillards.

Les canots furent dirigés vers la berge et accostèrent bientôt; les hommes alors débarquèrent, prirent leurs charges et l'expédition se mit en route pour le village découvert par Postik.

Ce village, comprenant une centaine de cases, était construit sur les flancs d'une de ces montagnes qui commencent la gorge de Kebrasaba. Plus loin, sur une roche avancée et dominant le village, se voyaient les ruines d'un fort élevé jadis par des marchands d'esclaves.

On y arrivait par un sentier tortueux, large à peine de soixante centimètres, où deux hommes n'auraient pu passer de front.

La position était admirablement choisie. De son aire, le trafiquant planait comme un oiseau de proie sur le fleuve et le pays environnant. Aussi, il n'était pas de crime, de dépradation qu'il ne commît; et, quand de retour de ses courses sanglantes, de ses riches razzias, il entendait les peuples se plaindre et murmurer, retiré derrière ses murailles de granit, il se riait de leur douleur, de leur rage impuissante.

Mais tout a un terme ici-bas. Les riverains du Zambèze profitant d'un jour où le trafiquant absent, le fort était mal gardé, s'en emparèrent par surprise et massacrèrent ses défenseurs. Quand le traitant revint, chargé de dépouilles et entraînant une nombreuse troupe d'esclaves, au lieu des hommes qu'il y avait laissé, il se heurta contre une armée de noirs démons qui l'accueillirent à coups de flèches et de sagaies.

Blessé, fait prisonnier, il reçut des mains de ceux qu'il avait tant méprisé, le juste salaire de tant de crimes.

Malheureusement cet exemple terrible fut impuissant à dessiller les yeux des traitants...

Depuis, le fort, ruiné, démantelé, mais solide encore, reste là comme un exemple terrible de la justice divine.

X. — Assiégés par les sauvages. — Le sort. — Une chasse à l'homme.

Cependant, les aventuriers approchaient du village. Ils entendaient comme une rumeur confuse à laquelle se mêlaient par moment des chants, des roulements de tambours, des frémissements d'armes.

Pas un indigène au-dehors; mais, en revanche, la place du village paraissait pavée de têtes laineuses et crépues.

— Que veut dire ceci? fit le capitaine avec inquiétude. Dans quel moment tombons-nous?

— Avançons et nous le saurons, répondit Horace.

Les indigènes, en proie à une vive surexcitation ne parurent pas les remarquer. Alors, les armes prêtes, ils se glissèrent derrière le tronc d'un magnifique mangoustan, qui ne mesurait pas moins de cinq cents pas de circonférence, et attendirent pensant que le hasard allait les rendre témoins d'une scène curieuse.

Hélas! ils ne se doutaient pas du péril qui les menaçait.

Voici ce qui était arrivé.

Un homme riche et influent, possesseur de cinq femmes, était depuis longtemps sujet à des accès de folie furieuse pendant lesquels il ne faisait pas bon l'approcher; plusieurs personnes avaient péri de la main de ce forcené, alors, les sorciers s'assemblèrent.

Au lieu de trouver le remède du mal en supprimant les causes, c'est-à-dire la débauche, le rhum, le chanvre qu'il fumait sans cesse et qui exerçait d'affreux ravages dans son organisme, les sorciers déclarèrent qu'il avait été « ensorcelé... »

Aussitôt ses cinq épouses, pour prouver leur innocence, demandèrent à subir l'épreuve du « mouavi » (1); et, pendant que les sorciers préparaient avec une infusion de « goho » ce poison d'épreuve, les infortunées se retirèrent dans la solitude, refusant tout aliment, jusqu'au moment qui devait décider de leur perte ou de leur salut.

La confiance de ces malheureuses était telle qu'elles ne témoignaient aucune inquiétude. Et, pourtant, quel sort les attendait si elles étaient reconnues coupables, c'est-à-dire si elles ne rejetaient pas le poison? la mort sur le bûcher!...

Le moment solennel était venu. Le peuple en arme, ému, passionné, encombrait la place; sous le mangoustan, derrière lequel se dissimulaient nos amis, étaient les prévenues, les sorciers et leur breuvage infernal; plus loin se dressait le bûcher qui devait consumer les coupables.

Un profond silence régnait dans la foule : tout à coup un roulement de tambour retentit, et la première épouse du chef s'avança.

Elle prit des mains des sorciers la coupe contenant le redoutable breuvage. et, sans qu'un muscle de sa noire figure tressaillît, la porta à ses lèvres.

(1) On peut voir pour tous ces poisons d'épreuves si communs en Afrique, le « mbondou » le « tali, » etc. ce que nous en disons dans la troisième partie de cet ouvrage.

Tout à coup son visage se contracta horriblement; elle porta une main à sa poitrine, et dans un spasme violent rendit le « mouavi » jusqu'à la dernière goutte.

Celle-là, soit qu'elle se fut assurée la bienveillance des sorciers, soit tout autre cause, était sauvée.

Une autre s'avança; avec le même calme, qui eût pu paraître sublime, s'il n'avait pris sa source dans une superstition grossière, elle prit la coupe et but. Les assistants que ces scènes échauffaient, regardaient haletants. Soudain la malheureuse tomba sur le sol, râlant, se débattant.

Elle était condamnée.

La même épreuve se renouvela deux fois encore, et deux fois le poison fit son œuvre.

Il ne restait plus qu'une prévenue. A son tour, elle s'avança sans que son visage exprimât autre chose qu'une indifférence stupide.

Les aventuriers avaient compris.

— Et c'est à deux pas de Tété, à deux pas d'une station civilisée que s'accomplissent de pareilles iniquités! s'écria Horace. Allons, messieurs, du cœur! souvenons-nous que nous sommes chrétiens, et sauvons au moins cette infortunée.

— En avant! crièrent les aventuriers.

La troupe comptait au moins soixante hommes, dont la moitié était armée de fusils; les autres, spécialement affectés au transport des bagages, étaient porteurs de flèches et de lances.

Sur un mot de Carpezac, la petite troupe enfonça la cohue noire, trop absorbée par les affreuses péripéties de ce drame sanglant, et, manœuvrant habilement, entoura les victimes et les sacrificateurs.

Tout cela s'était fait sans bruit avec une merveilleuse rapidité. Quand les sauvages revinrent de la stupeur causée par cet événement imprévu, les prêtres, les cadavres, la prévenue étaient entourés d'un cercle menaçant et tout hérissé de canons de fusils et de fers de lances.

— Ne crains rien, pauvre femme, dit le Gascon en posant la main sur l'épaule de la survivante, nous venons pour te sauver.

Mais à sa grande surprise, la malheureuse se recula comme au contact d'un fer rouge, et se précipitant sur le pot contenant le « mouavi, » absorba la liqueur empoisonnée jusqu'à la dernière goutte.

Foudroyée par cette dose qui eût suffi à anéantir trois hommes, elle tomba comme une masse.

— Pauvre peuple! s'écria Horace, ému. Ah! pourquoi Dieu ne te prend il pas en pitié!...

— Attention! cria le Gascon.

En effet, les hostilités commençaient. Saisissant leurs armes, les sorciers avaient profité de l'émotion produite par ce dernier événement pour rompre le cercle qui les étreignait. Maintenant, ils prêchaient la « Guerre Sainte, » excitaient le peuple qui n'avait pas besoin de l'être.

— Laissons-les tirer les premiers, dit rapidement Horace, et soyons sûrs de nos coups.

La lutte s'engagea. L'air était obscurci par les flèches et les sagaies qui sifflaient sans relâche, par les fumées de la poudre qui montaient lentement vers le ciel.

Tous les efforts des sauvages tendaient à briser le cercle, convaincus que, s'ils parvenaient à séparer leurs ennemis, ils en auraient bon marché ensuite. Mais ceux-ci avaient deviné leur dessein, et, rapidement, ils se formèrent en carré : derrière le premier rang armé de fusils, se tenaient les hommes armés de flèches seulement qui tiraient pendant que les premiers rechargeaient : au centre étaient les porteurs de bagages.

Mais ils étaient soixante et les sauvages mille...

La résistance pouvait se prolonger longtemps encore; mais l'issue n'en était pas douteuse.

— Rompons jusqu'au fort! s'écria tout à coup Kerpewen. Là, nous serons sauvés!

La vaillante petite troupe disparaissait par moment dans un nuage de flamme et de fumée. Pas à pas, elle effectuait sa retraite, profitant pour reculer de l'instant où la fumée de la poudre la dérobait à tous les regards. Pas un cri n'était proféré : chacun comprenait que le moment des fanfaronnades était passé, qu'il fallait faire son devoir silencieusement, simplement, et laisser à Dieu le soin du reste.

Toujours harcelée par les sauvages comme un lion par une meute de bassets, elle atteignit le pied du fort en question.

Ce fut alors seulement que les sauvages comprirent le plan des aventuriers, qui, pendant que le premier rang tirait, s'étaient silencieusement dédoublés pour entrer dans le sentier des rochers. Ils poussèrent alors un rugissement de rage et de colère; mais il était trop tard : abritée derrière les rochers, l'arrière-garde tirait à coups sûrs.

Quatre hommes suffisaient pour garder le défilé.

A leur tour, protégés par leurs amis, qui tiraient par-dessus leurs têtes, ils purent gagner le fort.

— Maintenant, garçons, cria Kerpewen, abattez-moi ces arbres et installez-moi une solide barricade devant cette porte. Vous autres, continua-t-il, crénelez-moi ces murailles, car il faut tout prévoir, quoique le sentier des rochers soit le seul chemin par où l'assaut peut être donné.

Les hommes quittèrent leurs fusils pour étreindre la hache. Quelques instants après, deux des quatre magnifiques figuiers qui avaient pris racine au milieu des ruines, et couvraient de leurs frondes verdoyantes les murs démantelés, étaient abattus et formaient devant l'entrée du fort de solides retranchements.

— C'est un bon abri, dit le capitaine. Derrière ces abattis nos hommes pourront tirer sans se découvrir. Allons, tout n'est pas perdu...

Nos amis firent le dénombrement de leur troupe. Beaucoup étaient blessés, mais ils n'avaient perdu que quatre hommes.

— Les mauvais tireurs! dit le capitaine en riant.

Il n'avait pas fini qu'un déluge de fer et de plomb vint battre en crépitant les murailles du fort. Il releva la tête et aperçut le Gascon debout au sommet des ruines et agitant les couleurs de la France.

— Descendez!... descendez, imprudents! cria-t-il.

— Messieurs, répondit le Gascon; dans toute guerre, il faut un drapeau. Voici le nôtre : c'est celui de la France; il sera notre égide. Vive la France!!!...

— Vive la France! répétèrent les aventuriers d'une voix tonnante.

Et l'écho des montagnes redit après eux ce cri qui faisait battre tous les cœurs.

Après avoir attaché le drapeau au bout d'une lance plantée elle-même au sommet des ruines, le Gascon rejoignit ses compagnons.

— Que fait l'ennemi? demanda Horace.

— Il se concerte au bas de la montagne ; nous pouvons donc nous reposer, car, selon toutes probabilités, nous ne serons attaqués qu'à la nuit.

Et il s'occupa de panser et de soigner les blessures de ses compagnons. Pendant ce temps, Horace et Kerpewen rassemblaient toutes les provisions. Hélas! elles se réduisaient à bien peu de chose : trois jours de vivres au plus; et seulement deux antres d'eau et trois bouteilles de rhum.

— Si ces démons n'abandonnent pas la partie avant un jour ou deux, c'en est fait de nous, murmura Horace tristement.

— Que dites-vous? fit le Gascon vivement.

— Que nous avons à peine pour trois jours de vivres, répondit Evariste.

— Bah! on s'arrangera pour qu'ils durent six. Après, nous avons nos souliers, nos guêtres de cuir, c'est de la nourriture, cela. Rassurez-vous donc, c'est moi qui me chargé de la « popote, » et je vous servirai des courroies de fusils, sous forme beefsteak tellement appétissant que vous vous en lécherez encore les babines huit jours après.

— Et de l'eau?

— Il pleut assez dans cette saison pour que l'eau du ciel s'amasse aisément dans tous ces creux de rochers qui semblent des citernes naturelles.

Evariste secoua tristement la tête.

— Et puis, continua le Gascon, le bon Dieu viendra bien à notre aide. Toute bonne action, dit-on, ne reste jamais sans récompense, et c'est en voulant sauver une créature de Dieu que nous nous sommes fourrés dans ce guêpier. Faites comme moi; pensez au présent sans vous inquiéter de l'avenir.

Les aventuriers regardaient cet homme qui venait de se révéler sous un aspect si nouveau.

— Oui, dit Carpezac qui comprit, vous vous étonnez, quand vous m'avez vu si fanfaron, si hableur, de m'entendre parler de la sorte? Rassurez-vous, le Gascon est un homme en dépit de ses bourdes.

La journée s'écoula lentement. A la nuit les sauvages tentèrent l'assaut. Le ciel était couvert de noirs nuages et les balles risquaient fort de s'égarer dans ces ténèbres propices à une surprise.

Tout à coup, les flancs de la montagne s'incendièrent, et lancèrent au ciel d'ondoyants panaches de flammes et de fumée.

Effrayés, les assaillants se replièrent précipitamment.

— Nous pouvons dormir tranquilles, maintenant! s'écria le Gascon avec un sourire goguenard; les démons ne s'y frotteront plus. Malheureusement, c'est un moyen dont nous ne pourrons plus user.

— C'est donc vous?...

— Qui donc? j'avais remarqué que les flancs de la montagne étaient couverts de buissons tellement secs, qu'une étincelle les eût embrasés en un clin d'œil. Vous comprenez que je ne pouvais laisser échapper cette occasion de

donner, à nos bons amis les sauvages, le coup d'œil d'une toute petite illumination. Mais j'ai sommeil, un cran à la ceinture, et bonsoir.

Ce soir-là on se coucha sans souper.

* * *

Cinq jours se passèrent sans amener aucun changement dans la situation de nos amis. Le fort, défendu comme il l'était, était imprenable; il eût fallu du canon pour démolir ses murailles, et les assaillants ne possédaient que de mauvais fusils de traite.

Mais avec une persistance infernale, ils changèrent le siége en blocus.

Plus d'attaques, plus de ces vaines démonstrations qui coûtaient la vie à tant de braves! les aventuriers pouvaient se croire abandonnés; mais s'ils essayaient de franchir les abattis qui fermaient l'entrée du fort, de se risquer dans le sentier des rochers, une grêle de flèches et de balles leur prouvait bien vite que l'ennemi ne s'endormait pas.

Cinq jours s'étaient passés, disions-nous. Quoique ménagés avec une parcimonie extrême, depuis la veille les vivres faisaient complètement défaut; on tâchait d'y suppléer avec des racines sauvages qui poussaient dans les interstices des roches, et qu'il fallait aller recueillir en rampant pour échapper aux balles de l'ennemi. Mais ces misérables palliatifs étaient impuissants à conjurer le redoutable fléau : la famine!

Pour l'eau, comme l'avait dit Carpezac, chaque jour une ondée la fournissait régulièrement.

— Au moment où nous les rejoignons, nos amis, pour la centième fois peut-être, tenaient conseil.

— Faisons une trouée! s'écriait Evariste. Nous laisserons peut-être la moitié de nos hommes sur le carreau, mais l'autre moitié s'échappera. Et puis, je vous le dis franchement, mieux vaut la mort que cette lente agonie que nous prépare la faim; mieux vaut mourir en brave, sous le soleil de Dieu, que lâchement dans l'ombre...

Kerpewen hocha la tête.

— Un homme, deux hommes échapperaient peut-être, dit-il, mais soixante, jamais. Quoi qu'il arrive, vous le savez, nous ne pouvons, nous ne devons abandonner nos compagnons.

— Un homme! s'écria Horace avec une agitation fébrile, un homme s'échapperait!

— Peut-être!... Mais que voulez-vous dire?

— Rien!

— Et dire que nous sommes si près de Tété! s'écria le Gascon en s'arrachant les cheveux de désespoir. Penser que nous trouverions-là aide et protection... et ne pas pouvoir y arriver... Voilà qui est affreux!

— Allons, interrompit Evariste, puisqu'il faut mourir, mourons. Capitaine, Horace, et toi, mon bon Postik, c'est moi qui vous ai entraînés dans cette entreprise insensée; me pardonnez-vous?

— Tété!... comment y parvenir?...

— Te pardonner! s'écria Horace; pourquoi? J'étais un oisif, un inutile, un ennuyé; grâce à toi, j'ai pu secouer le spleen qui m'écrasait, vivre près de trois années d'une existence tourmentée, accidentée, c'est vrai, mais peut-

être utile à quelque chose. Tu voulais me guérir, est-ce ta faute si ton remède était mortel.

— Et vous, capitaine?

— Je suis marin, j'ai fait mon métier; pourquoi vous accuserais-je?

— Et moi, dit Postik, j'étais au service de monsieur Horace; je l'ai accompagné : voilà tout!...

— Braves cœurs! s'écria Evariste. Oh! j'avais besoin de vous entendre.

— Tété! Tété! répétait le Gascon; ah! si on pouvait y parvenir.

Le capitaine fut frappé de ce nom, qui revenait pour la troisième fois sur les lèvres du Gascon.

— Messieurs, s'écria-t-il, écoutez-moi; il me vient une idée. Tout à l'heure, je vous disais qu'un homme seul pourrait peut-être franchir le blocus et gagner la ville portugaise... Essayons-le...

— Oui, s'écria Horace, c'est Dieu qui vous inspire!

— Notre situation est désespérée, continua le capitaine; mais avec de l'énergie, et le ciel nous en donnera, nous pouvons tenir une semaine, sept jours encore... Pour gagner Tété, suivant nos calculs, il faut trois jours pour revenir, un jour pour décider le gouverneur à nous envoyer du secours : en tout sept jours, une semaine!... Si, au bout de ce temps, nous n'avons aucune nouvelle de notre messager, c'est qu'il aura péri; alors, nous aviserons.

— Mais, qui partira?

Là était la question. Quoique tous dévoués l'un à l'autre, quoique pas un n'eût hésité à donner sa vie, si sa vie pouvait sauver celle de ses compagnons, personne ne répondit. En effet, un jour, un seul jour de retard pouvait tout compromettre...

Nos amis ne craignaient pas le danger; mais, comme il arrive toujours dans les grandes occasions, ils se défiaient d'eux-mêmes.

Horace reprit :

— Nous sommes quatre, car il ne faut pas compter sur Postik; outre qu'il est blessé, le pauvre garçon saurait se faire tuer, mais il ne saurait jamais se débrouiller en route. Qui partira?

Kerpewen ne répondit pas d'abord. Tirant son portefeuille de sa poche, il en déchira quatre feuilles, et, sur chaque feuillet traça un nom; puis, les roulant en forme de tubes, il les mit dans un chapeau qu'il agita.

— Postik! appela-t-il.

Postik ferma les yeux, et plongea la main dans le chapeau qui figurait l'urne du destin.

Puis il passa le tube à Horace, qui le déroula.

— Carpezac! lut-il.

— Allons, dit le Gascon, Dieu l'a voulu.

Et, silencieusement, il fit ses préparatifs de départ.

— Carpezac, lui dit gravement le capitaine, vous tenez entre vos mains notre salut à tous; soyez donc prudent. Nous vous attendrons jusqu'au septième jour, et si vous n'êtes pas revenu, alors.

— C'est que je serai mort! dit Carpezac simplement.

— Maintenant, continua Horace, n'oubliez pas que nous possédons dans la cabine de l'*Isthme de Panama*, une somme de deux cent cinquante mille francs. Cet or, qui appartient au capitaine, à Evariste, à moi, est renfermé

dans un coffre placé lui-même dans une armoire dissimulée dans la boiserie; mais que recouvre — écoutez-moi bien — une carte de l'Amérique du Sud. Vous pouvez donc promettre en toute sécurité de l'or, si on vous en demande pour notre délivrance.

— Je ne l'oublierai pas...

La nuit était venue sombre et sans étoiles. Alors le capitaine se leva.

— Voici le moment, dit-il. Allez, et que Dieu vous garde.

— Il me gardera. Si je ne reviens pas, dans le délai fixé, c'est que j'aurai été massacré par les riverains du bas Zambèze; alors, si vous pouvez fuir prenez une autre route, car vous tomberiez sous leurs poignards.

Silencieusement, les quatre hommes pressèrent sur leur poitrine leur courageux compagnon; puis le Gascon poussa un soupir, s'arracha à cette étreinte, et jetant son fusil sur son épaule, disparut en disant :

— Adieu!... adieu!...

Cramponnés au rebord du rocher, les trois hommes essayèrent de percer les ténèbres; ils se sentaient envahis par une crainte vague et indéfinie.

Le silence pesait comme une chape de plomb. Tout à coup une explosion, puis deux, puis dix, puis cent retentirent. Les aventuriers sentirent leurs cheveux se coller à leurs tempes.

— Il a succombé!!! dirent-ils.

— Non! fit le capitaine d'une voix grave; non, Dieu le protégera...

Cependant le Gascon, l'œil aux aguets, la main sur la détente du fusil descendait le sentier de la montagne. Rien d'abord; mais à l'autre extrémité du petit défilé, il crut apercevoir une ombre noire.

C'était une sentinelle. Un coup de feu pouvait tout perdre; Carpezac étreignit le canon de son fusil, et résolut de s'en servir comme d'une massue; mais déjà il avait été vu : le sauvage s'avançait à sa rencontre un large coutelas à la main.

— Allons, murmura le Gascon en essuyant son front mouillé de sueur. Décidément, j'aime mieux ça : ce sera un combat et non un assassinat!

Et, par un excès de délicatesse qu'on ne saurait blâmer, il laissa le sauvage porter le premier coup qui ne fit que lui érâfler l'épaule. Alors, rapide comme l'éclair, il fit tournoyer son fusil; la crosse fendit l'air en sifflant, et s'abattit sur le crâne du sauvage qui tomba comme une masse.

— Et d'un! dit le Gascon.

Bientôt il distingua un feu qu'une roche avancée lui avait masqué jusqu'alors, et autour de ce feu des hommes accroupis.

Il n'y avait que cette route pour gagner le village, et, de là, le fleuve.

— Il va falloir en découdre! pensa le Gascon pendant qu'une flamme étrange passait dans son regard.

Et sans donner aux sauvages le temps de se reconnaître, il bondit au milieu d'eux. Accueilli à coup de lances, de poignards, il se défendit comme un lion, se servant de la crosse de son fusil, pour parer les coups qui pleuvaient de tous côtés et défoncer les crânes.

Il ne s'amusa pas à compter ceux qui tombaient, ce qu'il voulait, c'était un passage. Toujours courant, toujours poursuivi, il gagna l'endroit du fleuve, où, six jours auparavant, les aventuriers avaient laissé leurs canots.

Il n'en restait plus que trois, et, comme il n'en pouvait prendre qu'un, et que les autres pouvaient servir aux poursuivants, il coupa à coups de

poignard les amarres des deux premiers, qui filèrent aussitôt emportés par le courant, et se jeta résolûment dans le troisième.

Les sauvages le poursuivaient toujours. A peine était-il embarqué qu'ils débouchaient sur la grève : heureusement, il n'y avait plus de canots.

— Adieu! cria le Gascon d'une voix railleuse; adieu, je reviendrai!

Une décharge générale salua cette dernière gasconnade; mais Carpezac était déjà hors de portée.

C'étaient ces coups de feu que nos aventuriers, cramponnés au rocher, avaient entendus.

Le cours du Zambèze, en cet endroit, était rapide et impétueux; prise au milieu du courant, la pirogue filait comme une flèche laissant derrière elle une longue traînée d'écume.

Toute la surexcitation du Gascon était tombée.

— Quelle boucherie! murmura-t-il en frissonnant. Vous saviez pourtant, mon Dieu, combien nos intentions étaient pures... reprit-il après un moment de silence. C'est la fatalité qui nous à conduits... la fatalité!... mot vide et qui ne prouve rien... C'était donc vous, ô mon Dieu!...

« Après tout! continua-t-il, n'avions-nous pas le droit de défendre nos jours? »

Et la tête ensevelie dans ses deux mains, accroupi au fond de la pirogue, il demeura longtemps pensif.

Tout à coup, il se redressa.

— Trois jours! s'écria-t-il, ils ont dit trois jours, mais ils n'ont pas compté les nuits! — soixante-douze heures de plus, ah! ils sont sauvés!

Et saisissant les rames à deux mains, il se mit à nager avec une énergie fébrile.

XI. — Un naufrage sur les rapides. — Folie et délivrance. — Où, contraints par la famine plus que par les sauvages, les aventuriers abandonnent le bord.

Le lendemain le canot entrait dans la gorge de Kébrasaba.

En cet endroit le fleuve était resserré entre deux chaînes de hautes montagnes, et les flots, sans cesse entravés par de noirs rochers aux formes bizarres et capricieuses, se précipitaient en bouillonnant, formant un ressac redoutable.

En plusieurs endroits le Zambèze, réfléchissant les hauteurs voisines, paraissait aussi noir que de l'encre, et cette sombre couleur contrastait d'une façon saisissante avec les masses d'écume argentée qui, plus loin, brodaient les rochers.

Le Gascon n'hésita pas.

— A la grâce de Dieu! dit-il en lançant résolûment sa légère pirogue au milieu des rapides et des écueils.

Le fleuve montait rapidement; mais il n'avait pas encore atteint son maximum de crue, sans cela les rapides eussent été noyés, et la navigation eût été facilitée d'autant; Carpezac n'y songea seulement pas; de la vitesse de sa course, de sa promptitude dépendaient la vie, le salut de ses amis, et, emporté sur les flots écumants, pris au milieu des rapides et des tourbillons, il accusait encore sa marche de lenteur.

— Plus vite! plus vite! répétait-il sans cesse. Mon Dieu, envoyez-moi donc la tempête!...

Combien de temps dura cette course vertigineuse? C'est ce que le Gascon n'aurait pu dire. Toute son attention était concentrée sur les rochers qui se dressaient devant lui, derrière lui, à ses côtés, partout, et que la promptitude de sa manœuvre lui faisait seule éviter.

Tout à coup la barque toucha et se remplit d'eau. Carpezac n'eût que le temps d'étreindre une pointe de rocher : son navire sombrait sous ses pieds.

— Oh! c'est trop de malheur! rugit-il en regardant le ciel pur, radieux, et qui semblait insulter à son infortune.

A ses pieds la houle disjoignait et disloquait la malheureuse pirogue, dont les débris disparurent bientôt emportés par la violence du courant.

Le Gascon jeta autour de lui des regards désespérés : il était sur une sorte d'îlot rocheux, qui émergeait ses pics dentelés au milieu du fleuve : pas une pirogue au loin, pas un vol d'oiseaux, un frémissement d'aile dans l'espace : il était bien seul!

— C'est à en devenir fou! murmura-t-il en étreignant sa tête à deux mains. Prisonnier, c'est-à-dire arrêté au moment où je touchais au but! Comment traverser cette barrière d'eau qui m'étreint de toutes parts?... Pour cela, il faudrait l'aile de l'oiseau, les nageoires du poisson!...

Trois fois, avec cette ténacité sublime que donne le dévoûment, il essaya de se jeter à la nage; trois fois le flot le repoussa, sanglant, mutilé, sur la crête des rochers.

Alors, cramponné au sommet de l'îlot, trempé jusqu'aux os par les embruns qui rejaillissaient sur lui, il explora d'un regard fiévreux l'immense étendue du fleuve, comme le naufragé guette la voile tant attendue, qui est pour lui la délivrance et le salut.

Mais rien!

La nuit vint.

Le lendemain, quand le soleil inonda les flots de ses rayons empourprés, Carpezac était toujours à la même place sondant l'immensité.

Qui peut dire les tortures de cette journée, les angoisses qui assaillaient le cœur de ce malheureux.

Le soleil se coucha comme il s'était levé; le fleuve gardait toujours son prisonnier.

L'aurore d'un autre jour éclaira encore la nature; mais, cette fois, Carpezac comprit qu'il n'en verrait pas la fin. Depuis l'avant-veille, il n'avait rien pris, et la faim, la faim affreuse le torturait; d'un autre côté les rayons du soleil, le frappant en plein, échauffaient à blanc son cerveau déjà surexcité, et lui donnaient des accès de délire furieux.

Les flots l'attiraient; il voulait s'y jeter, croyant que leur fraîcheur délicieuse éteindrait le feu qui brûlait en lui; par moment aussi son regard tombait sur le revolver passé à sa ceinture, et il se demandait s'il ne valait pas mieux en finir d'un seul coup avec ces souffrances horribles.

— Non, dit-il, ce serait une lâcheté! A quoi bon avancer de quelques heures, de quelques minutes peut-être un dénoûment inévitable?... La mort viendra assez tôt... Oh! j'aurais pourtant voulu les sauver.

Puis une pensée déchirante le mordit au cœur.

— Et s'ils allaient penser que je les ai abandonnés?... Croire que j'ai voulu

profiter seul des richesses cachées à bord du yacht?... Ah! ah! ah!...., ces richesses ne serviront à personne... ils périront comme je vais périr... tués par la faim et le désespoir!...

« Ah!... »

Cette dernière exclamation lui était arrachée par la vue d'un panache de fumée qui, au loin, montait lentement dans le ciel bleu.

— Un vapeur! fit-il.

Il regarda encore : il doutait et voulait croire à la fois. Non, le doute n'était plus permis; cette fumée s'échappait bien de la cheminée d'un navire; il ne le voyait pas encore, mais ses sens surexcités par de longs jours de privations percevaient distinctement la trépidation régulière de sa machine.

Il voulut décharger ses deux revolvers; mais les cartouches mouillées refusèrent de s'enflammer. Alors, il se redressa et réunissant ses forces, il parvint à proférer un cri, un seul cri de douleur et d'agonie, qui traversa les airs comme une plainte déchirante.

Puis, épuisé par ce dernier et suprême effort, il retomba en arrière en murmurant encore :

— Sauvés!

— « Sauvés! » il ne pensait donc pas à lui?

. . . .

Quand le Gascon reprit ses sens, il se vit dans une chambre toute blanche, couché dans un bon lit. Dans un lit! lui qui depuis si longtemps couchait sur la terre nue... il crut avoir rêvé.

Mais peu à peu, les souvenirs du passé, comme des amis fidèles, revinrent peupler sa mémoire. Alors, il poussa un cri.

La porte de la chambre s'ouvrit aussitôt, et un jeune homme à la figure franche et loyale, se précipita près de lui.

— Où suis-je? demanda le Gascon.

— Ne craignez rien, vous êtes chez des amis.

— Je l'ai déjà compris; mais, où m'a-t-on transporté?

— A Tété!

— A Tété! s'écria le Gascon plein de joie; mais alors ils sont sauvés! Voyons, monsieur, répondez-moi avec toute la sincérité de votre âme, car de votre réponse dépend le salut ou la mort de cinquante personnes. Vous m'avez recueilli sur un îlot du fleuve?

— Au milieu de la gorge de Kébrasaba, oui, monsieur.

— Et cela était hier?... ce matin?... Voyons, répondez... mais, répondez donc!... Ne voyez-vous pas que le doute me tue!...

— Il y a trois semaines, répondit le jeune homme d'une voix calme.

Carpezac chancela comme frappé d'un coup de foudre.

— Trois semaines!... Vous avez dit trois semaines? s'écria-t-il. Ah! malheur sur moi, ils sont perdus!...

Et pour la première fois de sa vie peut-être, il pleura.

Le jeune homme s'était approché avec bonté.

— Monsieur, dit-il, si vous avez quelque douleur, quelque tâche à remplir comptez sur moi, je vous aiderai, car nous sommes compatriotes. Mais, au nom du ciel, expliquez-vous.

— Comment! s'écria Carpezac qui se redressa les yeux pleins de larmes, vous n'avez pas compris que quatre Européens sont bloqués par les sau-

vages? Vous n'avez pas compris que la famine les menace, qu'ils m'ont envoyé pour demander du secours et que, faute d'être arrivé à temps, j'ai causé leur mort???...

Ce fut autour du jeune homme de pâlir.

— Vous avez dit des Européens? fit-il. Mais vous les connaissez donc?...

— Si je connais Kerpewen, Horace, *Pratique*...

— Horace du Bellay?... interrompit encore le jeune homme.

— A votre tour, vous les connaissez?...

— Je suis le lieutenant du yacht, l'*Isthme de Paname.*

Alors, il expliqua au Gascon stupéfait, comment il s'était trouvé si à propos pour le sauver.

Georges Le Bihan, aussitôt le yacht en état de reprendre la mer, avait appareillé pour sa station sur le canal de Mozambique. Comme ses instructions lui ordonnaient de ne pas trop s'écàrter des bouches du Zambèze, il avait pensé que, selon toute probabilité, c'était par cette voie que reviendrait l'expédition. Même à la dernière heure, un auxiliaire dévoué n'est pas à dédaigner, surtout quand cet auxiliaire est abondamment fourni de vivres, d'armes, de munitions, et que dix gaillards résolus l'accompagnent...

C'est ce que se disait le jeune homme, lorsqu'il fit préparer et remettre en état la chaloupe à vapeur du yacht, et se mit à sillonner le fleuve, allant de Kongoné à Tété, de Tété à Kongoné (1), où était mouillé l'*Isthme de Panama.*

Cette fois, grâce à la crue rapide du fleuve, il comptait pousser jusqu'à Chicova, lorsqu'à la hauteur de Kébrasaba, il avait rencontré le Gascon.

Le reste se devine.

— Hélas! murmura le Gascon, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé sur mon rocher et continué votre route? De grands malheurs eussent été évités!

— Mais nous les sauverons! s'écria Georges Le Bihan. Dieu permettra que nous arrivions à temps...

Carpezac hocha la tête.

— J'ai donc été bien malade?...

— Vous aviez un transport au cerveau, accompagné de violents accès de délire. Pendant près de trois semaines vous avez été entre la vie et la mort; mais, aujourd'hui, grâce aux soins d'un docteur portugais, le senor Antonio Pérez, tout est paré.

— Oui, s'écria le Gascon en se redressant, avec une vigueur qui surprit le jeune homme, vous l'avez dit, je suis sauvé, car il faut agir. Préparez donc tout; nous partons ce soir.

— Je suis à vos ordres. Mais croyez-moi, pendant que je vais m'occuper des préparatifs les plus urgents, prenez un peu de repos et de nourriture; le moment viendra bientôt où vous aurez besoin de toutes vos forces.

Et ce disant, il sortit.

— Du repos! du repos! s'écria le Gascon, pourrai-je en prendre tant que je serai torturé par cette incertitude cruelle? Ah! Dieu a beaucoup fait; mais ne se lassera-t-il pas?

L'entrée de deux domestiques noirs, apportant une légère collation et des vêtements, car ceux du Gascon s'en étaient allés en lambeaux, interrompit ce monologue.

(1) Une des bouches du Zambèze.

Une heure après, appuyé sur le bras de Georges, Carpezac arpentait les rues de Tété.

* * *

Retournons maintenant au fort.

Après les incidents qui signalèrent la fuite du Gascon, nos amis étaient rentrés derrière les abattis d'arbres défendant l'entrée du fort. Les yeux mouillés de pleurs, ils regardaient le ciel sombre, comme un voile funèbre, mais semé de myriades d'étoiles argentées.

— Mon Dieu, disaient-ils, permettez qu'il arrive... guidez-le!... Mourir, ici... oh! ce serait trop affreux...

— Aux armes! cria Postik.

Les sauvages, furieux de la fuite du Gascon, montaient tumultueusement à l'assaut des rochers. Accueillis chaudement, criblés de balles, ils n'en persistèrent pas moins dans leur intention hostile, et toute la nuit se passa en échange de projectiles.

Ils ne réussirent qu'à faire massacrer une vingtaine des leurs. Les aventuriers au contraire, abrités derrière les abattis d'arbres, les meurtrières improvisées, tiraient à coup sûr sans s'exposer aucunement.

Mais qu'importait aux assaillants la perte de dix hommes, de vingt hommes, de cent hommes même, tôt ou tard la famine leur livrerait leur proie.

Les malheureux assiégés avaient épuisé leurs dernières ressources. Les racines de manioc qu'il fallait aller chercher jusque sous le feu de l'ennemi étaient épuisées. On essaya de manger du papier, du coton, des courroies de fusils, des pousses d'arbres, mais on ne réussissait qu'à s'imposer des tortures cruelles sans aucun profit pour les estomacs révoltés.

— Encore un jour, encore deux jours, encore trois jours d'écoulés! disait Evariste chaque matin.

Comme si le ciel eût pris en pitié ces malheureux, le quatrième jour un vol d'oies sauvages passa au-dessus du camp. Pendant près d'une heure le ciel en fut obscurci. Les aventuriers tiraient dans la masse; mais toutes celles qui étaient atteintes ne tombaient pas sur-le-champ.

On en tua quinze! quinze volailles pour cinquante-sept homme! Et pourtant, elle suffirent pendant trois jours...

Les naturels ne se contentaient pas d'assiéger le fort; ils donnaient de fréquents assauts. Alors, tous ces corps chancelants, émaciés, se redressaient, ces mains décharnées étreignaient les fusils, et la poudre parlait. On combattait silencieusement, froidement; à quoi bon s'épuiser en paroles inutiles quand on avait à peine la force de soulever son fusil?...

Et pourtant ces heures de lutte acharnée étaient les meilleures : la poudre enivrait, nourrissait pour ainsi dire, et les préoccupations du moment empêchaient l'esprit de se souvenir du passé, d'essayer de sonder l'avenir.

Le septième jour, tant attendu, arriva enfin.

— Messieurs, dit Horace de sa voix grave, prions; car, en ce jour, c'est ou notre perte, ou notre salut qui se joue.

Puis on ne parla plus. Tous les cœurs battaient pourtant, tous les regards se fixaient brillants, fiévreux au bas des rochers.

Mais rien ne vint.

— Faisons la part de l'imprévu, des retards, des obstacles apportés à sa mission, fit Kerpewen. A vrai dire, je ne l'attendais pas aujourd'hui.

La nuit se passa, le lendemain vint et s'écoula sans aucune nouvelle du Gascon. Alors chacun comprit que tout était fini.

— Carpezac est mort, dit Horace; c'est notre tour...

— Attendons un jour, un seul, dit le capitaine, et si demain, à cette même heure, il n'est pas revenu, nous essayerons d'un moyen suprême.

— Soit! répondirent Horace, Evariste et Postik.

Cela fut dit entre deux assauts. L'ennemi repoussé, Kerpewen, avec son énergie ordinaire, fit le tour du fort. Bien que les rochers qui l'environnaient ne fussent accessibles que du côté du fleuve, c'est-à-dire par le village ennemi, il avait remarqué une corniche, un entablement suspendu dans le vide à plus de vingt pieds au-dessus du fort. Si on pouvait y parvenir, rien ne serait plus facile, après, que d'atteindre le faîte des montagnes.

Le capitaine mesura d'un coup d'œil la hauteur de la corniche et celle d'un des figuiers qui, comme nous l'avons dit, occupaient le milieu des ruines. L'arbre dominait le rocher.

— Voici le chemin! pensa-t-il.

Et, quand la nuit fut venue, il fit pratiquer une large entaille au pied de l'arbre, de façon à pouvoir diriger sa chute.

Bientôt le géant trembla sous les coups répétés; puis il inclina la tête, et s'abattit avec un fracas épouvantable, encore retenu au sol par une partie de son écorce.

La cime était venue tomber sur la corniche.

— Messieurs, dit alors le capitaine, si demain nous n'avons aucune nouvelle de notre infortuné compagnon, nous partirons par ces montagnes.

— Mais nous serons massacrés par les sauvages. Puisque Carpezac n'est pas revenu, c'est que le bas Zambèze, tout entier, est contre nous.

— Aussi, nous nous dirigerons vers le nord-est, et arriverons à la côte par le lac Nyassa.

— Vous avez réponse à tout, capitaine, répondit Horace pour ses amis. Commandez, nous obéirons.

On sait que Carpezac ne devait pas revenir.

La journée suivante s'écoula dans une anxiété mortelle. Pour tromper la faim, les hommes mâchaient pour la centième fois peut-être les derniers os des oies sauvages, ou, les broyant entre deux cailloux, les avalaient comme de la farine. Quand la nuit fut venue, le capitaine se leva.

— Messieurs, dit-il, êtes-vous résolus?

— Oui, répondirent les trois hommes.

— Alors, écoutez-moi : le moment d'agir est venu.

Les trois hommes se groupèrent autour du capitaine, qui reprit d'une voix calme :

— Comme nous pouvons être aperçus dans notre fuite, et poursuivis au moment même où il ne restera personne pour garder le défilé, il faut parer à cet inconvénient. Pour cela, je ne vois qu'un moyen.

— Lequel?

— Faisons sauter le fort. De cette façon, nous donnerons une leçon salutaire aux sauvages, et nous nous assurerons toute une nuit de tranquillité; une nuit se compose de douze heures, et douze heures utilement employées,

peuvent nous mener loin. Le quart de notre poudre suffira, et, grâce au ciel, nous en avons encore une bonne quantité; tant qu'aux bagages, il faut les abandonner. Etes-vous décidés?

— Nous vous l'avons dit : commandez.

Une heure après, un fourneau de mine était creusé dans le rocher qui supportait le fort, et bourré de poudre soigneusement tassée.

Les hommes, instruits au dernier moment, commençaient à escalader le tronc d'arbre, qui allait comme un pont incliné du fort à la corniche des rochers. Les premiers pratiquaient de larges entailles pour poser le pied, abattaient les branches qui gênaient, de sorte qu'on put bientôt monter sans difficulté.

Il avait fallu laisser les bagages, les hommes épuisés par un long jeûne avaient peine à porter leurs armes et leur petite provision de poudre et de cartouches.

Il ne restait plus dans le fort que les quatre blancs.

— Montez, messieurs, dit le capitaine, le temps presse.

— Mais, j'y songe, s'écria Horace : si Carpezac, retardé par quelque événement impossible à prévoir, allait revenir, demain, après demain.

— J'ai prévu cela, dit Kerpewen, sortant un rouleau de fer-blanc de sa poche : là, sont le récit de nos dernières heures de siége, et le sommaire de nos intentions.

Horace, Postik et Evariste montèrent d'abord, déroulant un long fil de fer, dont Kerpewen introduisit l'extrémité dans le fourneau de la mine : ce fil, adhérent à une petite pile électrique que possédait la caravane, devait mettre le feu aux poudres.

Kerpewen monta à son tour.

Arrivé sur le rocher, il jeta un long regard autour de lui : la nuit avait cette transparence calme et embaumée des nuits des tropiques, et il voyait, comme à travers un réseau gazeux, les naturels massés au pied de la montagne.

— Allons, dit-il, il le faut. Garez-vous, messieurs!

Et, jetant au loin le rouleau de fer-blanc, contenant la notice que l'on sait, il toucha la pile.

L'étincelle électrique courut le long du fil de fer. Kerpewen se rejeta lestement en arrière.

Moins d'une seconde après, une lueur rouge et sinistre s'éleva du sol, éclairant des rochers qui prirent des formes fantastiques, et rougissant une partie du ciel; puis une violente détonation retentit, ébranlant le sol jusqu'en ses plus solides assises, et projetant au loin des pierres, des corps en lambeaux qui s'accusaient nettement en noir sur la pourpre sanglante du ciel.

C'était fini.

Au moment de l'explosion, un observateur placé sur le fleuve eût pu voir au sommet des rochers, quatre ombres, quatre silhouettes noires se profilant énergiquement sur l'écran lumineux du ciel.

Puis, l'obscurité se fit de nouveau et tout s'effaça dans l'ombre.

Où Georges et Carpezac ne voient rien que des ruines. — Le document. — En route pour Zanzibar.

La ville ou plutôt le village de Tété — si même la station portugaise mérite ce dernier nom — est situé sur le penchant d'une petite colline rocheuse qui, descendant graduellement, vient mourir au bord du fleuve. On dirait une de ces villes d'Orient, enfouies sous l'herbe et les ombrages, moins pourtant les portiques monumentaux, les légers minarets qui se profilent si hardiment sur un ciel teinté d'or et de feu.

On ne peut le cacher, Tété est une ruine. Aux maisons européennes, dont le nombre est fort restreint, s'adossent des cases chétives, faites de boue et de roseaux, et couvertes d'herbes; mais ses dernières ont bien vite fait de franchir l'enceinte fortifiée et de s'éparpiller, dans un gracieux désordre, dans les plaines voisines, au bord du fleuve : la ville n'est plus dans la ville.

Indépendamment de ses murailles qui, en cas de guerre, seraient une barrière infranchissable pour les indigènes, Tété est encore défendue par une petite forteresse armée de canons. Contre la forteresse s'appuie la caserne, misérable construction à demi ruinée et couverte en chaume.

Le Portugal entretient dans cette station, ainsi qu'à Senna, situé plus bas sur le Zambèze, une garnison imposante, précaution utile; car, souvent les marchands d'esclaves se joignent aux sauvages pour piller les récoltes, incendier les maisons des indigènes établis sous la protection portugaise, heureux encore quand ils ne les emmènent pas prisonniers.

Des mines d'or, où sont occupés de nombreux esclaves, avoisinent Tété; mais, mal administrées, elles ne donnent pas le quart de ce qu'elles pourraient donner.

Mais passons.

Le soir même du jour où Carpezac et Georges, sans s'être jamais vus, s'étaient si miraculeusement reconnus. Tout était prêt pour l'embarquement, et la canonnière, sous pression, se balançait gracieusement devant l'île de Canyimbé, sur le Zambèze.

Outre les dix hommes d'équipage, Georges avait obtenu du gouverneur vingt-cinq soldats.

— Croyez-vous que ce soit suffisant? demanda Carpezac.

Georges lui montra les petits canons du yacht, dont il avait armé la canonnière.

— Voilà sur quoi je compte pour réduire les sauvages, dit-il; ils ne résisteront pas à cela.

— Hâtons-nous, alors.

— En avant! cria le jeune homme en posant la main sur la roue du gouvernail.

Un mousse transmit cet ordre au mécanicien; la cheminée vomit des torrents de fumée, l'hélice tourna et la canonnière remonta le fleuve, fendant le courant de son éperon acéré.

— Chauffe!... chauffe! criait le jeune homme.

Il n'était pas besoin de cette recommandation, le manomètre marquait le maximum de pression, et la marche du petit vapeur tenait du prodige.

La nuit était complètement obscure; on entrait alors dans la gorge de Kébrasaba; deux fanaux furent aussitôt allumés, et, comme la roue du gouvernail était tout à fait à l'avant, Georges pouvait, en toute sécurité, se fier à ses yeux pour éviter les rapides.

Mais depuis trois semaines, le fleuve avait cru sensiblement, et sa surface immense apparaissait complètement débarrassée de rochers; seuls quelques petits remous, quelques places où la houle était plus violente, disaient que là se cachaient des écueils.

Heureusement la canonnière, construite pour la navigation des fleuves américains, avait un faible tirant d'eau.

On marcha toute la nuit avec la même vélocité infernale. En face de ce prodige qu'ils n'avaient peut-être jamais vu : un monstre vomissant des flammes et de la fumée, et plus rapide que les plus légères pirogues, les naturels à demi nus, chargés de bracelets et de colliers, se hâtaient de fuir pleins d'effroi.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, on stoppait devant le village.

Les deux canons étaient chargés, les hommes attendaient l'arme au pied.

— Quel calme, dit Carpezac étonné de n'apercevoir âme qui vive, de n'entendre ni le crépitement de la fusillade, ni les clameurs farouches de la bataille.

Et il jeta les yeux sur la place qu'occupait le fortin, croyant déjà y voir Horace, Evariste et ce brave *Pratique*, leur faisant des signaux; mais un cris d'angoisse jaillit de sa poitrine : le fort avait disparu...

— Trop tard!... dit-il en saisissant la main de Georges.

— Deux tours en avant! cria celui-ci, pâle comme un suaire.

Et il dirigea la chaloupe vers la terre. A peine arrivés, les hommes se jetèrent à l'eau pour débarquer plus vite; Georges et le Gascon se mirent à leur tête, et tous traversèrent le village comme un tourbillon.

Le village était désert. Le cœur torturé de pressentiments sinistres, ils poussèrent en avant; au pied des rochers étaient des cadavres meurtris, défigurés; ils avançaient toujours. Enfin, parvenus au sommet des rochers, ils aperçurent un amas de décombres, de pierres, de quartiers de rocs noircis, calcinés : le fort avait sauté!...

— Vous le voyez, dit le Gascon avec un calme terrible, je suis venu trop tard! Plutôt que de se rendre, ils ont préféré faire sauter le fort et s'ensevelir sous ses ruines!...

— Au moins, murmura le jeune marin en essuyant ses larmes, au moins pourrons-nous leur rendre les derniers devoirs, leur donner une sépulture chrétienne.

— Oui, je veux les revoir... Cherchons...

Et, ils fouillèrent les décombres, déblayèrent la terre et les rochers, poursuivirent leurs investigations dans les lieux environnants... Rien, pas un cadavre!...

Une joie folle traversa leur esprit.

S'ils étaient sauvés?

Tout à coup, au pied des rochers, un homme ramassa un étui de fer-blanc, et vint le porter à Georges qui l'ouvrit d'une main tremblante.

Un papier s'en échappa.

— Mais lisez!... lisez donc! s'écria Carpezac.

Georges déplia le papier, et lut ces cinq lignes :

« Avons tenu tant que cela était possible. Depuis hier pas une goutte d'eau, pas une racine... Allons tenter un coup suprême : essayer de faire sauter le fort. Si nous réussissons, nous nous dirigerons vers le nord et tâcherons d'atteindre le lac Nyassa.

» Que Dieu nous garde!... »

— Après, dit le Gascon.

— Rien.....

Il se fit un long silence. Quoique ce billet les eût débarrassés d'un poids terrible sur le cœur, Georges et Carpezac se taisaient, réfléchissant amèrement aux suites désastreuses que pouvait avoir cette fuite vers le nord.

— Poursuivons-les, rejoignons-les! s'écria Georges tout à coup. Nous avons trente-cinq hommes, c'est plus qu'il n'en faut pour nous faire respecter en chemin.

Plus calme, le Gascon l'arrêta.

— Voyons, d'abord, la date de ce billet? dit-il.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Il est écrit depuis dix-sept jours.

— Dix-sept jours! cela fait quatre cent huit heures d'avance qu'ils ont sur nous, et en quatre cent huit heures, surtout quand on est talonné par la crainte d'être poursuivi, on fait bien du chemin! Ecoutez-moi : équipés pour une surprise, un coup de main, nous n'avons rien pour nous aider dans une longue exploration; sur trente-cinq hommes, vingt-cinq ne sont pas à nous et refuseront de nous suivre, et en supposant que nous tombions sur la bonne voie — supposition toute gratuite — un mois au moins se passera avant que nous ne les rejoignions...

— Que faire, alors? s'écria le jeune homme désespéré.

— Ne connaissez-vous pas d'autres routes qui mènent au Nyassa.

— Les rivières Shiré et Rovouma.

— Vous voyez donc que j'ai raison. Au lieu de nous lancer à leur poursuite, retournons à Tété, poussons jusqu'à Zanzibar s'il le faut, engageons des hommes, achetons des marchandises, et bien armés, bien approvisionnés, dispos en un mot, nous marcherons à leur rencontre avec la certitude de les rejoindre.

— Mais, il faut de l'argent?

— Tout est prévu.

— Qu'il en soit donc fait, comme vous l'entendez; mais n'oubliez pas que si nous échouons, je ne vous le pardonnerez jamais...

Trente heures après, la chaloupe canonnière jetait l'ancre en face de Tété.

Georges et Carpezac ne s'arrêtèrent que le temps de saluer et de remercier le gouverneur : Tété ne leur offrant aucune ressource, ils en repartirent aussitôt.

Le petit vapeur descendait le fleuve avec une rapidité vertigineuse, augmentant sans cesse sa pression; bientôt il passa devant l'embouchure de la Louénya. Le fleuve était toujours magnifique, parsemé d'îles verdoyantes et bordé de montagnes bien boisées. Mais, qui y prenait seulement garde?

Beaucoup de villages aussi sous les feuillées, habités par une population turbulente et peu vêtue, ou par des métis traitants et marchands d'esclaves qui faisaient la loi dans le pays.

On entra enfin dans les gorges de Lupata, formées par deux chaînes de montagnes, derrière lesquelles s'étendent : au nord les vastes territoires des Manganyas, au sud les pays des Landines et des Batongas. Ces cimes tourmentées, taillées capricieusement, étaient d'un effet pittoresque et ajoutaient encore à la beauté du pays.

Mais on n'avait pas le temps de contempler toutes ces merveilles ; on marchait la nuit comme le jour pour perdre le moins de temps possible. Après avoir passé les gorges de Lupata, on força la vapeur pour arriver à Senna, bourgade encore plus délabrée, plus abandonnée, plus ruinée que Tété, et comprenant à peine une trentaine de maisons mal défendues par des estacades.

— Plus vite ! plus vite ! ne cessait de répéter l'impatient Gascon qui, cette fois, trouvait que le proverbe : « Plus vite que la vapeur » eût été applicable.

En sortant de Senna, ils passèrent devant l'embouchure de la Shiré, rivière puissante que traverse le pays des Manganyas ou Maravis, pour aboutir au lac Nyassa. En cet endroit, elle était encaissée entre de hautes montagnes, et roulait des quantités incroyables de lentilles d'eau qui, s'amassant en maints endroits, entravaient beaucoup la navigation.

Enfin la canonnière passa devant Mazaro, et s'engagea aussitôt dans une des bouches qui forment l'immense delta du fleuve : c'était le Kongoné.

Les bords de la rivière étaient couverts de superbes mangliers que dominaient encore de hauts bouquets de palmiers, des fouillis inextricables de buissons, de plantes rampantes avançaient de toutes parts et entravaient souvent le cours de la rivière.

Ailleurs des langues de terre, détachées, minées par la force du courant descendaient rapidement au fil de l'eau, îles verdoyantes et encore chargées d'oiseaux.

Toujours poussée par la même vitesse, la canonnière franchit la barre de la rivière et s'élança sur l'océan Indien.

Une heure après, elle accostait le yacht qui croisait devant Kongoné.

Aussitôt à bord, le premier soin du Gascon fut de vérifier les assertions de ses amis. Il souleva la carte géographique, et, après avoir inutilement cherché le ressort qui devait faire jouer le panneau, le défonça à coups de hache.

La cassette y était...

— Tenez, dit-il en montrant au jeune marin l'or et les billets de banque qui s'y trouvaient, doutez-vous encore ?

— Mais...

— Je sais ce que vous allez dire. Mais rassurez-vous, j'ai le droit d'agir ainsi. Cet or qui devait me servir à sauver mes amis, me permettra de tenir mon serment ou je ne suis plus Gascon !...

Quelques instants après, le yacht, l'*Isthme de Panama*, filait à toute vapeur vers l'île de Zanzibar...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES

GRANDS LACS DU CENTRE

DEUXIÈME PARTIE.

I. — Le fleuve Rovouma. — D'anciennes connaissances. — Attaque des Condés.

— Ohé, matelot! ouvre les écubiers et veille au bossoir...

— Aie pas peur, maître Cornec, on mettra des lunettes, histoire de mieux voir, naturellement!...

— Ces satanées rivières, continua celui que le matelot appelait maître Cornec, sont traîtres en diable. Si calmes quelles puissent paraître, elles sont toujours infestées de rapides, de bas fonds, de tapis herbeux. Te rappelles-tu notre voyage sur le Zambèze, Le Hir?

— Parbleu, maître Cornec! j'ai de bonnes raisons pour m'en souvenir. Quel désastre! Dire que nous sommes arrivés trois jours trop tard? Et notre brave capitaine, et monsieur Horace, et monsieur Evariste, et ce bon Postik? que sont-ils devenus???

— Dieu seul le sait! fit en hochant la tête avec cette foi du marin doublé d'un breton Cornec, le maître d'équipage.

— Naturellement, répondit encore celui qu'on appelait Le Hir.

Cette conversation avait lieu sur une petite canonnière à vapeur, remontant de toute la vitesse de son hélice, la Rovouma, fleuve important qui se jette dans l'océan Indien entre dix et onze degrés de latitude australe, et qui semble venir du lac Nyassa.

La journée touchait à sa fin. Le ciel avait cette magnifique et chaude coloration qui semble particulière aux régions tropicales; sur les deux rives du fleuve, des masses de sombre verdure, des fouillis inextricables de mangliers aux feuilles blanches d'un côté, vertes de l'autre, projetant partout leurs branches brunes et rugueuses; des palmiers des tropiques aux frondes gracieuses, aux stipes élancés; et, sur le sol, toutes les classes, toutes les variétés de parasites, depuis le *volubilis* jusqu'aux lianes chamarrées de

fleurs éclatantes, rampaient, montaient, s'enlaçaient, laissant pendre jusque sur les flots l'extrémité de leurs festons mobiles : tout cela formait. avec les oiseaux innombrables, battant l'air de leurs ailes rapides, les singes cachés sous la feuillée, les hippopotames soulevant au-dessus des roseaux leurs muffles hideux, les crocodiles s'abandonnant au fil de l'eau, un tableau vivant et plein de contrastes à damner le peintre le plus habile.

Puis, au-dessus de toutes ces masses verdoyantes, s'estompaient, molles et indécises — car la nuit approchait — les cimes élevées des collines.

La canonnière était montée par trente européens, tous français, presque tous Bretons. Leurs allures étaient celles de bons vivants et de francs matelots. Le pont du petit navire disparaissait littéralement sous des ballots, des amas de vivres et de munitions. Il en était de même à bord de la « daou (1), » qu'une solide remarque attachait au vapeur. Seulement, là, l'équipage — une centaine d'hommes environ — était du plus beau noir et appartenait à cette tourbe cosmopolite qui peuple l'île et la côte de Zanguebar : Hindis, Coptes, Banyans, etc.

Nous avons, trop souvent, eu l'occasion de nous appesantir sur les vices et les défauts de ces rebuts de tous les peuples noirs, que l'explorateur est toujours forcé de traîner après soi, pour ne pas craindre de nous répéter ici.

Nous reviendrons donc à nos Européens.

Maître Cornec et le matelot appelé Le Hir, debout à l'avant de la canonnière, l'œil abrité par le revers de leurs mains calleuses, inspectaient toujours l'immense surface du fleuve où nul remous, nul bouillonnement n'indiquait qu'on dût se garer contre les écueils ou les rapides.

Sur les rives, les massifs exubérants masquaient les demeures des noirs riverains Condés ou Vouabiha.

La nuit allait venir.

En ce moment, deux nouveaux personnages sortirent de la petite cabine située à l'arrière et parurent sur le pont. L'un était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, à la démarche aisée, au visage calme et énergique. Son compagnon, grand, maigre, la barbe et les cheveux tous blancs, paraissait plus âgé.

— La nuit va venir, dit le premier de nos personnages en jetant autour de lui un rapide coup d'œil; et, sur ce fleuve inconnu, avec une remorque à notre suite, il serait imprudent de vouloir continuer notre route.

— Vous avez raison, capitaine. Pourtant, je ne sais quel pressentiment secret me pousse à ne pas perdre une minute. Si nous arrivions trop tard?

— Allons donc, monsieur Carpezac, des doutes! Qu'est donc devenu cette confiance qui vous animait tant autrefois?

Le Gascon hocha la tête.

— Autrefois, dit-il, autrefois est bien différent d'aujourd'hui. J'ai tant souffert depuis cet instant fatal où toute certitude de les revoir s'est évanouie à jamais!... Vous ne les connaissez pas comme je les connais, moi... Kerpewen, la patience, l'énergie; Horace, un être loyal et chevaleresque; Evariste, le meilleur, le plus sûr des amis; Postik, le dévouement fait homme. Je vous ai raconté nos longues courses dans le désert, les dangers, les périls que nous avons bravés ensemble; je vous ai dit comment ils

(1) Barque arabe, dont l'arrière seul est ponté.

m'avaient accueilli, secouru, moi seul, errant, abandonné au milieu des solitudes de l'Afrique. Ensemble, nous pouvions tout, nous eussions tout osé! — Mais qui vous dit que maintenant il en est de même, que le doute, le découragement et surtout la misère, n'ont pas abattu ce courage, cette énergie indomptables?... Ah! il eut mieux valu, pour eux comme pour moi, que ce fort maudit nous eut tous écrasés sous ses ruines.

« Et, maintenant, où sont-ils? continua le Gascon. Peut-être morts, peut-être perdus dans ces déserts sinistres, peut-être prisonniers de quelque sauvage imbécile... Et vous croyez qu'une certitude, si cruelle qu'elle fût, ne vaudrait pas mieux cent fois que ce doute atroce qui me ronge et me torture?... »

— Confiance! dit Georges Le Bihan en lui prenant la main. Vous oubliez que si l'homme ne peut rien, Dieu, lui, peut tout, et que, s'il a décidé de nous réunir à nos amis, quels que soient les dangers qui nous attendent, rien ne pourra entraver sa volonté.

— Merci, ami, dit le Gascon ému; j'ai tant besoin d'espérer!

Et tous deux se turent, et, le regard fixé sur le fleuve, parurent s'absorber dans une seule et même pensée.

Depuis quelques minutes déjà, l'ombre et les ténèbres avaient brusquement succédé aux radieuses clartés du jour. Mais sous les pâles et pures lueurs des étoiles, ces ténèbres allèrent bientôt en s'affaiblissant, et la lune, se levant dans toute sa majesté, inonda le fleuve de ses rayons argentés.

— Faut-il mouiller? demanda alors Cornec, le maître d'équipage.

— Non! dit vivement Carpezac. Puisque la lune se montre si complaisante ce soir, profitons de sa bonne volonté *cap de bious!* n'ous n'arriverons jamais trop tôt.

— Toujours en avant! cria Cornec au mécanicien.

Et, quittant son poste d'observation, il appuya nonchalamment la main sur la roue du gouvernail.

Le petit vapeur filait avec une vitesse de huit nœuds à l'heure. Par son étroite cheminée s'échappaient de noirs tourbillons de fumée qu'éclairaient parfois des myriades d'étincelles, rouges dans la nuit. Son allure avait quelque chose de fantastique et de surnaturel, bien fait pour frapper de terreur les timides riverains de la Rovouma.

Mais quel était ce navire?

Nos lecteurs, qui se souviennent de la première partie de cet ouvrage, reconnaîtront facilement ici la canonnière du yacht l'*Isthme de Panama.* Pour peu qu'ils consultent leurs souvenirs, ils se rappelleront la terrible catastrophe qui assaillit nos courageux explorateurs au moment où ils croyaient toucher au port; ils reverront Kerpewen, Horace, Evariste, Postik, luttant en désespérés contre les sauvages et la famine, et, quittant le vieux fort en ruine, ils suivront Carpezac dans les effrayantes péripéties de sa fuite sur le Zambèze.

Puis, après avoir vu le Gascon cramponné sur son écueil, sonder en désespéré les moindres recoins du fleuve, tressaillir à chaque bruit, ils reviendront avec Gerges Le Bihan, au fort ruiné et assisteront aux vaines et stériles recherches des aventuriers; ils reliront le document trouvé parmi les pierres noircies et carbonisées; ils comprendront pourquoi Carpezac et le jeune lieu-

tenant avaient abandonné le Zambèze pour venir au-devant des explorateurs par la voix qu'ils croyaient la plus sûre.

A Zanzibar, Georges et Carpezac avaient complété leur pacotille, engagé des « Askaris (1) » et des « Pagazis (2); » par un bonheur providentiel, une vingtaine de matelots, reste de l'équipage du brick français, *le Dauphin*, naufragé dans le canal de Mozambique, consentirent à se joindre à l'expédition.

Les engagements, les approvisionnements faits, le yacht, redescendant au sud, était venu mouiller dans la magnifique baie en fer de lance que forme l'embouchure de la Rovouma.

Là, la canonnière à vapeur, la « daou, » achetée à Zanzibar avait été mise à flot, et, abandonnant le yacht qui devait, en attendant de nouveaux ordres, croiser dans l'océan Indien la majeure partie de l'équipage, les noirs s'étaient embarqués pour remonter le fleuve et essayer d'atteindre le lac Nyassa des Maravis, point vers lequel, selon toutes probabilités, s'étaient dirigés les survivants de l'expédition du Zambèze.

On était au mois de janvier, circonstance heureuse, car, à cette époque, le fleuve gonflé par les inondations, grossi de nombreux affluents, desséché pendant l'été, avait un volume d'eau presque égal à celui du Zambèze.

— En route! avait dit Georges Le Bihan en se découvrant respectueusement, et puisse le Tout-Puissant nous protéger.

Et on était parti sans presque savoir où on allait. Mais, de même que, dans la nuit noire, une étoile suffit pour guider le navigateur; l'espérance rayonnait au fond de leurs âmes et leur faisait entrevoir bien proche ce but vers lequel tendaient tous leurs désirs.

A part quelques moments de faiblesse et de découragement — bien excusables si on pense aux difficultés, à la grandeur de l'œuvre qu'ils avaient entreprise — ils espéraient fermement retrouver leurs amis, les sauver de la mort ou de l'esclavage, les venger s'ils avaient péri.

Et, pour de pareils dévouements, que sont les périls et les fatigues?

Et, maintenant que nous avons retracé aussi brièvement que possible ce qu'il importe de connaître pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous allons reprendre notre récit au point où nous l'avons laissé.

* * *

La nuit se faisait de plus en plus sur le fleuve, et la lune, après avoir brillé d'un éclat magique, s'inclinait lentement derrière les montagnes de l'ouest; le murmure des flots venant en clapotant se briser contre les flancs du navire, la voix rauque et stridente de fauves, le cri plaintif d'un oiseau de nuit, le frémissement des herbes et des roseaux agités par la brise étaient les seuls bruits que percevaient les aventuriers.

Bientôt la lune disparut tout à fait et l'obscurité se fit complète et soudaine.

— Stopp! cria le jeune lieutenant.

Le mécanicien arrêta la machine; la canonnière ne filait plus que sur son erre.

(1) « Askaris » : nom donné aux nègres qui, sous le nom de « soldats » composent l'escorte des voyageurs.

(2) « Pagazis » : porteurs.

— Mouille! commanda encore le jeune homme.

Le grincement d'une chaîne, le bruit de l'ancre, tombant dans l'eau effrayèrent toute une famille de flamands roses qui dormait dans les roseaux, puis le silence se fit de nouveau.

A bord de la « Daou, » la même manœuvre avait été exécutée. Des fanaux furent hissés au sommet des mâts et projetèrent dans un faible rayon leur rouge clarté; ici, les hommes gagnèrent leurs hamacs; là, ils s'étendirent pêle-mêle avec les ânes, les chèvres et les moutons au fond de la barque, et bientôt le silence et l'immobilité régnèrent partout.

Seuls, Carpezac et Georges, trop préoccupés pour pouvoir dormir, assis sur les bordages de la canonnière, jouissaient des charmes de cette belle nuit, et égrenaient sur les absents leurs plus douces pensées.

La nuit s'écoula rapidement.

Le petit vapeur avait constamment été tenu sous pression, et lorsque le jour parut brusquement, radieux, sans graduation, les ancres furent levées et le voyage repris.

Le paysage, à cette heure matinale, était splendide. On avait dépassé la région des mangliers, et, à cette triste et sombre verdure, succédait une végétation jeune, riche d'exubérance et de sève. Tout s'éveillait, tout s'animait. A côté des monstrueux et informes hippopotames, des crocodiles étendus sur les bancs de vase, on voyait des milliers d'oiseaux habillés des plus magnifiques couleurs; les troncs flottés qu'entraînait le courant étaient parfois entièrement couverts de ces charmants et singuliers matelots que guettait l'aigle pêcheur, immobile dans l'immensité des cieux.

Le petit vapeur, en déchirant la nappe, claire et unie comme un miroir d'acier, du fleuve, faisait jaillir sous son taille-mer aigu comme un éperon, des millions de globules diamantées.

Les hautes collines qui bordent la Rovouma étaient un cadre digne de ce tableau pittoresque.

— La belle journée, messieurs! fit tout à coup maître Cornec en venant familièrement s'accouder auprès des deux amis. Quoique ce soit une triste chose, pour un marin, de naviguer sur une rivière avec un chaland à la remorque, il faut pourtant rendre aux rivières africaines la justice qu'elles méritent.

— Tu trouves, vieux marsouin? dit Georges en souriant. En effet, reprit-il après un moment de silence, ce sont de bien belles, mais bien terribles rivières, et tel qui s'y engage, l'esprit libre et joyeux, n'est pas sûr de revoir, au retour, les sites, les amis qu'il a salués au départ.

— Bah! riposta le maître d'équipage, des rapides, des gorges comme au Carivoua, à Kébrasaba, on les passe.

— Et les sauvages?... et les balles?... et les flèches?

Le maître retroussa les manches de son *caseau*, et montra des bras musculeux, velus, et terminés par des poings capables d'assommer un bœuf.

— Voilà pour les sauvages! fit-il avec orgueil.

— Naturellement! ajouta Le Hir.

Il est dans la vie réelle des coïncidences bizarres qui prouvent que le hasard, cette divinité aveugle des anciens, est le plus audacieux des romanciers. A peine le matelot achevait-il ces mots, que les rives du fleuve se cou-

vrirent de sauvages à l'aspect féroce, brandissant des lances et des sagaies, poussant des cris forcenés.

C'étaient les Condés.

Le corps nu et admirablement modelé, chargé de tatouages indélébiles, la face couverte d'un masque hideux, obtenu par l'application successive de plusieurs couches d'ocre délayée avec de l'huile ou de la graisse d'hippopotame; les cheveux, où flottaient des plumes, relevés et entourés d'une triple rangée de perles rouges comme du corail; un lambeau de cotonnade ou d'écorce d'arbre autour des reins; les bras, les poignets ornés de bracelets, d'anneaux, ces sauvages étaient vraiment superbes à contempler.

Ils avaient des pauses, des attitudes, qui, pour n'avoir rien d'étudié, d'académique — dans le sens qu'on donne à ce mot dans les ateliers — n'en étaient pas moins magnifiques et eussent fait la fortune d'un peintre ou d'un sculpteur.

L'admiration faisait taire la crainte.

— Quels gaillards! murmura Carpezac malgré lui.

— Oui, quels gaillards! fit Cornec. Mais si nous n'y prenons pas garde, ils pourraient bien nous faire faire connaissance avec les broches et les chaudrons qu'ils préparent à notre intention.

— As pas peur, riposta Le Hir; ils ne nous mangeront pas sans boire un coup.

— La tasse est là.

— Naturellement!

En effet, les « gaillards » de Carpezac témoignaient hautement d'intentions peu pacifiques. Sur un signal, parti on ne sait d'où, les flèches soigneusement effilées et empennées, volèrent et vinrent rebondir en se brisant sur les flancs du vapeur; quelques-unes, « pointées » plus haut, décoiffèrent plusieurs matelots.

Sur la « Daou, » il y eut des blessés, car, chose étrange, les nègres tirent plus volontiers sur leurs frères en couleur que sur les blancs qu'ils croient invulnérables.

— C'est donc sérieux? dit Carpezac.

Une nouvelle décharge de flèches de de sagaies vint lui prouver que, en effet, ce n'était pas une plaisanterie.

— Chauffe! chauffe! cria Georges au mécanicien.

Il espérait se soustraire, par la rapidité de sa course, à la rage de ces agresseurs stupides; mais, au même moment, de toutes les anses, de toutes les criques, que découpait le fleuve, surgirent des pirogues montées par cinq, dix, quelquefois vingt guerriers, et bientôt la canonnière, retardée par sa remorque, se vit entourée de toutes parts, comme un sanglier par une meute famélique, ou plutôt — l'expression est de Cornec — comme une majestueuse baleine par une nuée de voraces marsouins.

D'autres canots parurent à l'arrière : la retraite même n'était plus possible.

— C'est une leçon qu'ils cherchent! dit Georges les poings crispés, l'œil étincelant de colère; car il comprenait qu'une pareille attaque était préméditée et que toute tentative de conciliation serait impossible.

— Ils l'auront, sandis! répondit le Gascon, et complète, je m'en vante.

Sur les deux navires tout était prêt pour recevoir les assaillants. Les deux mitrailleuses furent démasquées et vomirent une pluie de fer et de feu. Déjà

la lutte s'était engagée. Les blancs comptaient sur la supériorité de leurs armes; mais ils n'avaient pas prévu une chose : les Condés possédaient presque tous des fusils, fusils de traite, il est vrai, fusils à pierre, mais qui, dans leurs mains exercées, manquaient rarement le but.

Coup pour coup! balle pour balle!...

Acharnés à la perte des aventuriers, debout dans leurs légères pirogues, les Condés entouraient déjà la canonnière qui, elle-même, disparaissait au milieu d'opaques nuages de fumée qui trouvaient, çà et là, de rouges clartés. Chacun faisait son devoir sans un cri, sans un murmure; seul, maître Cornec se permettait un « hum! » retentissant à chaque sauvage qui tombait sous ses coups.

Tout à coup un choc se produisit à l'avant de la canonnière, qu'il était impossible de diriger au milieu de telles péripéties, et la quille ràcla le sol en faisant crier le sable et le gravier.

Elle venait de s'échouer sur un bas fond.

— Qu'importe! répondit Georges quand on lui apprit cette nouvelle qui compliquait singulièrement la situation. L'important est de nous débarrasser de ces démons. Du cœur donc! avec l'aide du Seigneur nous en viendrons à bout!

Et le combat se continua plus terrible, plus sanglant que jamais. Cependant, du côté des assaillants, le feu se ralentissait singulièrement; bientôt il cessa tout à fait.

— Que se passe-t-il? fit Carpezac qui se pencha à l'arrière du petit navire, essayant de percer les voiles du vapeur accumulées sur les flots.

— Les démons! rugit Cornec au même instant.

Tous, frappés de stupeur, regardèrent.

Comprenant qu'ils ne réussiraient jamais à forcer la canonnière, tous les efforts des Condés s'étaient portés sur la « Daou, » que les « Askaris » défendaient mollement. Quelques instants avant l'échouage du vapeur, la remorque avait été coupée, et la barque dérivait lentement, emportée par le courant.

L'abordage avait été rapide, impétueux, et... peu sanglant. Avec la bravoure qui caractérise cette tourbe qui s'engage au service des caravanes, pendant que les Condés montaient à l'assaut d'un côté, « Askaris » et « Pagazis » se précipitaient à l'eau de l'autre et nageaient, qui vers la rive où les attendaient de nouvelles volées de flèches, de nouvelles décharges de mousqueterie, qui vers la canonnière.

Voilà pourquoi cette dernière avait été abandonnée, voilà pourquoi la « Daou » filait avec le courant, chargée de tous les Condés, pillant la cargaison et s'enivrant déjà de rhum et d'eau-de-vie.

Tout cela avait été rapide comme la pensée.

— Vengeance! crièrent les matelots.

— Arrêtez, au nom du ciel! ordonna Georges.

Mais sa voix ne fut pas écoutée; les deux mitrailleuses, traînées à l'arrière, furent pointées sur la « Daou, » et les détonations se succédèrent sans relâche, calmes, méthodiques.

Les matelots, sûrs de leur vengeance, ne se pressaient plus.

Affolés, les Condés arpentaient le tillac comme des fauves emprisonnés; avec leur imprévoyance habituelle, ils avaient négligé d'attacher leurs

canots, et la « Daou, » qu'ils ne pouvaient diriger, dérivait lentement, les laissant sans défense exposés aux coups de leurs ennemis.

Un seul parti leur restait : se jeter à la nage et essayer d'atteindre la rive. Mais ils n'en eurent pas le temps. Soit que les balles des mitrailleuses eussent traversé les bordages peu épais de la barque arabe et communiqué le feu aux poudres qui y étaient emmagasinées, soit tout autre cause, la « Daou » sauta avec un bruit formidable, lançant au ciel, rougi par l'explosion, des débris incandescents, des corps pantelants et horriblement mutilés.

Le drame était fini.

— Horrible!... horrible!... murmura Georges Le Bihan en prenant sa tête à deux mains.

— C'est la guerre! dit Carpezac.

— Hurrah! criaient en même temps les matelots avec cette satisfaction sauvage de la haine assouvie.

III. — Où Cornec fait un discours. — Toujours les rives du fleuve. — Du rêve du Gascon et d'une charge d'hippopotames.

Quelques rapides foudroyants qu'eussent été les péripéties, les incidents de ce drame terrible, le temps inexorable avait poursuivi son cours, et la journée touchait à son terme quand les aventuriers, par l'explosion de la « Daou, » se virent délivrés de leurs ennemis.

— Aux blessés! cria Georges alors, et sauvons au moins ces malheureux!

La canonnière était toujours échouée sur son banc de sable; mais l'eau était encore assez profonde pour permettre aux deux petits canots de gagner le milieu du fleuve.

Là, le spectacle était horrible : les flots roulaient et des épaves noircies et des corps sanglants et atrocement mutilés. Les « Pagazis, » les « Askaris » s'efforçaient d'approcher de la canonnière, pendant que les noirs Condés, échappés au désastre, se hâtaient d'accoster la rive où ils disparurent bientôt derrière les bambous et les papyrus.

Les pertes des Européens s'élevaient à quatre matelots, et à une vingtaine de noirs tués ou blessés.

Mais les pertes matérielles étaient plus graves encore : la « Daou, » qui renfermait la plus grande partie de leurs richesses, de leurs munitions, la « Daou » n'existait plus.

Carpezac semblait désespéré.

— Que faire? disait-il en étreignant à deux mains son front brûlant; qu faire?... Retourner à Zanzibar compléter nos approvisionnements serait le plus sage; mais que de jours, de mois de perdus! D'un autre côté, le désastre terrible que nous venons d'essuyer sera bientôt connu, et personne ne voudra nous accompagner... Je le répète : que faire?

— Avoir de la confiance, de l'énergie, répondit Georges avec conviction, et l'avenir nous dédommagera du présent. Oui, le premier pas franchi, il serait lâche à nous de reculer. Nous disposons encore d'une centaine d'hommes; si la « Daou » n'existe plus, les vivres, les marchandises, les

armes de la canonnière sont intacts; avec de telles ressources, nous pouvons aller loin.

— Mais la canonnière est échouée...

— Demain, nous la déchargerons et essayons de la renflouer.

— Et les hommes?... Croyez-vous que cet avant-goût des plaisirs du voyage les engagera à nous suivre?

— Ils n'oseront retourner sur leurs pas.

— C'est égal, murmura le Gascon avec dépit, voilà une campagne qui s'annonce bien mal.

— Elle ne s'en terminera que mieux. Que diable, mon cher, comptons un peu sur nous et beaucoup sur Celui qui mène tout en ce monde...

— Vous avez raison, mon ami. *Mordioux!* quelle triste chose que l'amitié puisqu'elle me rend, moi, Carpezac, moi, le Gascon par excellence, aussi mou qu'un enfant!...

Georges ne put retenir un sourire.

— La nuit porte conseil, dit-il; tâchons de prendre un peu de repos, et demain nous examinerons de nouveau la situation.

Le lendemain, quand les premiers rayons du soleil, dorant la surface limpide des flots, éclairèrent cette belle terre d'Afrique, tout l'équipage était sur le pont.

Le paysage était toujours le même : des deux côtés du fleuve, des taillis de bambous, de noirs papyrus, des masses exubérantes de feuillage que le soleil nuançait de lueurs pourpres et radieuses, des montagnes aux molles ondulations, aux croupes chargées de verdure, et, au-dessus, comme une tente immense, un ciel bleu et profond.

Georges eut voulu haranguer l'équipage, mais maître Cornec lui épargna ce soin.

— Mes amis, dit-il en se fourrant une énorme chique de tabac dans le coin de la bouche, savez-vous ce que pense le lieutenant, capitaine pour le moment? Non, n'est-ce pas? Eh bien! voilà ce qu'il vient de me dire!

— « Cornec, mon fils, je croyais avoir sous mes ordres de braves loups de » mer, prêts à se faire casser la tête sans même demander pourquoi; erreur, » mon vieux, je commande à un régiment de « demoiselles, » de marins » d'eau douce en un mot!... »

— Naturellement! dit Le Hir.

Quelques murmures éclatèrent sur le pont.

Cornec reprit :

— « Avec de pareils faillis chiens, » c'est le capitaine qui parle, « je n'ai » qu'un parti à prendre : retourner sur mes pas et laisser Kerpewen et les » autres, si empêtrés qu'ils soient, dans le *mic mac*, s'en déhâler comme ils le » pourront. »

— Naturellement! dit encore Le Hir.

— Toi, fiche-nous pour deux liards de patience.

Et l'orateur jeta un regard de dédain sur les matelots, qui pâlissaient et s'agitaient sourdement.

— « Capitaine, » que j'ai dit, « si vous n'étiez pas mon chef, je vous brise» rais, ni plus ni moins qu'une barre de guindeau hors de service. A preuve » que vous vous trompez, à preuve que vous vous fourrez un mât de misaine » dans l'œil, histoire de remplacer les lunettes, c'est que ces braves garçons

» ne demandent qu'une chose : retrouver leur vrai capitaine pour ne plus » être commandés par un freluquet tel que vous... En attendant, ils vous » obéiront comme à lui... » Pas vrai, les lascars?...

— Naturellement! répondit Le Hir.

— Oui!... oui!... crièrent les hommes en trépignant.

— A l'ouvrage! ajouta Le Hir, le plus enthousiaste des matelots.

— Faites excuse, mon lieutenant, et ne me gardez pas rancune si je vous ai un peu passé au *coaltar*, reprit Cornec en s'approchant de Georges. Mais je les connais, si je ne leur avais pas présenté la chose en douceur, ils n'auraient jamais été propres à rien... Maintenant, ils vous suivront jusqu'au bout du monde.

— Merci! dit Georges en pressant doucement la main brune et calleuse du maître. Oh! je n'avais pas un instant douté d'eux ni de toi!

Et, comprenant qu'il fallait battre le fer pendant qu'il était rouge encore, le jeune capitaine donna ses ordres pour le renflouage du petit navire. Quinze hommes descendirent à terre, bien armés, l'œil au guet, et s'établirent sous l'ombrage d'un magnifique figuier, tandis que les noirs, sous la direction du reste de l'équipage, s'occupaient du déchargement.

Les deux petits canots de la canonnière ne pouvaient suffire; heureusement, quelques pirogues échouées sur la rive furent trouvées et utilisées à propos. Toute la journée ce fut un va et vient continuel; plusieurs fois, des crocodiles qu'on heurtait, des pachydermes troublés dans leurs ébats ou dans le travail d'une digestion difficile, se ruèrent sur les faibles embarcations et faillirent les chavirer; mais c'étaient de minces incidents qui ne prêtaient qu'au rire.

Les Condés ne se montraient plus : la leçon leur avait été profitable.

Vers le soir, toutes les marchandises, tout le matériel de l'expédition étaient à terre; le jour suivant, on démonta la machine, et le petit navire, sensiblement allégé, vide comme un coffre, flotta de nouveau sur les eaux libres.

— Hurrah! crièrent les matelots.

Le remontage de la machine, le chargement, l'embarquement du bois nécessaire au chauffage, car, on comprendra facilement que la petite provision de houille avait vu sa fin depuis longtemps, prirent trois jours encore. Ce ne fut que sept jours après l'attaque des Condés que l'expédition put quitter ce lieu sinistre.

Mais auparavant, les derniers et suprêmes devoirs, — une tombe et une croix! — furent rendus aux victimes de ce triste combat.

— En route! dit alors Georges, et puisse le Seigneur, cette fois, nous être favorable!

— Espérons qu'il en sera ainsi! fit Carpezac.

— Naturellement, ajouta Le Hir.

Et le voyage se continua difficile et périlleux sur ce fleuve encombré de bois flotté, de tapis herbeux, et, en certains endroits, de lentilles d'eau que le taille-mer aigu de la canonnière ne coupait qu'avec difficulté.

Plus loin, des îlots rocheux, des bancs de sable encombrés de larges plantes aquatiques, des massifs d'arbustes épineux, refoulaient brusquement le flot, et divisaient le fleuve en plusieurs branches. L'incertitude des aventuriers était grande : laquelle de ses branches était la bonne? Souvent ils s'engageaient, au risque de s'échouer, dans une de ses impasses, où, grâce

aux branches de toutes sortes, enchevêtrées, enlacées à plusieurs mètres au-dessus de leurs têtes, régnait une obscurité perpétuelle.

C'était une lagune, un misérable affluent, contenant à peine assez d'eau pour faire flotter le canot d'écorce du sauvage.

Il fallait alors faire machine en arrière, ouvrir à grands coups de haches un passage au milieu des roseaux et des bambous, et c'était toujours une perte de temps dont s'indignait Carpezac.

— Bah! lui répondait Cornec, ce n'est pas en courant qu'on arrive le plus vite.

Et Le Hir ajoutait de sa voix la plus flegmatique :

— Naturellement!

Les hommes, eux, se laissaient mener avec cette insouciance superbe, qui fait que le marin se trouve bien partout où il sent sous ses pieds les planches vacillantes d'un navire. Qu'importaient à ces natures énergiques et façonnées aux périls et aux dangers les plus terribles, qu'on les conduisît dans le centre de l'Afrique. Solitude pour solitude, mieux valaient les forêts inondées de lumière, les plaines, les savanes immenses, où l'on respirait à pleins poumons, où l'on se sentait vivre, aux déserts arides et glacés des pôles, images trop visibles de la mort et de la désolation.

Les noirs, « Askaris » et « Pagazis, » ne partageaient pas cette confiance, cette sécurité des matelots; mais, d'une part le danger auquel ils venaient d'échapper, comme par miracle, était encore présent à leur mémoire, et garantissait toute velléité de révolte; de l'autre, la crainte, la terreur que leur inspiraient les Condés étaient telles, que, pour rien au monde, ils eussent consenti à retourner en arrière.

— Ne nous plaignons donc pas, disait l'incorrigible maître d'équipage, tout marche comme sur des roulettes...

— Carrées, naturellement, interrompait Le Hir.

Georges et Carpezac pressaient de tous leurs efforts la marche du petit navire.

Bien des jours se passèrent ainsi.

***

Quand le fleuve courait tout droit à l'avant de la canonnière, Carpezac et Georges, toujours accompagnés de quelques matelots et de l'inévitable Cornec, se faisaient conduire à terre, traversaient les terrains bas et inondés, les forêts vierges encore qui séparent la Rovouma des montagnes, et se plaisaient à chasser les éléphants ou les léopards, ou bien, encore, à collectionner des fleurs et des insectes.

Les naturels se montraient plus civils et moins farouches. C'étaient toujours, sur la rive gauche, des Condés à demi-nus, tatoués comme les insulaires des îles Marquises, et ajoutant encore à leur laideur habituelle par leurs dents limées en pointe, les ornements bizarres rappelant le « pélélé » des Manganyas qu'ils s'introduisaient dans les lèvres; sur la rive droite, des Vouabiha, qui, sous le rapport de la parure, de la « beauté locale, » ne le cédaient en rien à leurs voisins.

Parfois leurs villages se dressaient autour de l'établissement d'un traitant arabe, car les Arabes, détenteurs de tout ce qui peut flatter un sauvage,

fusils de pacotille, perles de toutes nuances, de toutes grosseurs, cotonnades éclatantes, quincailleries, etc..., étaient les seuls rois de cette région.

Ces promenades, en dégourdissant les jambes de nos amis, avaient encore l'avantage de les soustraire aux miasmes pestilentiels qu'exhalaient les terrains marécageux et couverts d'une eau bien vite corrompue par le soleil, qui avoisinaient le fleuve; les détritus végétaux, accumulés un peu partout, étaient une autre cause de fièvre que chassait bien vite l'air pur et relativement frais des hauteurs.

Le pays était toujours charmant et présentait, à chaque pas, des sites, des scèneries à faire pâlir le pinceau le plus audacieux. Qu'on se figure des amas capricieux de maisonnettes aux murs d'argile, de pisé ou de bambous, surmontés comme d'un chapeau chinois de cônes aigus en chaume doré ou en larges feuilles vertes et luisantes comme des feuilles de tôle; des champs immenses où mûrissaient le riz, le chanvre, le millet, le sorgho, etc;... des massifs sveltes et aériens de gracieux élaïs, des sombres murailles d'euphorbes épineux que dominait, çà et là, la tête monstrueuse d'un baobab ou d'un tamarin géant; des clairs « noullahs » courant comme des rubans de cristal et couverts d'hôtes emplumés, parfois d'alligators.

Qu'on ajoute à cela des femmes, des enfants, des vieillards assis sur la lisière des sentiers, ou poursuivant en criant les rares animaux domestiques qui vivent à l'ombre de leurs cases, et on aura un de ces tableaux hantés, pleins d'ombres et de contrastes, mais admirables à force de beauté, de grandeur sauvage.

— Vivadiou! disait le Gascon, on se sent rajeunir au milieu de cette nature superbe. Aussi vrai que je m'appelle Carpezac, quand mon ami Evariste aura construit son chemin de fer, je lui demanderai une place de chef de gare sur la Rovouma.

— S'il le construit jamais! murmura Georges.

— Bah! fit le Gascon qui, maintenant qu'il se voyait lancé à toute vapeur — selon son expression — ne voulait plus voir que les beaux côtés de l'entreprise; si ce gaillard là ne réussit pas, personne ne réussira, c'est moi qui vous le dis...

Georges hocha tristement la tête.

— Vous les croyez morts? poursuivit le Gascon.

— Je m'efforce de penser le contraire, de me persuader, de vous persuader à tous que nous les reverrons; mais...

— Mais vous n'y croyez que par bouffée, et moi aussi, sandis! Cependant, hier j'ai eu un songe que j'ai pris pour un avertissement d'En-Haut. Vous vous en souvenez, par exception, nous campions à terre... Les hommes dormaient; moi, je m'étais retiré à l'écart, près d'un feu à demi-consumé, et, mon fusil entre les jambes, je m'efforçais de lutter contre la somnolence étrange qui s'emparait de tout mon être. Tout à coup, je tressaillis. — Un songe! était-ce bien un songe?... Mes yeux étaient tous grands ouverts, et pourtant le bivac, nos compagnons, tout avait disparu...

« Seul, vous étiez avec moi; nous nous trouvions dans une vaste salle, au milieu d'inconnus. — Soudain quatre hommes percent la foule et se précipitent vers nous en criant : — « Mes frères! » — Miracle! c'étaient Postik, Evariste, Horace, Kerpewen!... C'étaient eux, frais, souriants, dispos, insultant presque par leurs mines radieuses à notre misère, à notre dénûment.

» Et, maintenant, dites si j'ai raison d'espérer?... »

— Songe, mensonge! murmura le jeune lieutenant, frappé malgré lui de ce rêve étrange.

— L'avenir prouvera qui de nous a tort ou raison, répondit Carpezac.

Ils furent interrompus par des cris, les éclats d'une mousquetade bien nourrie. Instinctivement, ils saisirent leurs armes et descendirent la berge du fleuve. Là, le spectacle était horrible. Plusieurs matelots, montés dans le petit « you-you, » s'étaient donné le plaisir de chasser les hippopotames qui pullulaient en cet endroit; ils en avaient harponné un; mais le monstre blessé s'était élancé sur l'embarcation et l'avait broyée dans ses mâchoires puissantes.

Les matelots nageaient de toutes leurs forces vers la canonnière; les pachydermes furieux n'abandonnaient pas la partie; ils surgissaient de tous les côtés à la fois, de tous les bancs de sable, de tous les taillis de bambous et de papyrus; ils entouraient la canonnière, et malgré le fracas de sa machine, malgré les tourbillons de son hélice, essayaient de la culbuter sous leurs assauts furieux.

— Misère de ma vie! s'écria Cornec tout à coup, Le Hir! mon vieux matelot!

— Il est perdu! firent en même temps Georges et Carpezac en voyant le pauvre matelot, à quelques brasses de la chaloupe, d'où les cordes et les perches se tendaient vainement vers lui, poursuivi par le plus furieux des pachydermes, celui-là même que le harpon avait blessé.

Plus prompt que la pensée, Cornec avait déjà épaulé son fusil, et, visant rapidement, il logea dans le crâne du monstre une balle explosible terminée par une pointe d'acier.

Le monstre plongea aussitôt, et le matelot, profitant de ce moment de répit, saisit une des cordes qui pendaient de tous côtés et se hissa sur le pont de la chaloupe avec l'agilité d'un singe ou d'un clown de cirque.

— Ouf! fit maître Cornec en s'essuyant le front.

Cependant, les assaillants, plus nombreux, plus audacieux, battaient de leurs crânes durs comme du granit les flancs du petit navire.

Impossible de le diriger au milieu d'une telle confusion.

— Armez les mitrailleuses! s'écria Carpezac en agitant son chapeau.

L'ordre fut aussitôt exécuté que compris. Bientôt les sifflements sinistres de la mitraille retentirent, et le petit navire disparut dans un nuage opaque de flamme et de fumée.

Jamais pareille chose ne s'était vue sur la Rovouma. Aussi, après un simulacre de résistance, les hippopotames affolés, se hâtèrent de disparaître au plus vite.

— Sauvés! s'écrièrent Georges et Carpezac qui avaient suivi, la sueur de l'angoisse aux tempes, les différentes phases de cette attaque étrange.

Et ils gagnèrent vivement leur canot et de là le vapeur.

A partir de ce point, la Rovouma se rétrécissait considérablement et ne roulait plus qu'un volume d'eau presque insignifiant dans son lit rocailleux; le petit vapeur touchait presqu'à chaque minute, et malgré les radeaux qu'on construisit pour l'alléger de sa cargaison, il devint bientôt évident que la voie fluviale était impossible.

Restait la voie terrestre, et pédestre... il faut le dire.

— Il est de toute évidence, dit Carpezac, que quand bien même — ce dont je doute — la Rovouma nous conduirait au lac Nyassa, nous ne pouvons continuer à la suivre. Déjà son tirant d'eau devient de plus en plus faible, son lit se rétrécit et des rapides, au dire des indigènes, se dressent au loin. Le fleuve impraticable, il nous reste la voie de terre.

— Par malheur, nos pauvres ânes ont péri sur la « Daou. »

— Un ennui de moins, sauf votre respect, interrompit Cornec. La « tsetsé » ou quelque vampire *alalogue* nous en aurait promptement débarrassé. D'ailleurs, les nègres sont là : — bêtes de somme si l'on veut; mais ils ne sont bons qu'à ça...

— Naturellement! ajouta Le Hir...

La chose ainsi convenue, on abandonna le pauvre navire sans trop oser espérer le retrouver au retour, et, quittant le fleuve, l'expédition s'enfonça dans les jungles impénétrables, où un étroit sentier, creusé par le passage des caravanes, et bordé de buissons épineux, d'arbres étendant horizontalement leurs branches dures et noueuses, leurs lacis de lianes qu'il fallait abattre à grands coups de haches pour s'ouvrir un passage, se dirigea en droite ligne vers le Nyassa des Maravis.

Cependant, au milieu de ces fouillis de jungles et de forêts, de collines et de marécages, il se rencontrait de belles et vastes plaines, où, à l'ombre d'un feuillage protecteur, germaient les moissons, s'élevaient des villages populeux et bien défendus. Mais, presque partout, l'anarchie et la désolation étaient permanentes; chaque bourgade, indépendante, jalonait et fomentait la ruine d'une autre bourgade. Ce n'étaient que batailles et razzias. Condés luttaient contre Condés ici; Voubiha contre Condés là; Mazitous contre Vouabiha ailleurs; Arabes contre tous.

Aussi, en certains endroits, on ne marchait qu'au milieu de ruines et de décombres; on foulait aux pieds et des os déjà blanchis par les années, et des cadavres frais encore.

Pour compléter cette scène horrible, des vases brisés, des ballots éventrés, des fers hideux, des fourches d'esclavage auxquelles adhéraient parfois un membre putréfié, un reste de squelette, jonchaient partout le sol.

Ce ne fut qu'à force de prudence, en opposant la ruse à la violence, la générosité à l'avarice, que les aventuriers purent échapper aux mille embûches dirigées contre eux, aux troupes de bandits et de pillards qui battaient sans cesse le pays.

Heureusement, leur qualité de blancs était une sauve-garde toute-puissante auprès des Arabes qui commandaient dans ces régions.

— Triste pays que cette Afrique! murmurait Georges qui, moins rompu que le Gascon à cette vie de misère et de déception, sentait la colère le gagner; et combien sont lâches et vils les hommes qui abusent de leur force, de leur éducation, de la supériorité de leurs armes pour commettre de telles iniquités.

— Distinguons! reprit imperturbablement le Gascon. Avant d'accuser les métis, les Arabes, voyons un peu quels sont ces peuples pour lesquels s'enflamme votre indignation. Si vil que soit l'Arabe, un semblant de religion, l'élève encore au-dessus de la brute, et la brute, c'est le nègre voleur, lâche, paresseux qui ne connaît rien que les jouissances grossières et toutes matérielles. « Oh! je sais bien ce que vous allez me dire; vous allez me citer un

magnifique roman, une plainte émue qui nous vint d'au-delà de l'Atlantique : *La Case de l'Oncle Tom*. Mais remarquez-le bien, les héros de ce roman sont presque tous nés dans l'esclavage : ce sont des mulâtres, des quarterones; ils ont une éducation quelconque, ils savent penser; et quand l'homme a la juste notion du bien et du mal, il touche à sa régénération...

« Ici, rien!... »

— Alors, fit Georges impatienté, vous êtes pour l'esclavage qui, ajouta-t-il avec un sourire ironique, a fait de pauvres nègres des héros de roman.

— Non, Dieu m'en garde! mais, si j'étais appelé à guérir cette plaie hideuse, je n'hésiterais pas quant au remède...

— Et ce remède?...

— De même que les médecins traitent le poison par le poison, je guérirai l'esclavage par l'esclavage.

— Mais comment? interrogea Georges qui tenta vainement de comprendre cette réponse qu'il prit pour un paradoxe.

— Je vous le dirai plus tard.

III. — Vers le lac Nyassa. — Révolte et fermeté. — Une scene comique. — Le lac et la famille Trustée.

Ces conversations fréquentes et répétées qui trompaient les longues heures du voyage, étaient impuissantes à chasser de l'esprit de Georges les appréhensions, les doutes terribles qui l'assiégeaient. En effet, il était impossible de le nier, on allait à l'aventure : le document trouvé dans les ruines du fort portait bien que Kerpowen et ses amis tenteraient l'impossible pour s'approcher des grands lacs; mais, ces lacs, les atteindraient-ils?

Pour Carpezac, rien maintenant ne venait troubler sa robuste confiance.

— Au Nyassa, *sandis!* disait-il. Là, nous aurons des détails. La présence des blancs est un fait qui ne saurait céler, car il est trop rare. Les Arabes nous renseigneront, et, s'il le faut, nous pousserons jusqu'à « Livingstonia » (1).

— Et si nous n'apprenons rien, même à « Livingstonia? »

— Nous irons tout droit devant nous, *sandis!* dussions-nous marcher sans nous arrêter jusqu'aux rivers de l'Atlantique.

Les voyageurs tournaient maintenant le dos à la Rovouma et descendaient au sud. A mesure qu'ils approchaient du lac, la contrée plus humide, fertilisée par de nombreux canaux, qui, pour ne devoir rien à la main de l'homme, n'en remplissaient pas moins leur mission bienfaisante, se paraient de toutes les merveilles de la végétation tropicale.

Les naturels aussi se montraient plus industrieux; à chaque pas les voyageurs apercevaient soit une forge où, sans enclume, sans autres marteaux que des petites masses de fer traversées par un lien d'osier remplaçant le manche, sans autre soufflet qu'une peau de bouc gonflée d'air, et munie d'un tube en terre cuite bien vite vitrifiée par les flammes, les émules de Vulcain confectionnaient des fers de houes, de bêches, de lances, des couteaux, etc., soit une réunion de femmes modelant, en babillant, l'argile qui,

(1) Station de missionnaires anglais établie au cap Mac Léar, sur le Nyassa.

sous leurs mains savantes, se transformait rapidement en vases, en cruches, en jarres de toutes les formes, de toutes les espèces.

Les cases étaient plus propres et plus spacieuses; à l'intérieur les décorations, les ustensiles de ménage rangés en bon ordre, les espèces de lits de camp élevés au-dessus du sol et destinés au repos, prouvaient que ces peuples étaient en quelque sorte supérieurs à ceux du centre.

— Ils ont au moins une industrie, dit Georges, et quoique stationnaire depuis des milliers d'années peut-être, cette industrie prouve qu'ils sont susceptibles d'éducation.

— Et presque l'idée de la décence, riposta Carpezac; car quoique la nudité soit à peu près générale, les étoffes sont prisées et estimées très-haut ici... Mais explique qui voudra cette chose bizarre : l'habillement semble marcher en sens inverse de l'abondance des étoffes.

— C'est qu'ils gardent leurs *frusques* pour le dimanche, intervint Cornec.

— Naturellement! dit Le Hir.

Soixante-quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de la côte, le 7 janvier 187..., on était donc au 22 mars de la même année. Après avoir escaladé des collines, plongé au fond de ravins ténébreux pour émerger sur de nouvelles croupes, traversé des marais et des rivières, serpenté au milieu de forêts dévastées par les rhinocéros et les éléphants, les aventuriers se trouvèrent, le 1er avril, en vue des hautes montagnes qui semblent enserrer le Nyassa de toutes parts, comme pour en défendre l'approche aux étrangers.

Le cœur de Georges battait à tout rompre dans sa poitrine.

— Encore quelques jours, murmura-t-il, et nos doutes seront dissipés, et nous saurons si nous pouvons espérer de revoir nos amis, ou s'il ne nous reste que la triste et stérile satisfaction de prier sur leurs tombes. Oh! que les heures vont me paraître longues!...

Carpezac, lui-même, était ému.

— Un dernier effort, *vivadiou!* dit-il brusquement, et nous y sommes.

A cet ordre, les « Pagazis » jetèrent leurs charges, et, évidemment soutenus par les « Askaris, » refusèrent de faire un pas de plus.

— Qu'est-ce ceci?... une rébellion!... s'écria Carpezac d'une voix tonnante. Et pourquoi refusez-vous d'avancer?

— Mazitous! répondirent les hommes en faisant allusion à ces peuplades cruelles qui, établies sur les côtes occidentales du Nyassa, entre ce lac et le Banngouéolo, sont la terreur des Africains.

Carpezac haussa les épaules.

— Vous êtes payés pour nous conduire jusqu'au Nyassa, dit-il.

— Mais pas plus loin, et nous y sommes, répondit un « Askari. »

Carpezac sentait la colère le gagner; il tourmentait avec agitation la crosse de son revolver et se demandait s'il ne devait pas faire sauter la cervelle au misérable pour intimider les autres.

— Ecoutez, reprit-il d'une voix sourde, vous voulez partir, vous êtes libres. Mais, comme je ne vous laisserai pas emporter une aune de cotonnade, comme les armes que vous détenez m'appartiennent, vous vous trouverez sans marchandise pour payer le « mkonngo, » sans un fusil pour vous défendre. La mort par la famine, ou l'esclavage, voilà quel sera le salaire de votre lâche défection... Maintenant partez, je vous souhaite le bon soir.

Les noirs virent bien à l'air du Gascon qu'il ne plaisantait pas.

— Au contraire, dit-il encore, si vous consentez à nous suivre, je vous donne ma parole que chaque jour qui vous éloignera du Nyassa verra votre solde se doubler... Décidez.

Et il s'en fut rejoindre Georges et les matelots, qui, le fusil à la main, se tenaient prêts à toute éventualité.

Les noirs se concertaient à voix basse; la journée s'écoula avant que ce débat orageux eut un terme.

Au matin suivant, ils revinrent d'eux-mêmes prendre leurs charges.

— A la bonne heure! dit Carpezac.

— C'était un « poisson d'avril! » s'écria Cornec en riant aux éclats.

On arriva bientôt près d'un petit village défendu par une solide estacade de bois de teck et percée de meurtrières étroites. Le chef de ce village était un petit vieillard grisonnant déjà et plus semblable à un singe qu'à un homme. A l'entrée des voyageurs, un solide gourdin à la main, il était en train d'administrer quelques reproches touchants à sa principale épouse, laquelle avait audacieusement abusé de sa confiance en lui *chippant* un magnifique collier de perles.

Il était temps que la scène se terminât. La « dame, » assez jeune, assez jolie pour une négresse, ployait sous les coups. Son « pélélé » brisé et pendant allongeait affreusement sa lèvre; tout son corps était couvert de sang.

— Eh quoi, vieux! y a de la brouille dans le ménage! s'écria Cornec qui fit pirouetter le majestueux personnage comme une toupie d'Allemagne et l'envoya rouler, tout meurtri, de l'autre côté de la case. Allons, qu'on s'embrasse et que ça finisse!...

Le chef se releva en criant et bondit au-dehors. Quelques instants après une centaine de sauvages, horribles, tatoués des pieds à la tête, armés de lances et de fusils, entouraient la case.

— Tu as fait un beau coup! dit Georges avec humeur. Avant dix minutes nous serons tous massacrés!...

— As pas peur! fit le matelot.

Et, défaisant un magnifique foulard rouge qu'il portait au cou, il l'enroula comme un turban autour du crâne rasé de la « dame, » et, la considérant un instant, l'embrassa sur les deux joues.

— Vrai, ça fait plaisir!... fit-il avec satisfaction.

A cet acte d'une bouffonnerie incroyable, les aventuriers ne purent retenir un immense éclat de rire qui se communiqua aux sauvages. Kanyiara, le chef, voyant que les présents continuaient à pleuvoir sur son infortunée compagne, car chacun voulait ajouter quelque chose au cadeau du maître, jeta son bâton et entra dans la case.

La paix était conclue. Un petit baril d'eau-de-vie que les officiers de Kanyiara apportèrent la cimenta encore, et Georges et Carpezac se virent forcés d'ajouter quelques bouteilles de rhum pour la rendre indissoluble.

Une heure après, tout le monde était ivre : chef, soldats, officiers, tout le monde se livrait aux douceurs d'une danse qui, à juste titre, eut pu passer pour un sabbat. Les trompettes, les tambours, les cornes hurlaient, tonnaient, beuglaient, et, au milieu de nuages de poussière, de robustes guerriers, de noires almées sautaient, pirouettaient, tourbillonnaient comme des êtres fantastiques.

Georges et Carpezac, riant aux éclats, furent forcés d'abandonner la place; les parfums énergiques qui s'exhalaient de tous ces corps échauffés, oints de graisse et d'huile fétide leur prenaient à la gorge et les suffoquaient. Il fallait être matelot pour respirer dans une telle atmosphère.

Tant qu'à Kanyiara, toute la journée il fut invisible. Retiré dans une case, un pot de « pommbé, » pour oreiller un sac de maïs lourd comme une enclume en guise d'édredon sur la poitrine, il savourait en égoïste le rhum qu'il avait dérobé, n'alternant les bouffées de sa pipe que par les fréquentes accolades qu'il donnait à sa chère bouteille.

— Malheureuse race, disait Georges en secouant la tête. Dites-moi un peu ce qui en résulterait si un parti d'Arabes ou de Mazitous envahissait le village?

— Ils seraient tous tués ou emmenés en esclavage, parbleu! répondit le Gascon. Je ne les plaindrai pas, car ils n'ont de l'homme que le visage, et encore!... le reste appartient à la brute.

— Vous êtes sévère, ami.

— Je suis juste, *vivadiou!* Cependant j'ajouterai que la faute en est moins à ces pauvres diables qu'à leur éducation.

— Qu'entendez-vous par là?

— Ce que j'entends! je vous ai dernièrement parlé du seul remède possible contre l'esclavage, et je vous ai même dit que le fléau se guérirait par le fléau. Au fond, ce n'est pas tellement paradoxal que ça en a l'air. Tous les Etats civilisés ont des esclaves.

— Quels esclaves?...

— Les soldats, *sandis*! Les soldats que les gouvernements n'achètent pas, mais prennent; distinction qui ne se fera pas ici. En effet, je suppose une compagnie formée pour l'exploitation des richesses naturelles de l'Afrique, le défrichement des forêts vierges, il lui faut naturellement des travailleurs; mais, comme les travailleurs ne se louent pas ici, mais se vendent, elle en achète.

« Eh bien! qui empêche que, au bout d'un certain temps, cinq ans, par exemple, ces nègres ne soient rendus à la liberté? Habitués au travail, instruits par leurs maîtres, régénérés par la religion, ils resteront ce qu'on les aura faits. Leurs cases se grouperont autour des établissements et finiront par former des villes où la civilisation règnera sans partage, et les enfants de ces anciens esclaves, instruits, moralisés dès le berceau, ne conserveront plus que pour le haïr le souvenir de la tâche originelle qui pesait si lourdement sur le front de leurs pères... Je dois ajouter que, si j'ai développé cette idée, elle ne m'appartient pas entièrement.

— C'est un rêve bien audacieux; mais ce n'est qu'un rêve.

— Il se réalisera un jour, répondit le Gascon avec conviction.

* * *

Le lendemain fut tout entier consacré à une réception d'apparat. Kanyiara vêtu d'une jupe d'herbe tissée, une pièce de cotonnade rouge et blanche, négligemment jetée sur ses épaules, un chapeau de liége sur sa tête laineuse, les pieds enfouis dans une paire de bottes à l'écuyère, reçut les voyageurs

du haut du tertre ombragé qui lui servait de trône et écouta leurs humbles demandes.

Celles-ci tendaient uniquement à obtenir des volailles, des chèvres et des céréales.

Il paraît que la conversation desséchait passablement le gosier du chef, car, tant que dura la conférence, sa principale épouse lui versait à pleins gobelets le rhum des aventuriers.

Si copieuse que fût la rasade, Kanyiara l'avalait comme de l'eau claire sans se permettre une grimace, souriant même tendrement à son échanson.

— Une femme que j'ai payée dix vaches, dit-il aux aventuriers.

— Elle ne doit t'en être que plus chère, vieux! riposta Cornec quand l' « Askari, » faisant les fonctions d'interprète, eut traduit ces paroles.

Enfin, chargés de vivres, emmenant un bœuf et deux vaches que Kanyiara, en sa qualité d' « ami des blancs » leur avait vendus le plus cher possible, les aventuriers purent prendre congé de cette majesté excentrique, et commencer l'escalade des collines et des montagnes, au centre desquelles dort le Nyassa.

Cette marche fut rude et périlleuse. Pas de route, mais de nombreux sentiers s'enchevêtrant, se croisant comme des fils embrouillés, dominant parfois l'abîme à des hauteurs qui donnaient le vertige.

Au fond de ces ravins que traversait un tronc branlant suspendu parfois par des lianes aux arbres voisins, la végétation était admirable de puissance et de beauté. Jamais un rayon de jour ne traversait les dômes verdoyants et frémissants que formaient les cimes de ces arbres inconnus, dans nos contrées tempérées. Parfois un phyton gigantesque déroulait nonchalamment ses anneaux sur les rochers et ouvrait en bâillant son énorme mâchoire; parfois c'étaient des vipères, des serpents de la petite espèce qui se glissaient parmi les broussailles et froissaient les feuilles sèches; plus loin, les rugissements d'un lion troublaient les échos des monts; une harde de gracieuses antilopes fuyait sous les branches, tandis que les éléphants, les rhinocéros parcouraient les jungles, brisant, dévastant tout sur leur passage.

Puis, dans les cieux clairs et radieux planaient les aigles, les vautours, toujours prêts à plonger avec la rapidité d'un boulet sur la proie désirée. Les oiseaux plus petits, plus timides, mais plus éclatants de parure, se cachaient sous le feuillage, d'où leurs notes, admirablement timbrées, leurs modulations harmonieuses, tombaient comme une musique céleste.

Parvenu au sommet des monts, Cornec, qui grimpait le premier avec l'agilité d'un gabier consommé, s'arrêta et souleva son chapeau.

— Hurrah! cria-t-il; hurrah pour le Nyassa.

— Hurrah! répétèrent ses compagnons.

Ils venaient d'apercevoir le lac.

Du haut des montagnes, leurs regards planaient libres et sans entrave sur cette magnifique nappe d'eau qui semblait emprunter sa couleur céleste aux cieux qu'elle réfléchissait. On eût dit un immense miroir dont les montagnes étaient le cadre.

Les monts, s'infléchissant en rampes nombreuses, semblaient former au lac plusieurs rivages; et, en certains endroits, les masses de feuillage qui le bordaient se confondaient tellement avec lui qu'on ne pouvait savoir où il finissait.

Des petites lames molles et poudrées de paillettes d'or venaient, en clapotant, se briser contre les rochers, au pied des caps élevés, ou mourir, après une plainte prolongée, au fond des golfes, des baies aux grands horizons bleuâtres.

Georges et Carpezac joignaient les mains avec admiration : ils se sentaient petits, chétifs, nuls devant cet aspect grandiose qui marquent comme d'un sceau indélébile les œuvres sublimes du Créateur.

Cependant, secouant peu à peu cette émotion, qui les « empoignait, » ils parvinrent à détourner la tête.

— Spectacle sublime en vérité, dit le Gascon. Il n'y a que l'Afrique pour offrir de telles merveilles. L'Asie est magnifique aussi, j'en conviens ; mais dans ses palais, dans ses mosquées, ses minarets qui semblent si bien faits pour son paysage enchanteur, la main de l'homme se voit : ici, tout appartient à Dieu.

— Vous parlez comme un curé ou un maître d'école, interrompit Cornec. C'est presque aussi beau que la mer, un jour de calme, s'entend ; car toutes vos merveilles ne valent pas l'Océan en fureur.

— Et si je te disais que ce lac a aussi ses tempêtes, ses bourrasques furieuses, soudaines, aussi redoutables que celles de l'Océan...

— Allons donc ! fit Le Hir en haussant les épaules. Votre lac, sauf votre respect, n'est ni plus ni moins qu'une cuve... Un enfant ne saurait s'y noyer...

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous raconter la découverte de ce lac, de vous parler du célèbre explorateur qui le premier osa contempler ses flots bleus, dit Carpezac à Georges. Vous savez tout cela, mieux peut-être, à coup sûr aussi bien que moi.

— Mais, nous nous sommes aussi ignorants que des carpes, interrompit Cornec.

— C'est juste. Le lac Nyassa des Maravis fut découvert par Livingstone, le 16 septembre 1859 (1). Ce lac est presque aussi grand que le Tanganyika, mais plus large et paraît renfermer un nombre plus considérable d'îles. Ce fut en remontant la Shiré, affluent du Zambèze, que Livingstone parvint au lac.

Un drôle de nom, *dix... vingt... tonnes !...* interrompit Le Hir.

— Pas plus drôle qu'un autre, ami Le Hir. L'homme dont je te parle est aujourd'hui légendaire en Afrique. Ses conquêtes toutes pacifiques, toutes de persuasion lui ont valu le respect et l'admiration de tous. Et, en attendant que la postérité lui rende un jour la justice qui lui est due, l'Angleterre lui a accordé la distinction la plus flatteuse : un tombeau à Westminster.

— Il est donc mort ?

— Dieu seul est immortel, ami. Après avoir fourni la plus belle carrière que le voyageur puisse envier, après avoir parcouru l'Afrique dans tous ses sens, fait à lui seul plus de découvertes que vingt autres ensemble, il a succombé à Tchitambo, au sud du lac Banngouéolo, le 1er mai 1873. Ses premières explorations dataient de 1840.

— Le docteur a revu plusieurs fois ce lac ? reprit Georges.

(1) D'après les notes de D. Livingstone, il paraîtrait qu'un voyageur allemand atteignit le Nyassa le 19 novembre 1859. *Voyez le Zambèze et ses affluents*, librairie Hachette.

— Les souffrances des malheureux riverains, livrés sans défense aux marchands de chair humaine, enflammaient d'indignation son cœur généreux, et sa présence n'a pas toujours été inutile pour ces pauvres diables (1). Mais il est temps de partir.

Ils jetèrent encore un regard sur le magnifique décor qui s'accusait nettement à leurs yeux baigné d'une lumière éblouissante. Après avoir joui de l'ensemble, ils examinaient les détails, ces caps habillés de lianes et couronnés de forêts verdoyantes, ces îles qui semblaient des jardins délicieux, ces sombres cavernes que le flot battait en brèche, ces rochers aux formes bizarres et capricieuses, ces maisonnettes des indigènes aux murs de boue, aux toits d'or...

Tout à coup Le Hir poussa un cri.

— Là, dit-il, une « cambuse! »

Tous les regards se dirigèrent vers le point qu'indiquait la main du matelot. Quelle ne fut pas la surprise des aventuriers en apercevant là l'immense enceinte d'un établissement européen! Les maisons en pierre, la disposition des cours et des jardins, les champs cultivés, enfin le bétail qu'on voyait un peu partout ne laissaient de place à aucun doute.

Ce ne pouvaient être des Arabes qui rarement s'installent d'une manière stable et définitive, préférant adopter les usages et la manière de vivre des indigènes.

— Anglais ou Français? demanda Georges.

— Anglais, j'en jurerais! répondit Carpezac. D'ailleurs, en nous hâtant un peu, nous ne tarderons pas à le savoir. En route, les enfants!

Les noirs reprirent leurs fardeaux et la caravane dégringola vivement cette chaîne de collines qu'elle avait eu tant de peine à gravir.

Quelques heures après, au moment où la nuit tombait, la caravane forçait presque les portes de l'établissement et pénétrait comme une avalanche, malgré les hurlements des dogues, les cris des noirs serviteurs, dans la cour principale.

A ce fracas épouvantable, une porte s'ouvrit et trois hommes, le visage complètement brûlé par le soleil, mais ayant la mine et la démarche d'Européens, parurent sous la véranda.

Ils tenaient des revolvers à la main; d'énormes dogues les suivaient.

— Que signifie tout ce tapage?... La maison est-elle attaquée? fit le plus âgé avec cet accent lent et calme qui a caractérisé, caractérise et caractérisera toujours les fils de la libre Angleterre.

— France! répondit Cornec.

Le premier mouvement du Gascon fut de sauter au cou de celui qui révélait ainsi sa nationalité. Mais il s'arrêta à temps; il comprit que cet homme était un Anglais, et ce fut à pas comptés, calme en apparence, mais le cœur étrangement ému, qu'il s'avança la main de Georges dans la sienne.

Tous deux connaissaient l'anglais. Tant qu'aux matelots, ils savaient dire pain, vin, tabac, eau-de-vie, dans toutes les langues qui se parlent et même dans celles qui ne se parlent pas : c'était suffisant.

(1) Pour se faire une idée de l'importance qu'ont eu les découvertes de Livings'one, il faut lire les trois livres de ce célèbre voyageur : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique Australe*, *Explorations du Zambèze et de ses affluents*, etc.; enfin, le *dernier journal*.

La présentation eut lieu dans toutes ses règles avec un tact, une politesse qui, eu égard à la circonstance, à la latitude sous laquelle on se trouvait, eussent pu paraître bien risibles à tout autre qu'à *John Bull*; — mais *John Bull* ne rit jamais des formes.

Les aventuriers apprirent alors que leur hôte se nommait Williams Trustee, que les deux gaillards qui l'accompagnaient étaient ses fils, Edouard et Harry, et que tous trois s'étaient faits planteurs, défricheurs, traitants dans ces régions perdues.

Leur « histoire » était toute simple. M. Trustee était riche jadis; des spéculations insensées le ruinèrent. Un seul lien le rattachait à l'Angleterre : sa femme, et la mort avait brisé ce lien... Ce fut alors qu'il songea à s'expatrier, à demander à de nouveaux climats la fortune qu'il avait perdue; l'Amérique était usée, l'Australie lui paraissait trop éloignée : restait l'Afrique; mais quelle partie choisir?

Justement, à cette époque, l'Angleterre, se rendant aux vœux exprimés par Livingstone, et regrettant l'abandon de la mission fondée jadis sur la Shiré, venait d'établir au cap Mac Léar, sur le Nyassa, une colonie mi-partie apostolique, mi-partie mercantile.

On lui donna le nom du célèbre « découvreur » « Livingstonia... »

— Allons-nous établir sur le Nyassa! avait dit l'Anglais à ses fils.

Et ils étaient partis. Fondé depuis un an à peine, leur établissement était en pleine voie de prospérité. Les noirs qui les servaient, les travailleurs qui défrichaient leurs champs, qui portaient leurs produits à la côte étaient des malheureux rachetés de l'esclavage par les soins des missionnaires anglais. Bien armés, bien approvisionnés, ils étaient en état de communiquer avec la mission du cap Mac Léar, de résister à toute tentative malveillante; leur fortune s'accroissait chaque jour, et, avant que de longues années se soient écoulées, ils avaient l'espérance de revoir leur patrie.

C'était bien là l'esprit audacieux et hardi des Anglais, qui n'épouvantent ni les périls ni les difficultés, une fois qu'ils se sont logé un projet quelconque dans la cervelle.

IV. — Où nos amis espèrent enfin mettre le pied sur la piste. — La plaine des morts. — La soif.

Tous ces détails, comme on le pense, ne furent pas donnés dans la cour, mais bien dans le salon, un vrai *salon* orné de meubles européens, décoré de lustres, de tableaux, de panoplies d'armes indigènes, en face d'une table servie avec tout le « comfort » britannique, en vidant des flacons de véritable Champagne.

Nos amis croyaient rêver.

Aucune question ne leur fut adressée; on ne leur demanda pas d'où ils venaient, où ils allaient. Carpezac comprenait cette réserve; mais il lui importait d'avoir des renseignements et ce n'était pas en se taisant qu'il les obtiendraient.

Réclamant donc un moment de silence, il raconta à ses hôtes cette merveilleuse odyssée qui avait commencé sur les rives de l'Atlantique, pour se

terminer, après une foule d'aventures, de péripéties, sur le bas Zambèze à quelques lieues de Tété; il parla de ses projets, de ses espérances, et termina en priant William Trustee de lui dire s'il n'avait rien appris touchant ses amis.

— Car, dit-il, tout porte à croire que — après avoir fait sauter le vieux fort du Zambèze — ils se sont dirigés sur le Nyassa, et Kerpewen et Horace du Bellay, sont des gaillards trop résolus pour ne pas avoir un peu fait parler d'eux.

L'Anglais demeura un moment pensif.

— Je suppose, fit-il après un instant, que ces *gentlemen* étaient accompagnés?

— Il leur restait une cinquantaine d'hommes, peut-être moins, peut-être plus.

— Edouard, dites à ce *gentlemen* ce que vous savez.

— C'est bien court, répondit le jeune homme. M'étant dernièrement rendu au Banngouéolo, j'appris qu'il venait d'être le théâtre d'une lutte terrible entre les Arabes et une caravane d'Européens. Complètement dépouillés depuis longtemps, ces derniers n'avaient pu acquitter le « mhonngo « ou droit de passage. C'est ce qui avait amené le conflit. Les Arabes, liés par leurs intérêts, s'étaient vus forcés de se joindre aux indigènes, mais cette lâche coopération leur coûta cher; car les blancs s'emparèrent d'une des « Daous » qu'ils venaient de faire construire à grands frais et s'échappèrent avec.

— Parbleu! s'écria le Gascon enthousiasmé, il est inutile de les chercher ailleurs! je reconnais Kerpewen à ce coup de main hardi. Au lac Banngouéolo, sandis! c'est là que nous les retrouverons...

— Vous avez raison, ajouta Georges. Non, le doute n'est plus permis; ils sont là!...

— A votre réussite alors, dit galamment l'amphytrion.

Le *toast* fut accepté. Le Champagne moussa et déborda des coupes de cristal, et des souhaits enthousiastes acclamèrent la prochaine réussite des aventuriers. Ceux-ci ne purent se dispenser de répondre par quelques paroles aimables, qui amenèrent naturellement de nouveaux *toasts;* bref, comme disait Cornec, on était un peu « ému » en sortant de table.

Une heure après, les aventuriers, couchés dans des lits bien blancs, luxe qu'ils avaient presque oublié, s'endormaient, bercés par les plus doux songes.

Le lendemain ils visitèrent l'établissement, achetèrent aux Anglais, aussi bons commerçants qu'hôtes aimables, ce qui manquait à leurs approvisionnements, et, le troisième jour, se décidèrent, non sans quelques regrets, à reprendre leur éternel voyage.

Un petit lougre, construit par Trustee père et fils et chargé à couler bas, les attendait pour traverser le lac. Les hommes s'embarquèrent les premiers, puis les aventuriers.

— Méfiez-vous des Arabes, leur dit Edouard; ils ont juré de se venger de l'échec que leur ont infligé les Européens.

— Soyez tranquilles! répondit Carpezac; on veillera.

Comme dernière attention; William Trustee leur prêta deux noirs, nommés Sam et Joë, qui devaient les conduire au Banngouéolo.

On se serra une dernière fois la main, on jura de se revoir au retour, et...

Quelques minutes après, la brise gonflait les deux voiles du lougre, et les aventuriers, jetant un dernier regard sur cette maison hospitalière, se sentirent de nouveau emportés vers le mystérieux inconnu.

— Adieu à la vie civilisée! murmura Georges, adieu à cette demeure hospitalière qui a été pour nous ce qu'est l'oasis pour le voyageur fatigué par les sables brûlants du désert... Qui sait si cette halte délicieuse n'est pas la dernière de notre voyage?... Qui sait si nous reverrons jamais ces braves gens?...

— Trève de sensibilité! dit Carpezac, chez qui, depuis qu'il se croyait assuré de revoir ses amis, le naturel Gascon avait repris le dessus. Oubliez-vous que l'Afrique me connaît, que c'est une vieille amie, que j'ai vue sous toutes ses formes, sous tous ses aspects?... Tenez... jetez les yeux autour de vous et vous sentirez toutes vos angoisses, toutes vos inquiétudes se fondre en un seul sentiment : l'admiration...

Carpezac parlait d'or. Jamais scène ne fut plus digne d'attirer les regards enthousiastes que celle que le Créateur déroulait si complaisamment à leurs yeux. Le lac s'offrait partout calme, uniforme, à peine ridé par une brise légère qui soulevait des petites vagues, étincelant chaque fois qu'un rayon les frappait; d'un bleu céleste partout où il s'étalait librement, sa couleur devenait plus foncée dans les chenaux des îles, au pied des caps et des rochers; les buissons de papyrus et de bambous auxquels se mariaient les larges nénuphars, les fleurs les plus éclatantes, les taillis d'un vert tendre ou d'un rouge foncé; les forêts couvrant les pentes des montagnes étaient un cadre digne d'un tel sujet.

Par-ci, par-là, quelques pirogues glissant de toute la vitesse de leurs pagaies, poursuivies par d'horribles hippopotames, les rois des lacs et des rivières de l'Afrique, ou par des crocodiles ouvrant une gueule démesurée au loin des « Daous » arabes chargées de malheureux, meurtris, enchaînés, étaient les objets saillants sur lesquels s'arrêtaient les yeux des explorateurs.

Après une traversée heureuse et agréable — le lac, parfois si terrible, si tumultueux, s'était fait calme et souriant comme s'il eût compris qu'il avait l'honneur de porter des blancs — les aventuriers débarquèrent sur l'autre rive.

Ce voyage leur avait pris deux jours, obligés qu'ils avaient été, la veille au soir, de camper dans une île; car les noirs, pas plus que les Arabes, ne voyagent jamais la nuit.

Là, la caravane se reforma et prit la route du nord-ouest à travers les immenses territoires occupés par les Mazitous ou Vouatouta.

Seulement, cette fois, nos amis n'allaient plus à l'aventure; ils suivaient une route certaine. Grâce aux indications d'Edouard Trustee, ils étaient sûrs de rejoindre leurs amis au lac Banngouéolo ou de suivre facilement leur trace.

Sam et Joë, prirent la tête de la caravane, prêts à guider les aventuriers dans cette route qu'ils connaissaient à merveille.

— En route! encore une fois, en route! dit Georges avec émotion; cette fois, j'en suis sûr, notre espoir ne sera pas troupé.

— Peut-il en être autrement, répondit Cornec en haussant les épaules, geste qui fut aussitôt imité par Le Hir, le sosie du maître d'équipage.

Après quelques heures de marche dans un terrain bas et humide, la caravane commença l'escalade de ces monts qui enserrent de toutes parts le Nyassa, comme les parois d'une cuve gigantesque, et semblent toucher le ciel de leurs cimes dorées par le soleil. Arrivés sur les premiers contreforts, les aventuriers se détournèrent et embrassèrent d'un dernier regard cette magnifique région qu'il leur fallait abandonner...

Des villages entiers fumaient et flambaient à l'horizon; parfois des décharges de mousqueteries, des roulements de tambours s'entendaient distinctement quoique affaiblis par la distance : c'étaient les bandes des traitants arabes qui chassaient l'homme, entassant ruine sur ruine, dévastation sur dévastation.

— Quel compte terrible ces bandits auront à rendre un jour! murmura Georges.

— En effet, répondit Cornec, je ne voudrais pour rien au monde me trouver dans leur peau et me présenter devant le Père Eternel avec un livre de loch aussi chargé que le leur. Mais ce n'est pas tout; il s'agit de se déhâler d'ici sans rien laisser de sa vieille carcasse à « messieurs » les sauvages.

Le matelot avait raison. Les monts franchis, on entrait sur le territoire des Mazitous ou Vouatouta, hordes pillardes, errantes, et mille fois plus cruelles que les Arabes. Ne connaissant ni alliés ni amis, ne relevant que de leur lances ou de leurs fusils; ces écumeurs du désert ne marchaient que les pieds dans une mare de sang, aux lueurs des incendies qu'ils allumaient.

— De sorte, disait Carpezac, que, Mazitous d'un côté, Arabes de l'autre, le pays est une véritable ruine.

— Si au moins, ajoutait Le Hir, ces démons pouvaient se prendre de querelle et s'exterminer mutuellement?...

— As pas peur, mon fils! répondait Cornec; les loups ne se dévorent pas entre eux...

Les jours suivants on descendit les pentes des montagnes et l'expédition se trouva dans un pays bien boisé, cultivé avec soin et arrosé de nombreux « noullahs, » dont quelques-uns pouvaient porter pirogue. Les villages avaient tous un aspect formidable, protégés qu'ils étaient par deux ou trois rangs d'estacades, de buissons épineux ou d'arbustes aux feuilles longues et effilées comme des baïonnettes. On ne parlait que de vols, d'attaques à main armée, et, dans la prévision de nouveaux conflits, vieillards, hommes, jeunes gens s'exerçaient au tir de l'arc et du fusil.

— Voilà qui fait vraiment plaisir, dit Cornec. Au moins ceux-ci ne sont pas des lâches; ils songent à se défendre.

Mais toute médaille montre son revers, et le résultat de ces affectations belliqueuses fut que nos amis se virent repoussés de toutes parts; la défiance des indigènes était sans cesse tenue en éveil : dans chaque étranger, ils soupçonnaient un ennemi.

— Pourquoi ne nous demandent-ils pas nos passe-ports? s'écria Cornec dans son indignation.

— Nous ne pouvons leur en vouloir, répondit Georges doucement; et, à leur place, peut-être agirions-nous de même.

— En attendant, riposta Cornec, il nous faut coucher dans la jungle ou dans les marais avec six pieds de vase ou un fagot d'épine pour lit; suer de

fièvre et de fatigue sans que personne vous dise : « Dieu vous bénisse! » Ah! ils comprennent joliment bien l'hospitalité par ici.

— Naturellement! fit Le Hir.

Cela était malheureusement trop vrai, mais que faire? Les bandes armées parcourant sans cesse le pays en avaient presque complètement chassé les fauves... et le gibier aussi. Par compensation, les singes et les oiseaux de toutes les espèces abondaient : c'était par milliers qu'on les comptait.

Les indigènes, comme les riverains de la Rovouma, abusaient plus qu'ils n'usaient du tatouage. Chaque tribu avait ses marques particulières, espèces d'armoiries que reconnaissaient facilement les savants versés dans l'art héraldique. Très-peu vêtus, ils suppléaient au manque d'étoffe par des bandes d'écorce tannée et assouplie, des peaux de chèvres et quelquefois de fauves. Leur passion pour les ornements de fer, de cuivre ou de perles, était sans limite; comme les Vouagogo, beaucoup s'entaillaient le lobe de l'oreille pour y fourrer tout ce qui ne pouvait tenir dans leurs poches... absentes· d'autres avaient adopté le « pélélé » des Maganyas.

Leurs armes étaient le casse-tête ou massue d'ébène, le couteau, la lance et les flèches; très-peu possédaient des fusils.

Leurs demeures étaient assez propres, mais se ressentaient de l'affreuse misère dans laquelle ils vivaient perpétuellement. Récoltes comme bestiaux, tout était bon au Vouatouta. Les malheureux sauvages en étaient réduits à ne plus semer que de l' « éleusine, » affreuse céréale plus dégradante que nourrissante, à vivre de bananes et de manioc sauvage.

* * *

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que l'expédition avait quitté les bords du Nyassa.

Aux scèneries enchanteresses que présentaient les abords du lac, aux montagnes opulentes de fleurs et de verdure; aux plaines humides et ombreuses, succédait une steppe immense, un désert dans toute son horrible nudité.

Plus d'arbres, plus de fleurs, de grands horizons vagues et bleuâtres! à peine si, par-ci, par-là se montraient des amas de broussailles, les cimes brûlées de quelques baobabs, acacias rabougris, le lit d'un « noullah » desséché, où dormait une eau fangeuse et croupissante, les tours rondes et élevées des maisons de termites, contrastant par leur aspect verdoyant avec l'aridité générale.

Pourtant ce site n'avait pas toujours été ainsi : des traces d'immenses forêts, détruites par l'incendie, se rencontraient presqu'à chaque pas, et sous les cendres refroidies poussaient de nouveaux rejetons. Là, il y avait eu des cases, des ruisseaux, des champs fertiles comme le prouvaient les sillons s'accusant encore sur le sol.

Quelle était donc la cause de cette désolation subite?

La guerre...

Le sentier que nos explorateurs suivaient péniblement était encore bordé d'arbustes aux raquettes épineuses, aux feuilles dentelées comme des lames de scies, ou tranchantes et aiguës comme des coutelas. Mais ce qui achevait de donner un aspect sinistre à ce désert, c'étaient les crânes, les ossements

blanchis sur lesquels le pied se posait avec effroi, c'étaient les fourches, les liens, les chaînes jetées partout à profusion.

Cette voie était celle que suivaient les traitants; ces ossements étaient les restes des malheureux violemment arrachés à leurs villages, à leurs affections et traînés vers la côte par les infâmes négriers. Beaucoup sans doute avaient succombé à la fatigue, à la douleur; mais qui pouvait dire le nombre de ceux dont le seul crime était d'avoir tenté une fuite, une résistance impossible et qui étaient tombés sous les coups de leurs bourreaux!...

Des fauves, des oiseaux de proie s'étaient abattus sur ce lieu sinistre, comme sur une terre de promission. On les voyait fouiller le sol de leurs muffles, de leurs becs altérés de sang, broyer avec bruit ces restes de squelettes sous leurs dents puissantes.

— Satané pays! murmura Cornec en épongeant avec sa manche la sueur qui lui découlait du front; car cinquante degrés de chaleur tombant perpendiculairement échauffaient le sol comme les briques d'un four. La mort sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, voilà ce qu'on rencontre à chaque pas... pas mèche de voir autre chose... Positivement, c'est une vraie jubilation; mais c'est égal, je donnerais beaucoup pour être ailleurs.

— Et moi, *idem!* dit un matelot.

— Naturellement! ajouta Le Hir.

La caravane avançait péniblement, écrasée par la chaleur et la fatigue. La soif, aussi, se faisait cruellement sentir et les gourdes étaient sans cesse mises à contribution. Mais cette eau tiède et nauséabonde était loin de rafraîchir; au contraire, elle ne faisait qu'irriter le feu intérieur qui brûlait toutes les poitrines : plus on buvait, plus on voulait boire.

— Allons, un peu de courage! dit Carpezac, le désert n'est pas éternel; déjà on aperçoit quelque trace de végétation qui, pour n'être pas bien belle, n'en annonce pas moins des forêts prochaines. Un coup de collier, *vivadiou*! et du cœur au ventre.

Et la marche fut continuée avec une nouvelle ardeur. Les matelots, malgré la chaleur accablante, chantaient à s'époumonner : « En avant Fanfan la Tulipe! » Les nègres, quoique protégés contre les ardeurs du soleil par l'épaisse couche de graisse qui leur lustrait le corps, suivaient avec peine, geignant et murmurant à chaque pas.

Après une marche de trois heures, il fallut s'arrêter à l'ombre d'un « cairn (1); » les tentes furent vivement déployées, et chacun, jetant son fardeau ou ses armes à terre, courut demander à ces abris protecteurs un peu de calme et de fraîcheur.

Tous avaient faim; mais personne ne se souciait d'aller au loin ramasser des broussailles pour le feu. Les Européens défoncèrent quelques boîtes de conserve dont ils s'étaient approvisionnés chez William Trustee; les noirs se contentèrent d'un peu de farine délayée dans de l'eau.

Une heure après tout le monde ronflait les poings fermés, même les sentinelles, ce qui fit que la journée entière se trouva perdue.

Quand on reprit l'étape, le lendemain, les gourdes et les outres étaient complètement sèches.

(1) Amas de pierre qui souvent indique une sépulture. Les « cairns » se rencontrent fréquemment dans les régions polaires; ils sont alors élevés par les explorateurs et baleiniers, et cachent ou des documents ou des amas de vivres.

— Bah! dit Carpezac, nous finirons bien par trouver la fin de ce désert... Nous n'avons plus d'eau, excellente raison pour nous hâter : on ne marche jamais mieux qu'en vue d'un but quelconque.

Mais le Gascon avait compté sans le soleil, ce soleil d'Afrique qui brûle, qui dessèche, qui énerve les plus vaillants. La sueur et la graisse découlaient en larges gouttes du corps nu des noirs; les Européens, plus couverts, n'en sentaient pas moins les cuisantes morsures de la chaleur, et une heure ne s'était pas écoulée que chacun battait la campagne et s'arrêtait portant la main à sa gorge en feu.

— Maître!... maître!... donnez-nous à boire! imploraient les malheureux « Pagazis. »

— Pas un *caboulot* dans ce pays! disait Cornec à son ami Le Hir; vraiment, c'est jouer de malheur...

— Allez au diable! s'écria Carpezac avec brusquerie, car lui-même se sentait attaqué de cette maladie terrible : la soif; puisque vous voulez boire, buvez du rhum...

Ces mots étaient à peine dits qu'il s'en repentit. Matelots, « Askaris, » « Pagazis, » se ruèrent sur les ballots, les défoncèrent et s'emparèrent des précieuses bouteilles qu'ils approchèrent avidement de leurs lèvres.

— Insensés! s'écria Georges, c'est la mort que vous buvez! A moi, les matelots! continua-t-il; si vous tenez à vos jours, obéissez...

L'autorité du jeune lieutenant était telle que les hommes obéirent presque sans savoir ce qu'ils faisaient. Tous, Carpezac et Georges en tête, se ruèrent sur les noirs, et, après une courte lutte, leur arrachèrent les bouteilles qu'ils brisèrent.

Le sable, altéré lui aussi, en eut bien vite pompé le contenu.

Des murmures, des cris éclatèrent, les armes brillèrent : un combat horrible allait s'engager entre ces fous furieux et les Européens.

— A mort! à mort! les blancs! criaient les uns.

— Ils ne nous ont amenés ici que pour nous faire périr! vociféraient les autres.

Et tous répétaient.

— A mort! à mort!!!...

Et ils se ruèrent sur les Européens; mais les armes ne tenaient pas da leurs mains tremblantes de fièvre et leurs coups s'égaraient dans le vid Avec cet esprit de corps, tout-puissant chez les marins, Cornec et ses co pagnons se groupèrent autour de leurs chefs, prêts à leur faire un remp de leurs corps.

Quelques minutes après, les principaux mutins étaient saisis et garrottés.

— Bas les armes! cria Carpezac aux autres; bas les armes ou je vous fais fusiller comme des chiens.

Les nègres obéirent aussitôt et jetèrent leurs armes; puis, passant de l'extrême fureur au désespoir, à l'abattement, ils se traînèrent au pied des blancs, les conjurant d'avoir pitié d'eux.

— A boire!... disaient-ils les mains jointes; donnez-nous de l'eau!...

Georges détourna la tête pour ne pas montrer ses larmes.

— Et penser que je ne peux rien!... dit-il avec rage. Oh! Dieu ne peut pas nous abandonner ainsi?... Courage, amis... fouillons ici, et peut-être trouverons-nous de l'eau.

En parlant ainsi, il désignait de la main, l'ancien lit d'un « noullah » que bordaient quelques euphorbes, quelques tamarins flétris et desséchés par le soleil. Les hommes comprirent et attaquèrent aussitôt le sol; mais inutilement : l'eau, s'il y en avait, s'épanchait à travers le sable.

Ce fut le coup de grâce. Tout ce que purent faire les hommes fut de se traîner sous l'ombrage des tristes euphorbes, les noirs mornes, apathiques, les blancs en conjurant le Seigneur de mettre un terme à leurs souffrances.

Seuls, Cornec et Le Hir semblaient insensibles à tout.

Le temps se passait. Quelques vautours décrivaient dans le ciel des courbes de plus en plus rapprochées, et leurs appels sinistres devaient bientôt annoncer aux fauves qu'une curée certaine et abondante les attendait.

— C'est fini, vieux, dit Carpezac à l'oreille de Georges; nous allons nous embarquer, là... tu sais, sur la mer sans fin... la mer de l'Eternité... Ce n'est pas que je regrette la vie... elle n'est pas assez belle pour ça... Mais, vois-tu, c'est une idée... j'aurais voulu serrer la main des autres... leur dire que nous allons leur préparer la place...

— Naturellement! répondit le jeune lieutenant; d'autant plus naturellement que, s'ils sont morts... c'est moi qui serais le capitaine du yacht!... Et puis... l'argent qu'il nous reste... nous en hériterons...

— Et nous achèterons une maison avec un lac, un grand lac tout autour; et nous nous baignerons... nous boirons toute la journée... C'est si bon, l'eau!...

— Oui, s'écria Georges dont le regard s'enflammait de convoitise, de l'eau!... de l'eau!... de l'eau!... toujours de l'eau!... Seulement, il ne faudra pas trop boire, de peur d'épuiser le lac...

— Sois tranquille... nous ne boirons que les rivières...

Et, le rire idiot de l'ivresse aux lèvres, il se renversa en arrière en répétant :

— De l'eau!... de l'eau!...

A ce mot, tous les corps inertes qui jonchaient le sol se redressèrent comme galvanisés, et le cri : — « De l'eau! » — fut répété par cent bouches altérées.

Puis le silence se fit de nouveau...

Les vautours et les corbeaux se rapprochaient. Déjà leurs longues ailes frôlaient les visages de tous ces cadavres vivants; la voix redoutable des lions se faisait entendre au loin.

— Mille millions de milliasses! s'écria Cornec; faut-il que le bon Dieu nous abandonne ainsi!... Vois, matelot, ce que la soif a fait de ces hommes si vaillants, si énergiques... As-tu entendu les paroles qu'ils rougiraient seulement de penser et que le délire leur fait hurler à plein gosier?... Eh bien! tout à l'heure ce sera notre tour!...

— Naturellement! Eh bien, tant mieux! car s'il me fallait survivre, moi si indigne, à tous ces braves cœurs, je crois que je me fusillerais de mes propres mains...

— Oh! tu n'attendras pas longtemps! fit Cornec avec un accent, un sourire qui prouvaient que le délire le gagnait aussi.

« Hein! se reprit-il; qu'est-ce ceci?...

— Le salut! s'écria Le Hir.

Le ciel s'était soudainement obscurci, et un éclair, rouge, sinistre, le traversa de l'est à l'ouest, avec la rapidité fugitive et l'éclat d'un météore.

C'était le précurseur d'un de ces ouragans terribles qui éclatent avec tant de violence et de sourdaineté dans les régions tropicales.

— Debout! cria Cornec; debout! voilà le salut.

Mais personne ne répondit.

V. — A travers les forêts — La caverne et les Mazitous. — La Bataille. — Nouvelles péripéties.

Cependant, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, l'ouragan avait redoublé de rage et d'intensité; les éclairs, plus livides, plus nombreux, se suivaient à la file et la détonation de la foudre arrivait juste à point comme des décharges électriques. Le ciel tout à l'heure d'un bleu si radieux, était sombre comme un voile funèbre; puis les éclairs le déchirant, il prit l'aspect d'une immense nappe de pourpre où l'imagination voyait les flammes se tordre et se déployer. Un vent violent rasait la surface de la plaine, tordant, brisant, déracinant les misérables buissons, et la pluie, cette pluie si attendue, se mit à tomber comme... « comme si on la donnait pour rien, » disait Le Hir.

Debout! répétait le maître d'équipage.

Cette fois personne ne fut sourd à sa voix... Les douches glacées qui tombaient sur tous ces corps brûlés par le soleil, desséchés par la fièvre de la soif, eussent réveillé un mort. Blancs et noirs s'agitaient, se tordaient comme des carpes subitement replongées dans leur élément; chacun ouvrait et la bouche et les mains pour ne pas perdre une seule goutte de l'abondante distribution que versait le ciel.

L'eau tombait en crépitant, s'amassait en larges nappes ou ravinait profondément le sol; là, où quelques instants auparavant tout était sécheresse et aridité, des lacs, des rivières grondaient, bouillonnaient.

— Et tant plus que le sol en buvait, tant plus qu'il en tombait! disait Cornec plus tard; ça faisait compensation.

La soif apaisée, on réfléchit qu'on avait faim. Mais comment allumer du feu? Il n'y fallait pas songer. D'un autre côté, cette eau, bonne pour l'intérieur ne pouvait être que fatale à l'extérieur. Dormir entre deux eaux n'est pas une position enviable. Déjà, à ce brusque passage d'une chaleur accablante à un froid sensible, les trois quarts des hommes grelottaient de fièvre.

— En route! s'écria Georges. Après ce qui vient de nous arriver, nous ne pouvons douter de l'avenir, car ce serait douter de Dieu.

On remplit les gourdes et les outres; les hommes rassemblèrent les ballots sans s'apercevoir que les torrents d'eau qui les traversaient en doublaient le poids, et tous hâtèrent le pas et courbèrent l'échine.

— C'est revenir de loin, *vivadiou!* murmura le Gascon en serrant la main de Georges. Quand je me suis affaissé là-bas, c'était bien avec la pensée de ne plus me relever.

— Ce qui prouve, Monsieur, répondit Cornec, qu'il ne faut jamais s'épouvanter de rien. C'est égal, nous devons un fier cierge au bon Dieu, car, sans calembour, une heure de plus et nous étions cuits et recuits...

— Comme les sardines dans la poêle, naturellement! ajouta Le Hir.

La nuit était venue; mais qui s'en serait aperçu sous les sinistres, mais splendides clartés de la tempête; la pluie tombait toujours.

— Décidément, c'est trop d'eau ! murmura Cornec en se secouant comme un caniche trempé. Un bain a son utilité; mais trop prolongé, il ne vaut rien.

Ils avaient à peine fait un mille qu'ils s'arrêtèrent stupéfaits : la plaine se terminait en cet endroit et des taillis clair-semés d'abord, puis une jungl épaisse annonçaient une forêt. Le sol s'infléchissait en une pente assez sen sible; c'est ce qui avait trompé les aventuriers : voyant toujours une plaine à peine accidentée, se confondant au loin avec l'horizon, ils l'avaient crue éternelle.

— Sommes-nous bêtes! s'écria le maître d'équipage. Que de souffrances nous nous serions épargnées si nous avions pu prévoir qu'à une heure de marche à peine se trouvait une forêt, de l'eau sans doute. L'homme serait trop heureux s'il pouvait tout prévoir.

— Naturellement! répondit Le Hir.

— Ou trop malheureux! dit Carpezac.

— Allons donc!

— Certainement! si tu savais tout, tu connaîtrais l'avenir. Eh bien! suppose que tu saches que, dans quinze jours, un mois, les plus grandes catastrophes vont fondre sur toi, comme tu serais heureux! Tu vois bien en nous cachant la joie ou les chagrins de l'avenir, Dieu a sagement agi.

— Naturellement! dit encore Le Hir.

— Imbécile! s'écria Cornec qui tenait à son opinion.

— Nat... voulut dire le malheureux.

Un immense éclat de rire l'interrompit, et ce fut sous cette impression de gaieté qu'on traversa, malgré la pluie torrentielle, les taillis et la jungle et qu'on s'engagea dans les profondeurs de la forêt.

Les lueurs de l'orage, glissant à travers les masses de feuillage qu'elles éclairaient bizarrement, montraient un enchevêtrement de stipes de troncs gigantesques, de branches habillées de lianes; les taillis, les buissons, les plantes arborescentes s'étendaient partout faisant une autre forêt dans la forêt; partout aussi d'immenses affleurements de granit perçaient le sol et s'amoncelaient en prismes, en rochers, en pyramides aiguës.

Puis le bois devenant de plus en plus touffu, l'obscurité régna presque sans partage.

— Vrai, de vrai! grommela Cornec, une modeste chandelle de six ne serait pas de trop ici! — Ne dis pas, « naturellement, » Le Hir, c'est inutile...

« Ah! ça, *voyons voir* à nous orienter dans ce *mic-mac* infernal, et tâchons de nous tirer d'affaire sans réveiller personne. Bon! voilà les éclairs qui recommencent!... Tant mieux; il n'y a rien de plus triste que de se regarder le blanc des yeux sans le voir... Allons, des rochers encore! c'est bien le diable si, avec tant de pierres, nous ne parvenons pas à nous construire une maison...

— Tu as raison, dit Georges; il doit y avoir du creux dans ces rochers; cherchons.

Et, à la lueur des éclairs, ils examinèrent un à un tous ces entassements de rochers soulevés jadis par quelque convulsion du sol. Ce fut encore Cornec qui trouva le premier... naturellement!

— Tenez, dit-il en montrant une immense caverne qui se découpait noire,

béante, irrégulière, voilà l'affaire : un hôtel sur le boulevard, six pièces et les cuisines, le tout en sous-sol... Entrez...

Trempés jusqu'aux os, crottés comme on ne l'a jamais été, les aventuriers se hâtèrent d'obtempérer à l'invitation du maître d'équipage. A peine entré, celui-ci assembla un paquet de broussailles, battit le briquet, et, jetant un morceau d'amadou enflammé au milieu des brindilles sèches, se mit à souffler de toute la vigueur de ses poumons.

Bientôt la flamme brilla, claire et pétillante, éclairant une salle immense, où toute une armée eût tenu à l'aise, aux parois bizarres et étincelantes, aux enfoncements, aux retraites sombres et mystérieuses.

Sur le sol, des traces de campement; des tisons éteints, des cendres refroidies, des poteries, des restes de vivres, des armes mêmes se voyaient un peu partout. On eût dit qu'une terreur mystérieuse planait dans ce sombre séjour et que ceux que le hasard avait contraint d'accepter ce gîte s'en étaient enfuis précipitamment.

— La place a été occupée, il paraît, dit Georges.

— Bah! répondit Carpezac, nous n'en dormirons pas plus mal; il est vrai que nous n'avons pas de lits, ajouta-t-il.

— Et ces feuilles sèches donc! Croyez-vous que, pour des hommes harassés comme nous, elles ne vaudront pas le meilleur duvet? Nous avons de la viande de conserve, du café, du tabac, nos gourdes sont pleines d'eau, c'est plus qu'il n'en faut pour confectionner un petit souper comme on n'en fait pas à *la Grande Hôtel*, restaurant premier numéro de la capitale! C'est moi qui suis le « coq (1). » Le Hir m'aidera.

— Naturellement! répondit le matelot.

Georges et Carpezac, émus, admiraient ce sang-froid, cette insouciance du matelot qui n'embarrasse aucune situation, qui n'épouvante aucun danger, toujours prêt à rire de tous et de tout.

Cependant, tandis que maître Cornec et son aide approchaient les bouilloires du feu, ouvraient les boîtes de conserve, écrasaient le café, les autres ne restaient pas inactifs. Ils rassemblaient des brindilles sèches, élevaient des lits, disposaient le couvert.

Plus loin Georges et Carpezac fumaient leurs pipes en mettant leurs notes à jour, soin que, depuis quelque temps, les circonstances ne leur avaient pas permis de prendre.

— Le souper est servi, messieurs! cria Cornec d'une voix retentissante.

« A table! »

Mais il s'arrêta brusquement. La gamelle de fer-blanc qu'il apportait triomphalement s'échappa de ses mains et rebondit sur le sol, sans daigner la relever, il courut à l'entrée de la grotte.

— Alerte! cria-t-il en revenant précipitamment. Alerte, il nous arrive des convives!

— Hommes ou animaux? demanda Georges.

— Je ne sais; mais ils marchent sur deux pieds comme nous...

Un moment de silence suivit ces paroles.

— Retirons-nous au fond de la grotte, dit alors Carpezac; peut-être n'entreront-ils pas...

(1) Cuisinier en terme de marine.

Le conseil fut suivi; on étouffa le feu sous plusieurs couches de sable, et la vaste salle retomba dans l'obscurité. Puis, blancs et noirs se jetèrent dans une sorte de couloir long et étroit qui s'ouvrait dans une des parois latérales de la grotte.

— Fermons la porte! s'écria Cornec.

Et faisant signe à Le Hir et à deux autres matelots, ils roulèrent devant l'entrée du couloir un bloc de rocher assez lourd pour rendre leur position inexpugnable, assez bas pour leur permettre de voir et de tirer.

Bientôt ils entendirent les feuilles et les branches sèches qui couvraient le sol crier sous les pas des nouveaux arrivants. Ceux-ci, voyageant sous l'orage, sentaient sans doute tout le prix de cet abri inespéré, car ils parurent vouloir s'installer à demeure. Pendant que les uns confectionnaient des petites bottes de branches sèches, les autres tournaient rapidement dans leurs mains un petit bâtonnet pointu, appuyé contre un autre morceau de bois.

— Nous sommes trahis! murmura Georges à l'oreille de Carpezac quand il vit la lumière briller. Ces coquins vont nous découvrir; car ils ne sont pas assez bêtes, tous sauvages qu'ils sont, pour s'imaginer que nos équipements et nos ballots sont venus là tous seuls.

Les craintes du jeune lieutenant ne se justifièrent que trop. Etonnés, les sauvages se mirent à fouiller de tous côtés, un tison allumé à la main. Puis, réflexion faite, ils se dirent que ce butin leur était légitime et les uns défoncèrent les ballots pendant que les autres continuaient leurs investigations.

C'étaient des hommes à l'aspect cruel et farouche. Presque nus, suivant la coutume africaine qui veut que, sous l'orage, les hommes enlèvent leurs vêtements, on voyait leurs membres robustes et luisants, leurs poitrines, leurs visages sillonnés de profonds tatouages. Leurs cheveux relevés, étaient entourés de diadèmes de perles, des colliers de même espèce surchargeaient leurs épaules, et, à leurs pieds, à leurs poignets cliquetaient, s'entrechoquaient de nombreux anneaux.

Presque tous avaient des fusils et trouvaient fort ingénieux de porter leurs cornes à poudre, avec leurs pipes et leurs couteaux, dans les lobes profondément entaillés de leurs oreilles.

Leurs dents, taillées en triangle, animaient leurs noires figures d'un reflet satanique.

— Vouatouta! dirent les nègres, Mazitous!...

— Mazitous tant que vous voudrez! s'écria Cornec indigné; mais jamais, moi vivant, ces *Prends-y-tout* ne porteront la main sur nos ballots ni sur notre batterie de cuisine.

— Silence! murmura Georges qui lui serra le poignet à le broyer.

Mais il était trop tard! Avec cette finesse d'ouïe particulière aux peuples qui vivent à l'état sauvage, les Mazitous avaient entendu. Une sorte de mot d'ordre circula dans la foule et bientôt les féroces pillards se ruèrent vers l'abri des Européens en poussant des cris forcenés.

— En avant les clarinettes de cinq pieds! cria Cornec; il est temps...

— Naturellement! répondit Le Hir.

***

Le couloir dans lequel s'étaient réfugiés nos aventuriers était — nous

l'avons dit ou nous ne l'avons pas dit — large de quelques pieds à peine et s'enfonçait en serpentant dans le cœur du rocher.

Cela, l'obscurité aidant, rendait leur position soutenable; mais en réalité, elle n'était guère brillante; tôt ou tard il leur faudrait recourir à une sortie, c'est-à-dire au massacre en masse, après le massacre en détail.

Heureusement Cornec et ses compagnons avaient pu rouler devant le couloir un quartier de rocher pouvant abriter les tireurs.

— *Voyons voir*, s'ils forceront cette porte! avait dit le matelot.

Si les Vouatouta n'eurent pas la gloire de réussir, du moins ils eurent « celle de l'avoir tenté. » Se ruant impétueusement contre cette résistance qu'ils espéraient broyer, ils furent chaudement accueillis; huit détonations éclatèrent et huit hommes tombèrent qui ne devaient plus se relever.

— Passez des « flingots! » cria Cornec aux hommes qui, se tenant forcément derrière les meilleurs tireurs, ne pouvaient mieux employer leurs loisirs qu'à charger les fusils; la danse va recommencer

— Et elle sera chaude! A grand orchestre, *quoi!*

Elle le fut. Malgré l'impétuosité de leurs attaques successives, les bandits du désert se voyaient arrêtés par huit canons de fusils qui, chaque fois, vomissaient huit balles dont pas une n'était perdue.

La fumée remplissait la grotte de ses nuages opaques que ne pouvait traverser la clarté vacillante des brandons que tenaient les sauvages. Cette fumée, âcre, pénétrante, chargée de parfums enivrants, qui prenaient fortement à la gorge, semblait raviver les ardeurs batailleuses et faisait autant de démons acharnés de sang et de carnage qu'il y avait de combattants.

Dix fois les Vouatouta renouvelèrent leur vaine tentative et dix fois ils furent repoussés.

La lutte prenait des proportions épiques.

On marchait sur des morts, des mourants qui remplissaient l'air de leurs plaintes, de leurs gémissements. Les Européens, abrités par les parois des rochers, par les saillies de la voûte contre lesquelles s'aplatissaient ou ricochaient les balles, n'avaient pas perdu un homme.

Repoussés, mais non démoralisés, les Mazitous s'étaient retirés de l'autre côté de la grotte.

— Ah! coquins! vous en avez assez! cria Cornec; fallait le dire... Non! vous en voulez encore?... Eh bien! accostez, garçons...

Je saurai braver votre rage,
Et l'honneur guidera mon bras!...
Plutôt la mort que l'esclavage :
Un vrai Français ne se rend pas!...

Improvisa-t-il et chanta-t-il de la voix la plus fausse des cinq parties du monde, l'Afrique comprise.

— Silence! fit Georges qui coupa court à cette atroce composition. Songe plutôt à implorer Celui qui tient en mains nos destinées à tous, car tout ceci est horrible...

— Vous voulez que ça finisse!... Fallait le dire, alors...

— Tu entrevois donc un moyen? fit Carpezac anxieux.

— J'en connais mille; mais je m'arrête à un seul et ce sera drôle. Je vais

servir à ces *Prends-y-tout* un plat de ma façon ; ils s en souviendront longtemps.

— Sur mon âme, je suis Gascon ; mais celui-ci l'est encore plus que moi ! murmura Carpezac. Et, s'il réussit, je le proclame l'homme le plus étonnant de la terre.

Préparez donc votre brevet et surveillez les moricauds.

Et, sans en rien dire à personne, il se glissa derrière ses compagnons et atteignit la provision de poudre. Celle-ci était enfermée dans des boîtes en fer-blanc, de la contenance d'un kilogramme environ et soigneusement fermées. Le maître en choisit deux, les soupesa en riant, et, sans se donner la peine de les dessouder, fit au centre de chacune, avec la lame de son couteau, une étroite ouverture. Puis, déchirant son mouchoir, il confectionna deux petites mèches, pouvant brûler une minute, qu'il introduisit dans ces ouvertures.

— Que font les moricauds ? demanda-t-il encore.

— Ils se préparent à une nouvelle attaque.

— Si nous leur en laissons le temps.

Il battit le briquet, puis approchant l amadou enflammé de la première boîte, il mit le feu à la mèche.

Puis, balançant ce projectile d'un nouveau genre dans ses larges mains, il le lança par-dessus la tête de ses compagnons.

— Gare la bombe ! cria-t-il.

La boîte décrivit une trajectoire rapide et coupa l'air en sifflant. On voyait la mèche, dont cette vitesse activait la combustion, briller comme une rouge étoile. Puis la boîte retomba sur le sol, à quelques pas des Mazitous, où elle détona avec un fracas formidable, compromettant la stabilité de la grotte et faisant voler de tous côtés une pluie de pierres dont quelques-unes blessèrent les aventuriers.

La stupeur clouait au sol les malheureux sauvages. En face de ce phénomène qu'ils ne pouvaient comprendre, les pauvres diables restaient immobiles, hébétés, ne sachant pas s'ils devaient fuir ou rester.

— Gare la bombe ! cria une deuxième fois la voix railleuse du maître.

Et un deuxième aérolithe enflammé traversa l'espace et vint encore s'abattre sur le sol. Mais, cette fois, soit que la poudre ne fut pas suffisamment tassée, soit qu'elle eut été mouillée ou que la boîte eût d'autres ouvertures, au lieu de détoner elle fusa, et c'est une fusée gigantesque qu'un kilogramme de poudre !

La grotte était pleine d'étincelles qui sortaient de la bienheureuse boîte, comme si elle eut été inépuisable ; pluie de feu, gerbes étincelantes qui montaient au sommet de la grotte, éclairaient d'un pourpre ardent les masses de rochers et leur prêtaient ces formes, ces aspects bizarres et fantastiques qui semblent ne plus appartenir à ce monde.

— Feu d'artifice complet, *quoi !* fit encore la voix du maître d'équiqage.

La stupeur avait paralysé les sauvages, la stupeur leur rendit l'élasticité de leurs membres. Tumultueusement, sans même penser à emporter leurs morts, ils s'élancèrent au-dehors de la grotte comme si tous les diables de l'enfer étaient à leur poursuite.

S'applaudissant du succès de leur stratagème, les aventuriers sortirent de leur retraite. Par un bonheur providentiel, ils n'avaient aucune perte à

déplorer; quelques hommes, il est vrai, avaient été blessés par les éclats de pierre; mais c'étaient de si minces incidents, comparés aux périls immenses qu'on venait de traverser, qu'on ne s'en inquiéta seulement pas.

— Si vous m'en croyez, dit Georges qui, aux dernières lueurs du feu d'artifice de Cornec, contemplait avec dégoût le sol jonché de morts et de mourants, nous allons quitter ce lieu maudit et chercher un autre gîte.

— Adopté! répondirent les hommes.

Les bagages furent repris et la caravane se disposa à sortir.

— Mais sur quoi marchons-nous? s'écria Le Hir qui sentait, à chaque pas qu'il faisait, sa botte glisser sur des corps lisses et mobiles... Horreur! des serpents!...

La grotte en était pleine... Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les familles. Ils couvraient le sol; ils tapissaient les parois; ils jaillissaient de tous les trous, de toutes les anfractuosités; ils fourmillaient!

Leurs têtes plates et hideuses se soulevaient et leurs yeux brillants, comme des escaboucles, étaient fixés sur les voyageurs...

Que la puissance magnétique et fascinatrice dont on a doué ces reptiles soit réelle ou usurpée, c'est ce que nous ne discuterons pas ici. Toujours est-il que les aventuriers, émus, troublés, fermant presque les yeux, se hâtèrent de gagner la sortie qui, heureusement, n'était pas éloignée.

Il y avait assez de cadavres dans la grotte pour occuper les hideux reptiles.

Quatre hommes pourtant restèrent dans ce gouffre de l'enfer.

Ce ne fut que bien loin, sous les arceaux sombres de la forêt, que nos amis purent respirer à l'aise.

Ils avaient traversé tant de péripéties foudroyantes dans cette seule nuit, qu'ils croyaient rêver.

— Mais, dit Cornec, comment se fait-il que, quand nous sommes entrés, il n'y avait pas plus de serpents dans la grotte que de cheveux sur la tête d'un chauve, et que, quand nous sommes sortis, ils étaient si nombreux qu'on eut pu en charger un trois mâts?

— Par une raison toute simple, mon ami. Presque tous les reptiles subissent l'influence du froid et de l'humidité, quand nous sommes entrés, ils dormaient, engourdis, au fond de leurs trous: le feu que nous avons allumé, celui des sauvages après le nôtre, la chaleur de la poudre, tout cela les a réveillés, et, en hôtes aimables et empressés, ils sont venus prendre de nos nouvelles.

— Enfin, reprit le matelot en frissonnant, si nous nous étions endormis, nous nous serions réveillés?...

— Il est probable que nous ne nous serions pas réveillés du tout, interrompit Carpezac.

— Maintenant, je comprends pourquoi il y avait tant de traces de feu, tant d'objets abandonnés dans la grotte et pas d'habitants, dit Georges; c'est que...

— C'est que l'auberge était mal famée, naturellement! appuya Le Hir.

— C'est égal, dit Cornec, il ne faudrait pas beaucoup d'émotions comme ça pour vous blanchir tout à fait la « pomme du mât. »

— Vois donc, si j'en ai subies.

Et, se découvrant, Carpezac montra ses cheveux complètement blanchis.

Puis il reprit :

— Sans compliment, Cornec, si nous pouvons encore arpenter les forêts

humer à pleins poumons les parfums frais de la nuit, vivre en un mot, c'est bien à toi que nous le devons.

— Parbleu ! riposta le maître avec une naïveté dont il ne soupçonnait pas l'orgueil, il n'y a qu'un Cornec au monde.

— Et comme il n'y a qu'un Cornec, ce Cornec ne peut avoir qu'un matelot, moi ! ajouta triomphalement Le Hir.

— Naturellement ! dit Georges, moitié riant, moitié sérieux. Cela clos la discussion, mes enfants. D'ailleurs, voici le soleil qui montre le bout de son nez.

— Qu'il soit le bienvenu ! firent tous les aventuriers.

VI. — Comme quoi Cornec devint père. — Jours de misère. — Combat de Georges et d'un éléphant. — En route!

Près d'un mois après ces événements, nous retrouvons nos aventuriers au complet encore, sur les rives de la Loangoua, rivière que nous avons vue se jeter dans le Zambèze, à quelque quatre degrés à l'est des chutes Victoria.

Ici la rivière, qui sert en quelque sorte de frontière naturelle au pays des Mazitous ou Vouatouta, n'était plus cet affluent large et impétueux que nous avons vu grossir de ses eaux le volume du Zambèze ; mais elle comptait bien encore quarante à quarante-cinq mètres, et paraissait profonde, légèrement encaissée qu'elle était entre deux rives rocailleuses. Les Mazitous avaient passé par là, car le pont n'était plus qu'une ruine et les habitations riveraines portaient les traces d'un récent pillage.

Pas un canot dans les environs, pas un indigène.

— Comment passerons-nous? demanda Carpezac.

Grave question, qui se répétait à tous les cours d'eau un peu importants.

— Faisons un radeau, dit un des matelots.

— Et les crocodiles!... et les hippopotames!... crois-tu qu'ils se gêneront pour nous déhâler de là? répondit un autre.

Vingt projets furent proposés, et, quoique Le Hir les appuyât d'un « naturellement » bien senti, aucun n'était praticable.

Alors Joë tira Carpezac par la manche et lui montra un bouquet de superbes palmiers élaïs dont, à première vue, on pouvait évaluer la hauteur à soixante mètres. Ils étaient si près de la rivière, que leurs troncs touchaient presque les flots.

— Parbleu, mon garçon, toi seul as raison ! fit le Gascon.

Les hommes avaient compris et se mirent à entailler profondément le pied d'un de ces géants, qui inclina bientôt sa tête superbe, et vint, avec fracas, tomber en travers de la rivière. Ce fut sur ce pont branlant, et qui ne tenait que par miracle, que les aventuriers, un à un, franchirent le cours d'eau. Les hommes, leurs paquets sur la tête, venaient ensuite. Plusieurs perdirent l'équilibre et tombèrent à l'eau ; mais comme ils étaient aussitôt repêchés par l'obligeant Cornec et son non moins obligeant matelot, — tous deux spécimen unique de leur race — ce ne furent que de minces incidents qui prêtèrent à rire plutôt qu'à autre chose.

Trois heures après la caravane entière était saine et sauve sur l'autre rive.

La Loangoua franchie, on reprit la route à l'ouest pour tâcher de gagner le Banngouéolo. La richesse du pays, où la flore, grâce aux premières pluies de la saison, atteignait un développement prodigieux, contrastait avec l'aspect sale et misérable des villages. Dans ces régions où les récoltes rendent cent pour un, il était impossible de se procurer d'autre aliment qu'un peu de grain d' « éleusine, » et encore les naturels s'en montraient fort avares.

Pouvait-il en être autrement quand la famine les guettait, quand les Mazitous s'abattaient comme des nuées de sauterelles sur les récoltes à peine mûres? La faim commençait à se faire sentir dans les rangs des aventuriers.

Pour comble de malheur, le gibier chassé, traqué, se montrait excessivement farouche et ne se laissait guère approcher à portée de fusil, l'expérience lui ayant fait connaître les terribles effets des armes à feu.

Mais on approchait du Banngouéolo, de ce lac où tous les doutes, toutes les incertitudes devaient être dissipés, où on recueillerait le prix de tant d'efforts! Ah! rien qu'à cette idée de rejoindre les abandonnés, de leur ouvrir la route de la patrie, tous les cœurs tressaillaient de joie; les peines, les fatigues étaient oubliées.

Souvent on passait près de grands villages; mais à cette époque ils étaient presque déserts; les habitants campaient dans les champs comme le prouvaient les cases veuves de leurs toits. Ailleurs on entendait la voix babillarde des femmes, apprêtant les étoffes d'écorce, le retentissement des marteaux des forgerons; on voyait les fonderies rougir le ciel de leurs reflets incandescents; l'activité était générale; chacun se dépêchait de terminer sa besogne, car il fallait profiter des premières pluies pour les semailles.

Puis c'étaient d'immenses déserts où les Mazitous avaient passé.

Le cinquième jour après le passage de la Loangoua, au sortir d'une jungle considérable, les aventuriers aperçurent les cases aux toits de chaume d'un grand village que défendaient des estacades naturelles de buissons épineux.

Aussitôt ils pressèrent le pas; car, sauf une maigre bouillie d' « éleusine, » depuis la veille, ils n'avaient rien mangé, et les hommes, rendant leurs chefs responsables de leurs souffrances, criaient de faim, comme quelque temps auparavant ils avaient hurlé de soif.

Soudain Carpezac s'arrêta.

— Nous arrivons trop tard, dit-il en montrant un homme étendu sous un buisson, le crâne ouvert d'un coup de hache; les pillards nous ont précédés.

— Qu'importe! fit Georges. Voyons toujours s'ils n'ont rien laissé.

— Ils auraient brûlé le village plutôt que d'y laisser quoi que ce soit, répondit le Gascon. Hier encore je regrettais presque l'affaire de la grotte; mais, sur mon âme et conscience, après tout ce que j'ai vu, je crois que c'est une action méritoire de débarrasser la terre de tels bandits.

— Naturellement! ajouta Le Hir.

On entra dans le village. Comme l'avait dit Carpezac, c'était peine perdue que de chercher quelque chose après les Vouatouta. Les cases étaient pillées de fond en comble; les greniers avaient été saccagés; les pots servant à contenir les provisions de « pommbé » couvraient le sol de leurs débris : seules les idoles, qui se voient dans chaque case, et qui ont la prétention de représenter les « grands hommes, » dont la famille a pu s'enorgueillir, avaient été respectées.

— Ils égorgent un homme et tremblent devant un morceau de bois, ils

vendent leur famille et donneraient leur vie pour une idole!... Etrange peuple, en vérité;... murmura Georges.

Et la triste exploration du village dévasté se continua. Tous les habitants avaient eu le temps de fuir dans la jungle ou sur les collines, ou avaient été emmenés en esclavage; car, sauf celui de l'homme tombé à l'entrée du village, les aventuriers n'aperçurent aucun cadavre.

Désespérés de l'insuccès de leurs recherches, ils allaient se retirer lorsque Georges crut percevoir le bruit d'un sanglot.

— Entendez-vous? dit-il à Carpezac.

— Il y a donc quelqu'un ici?... En effet, j'entends distinctement des plaintes, des gémissements... quels peuvent être ces infortunés?

— Le meilleur moyen de savoir, c'est de voir, répondit un matelot.

— Tu as raison, fiston! reprit Cornec. Entrons.

Et, le premier, il se courba pour entrer dans la case d'où la voix ou les voix semblaient partir. Georges et Carpezac le suivirent. Le jour ne pénétrant que par la porte, la seule ouverture de la cabane, ils ne distinguèrent rien d'abord. Peu à peu cependant leurs yeux s'habituèrent à l'obscurité et Georges jeta un cri.

— Regardez! fit-il.

Au fond de la hutte, pelotonnés sur une misérable litière de joncs, étaient deux jeunes enfants, à peine couverts d'un lambeau de pagne, et grelottant de peur et de froid. A l'entrée des Européens, ils jetèrent un cri d'angoisse, et, serrés l'un contre l'autre, essayèrent de se faire le plus petit possible.

— Pauvres mioches! dit Cornec, c'est déjà orphelin et ça a six ans à peine.

Le brave homme avait le cœur sensible. Malgré leurs cris et leur résistance, il prit les deux pauvres petits dans ses bras et les amena au grand jour.

Georges et Carpezac étaient émus; les enfants pleuraient.

— *Voyons voir* à nous entendre, dit le maître. Toi, avance à l'ordre, continua-t-il en faisant signe à Sam, et fais jacasser ces marmots, histoire de connaître la leur.

Cette « histoire » était bien simple. Les deux pauvres enfants — une fille et un garçon — n'étaient ni frère ni sœur, pas même parents. Ils jouaient à l'entrée du village quand parurent les Vouatouta; effrayés, ils prirent la fuite sans même songer à donner l'alarme, et quand le soir, la faim les ramena chez leurs parents, le village était désert et silencieux.

Ils appelèrent en pleurant: aucune voix ne répondit à la leur. Alors, las de crier, effrayés du silence et de l'isolement qui pesaient si lourdement sur eux, ils étaient entrés dans la première case venue, tremblants de peur et de faim.

— Pauvres enfants! dit Georges, nous ne vous abandonnerons pas, car l'abandon serait pour vous la mort ou l'esclavage. Si dénués que nous soyons, il nous reste encore un morceau de pain; nous le partagerons avec vous.

— Le voilà, ce morceau de pain. Tenez, les mioches, régalez-vous une fois en votre vie.

— Le fastueux morceau de pain pesait tout au plus une demi-livre. C'était peu pour les pauvres affamés, mais c'était tout ce que possédaient les aventuriers.

— Tout ce qui résulte de cette affaire, c'est que nous nous trouvons tout

aussi embarrassés que tout à l'heure, et que nous avons deux bouches de plus à nourrir, dit Cornec.

— Le regrettes-tu ? demanda Georges.

— Eh bien! non. Ils sont charmants ces négrillons, et, foi de Cornec, maître d'équipage à bord de l'*Isthme de Panama*, je les adopte pour le passé, le présent et l'avenir. Je serai le « père » et Le Hir le « parrain. »

— Naturellement!

Les pauvres abandonnés étaient charmants en effet. Leurs visages enfantins et gracieux n'étaient pas encore défigurés par le tatouage et présentaient le type des habitants de cette région. Type qui est celui de l'Asiatique plutôt que du nègre, tel qu'on se le figure ordinairement.

Leur faim un peu calmée, les enfants, avec l'heureuse insouciance de leur âge, s'étaient laissés emmener, sans même demander où on les conduisait.

La marche fut reprise; par malheur les aventuriers suivaient la piste des Mazitous qui, comme les sauterelles, ne laissaient rien de bon partout où ils avaient passé. C'est-à-dire qu'il fallut percer de nouveaux trous aux ceintures, car elles devenaient de plus en plus larges.

— Vraiment, disait maître Cornec, avec son calme goguenard, c'est une jubilation réelle que de promener ses pas dans ce charmant pays; on ne doit pas craindre d'y mourir d'indigestion.

Vers le soir on arriva à une cabane isolée dont les propriétaires, de vrais Vouabisa au teint foncé, aux dents aiguës, barbouillés d'ocre et portant aux bras autant de bracelets de cuir qu'ils avaient tué d'éléphants, voulurent bien céder aux aventuriers quelques mesures d' « éleusine; » mais rien de plus. Ils possédaient pourtant plusieurs vaches à double bosse, race fort commune dans ces régions; mais ils refusèrent de les vendre, quelque exhorbitant que fut le prix qu'on leur en offrit.

Il fallut donc se contenter d'un maigre brouet, que Cornec étendit abondamment d'eau pour en augmenter le volume, et qui fut impuissant à contenter tous ces robustes appétits. Les enfants seuls furent rassasiés; car Cornec, prenant son titre de « père » au sérieux, les servit les premiers.

Après ce simulacre de repas on se tailla un campement en pleine jungle. Les Vouabisa, craignant les blancs presque autant que les Mazitous, avaient refusé de les recevoir dans leurs cases.

Quand, au jour suivant, on reprit l'éternelle étape, les hommes grognaient et murmuraient. Les deux chefs de l'expédition firent mine de ne pas les entendre pour n'avoir point à sévir.

— Eh! mon Dieu, disait Cornec, nous n'avons pas déjeunés, belle affaire! nous n'en souperons que mieux!

— Naturellement! mais ce souper, qui nous le fournira?

— L'occasion, matelot!

Au même instant Georges fit signe d'arrêter.

***

Au loin, au fond d'une petite clairière ouverte par la hache des défricheurs au milieu de la jungle, le jeune lieutenant venait d'apercevoir la silhouette massive d'un éléphant.

Ce devait être un de ces vieux mâles, chez qui les années ont amorti la

fougue des passions, et qui, dédaignant la société de leurs semblables, vivent seuls et retirés comme des ermites au fond des bois, des jungles les plus impénétrables.

Les indigènes les appellent des « solitaires. » Forts de l'expérience qu'apporte toujours la vieillesse, ils sont excessivement redoutables.

Le jeune lieutenant savait cela. Mais, dans cette occasion, il n'y avait pas à hésiter.

Heureusement pour nos amis, le pachyderme ne les avait pas encore éventés. Debout, comme nous l'avons dit, au milieu de la clairière, de sa trompe élastique, il tordait nonchalamment les jeunes arbres pour en brouter les feuilles avec plus de facilité; rien ne paraissait troubler la douce quiétude dans laquelle il était plongé.

— Voilà le souper, dit Georges en souriant. Laissez-moi faire et je vous promets qu'avant une heure, cette immense masse de viande bouillira dans nos marmites.

Il glissa deux balles explosibles dans chaque canon d'une lourde carabine faite exprès pour ce sport dangereux et voulut s'élancer en avant.

— Mille millions de milliasses! dit Cornec en l'arrêtant, croyez-vous, mon lieutenant, que nous vous laisserons vous exposer tout seul aux caresses de cet animal?... Ah! bien, oui...

— Qui commande, ici? fit le jeune homme avec autorité! L'animal est trop rusé pour ne pas nous éventer si nous chargeons en masse, et s'il nous échappe, adieu le souper! Il n'y a pas grand danger d'ailleurs : si dure que soit la peau d'un éléphant, nos balles explosibles la perceront facilement.

— Allez, dit Carpezac; quoi qu'il arrive nous vous soutiendrons.

Le jeune homme, son fusil armé, se traînant sur les mains et les genoux, disparut bientôt au milieu des hautes herbes. Chaque fois que le craquement d'une branche morte, le frémissement des herbes faisaient dresser l'oreille au redoutable pachyderme, il s'arrêtait prudemment, puis profitait pour avancer de nouveau du moment où son ennemi se remettait à brouter.

Quand il se crut à bonne portée, il éleva son arme, et, visant entre les deux yeux, pressa la détente.

Mais rien n'est dur comme un crâne d'éléphant. Bien que frappé au front, aveuglé par le sang qui s'échappait de sa blessure, le monstre exhala un cri de rage et de douleur et se précipita en avant, ébranlant le sol sous son pas lourd et précipité.

Georges lui envoya aussitôt sa deuxième décharge; mais soit qu'il eut mal visé, soit qu'un mouvement de l'éléphant eut dérangé la ligne de mire, la balle siffla à son oreille sans l'atteindre.

Les aventuriers poussèrent un cri terrible : l'éléphant n'était plus qu'à quelques pas du chasseur désarmé. L'enlaçant de sa trompe redoutable, il le projeta dans les airs...

Tous s'attendaient à voir l'infortuné retomber sanglant, inanimé sur le sol que piétinait le monstre furieux.

— En avant! cria Carpezac; ne lui donnons pas le temps de l'achever.

Les aventuriers se redressèrent, et, poussant mille clameurs pour détourner l'attention du monstre, marchèrent à lui. Oubliant son ennemi, rendu furieux par sa blessure, il leur épargna la moitié du chemin.

— Feu! dit alors le Gascon.

Vingt fusils s'abaissèrent et vingt détonations firent trembler l'écho de la jungle. Cette fois, le monstre s'affaissa lourdement sur le sol, battant encore l'air de sa trompe impuissante.

De nouvelles décharges mirent fin à son agonie.

— Georges! Georges! où êtes-vous? cria le Gascon.

— Ici, parbleu! fit une voix qui semblait descendre du ciel.

Par un hasard vraiment providentiel, Georges, au lieu de retomber sur le sol où il eut été broyé sous les pieds du monstre, avait été arrêté dans sa chute par un de ces lacis de lianes qui, dans les forêts équatoriales, courent d'arbre en arbre. Quoi qu'à moitié étourdi, brisé par le rude embrassement qu'il venait de subir, il avait eu la présence d'esprit de se retenir en désespéré à ces cordons aériens.

— Qu'on dise maintenant que les lianes ne sont bonnes à rien? exclama triomphalement Cornec.

— C'est égal! murmura le Gascon pâle encore, je ne voudrais pas pour beaucoup repasser par de pareilles émotions.

Et, ce disant, il vint affectueusement presser la main de Georges que Cornec et Le Hir étaient allés *repêcher* dans le domaine des airs.

Déjà les « Askaris » et les matelots s'étaient abattus comme des oiseaux de proie sur l'immense carcasse de l'éléphant, taillant, coupant à grands coups de haches et remplissant sans cesse les marmites qui se vidaient avec une rapidité surprenante.

Il faut avoir connu cette « passion de la viande » dont parlent tous les explorateurs, et qui saisit si fortement les malheureux indigènes que, pour la satisfaire, ils vendraient père, mère, enfants; il faut l'avoir connue, disions-nous, pour comprendre la joie délirante que causa cette capture.

Quoi qu'un peu coriace, sans doute à cause de son âge, le pachyderme fut déclaré excellent, surtout la trompe et les pieds accommodés suivant la méthode indigène.

Quand l'expédition dûment lestée et reconfortée put quitter ce lieu, elle emportait plus de cinq cents livres de viande saignante et soigneusement empaquetée dans de grandes feuilles. Il n'y avait aucune précaution à prendre pour la conservation de cette immense provision, voyageant sous la pluie et le soleil; si corrompu, si faisandé que soit le gibier, les nègres s'en accommodent toujours.

D'ailleurs, à dater de ce point, les souffrances et les privations cessèrent comme par enchantement. On entrait dans un pays fertile et cultivé avec intelligence; les vivres, lait, volailles, viande de bœuf et de chèvre, légumes, grains de toutes sortes abondaient et se donnaient presque pour rien; il en était de même des fruits, du manioc, dont les Vouabisa de cette région avaient de grands approvisionnements.

Cela tenait à ce qu'un parti d'arabes, établi au sud du Banngouéolo, en défendait l'approche aux Mazitous. Par un accord tacite, les traitants et les bandits, voyant qu'ils n'avaient aucun profit à s'entre déchirer, s'étaient partagés le pays : où résidaient les uns, les autres se gardaient bien d'approcher.

— Accord touchant! disait Cornec, vraiment ça fait plaisir à voir. Je ne souhaiterais qu'une chose, continua-t-il, c'est que la même intelligence unisse un jour Vouabemmba et Vouabisa et les engage tout doucement à mette à la porte « Messieurs » les Arabes et les Mazitous.

— Malheureusement, la chose n'est guère possible maintenant, et ne le sera jamais tant que les Africains n'auront pas renoncé à l'odieuse exploitation de l'homme par l'homme, tant qu'un commerce légal ne leur aura pas permis de tirer parti des richesses naturelles de leur pays, de se procurer, par des échanges, les armes, vêtements, etc., que les Arabes leur vendent seuls aujourd'hui, et Dieu sait à quel prix.

« D'un autre côté, continua le Gascon, comment voulez-vous régénérer un pays où n'existe aucun lien de corrélation entre les différents peuples, où les liens même de la famille sont inconnus? Quel nom donnerez-vous à ces hommes qui, pour satisfaire leurs plus basses passions, brûlent, pillent, saccagent les propriétés de leurs voisins, vendent en masse leurs sujets, et, quelquefois leurs enfants? Je vous l'ai dit, l'amour de la famille, encore moins du prochain, n'existe pas en Afrique. Cela se conçoit : ici la femme n'est pas pour le nègre une compagne aimante et dévouée; il ne l'a pas choisie par affection; elle ne connait rien de ses peines, rien de ses joies; c'est un meuble vivant, une esclave, une marchandise en un mot, puisqu'il l'a payée... Etonnez-vous après cela que le caractère sacré de l'épouse, de la mère, soit méconnu, que les enfants, élevés d'après ces détestables principes, n'aient pour elle ni respect ni affection...

— Hum! fit Cornec, on parle beaucoup de la « régénération » de l'Afrique; mais bien fin sera celui qui verra clair dans un tel mic-mac!... Qui d'ailleurs voudrait se charger de le débrouiller?

— Les missionnaires, mon ami. La chose est si bien comprise que sur le Nyassa, sur le Tanganyika, dans l'Ouganda, des missions se forment ou sont projetées. Mais que de peines et de labeurs, que de superstitions d'usages sanguinaires à déraciner, à combattre avant d'obtenir un résultat sensible, de substituer à cette odieuse maxime prêchée par les prêtres et les sorciers et qui semble résumer toute la religion de l'Afrique : « Fais à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même, » cette parole consolante qui est notre religion à nous : — « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas » qu'on te fît à toi-même! »

— Bravo! monsieur Carpezac, vous prêchez comme un docteur!

— C'est que j'ai longtemps vécu au milieu de ces peuples, mon ami, c'est que j'ai pu sonder l'abîme qui sépare leur barbarie des premiers degrés de la civilisation, toucher du doigt la plaie hideuse...

— Eh bien! moi, s'écria Cornec, je jure ici que ces deux mioches ne seront ni esclaves, ni chasseurs d'esclaves... C'est toujours ça de gagné...

En même temps il jeta un regard attendri sur les deux négrillons, que des « Pagazis » portaient sur leurs épaules.

Ces conversations n'empêchaient pas les aventuriers de continuer bravement leur route en avant.

A mesure qu'on approchait du Banngouéolo, le pays, succession de plaines et de collines, de jungles et de forêts, s'infléchissait sensiblement pour aboutir à d'immenses marécages que traversaient mille rivières.

Le sol, couvert de détritus de végétaux, avait une apparence solide et verdoyante qui faisait plaisir à voir... de loin; car de près on s'apercevait bien vite que ce n'était qu'un trompe l'œil et qu'on marchait sur une surface molle et spongieuse, qui pompait avidement l'humidité, mais la restituait largement aussi lorsque le pied la pressait.

Les aventuriers sentaient ce terrain, aussi perfide que le sable mouvant, s'enfoncer sous leur poids; ils enfonçaient jusqu'à la cheville, jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture même, et, pour se retenir, rien que des roseaux qui se brisaient comme verre, des herbes longues et tranchantes comme des rasoirs.

C'était le vrai paradis des hippopotames, qui vivaient par milliers dans tous les buissons de roseaux, d'arbres et de plantes aquatiques... Ceux qui aimaient cette chair un peu coriace, un peu huileuse ne devaient pas craindre de mourir de faim.

Par bonheur des chaussées élevées et résistantes sillonnaient cette immense éponge. Sam et Joë les eurent bientôt trouvées, et, dès lors, on put avancer avec sécurité, mais non sans de nombreux plongeons, vers ce lac tant désiré.

Georges et Carpezac ne vivaient plus. L'émotion les rendait insensibles à tout et faisait palpiter leurs artères. C'est que là, enfin, ils allaient avoir la solution de cette énigme qu'ils poursuivaient depuis longtemps. Interrogeant avec soin les indigènes qu'ils rencontraient, ils avaient appris qu'Edouard Trustee ne les avaient pas trompés, que des blancs, six mois auparavant avaient en effet traversé cette région, et, après de graves différends, de sanglants conflits avec les Arabes, s'étaient dirigés vers une destination inconnue.

— Six mois! disait Georges en tressaillant à cette date qui, en effet, devait être celle, où, après avoir quitté le Zambèze, Kerpewen et ses compagnons avaient pu atteindre le lac; plus de doutes possibles, nous sommes sur la voie.

— Nous brûlons la piste, *sandis!*

— Mais comment savoir au juste.

— Les Arabes parleront! dit Carpezac avec une froide résolution.

Avec une telle espérance, ni dangers, ni obstacles ne pouvaient les arrêter. Pour arriver au lac, ils eussent marché au milieu des flammes.

Ils l'atteignirent enfin le 10 octobre, dix mois environs après leur embarquement sur la Rovouma.

VII. — Les abords du lac Banngouéolo. — Astuce et abandon. — En retraite sur le lac.

De la distance où étaient encore les explorateurs, le lac, avec ses flots verts d'émeraude, agités par une légère brise, ses îles nombreuses et parées d'une riche végétation, ses flottilles de pirogues et de canots, leur apparaissait comme une mer immense. Aucun horizon, si ce n'est la ligne pâle des eaux se confondant avec l'azur radieux des cieux.

Partout sur le sol au milieu des roseaux et des bambous étaient des sentes d'hippopotames; les abords du lac étaient couverts de leurs larges empreintes; les crocodiles aussi paraissaient ressentir une prédilection marquée pour cet endroit; car jamais ils n'avaient paru si nombreux aux regards des Européens.

— Vrai, de vrai! s'écria Cornec, si ce n'est pas la mer, du moins ça en a tout l'air. Et quelle masse, quelle variété de palmipèdes sur ces flots!... On dirait qu'on n'a qu'à se baisser pour en prendre.

Georges et le Gascon étaient trop émus pour répondre. C'est à peine s'ils daignaient honorer d'un regard distrait, sur le manteau scintillant des eaux, ces golfes, ces criques où se balançaient les pirogues des pêcheurs, où des jets d'eau diamantée, s'élançant vers le ciel, révélaient la présence de souffleurs, où glissaient des bandes de plongeurs, de flamands, de grues : non, de toutes les merveilles qu'étalait la main du Créateur, ils n'avaient rien vu, rien qu'une « Daou » sous voile et un grand village dans l'éloignement.

La « Daou » leur disait que les Arabes régnaient en tyrans sur le lac ; le village, que l'heure suprême approchait.

— En avant! s'écria Georges avec une exaltation sauvage ; il le faut!

Les charges furent reprises et on avança de nouveau.

A mesure qu'ils approchaient de la ville, les aventuriers remarquaient la terreur qu'ils inspiraient au Vouabisa. Hommes, femmes, enfants, jetaient leurs lances, leurs lignes, les paniers qu'ils portaient et sa hâtaient de gagner l'enceinte palissadée qui entourait le village, comme si une troupe de Mazitous leur donnait la chasse. Néanmoins, ils continuèrent d'avancer; mais à une demi-portée de fusil environ du village, ils furent accueillis par une volée de flèches appuyées de quelques balles, et mille voix furieuses leur intimèrent l'ordre de s'éloigner.

Ce fut en vain qu'ils agitèrent des branches vertes en signes de paix, qu'ils montrèrent leurs ballots, il fallut obéir sous peine d'être fusillés.

Or, comme les assaillants étaient protégés par les palissades, et qu'eux se trouvaient complètement à découvert, c'est-à-dire exposés en plein aux flèches et aux balles, ils n'avaient que ce parti à prendre.

— Satanée boutique! s'écria le maître d'équipage, faut-il que ces gens soient stupides!... Est-ce que nous leur voulons le moindre mal?... Nigauds, va!... Enfin, nous ne pouvons définitivement rester plantés comme des citrouilles pour servir de cible à ces « messieurs... » mieux vaut détaler...

— Et se presser... naturellement!...

— Vous avez raison, dit Carpezac qui, derrière les guerriers vociférant à l'entrée du village, avait vu deux turbans arabes; la chose est plus sérieuse que je le croyais.

Et se penchant à l'oreille de Georges.

— C'est un tour des Arabes, dit-il ; j'en jurerais ma tête.

Cependant, après une courte trève, voyant que les aventuriers ne bougeaient pas, les Vouabisa recommencèrent leur feu.

Il fallut s'arrêter à un parti quelconque.

— En retraite! commanda Carpezac.

Et la troupe, tournant les talons à cette ville inhospitalière, se dirigea vers un deuxième village qu'on apercevait à un mille plus bas. A leur grande stupéfaction, le même accueil les y attendait.

— Cette fois, c'est un coup monté! s'écria Carpezac. Notre présence était signalée, et, dans un but que je ne puis comprendre, mais que je pénètrerai, les Arabes ont intérêt à ne pas nous laisser passer.

— Ils nous prennent peut-être pour des Mazitous! dit un matelot.

— Allons donc?... est-ce que c'est possible! Non, le mot d'ordre est donné.

— Que faire? nous ne pouvons rester entre deux feux.

— Enlevons le village! s'écria Georges qui se redressa sublime de douleur

et d'énergie ; car, je vous le dis, je ne quitterai pas les abords de ce lac sans avoir une certitude quelconque sur le sort de nos amis.

— A l'abordage donc ! hurlèrent les matelots en brandissant leurs armes.

Par bonheur ce village, moins peuplé et moins fortifié que le précédent, ne comptait pas un seul fusil ; tous ses défenseurs, une soixantaine à peine, parurent sur la brèche agitant leurs lances et leurs sagaies. Une première décharge, à blanc, les dissipa comme des ombres ; et les Européens, s'élançant au pas de charge, eurent bien vite atteint les palissades. Les nègres alors, effrayés de la rapidité de cette attaque, comprenant toute la folie d'une résistance, jetèrent leurs armes et s'enfuirent dans toutes les directions.

— Les braves ! s'écria Cornec en riant, comme ils ne se font pas prier pour *se tirer des pieds*.

Les aventuriers étaient maîtres du village.

— Voilà ce que nous aurions dû faire là-bas, dit Georges.

Carpezac secoua la tête.

— Là-bas, dit-il, nous aurions réussi à nous faire écharper jusqu'au dernier ; mais c'eût été tout. N'oubliez pas que les Vouabisa son soutenus, poussés par les Arabes. Ne me dites pas le contraire, je les ai vus.

— Mais ici, la même influence existait.

— Oui, le mot d'ordre avait été donné, seulement, on avait négligé de soutenir ces pauvres diables, et, vous le savez, si les nègres, livrés à eux-mêmes, brillent dans une embuscade, ils sont incapables de soutenir une attaque vigoureuse. Mais quel peut être le but des Arabes ?

— Qui sait ?... ils veulent peut-être se venger sur nous de l'échec que leur ont infligé nos amis.

— Vous avez peut-être raison. En tous cas, nous voilà au Banngouéolo.

— Mais comment, au milieu de l'effervescence qui règne parmi ces sauvages, obtenir les renseignements qui nous sont nécessaires ?

— Je réfléchirai à tout cela, dit le Gascon. L'important est d'agir le plus promptement possible. Allons prendre connaissance des êtres ; nous en recauserons au retour.

Le village était construit à l'extrémité d'une vaste lagune à moitié desséchée et communiquant avec le lac par une sorte d'écluse naturelle. Il était entouré d'une double rangée de pieux aigus et n'avait qu'une seule entrée, défendue par deux corps-de-garde faits de solides troncs d'arbres.

Les cases, régulièrement bâties, rayonnaient vers une grande place ombragée de beaux figuiers et de palmiers éventails. Là était la demeure du « Moutoualé » ou chef du village.

A l'intérieur on apercevait des poteries, des armes, des harpons, des filets pour la pêche, des rames de canots. Chaque case était en outre abondamment fournie de grains, de poissons séchés, de lambeaux de chair d'hippopotames ou d'éléphants. Mais, soit que l'attaque eut été prévue, soit que les Mazitous se fussent montrés dans ces régions, les bestiaux avaient été entraînés au loin.

Les explorateurs remarquèrent encore, dans chaque case, des idoles grossièrement sculptées, semblables à celles qu'ils avaient déjà vues. C'étaient les « images des ancêtres » qui président aux destinées des familles, et auxquelles les Vouabisa, comme les Vouabemmba, d'ailleurs rendent un culte superstitieux.

La nuit était venue. De grands feux furent allumés à l'entrée du village dont on confia la garde aux « Askaris, » et les Européens se retirèrent dans la case du « Moutoualé, » où Cornec, avec la tendre sollicitude d'une mère, avait déjà couché ses deux « enfants, » pour délibérer sur la conduite à tenir en une telle occurrence.

La situation était des plus graves.

La fuite était bien encore possible par cette nuit profonde; mais fuir, c'était perdre en un instant le fruit de près d'un an de peines et de souffrances; c'était renoncer à l'espoir de rejoindre jamais ceux qu'on était venu chercher de si loin.

Les Arabes seuls pouvaient donner les renseignements désirables.

Mais là, justement, était la difficulté.

— Ayons confiance en la bonté du Maître Suprême, dit Carpezac, et n'oublions pas que, si désespérée que soit la situation, il suffit d'un signe de lui pour la changer totalement, pour faire succéder les pleurs de l'ivresse aux larmes de l'angoisse. D'ailleurs, je le jure, j'arracherai leur secret aux traitants, je les forcerai de parler... Comment? je ne sais encore; mais cela sera, car je le veux.

Soudain, il tressaillit.

Il y a des étrangers ici, dit-il. On parle arabe.

Et, vivement, il sortit et gagna l'entrée du village, immédiatement suivi de Georges et des matelots.

Il ne s'était pas trompé. Abandonnant leur poste « Askaris » et « Pagazis » s'étaient groupés autour d'un personnage venu on ne sait d'où et qui parlait, gesticulait avec animation.

L'arrivée des blancs fut un coup de théâtre auquel personne ne s'attendait. Tous se troublèrent et se levèrent en balbutiant. Seul, le personnage inconnu n'avait rien perdu de son calme.

— Que fais-tu, ici? dit Carpezac en le secouant avec force. Tu es un espion des Arabes.

— *Sidi*, répondit l'esclave, je suis envoyé à toi, fort et courageux comme un lion, par Omar-ben-Khéira, mon maître.

— Qu'avons-nous à démêler ensemble?

— Il vient te proposer la paix et regrette que le sang ait coulé.

— Bah! Et quelles sont ses conditions?

— Les blancs rendront le village et quitteront immédiatement le pays.

— Ecoute, reprit le Gascon, tu m'as tout l'air d'un espion; mais je suis assez fort pour me montrer généreux. Si tu es vraiment envoyé par les Arabes, retourne à eux et dis-leur que tu as vu les blancs prêts à repousser la force par la force. Si ton maître veut réellement la paix, qu'il vienne à moi, loyalement, franchement, et il sera satisfait. Maintenant, va; mais n'oublie pas, que si nous accueillons ceux qui se présentent en plein soleil, nous fusillons les espions qui se glissent dans l'ombre.

Le nègre s'inclina, et, jetant un regard d'intelligence aux « Askaris » et aux « Pagazis, » disparut aussitôt.

Carpezac était pensif.

— Cornec, dit-il, prends dix hommes et garde toi-même l'entrée du village. Que les armes soient enlevées aux « Askaris » et les ballots déposés dans la

case du « Moutoualé. » Ah! une dernière recommandation : si quelqu'un essaie de s'enfuir... Tu m'as compris?...

— Ne craignez rien, répondit le maître; on ouvrira les *écubiers*.

— Naturellement! ajouta Le Hir.

— Que redoutez-vous donc? demanda Georges avec inquiétude.

— Je ne sais; mais il me semble que le vent souffle à la trahison. Qu'importe! on veillera.

Tous deux rentrèrent dans la case du « Moutoualé, » et le silence se fit de nouveau, troublé seulement par le pas lourd et régulier des sentinelles veillant à l'entrée du village.

Le reste de la nuit se passa sans incident.

* * *

Quand les premiers rayons du soleil éclairèrent de leurs reflets empourprés l'immense surface du lac, les aventuriers se levèrent. Leur premier soin fut d'examiner le village Oubisa où, la veille, ils avaient été si chaudement accueillis.

Tous les riverains du lac semblaient s'y être donné rendez-vous. Partout on ne voyait que des guerriers tatoués et fraîchement peints d'ocre rouge, abrités sous leurs longs boucliers de peau de buffle, brandissant leurs lances et leurs sagaies, faisant ondoyer, dans leurs mouvements rapides, les longues plumes, les panaches de poil touffu qui ornaient leurs chevelures laineuses.

Le vent soufflait aux grandes épopées.

Au milieu de tout cela, les femmes, presque nues, le front ceint de plusieurs rangs de perles de « samé-samé, » les pieds et les poignets chargés de bracelets, d'anneaux qui cliquetaient comme des castagnettes à chacun de leurs mouvements, allaient tranquillement puiser de l'eau au lac, sans paraître se soucier des alligators étendus partout comme des troncs morts. On eut dit qu'un charme les protégeait contre les caresses fatales de ces monstres.

Les hommes semblaient délibérer.

— Diable! murmura Carpezac songeur à la vue de tous ces préparatifs belliqueux; je comprends parfaitement pourquoi les Vouabisa, hier, nous ont si galamment cédé la place. Peut-être n'étaient-ils là que pour nous attirer plus sûrement dans le piége? En tout cas, nous nous sommes mis dans de beaux draps...

— Et, j'ai beau me sonder et me resonder la « *pomme du mât*, » ajouta Cornec qui, de toute la nuit, n'avait pas quitté l'entrée du village, je ne vois aucun moyen de se *déhâler* de là sans rien casser aux autres ni sans qu'ils ne nous cassent rien.

— Naturellement! dit Le Hir.

Carpezac eut un geste superbe.

— Nous n'en sommes pas rendus là encore, fit-il.

— Cornec, continua-t-il, fais sonner le réveil. Nos moricauds abusent par trop de notre patience. »

Mais le maître lui prit le bras.

— Regardez! fit-il.

— Un nouveau parlementaire! s'écria Georges en apercevant un homme, qui, seul, sans armes, un lambeau de cotonnade blanche à la main, s'avançait vers eux.

— Aux armes! dit le Gascon en s'adressant aux matelots. Recevons-le ici, à la face de tous.

Cependant l'étrange parlementaire s'était approché. C'était le même que le jour précédent. Son corps à demi-nu était effrayant de maigreur et eut pu servir dans un cabinet d'anatomie. Il portait aux oreilles, aux lèvres de grands anneaux de cuivre, et, chose qui le faisait reconnaître pour un esclave arabe, un turban crasseux s'enroulait autour de son front.

A quelques pas des aventuriers, il s'agenouilla et courba son front dans la poussière.

— Relève-toi, cria Carpezac à qui la vue d'un être si vil, si dégradé causait plus de dégoût que de pitié, et apprends-nous ce qui t'amène.

— Omar-ben-Khéira m'envoie à toi, magnifique...

— Ton maître accepte donc mes offres; il vient à moi?...

— Ben-Khéira reconnaît la loyauté du seigneur blanc et voudrait se rendre à ses désirs; mais les Vouabisa redoutent les « maléfices » des grands magiciens « venus du fond de la mer (1) » et refusent de l'accompagner.

— Alors que veut-il?

— Que le grand seigneur me suive; je le conduirai près de Ben-Khéira.

— C'est une idée! s'écria Carpezac. De cette façon, qu'il veuille ou non, il faudra bien qu'il parle...

— C'est un piége! répondit Cornec, il veut vous tenir en son pouvoir, et là... dame, ça s'est vu...

Georges qui, à mesure que Carpezac et l'esclave parlaient, traduisait aux matelots, approuva d'un signe de tête.

Le Gascon fut frappé de cette remarque.

— Comment, puisque ton maître ne croit pas en moi, veux-tu que j'aie foi en ses paroles? que je pénètre seul, sans armes, dans cette ville où il peut me retenir prisonnier? dit-il.

— Le blanc pourra garder ses armes et se faire accompagner de dix hommes armés comme lui. Ce n'est pas dans le village que Ben-Khéira l'attend, mais dans cette maison isolée, la sienne, que tu vois d'ici.

Il y avait dans ces paroles une apparence de sincérité et de bonne foi qui frappa le Gascon.

— J'irai! dit-il.

Les yeux du parlementaire lancèrent des éclairs.

En ce moment, Le Hir s'approcha de Carpezac, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— C'est impossible! s'écria le Gascon.

— C'est ce que je me suis dit d'abord, naturellement! Mais, après examen, pas mèche d'en douter... Les coquins se sont enfuis en escaladant les estacades; par bonheur nos précautions ont empêché qu'ils emportassent les bagages.

— Voilà qui nous explique la présence de ce bandit à peau noire parmi

(1) Voyez pour cette croyance superstitieuse des Africains, qui s'imaginent que les blancs « viennent du fond de la mer, » le docteur Livingstone qui en parle dans tous ses ouvrages.

nous hier. Il était venu débaucher nos hommes. Pas un mot; je tiens mon plan.

Et se tournant vers le parlementaire.

— Dis à ton maître qu'il m'attende; aujourd'hui ou demain, il aura de mes nouvelles. Mais que pas une flèche, pas un coup de fusil ne soit tiré, ou je rompt la trève. File...

Le parlementaire s'inclina encore aussi bas que terre, et se hâta de disparaître.

Il n'y avait qu'un cri dans le village.

— Les noirs se sont enfuis!

— Qu'importe! dit Carpezac radieux. Qu'importe! ce soir nous saurons ce que nous voulons savoir.

Et laissant deux sentinelles avec mission de ne pas perdre de vue la cohue hurlante, s'agitant aux abords du village ennemi, il entraîna tous ses compagnons dans la hutte du « Moutoualé. »

Une heure après, les matelots et les orphelins qui ne quittaient plus leur « père, » s'occupaient à fabriquer, avec des fascines recouvertes de lambeaux d'etoffe et coiffées de chapeaux de liége comme en portaient les aventuriers, une vingtaine de mannequins.

Sam et Joë, se glissant comme des reptiles parmi les herbes et les bambous, étaient partis pour une mission secrète.

— Quand on pense, s'écria Cornec, que les moricauds vont prendre ces « poupées » pour nous!... Faut tout de même...

— Qu'ils soient bêtes?... Naturellement!

— Bah! reprit Cornec, je me suis laissé dire que, dans les temps, un farceur de voleur, nommé Gasparini, avait, tout seul de sa bande, mais « aidé » par une douzaine de bons hommes en cep de vigne, arrêté une diligence. Or, je suppose que ces coquins de Vouabisa, ne sont pas plus malins que ces braves bourgeois de la Provence, qui se sont ainsi laissés *mystiquer*.

La journée entière — une de ces belles journées des tropiques si parfumées si lumineuses — se passa dans ces préparatifs étranges. Quand vint la nuit, les « poupées » de Cornec furent placées un peu partout, à l'entrée du village, au-dessus des estacades, derrière les buissons. Pour rendre l'illusion aussi complète que possible, les plus apparentes furent armées de fusils, dont on avait eu soin de démonter les batteries.

Puis la petite troupe, chargée des bagages, sortit du village par une large brèche pratiquée dans les palissades.

La nuit était splendide, mais singulièrement agitée. Une brise folle, qui n'avait que peu à faire pour se changer en ouragan, tordait violemment les grands massifs de feuillage et arrachait aux joncs, aux roseaux, des plaintes, des vibrations étranges. Le ciel était noir comme une mer d'encre; pourtant, par moment, à travers les déchirures des nuages, glissaient des rayons étincelants qui semblaient briser leurs gerbes lumineuses sur la surface houleuse et écumante du lac.

Des oiseaux de nuit houhoulaient tristement.

Arrivés au lac, les aventuriers se séparèrent en deux bandes; l'une sous le commandement de Carpezac avec Le Hir pour lieutenant; l'autre sous celui de Georges avec Cornec pour second.

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire? dit Carpezac en serrant la main de Georges.

— Parfaitement.

— Alors, je puis partir. Mais, si je succombe, il faut tout prévoir et la tâche est ardue, n'ayez qu'une pensée, eux!... toujours eux!... Périssez s'il le faut; mais n'abandonnez pas vos recherches.

— Vous avez ma parole.

Les deux hommes se serrèrent une dernière fois la main; puis, jetant leurs bagages, Carpezac et les siens, la main serrant convulsivement la crosse du fusil, l'œil fixé à dix pas comme le prescrit l' «*école du soldat*,» se glissèrent au milieu des buissons odoriférants, des forêts d'arbustes aussi haut qu'un homme, et disparurent bientôt à tous les regards.

— Que Dieu les protége! murmura Georges.

Puis il siffla d'une certaine façon. Aussitôt les roseaux qui forment au lac une ceinture verdoyante s'écartèrent, et Joë et Sam se montrèrent aux regards des Européens.

— Et bien? dit Georges.

— Tout est fait comme vous l'avez ordonné, maître.

— Ainsi, les canots?

— Attendent au bord du lac.

— En marche, alors.

La petite troupe s'ébranla de nouveau; Georges en tenait la tête, puis venaient Cornec et un autre matelot, portant chacun un des enfants dans leurs bras; Sam et Joë fermaient la marche.

Tout à coup, ils crièrent de s'arrêter.

Derrière les aventuriers, on entendait comme un sourd grondement qui faisait trembler le sol; puis le bruit devint plus distinct, et on eut dit le roulement d'une batterie d'artillerie. Sam et Joë ne s'y trompèrent point ce bruit étrange était produit par le piétinement d'une troupe d'animaux puissants, hippopotames ou éléphants...

Sans qu'il fut besoin de l'ordonner, les hommes se jetèrent dans les fourrés de bambous, enfonçant jusqu'au genou dans le sol vaseux, retenant leur souffle et tenant prêts leurs fusils. Quelques secondes se passèrent ainsi; un trot lourd et cadencé devint perceptible, et de grandes formes, vagues, indécises sous la pâle clarté de la nuit, se montrèrent au bout du sentier noyé d'ombre.

Les enfants, eux-mêmes, pressés dans les bras de Cornec, n'osaient faire un mouvement.

La bande approchait.

C'étaient des éléphants; ils étaient au moins trente, marchant à la file l'un de l'autre, folâtrant, s'arrêtant pour tordre une branche ou un roseau. Ils semblaient s'en remettre, pour leur sécurité commune, à celui qui tenait la tête de la colonne. Humant l'air du bout de sa trompe qui, chez ces animaux semble tenir à la fois des cinq sens, agitant ses larges oreilles, fier de l'honneur qui lui était fait, il avançait avec prudence et circonspection, modérant parfois d'un coup bien appliqué, l'ardeur téméraire des femelles et des jeunes éléphanteaux qui eussent aimé se vautrer dans les taillis.

Jamais plus magnifique sport ne s'était offert aux convoitises d'un chas-

seur. Mais, outre qu'un coup de fusil pouvait attirer sur eux toute la bande, il pouvait aussi donner l'éveil aux sauvages.

Les hommes se continrent.

Les monstrueux pachydermes disparurent bientôt au bout du sentier. Quelques minutes après, on entendait les roseaux ployer et gémir sous leurs lourdes masses, le flot s'élever et bouillonner comme au lancement d'un navire.

VIII. — Le repaire du traitant. — Pris au piége. — Navire pris à l'abordage. — A toute voile dans la tempête.

Pendant ce temps, Carpezac et ses compagnons, toujours ployés au milieu des buissons que secouait la brise, rampaient plutôt qu'ils ne marchaient vers une hutte isolée bâtie sur les bords du lac; c'était cette case que le parlementaire lui avait indiquée comme celle du traitant.

Carpezac était fidèle à son rendez-vous.

Il se rappelait, en ce moment, que, craignant pour leur liberté autant que pour leurs richesses, les nègres accordent rarement l'hospitalité dans leurs villages aux traitants de toutes sortes qui courent sans cesse le pays; il était donc sûr de trouver l'oiseau au nid.

Bientôt ils aperçurent distinctement la hutte découpant sa noire silhouette sur le ciel foncé. Quand nous disions isolée, nous nous trompions : la hutte était entourée d'une vingtaine de cases, basses, délabrées, sentant l'infamie et la misère. C'était là le parc où le traitant enfermait sa marchandise humaine.

— En avant, dit Carpezac avec une énergie terrible; en avant, l'heure est venue.

Les dix hommes, rampant comme des reptiles, eurent vite fait de traverser la courte distance qui les séparait de la hutte. Là, ils se relevèrent et le Gascon poussa résolûment la porte.

Un rayon lunaire, qui pénétra aussitôt par cette ouverture, lui montra le traitant et un autre Arabe couchés sur un amas de pelleterie, des jarres de « pommbé, » des pipes, des fusils à portée de leurs mains.

Il se hâta vivement de fermer la porte après avoir laissé entrer ses compagnons.

A ce bruit, le traitant, subitement éveillé, se dressa sur son séant.

— Est-ce toi, Hassan? dit-il.

— Oui, *sidi!* répondit Carpezac en excellent arabe; les chiens de chrétiens se préparent à fuir, et...

— Par Allah! je les attendais là! Allume une torche et plante la au sommet de cette case, c'est le signal convenu avec les Vouabisa. Envoie aussi prévenir les hommes cachés dans les buissons du lac, qu'ils courent au devant des maudits et leur coupent la retraite. Sur le Coran, il ne faut pas qu'ils nous échappent!...

— Et telle n'est pas leur intention, fit railleusement Carpezac qui, maintenant qu'il avait appris ce qu'il voulait savoir, jetait bas le masque; puisque les voilà devant toi...

— Trahison! s'écria le traitant en bondissant sur ses armes. Ibrahim! de la lumière!

Le deuxième Arabe alluma aussitôt une branche de cirier qui répandit dans la hutte une clarté fumeuse, mais suffisante.

— Un mot de plus, cher ami, et je te brûle la cervelle! dit Carpezac en mettant sous le nez du traitant les canons de ses deux revolvers. Çà, causons maintenant comme de vrais amis. Tu m'as fait appeler : me voici!

Et comme le traitant, sombre, furieux, rugissant dans l'étroite cahute, comme un lion pris au piége, ne répondait pas, le Gascon continua :

— Tu veux te taire? à ton aise!... Mais il ne sera pas dit que je perdrai ma peine. Nous connaissons plus d'un petit moyen excellent pour délier les langues rebelles.

Et se tournant vers ses hommes :

— Entourez-moi le crâne de ce gaillard avec un solide bout de *cablot*, introduisez dans le nœud un canon de pistolet, et serrez jusqu'à ce qu'il parle ou.....

— Qu'il meure, naturellement! dit Le Hir.

— C'est un bien triste expédient et qui me répugne beaucoup, continua le Gascon, mais comme nous n'avons pas le choix des moyens, il faut passer par là ou par la porte! D'ailleurs ce sera pain bénit de te rendre, une bonne fois, toutes les tortures que tu prodigues à tes misérables victimes.

Déjà Le Hir avait préparé la corde. Le traitant vit bien que ces menaces n'étaient pas vaines; il frémit à l'idée de ce supplice vraiment terrible que le Gascon empruntait aux anciens boucaniers.

— Je parlerai! dit-il d'une voix sombre; mais me garantis-tu la vie et la liberté?

— Ta vie ne court aucun danger, ta liberté non plus, quoique les circonstances peuvent exiger que nous te gardions quelques jours.

— Que veux-tu savoir?

— Des blancs ont passé par ici, il y a six mois environ. Etaient-ils nombreux?

— Cinq ou six tout au plus. Une soixantaine de noirs les suivaient.

— C'est bien cela! D'où venaient-ils?

— Du sud probablement, je ne sais au juste.

— Je sais, moi... Tu les as attaqués?... Pourquoi?

— C'était au moment du départ de mes sous-chefs pour Zanzibar; la campagne avait été mauvaise, j'avais besoin d'esclaves, et, comme les étrangers ne pouvaient acquitter le « mhonngo, » j'ai persuadé aux Vouabisa de les attaquer : à eux les dépouilles, à moi les hommes... Les blancs eussent été respectés.

— C'est-à-dire que, après les avoir pillés et dépouillés, tu leur aurais généreusement concédé le droit de mourir de faim dans le désert. Pas mal imaginé! Malheureusement, les choses ont tourné autrement.

— Pourquoi me rappeler cela? rugit le traitant dont le regard s'incendia, dont la face noire devint verdâtre. Mais je me vengerai! je l'ai juré par la barbe du prophète!...

— Parce qu'ils se sont enfuis à la tienne? Et c'est sur nous que tu voulais passer ta rage... merci! Une dernière question. Sais-tu où sont ces hommes?

— Ils s'étaient dirigés sur le Tanganyika. Une nouvelle attaque les a

forcés de se replier à l'ouest. Sans nul doute, en ce moment, ils sont au Moëro.

— Tu le jures?

Vous me tenez en votre pouvoir; un mensonge pourrait me perdre.

— Tu as raison. Maintenant, explique-moi ce que tu as fait des hommes que tu m'as débauchés?

— Ce matin, ils sont partis pour la côte.

Carpezac et Le Hir s'entretinrent un moment à voix basse; puis, revenant vers le traitant, le Gascon reprit :

— Merci de tes renseignements, Ben-Khéira, ils me seront très-utiles. Mais, comme tu pourrais nous tromper, ameuter contre nous les riverains du Banngouéolo, souffre que nous te donnions une garde d'honneur. Si tu te conduis bien, je te donne ma parole que ta captivité sera de courte durée, autrement...

Le bruit sec d'un ressort de revolver qu'on armait fut le complément significatif de cette phrase.

Ben-Khéira et Ibrahim courbèrent silencieusement la tête.

La petite troupe, les deux Arabes étroitement surveillés au centre, quitta la hutte et gagna les abords du lac avec les mêmes précautions qu'elle avait prises pour venir. Une heure ne s'était pas écoulée que les deux bandes avaient opéré leur jonction.

— Succès complet! s'écria Carpezac en serrant la main que lui tendait Georges. Maintenant, aux canots et en route!

— Plus de canots! dit Georges tristement.

On se le rappelle, au moment où ils allaient atteindre le lac, nos aventuriers avaient été dépassés par une troupe d'éléphants. Déjà ils s'applaudissaient d'en avoir été quittes pour la peur quand la clarté de la lune leur montra leur désastre dans toute son étendue : les canots, si péniblement conquis, avaient été écrasés, broyés, sous les pieds des pesants pachydermes.

— Que faire? s'écria Georges avec désespoir.

Un coup de feu, une exclamation de rage et de colère lui répondirent seuls. Ben-Khéira et son complice, profitant de la stupeur dans laquelle l'annonce de ce désastre jetait les aventuriers, avaient réussi à déjouer toute surveillance et à se glisser dans les bambous.

— Cette fois, murmura Georges avec accablement, tout est bien perdu! Malédiction! tout nous manque à la fois... Plus de canots!... et ces misérables vont ameuter contre nous ces hordes de bandits et de pillards!...

— Non! s'écria Carpezac, il nous reste l'appui de Dieu. Ecoutez-moi. C'est en enlevant une « Daou » que nos amis ont pu s'enfuir... Eh bien! il en reste une deuxième à l'ancre devant la demeure des mécréants... qu'elle serve à notre salut...

— Hurrah! s'écrièrent les hommes électrisés.

— Que dix d'entre vous restent à la garde des bagages et des enfants, et que le reste me suive, commanda encore le Gascon.

Cette fois, dédaignant de se cacher, la petite troupe s'élança au pas de charge, la baïonnette au bout du canon. Soit que les traitants eussent été obligés de faire un détour, soit qu'ils eussent préféré aller semer l'alarme au village — nous le saurons bientôt — les aventuriers arrivèrent les premiers. La « Daou » était là à l'ancre, mais fort éloignée du rivage.

— A l'eau! les frères la Côte! s'écria Cornec, et *enlève-moi* ça à l'abordage.

Et donnant l'exemple, il s'élança le premier; mais il n'avait pas fait trois pas qu'il recula effrayé : de toutes parts surgissaient des têtes hideuses, des mâchoires ouvertes en équerres et montrant des dents blanches et aiguës comme des lames de scies. Les crocodiles se liguaient au nègre contre les Européens.

Heureusement, à quelques pas de la demeure du traitant s'élevait un magnifique bouquet d'arbres géants étendant leurs branches presque horizontales et enguirlandées de lianes au-dessus du lac et de la « Daou, » Cornec avait l'œil marin : le premier il grimpa le long de ces arbres, et, son poignard entre les dents, se suspendit aux lianes et se laissa tomber sur le tillac de la barque.

Deux hommes se levèrent effrayés, et voulurent s'élancer sur le maître. Cela ne faisait pas l'affaire de Cornec; il étreignit son premier adversaire à la gorge, le roula sur le pont et essaya de le garrotter; mais l'autre l'enlaça par derrière, et une lutte s'engagea dans laquelle Cornec, malgré sa bravoure, n'avait pas l'avantage.

— Tiens bon, matelot! cria une voix bien connue, je vas te donner un coup de main... Naturellement!

Et une ombre glissa rapide le long des lianes et s'abattit sur le pont (1). Une autre la suivit, puis une autre encore. Quelques minutes après tous les Européens étaient à bord.

— *Dérape* (2) et aux avirons! cria Georges.

L'ordre fut vivement exécuté; les matelots saisirent les longs avirons et la «Daou, » silencieuse et rapide comme un fantôme, navigua vers le point de la côte où on avait laissé une partie des hommes et des enfants.

En un clin d'œil ils embarquèrent.

La « Daou, » alors, put déployer sa longue voile, et s'aidant encore de ses avirons, fuir à toute vitesse dans la direction du nord.

Il était temps!

Les abords du lac se couvraient d'une foule hurlante, menaçante, terrible. Pour mieux éclairer la scène, des taillis entiers avaient été incendiés, et, au milieu de ces lueurs sinistres, effrayantes dans la nuit, les guerriers, brandissant leurs armes, courant, s'agitant, ressemblaient plus à des démons vomis par l'enfer qu'à des créatures humaines.

— Au revoir, matelots! cria Cornec.

***

L'intention des aventuriers était de traverser le lac qui peut avoir de trente-huit à quarante lieues de large sur cinquante ou soixante de long, et qui contient de nombreuses îles, dont les plus importantes sont Mpabala, Tchiri, Kisi, Moëzia, etc.

Carpezac, qui, on s'en souvient avait voyagé dans cette région avec des marchands d'esclaves, donnait la route à Georges qui avait pris la barre; au

(1) On sait que l'arrière seul est la partie de ces barques qui est pontée.

(2) Déraper veut dire lever l'ancre.

besoin, on pouvait employer Ben-Chaouk et Abou-Azer, le pilote et le matelot de la « Daou ; » leur sûreté dépendait des renseignements qu'ils pouvaient donner.

La brise était rude, comme nous l'avons dit plus haut, et s'engouffrait avec force dans la large voile, et la barque, couchée sur le flanc de tribord, se creusait un profond sillon dans les flots tourmentés.

Les vieux loups de mer, Cornec et Le Hir, prévoyaient un « coup de tabac. »

Sur la rive, les Arabes et les Vouabisa, se démenaient et s'agitaient au milieu des flammes ; l'incendie allait toujours en augmentant et ses immenses reflets teignaient en rouge le ciel et les eaux.

— Courage, matelots ! s'écria Carpezac en pressant les hommes qui, pour accélérer la marche du petit navire, avaient saisi les avirons. Courage ! la bourrasque ne peut tarder et les coquilles de noix des sauvages ne sauront lui résister...

Il n'avait pas fini qu'un éclair rapide traversa les ténèbres et vint tomber sur le pont de la « Daou ; » un deuxième lui succéda, puis un autre, un autre, un autre encore ! On eut dit, tant ils étaient pressés, ces masses de fusées volantes qui couronnent tout feu d'artifice bien entendu, et qu'on a appelées du nom caractéristique de « bouquet. »

— Mille millions de milliasses ! dit Cornec ; nous flambons !...

— Et le feu ne cesse pas ! répondit un matelot.

— Coquins ! si nous avions nos mitrailleuses !...

Mais les Vouabisa se riaient de ces vaines menaces, de ces colères impuissantes, et leurs flèches, garnies de coton enflammé, grâce à l'huile de palme dont il était imbibé, continuaient de voler, secouant dans l'air une pluie d'étincelles.

C'était Ben-Khéira qui, le premier, avait trouvé cette idée ingénieuse.

— De l'eau ! de l'eau ! dit Carpezac avec autorité, et que chaque flèche soit noyée aussitôt qu'elle touchera le pont. Vous, garçons, de l'énergie et que chaque seconde augmente la distance qui nous sépare de ces démons... Une fois hors de portée nous serons sauvés...

L'eau, heureusement, ne faisait pas défaut ; des hommes armés de seaux inondaient sans cesse les planches du petit navire.

Une nouvelle complication vint rendre plus terrible encore cette situation déjà désespérée.

La voile flambait !... déjà les flammes gagnaient le mât qui, fait d'un bois excessivement sec, s'embrasa bientôt comme une allumette...

Coupe !... coupe ! s'écria Georges, de cette voix hardie et vibrante qui sait donner les clameurs des éléments.

Les hommes avaient déjà saisi les haches ; le bois craqua, les cordages furent tranchés et le mât, supportant encore la voile embrasée, s'abattit sur le côté. La tourmente s'en empara aussitôt et les aventuriers virent avec effroi cette large nappe enflammée se tordre, se déployer et s'enfuir au loin comme un oiseau gigantesque aux ailes de feu...

La tempête s'était déchaînée rauque, hurlante, échevelée ; le navire, abandonné à lui-même était secoué comme un tronc inerte sur les eaux en fureur. Le lac était peu profond, ce qui aggravait encore le péril, car, par moment, la « Daou, » descendant avec une rapidité vertigineuse au fond des abîmes

que creusait la rafale, talonnait de sa quille le sable grossier qui forme le fond du Banngouéolo...

Aux traits de feu produits par les flèches incendiaires succédaient des éclairs plus redoutables encore, aux grondements des flots, aux rugissements des vents, des éclats sauvages et métalliques que répercutaient les échos de la nuit.

Cependant les aventuriers n'avaient pas perdu courage.

La tempête les connaissait, ces vieux loups de mer! Cette fois, c'était une alliée qui les sauvait des flèches des sauvages.

Pelotonnés au fond de la chambre ménagée sous le tillac, les deux orphelins pleuraient en joignant instinctivement leurs petites mains.

— Allons, du cœur, *vivadiou!* s'écria le Gascon. Empoignez-moi ces avirons et nagez ferme, autrement nous risquons de boire notre dernier bouillon! Du courage, *mordioux!* l'homme est fait pour commander aux éléments!

— Oui, dit Georges avec confiance, Dieu, qui nous a protégés jusqu'à ce jour, ne permettra pas que nous succombions quand nous avons enfin l'espérance de les revoir!...

Les matelots ne répondirent pas; mais animés du même courage, tout l'espoir est communicatif, ils appuyèrent de toutes leurs forces sur les lourds avirons, et chaque éclair blafard qui sillonnait les cieux leur montrait le terrain qu'ils gagnaient en dépit de la tempête.

La nuit s'écoula ainsi, lente et ne ménageant aux infortunés aucune souffrance, aucune angoisse. Quand le jour parut, ils s'aperçurent, tant le souffle qui les poussait avait été si impétueux qu'ils n'étaient plus qu'à un mille à peine de l'île de Mpabala, du moins de celle que Ben-Chaouk désignait comme telle.

Couverte de ses verts pâturages, de ses arbres géants que courbait la tempête, l'île apparut aux malheureux voyageurs comme un séjour délicieux.

Le difficile était d'y aborder, car les vagues battaient un ressac terrible et s'élevaient en montagnes liquides formant autour de l'île une ceinture plus menaçante que des écueils. Pourtant, il n'y avait pas à hésiter : la « Daou, » désemparée, se plaignant de toutes ses membrures, n'avait tenu jusque-là que par un miracle; vouloir compter plus longtemps sur elle, c'était folie.

— Crevons la barque, mais arrivons! dit Carpezac.

— Hum!... dit Cornec, crever la barque n'est pas bien difficile; mais arriver, c'est autre chose...

On était plus qu'à quelque encâblure de l'île. En voyant ce navire battu des vents, sans mâts, sans voiles, glisser sur les eaux comme un goëland blessé, les insulaires s'étaient précipités sur la plage.

— Attention, vous autres! cria le maître, et halez en douceur.

En même temps, il balança dans ses mains un rouleau de corde et le lança au-devant de lui, avec cette adresse du matelot qui manque rarement son but. La corde fendit l'air en sifflant, se déroula et vint tomber sur le rivage.

— Attrape à crocher! cria encore Cornec.

Les paroles ne furent pas comprises, mais l'intention le fut. Deux noirs se précipitèrent sur la corde avant que le flot l'ait balayée de nouveau et coururent l'enrouler autour du tronc d'un palmier.

Comme il n'y avait pas de cabestan à bord, les matelots saisirent la corde

à pleine main et se mirent à haler avec ensemble et vigueur. La « Daou » approchait rapidement, bientôt on entendit le grincement du sable sous la pression de la quille, et, une énorme vague, venant au secours des matelots, empoigna le navire par l'arrière et le poussa au loin.

— Echoué! cria Cornec.

La barque se trouvait presqu'à sec. Les hommes, Cornec et Le Hir, portant chacun un enfant sur l'épaule les premiers, Georges et Carpezac les derniers, prirent pied sans craindre de se mouiller et gagnèrent rapidement le haut de la plage.

Les insulaires les regardaient avec surprise; leur contenance était plutôt sympathique qu'hostile.

Déjà Carpezac et Sam étaient en pourparler avec le chef de l'île, grand gaillard à l'apparence athlétique, au visage noirci encore par la fumée de sa forge, pendant que Georges et les matelots contenaient Abou-Azer et Ben-Chaouk.

Le chef, M'Koualé, ne paraissait pas surpris de la présence des blancs. Pour lui, comme pour ses compatriotes, les grands magiciens « qui vivent au fond de la mer » avaient tous les pouvoirs; seulement il voulait connaître le but de leur visite.

— Est-ce pour acheter des esclaves? demanda-t-il.

— La religion des blancs leur défend ce commerce infâme! répondit Georges.

M'Koualé, regarda les deux négrillons, et eut un hochement de tête qui voulait dire bien des choses.

— Du cuivre?... de l'ivoire? reprit-il.

— Non, dit Georges, nous cherchons des compatriotes, des blancs comme nous qui, il y a quelques temps, à la suite d'une bataille avec les Arabes, ont dû traverser le lac.

— Je n'en ai pas entendu parler, dit encore M'Koualé; mais c'est possible.

— Ah ça! interrompit Cornec, on grelotte ici! si « messieurs » les sauvages, qui n'ont rien à mouiller... que leur peau, trouvent agréables ces douches glacées, moi je déclare que j'en ai assez... et les mioches aussi.

— Naturellement, matelot.

Ces paroles ramenèrent les aventuriers à la réalité; ils demandèrent à M'Koualé l'hospitalité dans une de ses cases, et celui-ci, sur la promesse d'une bonne récompense, se décida à les conduire dans l'asile réservé aux étrangers.

— Je vous aurais bien donné ma propre case, dit-il, mais il eut fallu en chasser mes femmes, et j'en ai six! acheva-t-il avec orgueil.

Quelques instants après, les aventuriers étaient installés dans une vaste case autour d'un bon feu brûlant au centre et lançant ses tourbillons de flammes et de fumée par une étroite ouverture, pratiquée au sommet de la toiture.

Puis arrivèrent des esclaves portant des volailles, de grands paniers pleins de millet et de racines de manioc, des jarres de « pommbé » et quelques lambeaux de viande à peine faisandée. Avec ces éléments si hétéroclites, si peu faits pour des palais européens, les matelots composèrent un joyeux souper; on rit, on babilla, on examina et commenta les événements des jours précédents et de la nuit, de mille façons.

Tant qu'à Cornec, ses « enfants » sur ses genoux, avec la patiente bonté d'un « père » véritable, il se laissait tirer les oreilles et les cheveux, appeler « papa » à tout bout de champ, car, pour le moment, ce mot résumait, pour les pauvres orphelins, toute la langue française.

Mais ce n'était pas tout, en attendant qu'un baptême véritable les fît chrétiennes, il fallait un nom à ces intéressantes créatures. Après un long conciliabule, dans lequel Cornec et Le Hir mirent en commun tout ce qu'ils possédaient de littérature, la fillette fut appelée « Virginie » et le négrillon « Paul. »

— C'est de couleur locale, conclut le maître d'équipage.

— Naturellement! répondit Le Hir.

Donc, après ce long et intéressant débat, « Paul » et « Virginie, » « Virginie » et « Paul » furent solennellement présentés à la troupe qui les adopta pour ses enfants.

— Allons-nous coucher! dit alors Le Hir.

Une heure après, sans souci des épreuves terribles qu'ils venaient de traverser, de celles qui, sans doute les attendaient encore, les aventuriers ronflaient comme des toupies d'Allemagne, sauf pourtant les sentinelles, qui veillaient à la fois sur les environs et Ben-Chaouk et Abou-Azer, dont il fallait se défier.

IX. — L'île de Mpabala. — Les aventuriers reprennent le flot. — A travers l'embouchure et la Londa. — Le lac Moëro.

L'île de Mpabala est habitée par une population active et industrieuse, n'ayant pour ainsi dire du nègre que la couleur. Les hommes sont forts et bien découplés, les femmes gracieuses et admirablement proportionnées. Tous ces nègres sont occupés du matin au soir : les uns forgent le fer, construisent des canots; les autres fabriquent des filets, des harpons pour la pêche, battent l'écorce humide qui constitue la majeure partie de leurs vêtements, font des poteries, etc...

Les femmes, outre les soins et l'allaitement des enfants, les occupations du ménage, les aident dans ces différents travaux.

Rien n'est plus curieux qu'une de ces réunions de travailleurs par une de ces belles journées des tropiques, où la nature entière est en fête. Hommes et femmes sont mêlés, les uns accroupis sur leurs talons, les autres nonchalamment allongés sur le sol, et, pendant que les doigts s'agitent, que les pipes lancent au ciel leurs bouffées de fumée, les langues ne restent pas oisives, les cancans, sur un tel ou une telle, qu'accompagnent d'immenses éclats de rire, vont leur train avec la rapidité d'un *express*...

Il n'est de femmes sur toute la terre aussi cancanières que le nègre.

Ce qui se fabriquait d'étoffe d'écorce dans l'île était prodigieux. Pourtant les naturels n'en étaient pas plus vêtus : une coiffure excentrique, beaucoup d'anneaux, de bracelets, de colliers, des quantités de perles rouges ou bleues, quelques lignes de tatouage, voilà les seuls luxes qu'ils se permettaient.

Nous en exceptons les grands qui, là, comme partout, trouvent toujours moyen d'avoir leurs aises.

M'Koualé ou Mpabala, comme on l'appelait aussi, satisfait d'une pièce de cotonnade rouge et bleue, d'un kilogramme de perles grosses comme des œufs de pigeons et de quelques rouleaux de fil-d'archal, s'était, lui et les siens, complètement mis à la disposition des aventuriers.

— Que dirait-il, le pauvre homme, s'il savait que nous venons de rosser d'importance ses meilleurs amis? disait Georges.

— Mais il ne le saura pas ou, quand il le saura, nous serons loin déjà, répondit Carpezac. Le temps est trop horrible pour qu'un canot, si solide qu'il soit, ose traverser le lac.

— Nous en avons pour un ou deux jours d'inaction forcée. Que faire?

— Réparer la « Daou, » car, je l'espère, vous n'avez pas renoncé à notre œuvre. Les renseignements de Ben-Khéira sont précieux; nos amis, en ce moment, sont en route pour le Moëro. Braves compagnons! quelle doit être leur détresse! Enfin, quinze jours, un mois sont bien vite passés, surtout quand on espère... Oui, espérons, cette fois nous réussirons.

— Mais cette barque n'est pas à nous?

— Sots scrupules, Georges! comment pouvez-vous vous arrêter à de telles pauvretés? Nous prenons le navire de ce bandit; mais ne nous a-t-il pas pris nos hommes? ne voulait-il pas prendre nos existences? Croyez-moi, c'est de bonne guerre. D'ailleurs, une fois sur l'autre rive, qui empêche que nous ne lui renvoyions sa barque avec les deux scélérats que nous avons pris avec elle?

La chose ainsi décidée, des hommes furent loués à M'Koualé pour amener le navire, qui avait beaucoup souffert de la tempête à l'abri des vagues. Les matelots se connaissaient assez en charpentage pour pouvoir le réparer promptement. Pendant qu'ils s'y occupaient, les insulaires abattaient et taillaient un jeune palmier pour remplacer le mât brisé, et les femmes, sous la direction de Georges, réunissaient et cousaient de larges bandes d'écorce en forme de voile.

Seuls, Cornec et Le Hir, ne prenaient point part à ces travaux. Une occupation plus importante les retenaient dans la hutte, où personne, sauf « Paul » et « Virginie, » n'était admis.

On entendait parfois les chuchotements du maître d'équipage et les « naturellements! » de son matelot; mais, c'était tout.

Georges et Carpezac parurent tout ignorer.

Le jour suivant, les réparations à la coque étaient terminées, le mât et la voile mis en place. On s'occupa alors de renflouer le petit navire, chose facile, grâce au nombre de bras dont on disposait, et le départ fut annoncé.

Le temps était sombre et menaçant encore; le lac, fouetté par les rafales, soulevait des vagues énormes et frangées d'écume; mais le vent tombait sensiblement, et la navigation, quoique extrêmement périlleuse pour les pirogues des indigènes, semblait possible pour la « Daou. »

Les vivres embarqués, M'Koualé et les siens remerciés et généreusement payés de leur accueil affectueux, les matelots grimpèrent à bord. On attendait plus pour partir que l'arrivée de Cornec.

Enfin, il parut.

Un cri de surprise s'échappa de toutes les poitrines.

Le maître, grave, sérieux, avançait lentement, flanqué de « Paul » à bâbord, de « Virginie » à tribord. Les deux négrillons étaient méconnaissa-

bles : ils étaient « habillés! » « Virginie » d'une robe blanche qui n'avait qu'un défaut, celui de trop ressembler à un sac; « Paul, » d'un costume complet de matelot : chapeau de paille, ceinture rouge, pantalon blanc, petite veste et grand col bleu.

Les souliers seuls manquaient.

Le tout était trop grand naturellement; mais les enfants avaient bien le temps de grandir.

— Embarquez, « Monsieur » et « Mademoiselle! » dit le brave Cornec dont le visage rayonnait.

— Quel chef-d'œuvre! murmura Carpezac en riant aux éclats : ils ont l'air de singes savants...

— Naturellement! dit Le Hir.

— Et c'est pour cela que le brave homme se cachait comme un malfaiteur! fit Georges tout attendri.

La dernière amarre fut larguée, la brise gonfla la voile d'écorce, et le petit navire, donnant une légère bande à bâbord, glissa rapidement sur les flots encore agités.

Bientôt l'île de Mpabala et son gracieux souverain se noyèrent dans le vague; mais d'autres sites, d'autres rivages apparaissaient sans cesse à l'avant, aux côtes de la petite barque.

On avait décidé qu'on ne s'arrêterait plus nulle part; aussi le cap, mis au nord fut rigoureusement maintenu. Le lendemain, dans la matinée — on avait voyagé toute la nuit — le rivage dessina des courbes nombreuses, ses plages basses et marécageuses tout encombrées d'une riche et puissante végétation.

On était arrivé.

Georges dirigea la « Daou » vers une petite anse qui paraissait déserte.

Une heure après tout le monde était à terre.

— Vous êtes libres, maintenant, dit Carpezac aux hommes du traitant. Partez et dites à votre maître que les blancs lui souhaitent le bonsoir.

Mais, au lieu d'obéir, ils se jetèrent à genoux.

— Emmène-nous, murmurèrent-ils : Ben-Khéira nous tuerait.

— Qui ramènera la barque? dit Carpezac indécis; car il comprenait que les craintes des pauvres diables n'étaient pas vaines.

— Les traitants sauront bien la retrouver.

— Soit! mais n'oubliez pas que, dès ce moment, vous m'appartenez et que je saurai punir toute trahison...

— Nous serons tes esclaves, dirent-ils en baisant les pieds de l'aventurier.

On se mit immédiatement en marche. Les hommes suffisaient au transport des misérables bagages; chacun en avait pris sa part, « Paul » et « Virginie » comme les autres. Les deux négrillons portaient leurs petits paquets sur la tête suivant la mode africaine; on ne put les leur arracher, malgré les efforts de Cornec qui leur représentait gravement qu'un « monsieur » et surtout une « demoiselle » ne pouvaient avoir de telles façons.

Le pays que l'on traversait, l'Oubemmba, n'était d'abord qu'une suite de plaines inondées où les aventuriers s'enfonçaient souvent jusqu'aux aisselles. L'humidité constante du sol, les exhalaisons pestilentielles qui s'en dégageaient étaient un véritable foyer de fièvres auxquelles, malgré les secours de la quinine, il était bien difficile d'échapper. La végétation, splendide,

magnifique, avait pourtant ce caractère étrange particulier aux basses terres ; à part quelques exceptions, les plantes, au lieu de s'élever, couraient, rampaient, cachant sous leurs feuilles larges et lustrées les fondrières, les marais les plus périlleux.

Pour comble de bonheur, la saison des pluies était revenue; des ruisseaux se formaient partout; les innombrables rivières qui arrosent cette partie du continent africain débordaient de leurs lits et couvraient de vastes espaces : on eut presque pu voyager en canot (1).

Néanmoins on marchait plein de confiance vers ce lac Moëro où devaient finir toutes les déceptions; on barbotait gaiement, on traversait dans des canots ou à gué, ayant souvent de l'eau jusqu'aux épaules, les nombreuses rivières qui arrosent le pays, affluents de la Lipochosi, de la Louonngo, ayant, à droite, la Lofou; à gauche, la Louapoula; devant soi le Kalonngosi, qui se divisaient encore en une infinité de branches

C'était la région des eaux.

— Je n'y comprends rien, disait Cornec à qui Carpezac expliquait le système fluvial et lacustre du pays. Ainsi nous avons le Banngouéolo au sud, le Nyassa et le Chiroua au sud-est; le Moëro en face de nous; le Kassali et le Kamolonndo plus à l'ouest; le Tanganyika à notre nord-est; mais c'est prodigieux!...

— Ajoute encore, coupés par l'équateur, les deux magnifiques lacs Albert et Victoria-N'yanza, immenses réservoirs, s'ils ne sont les sources même du Nil.

— Pourquoi, s'ils ne sont.

— Parce que le Tanganyika pourrait revendiquer l'honneur de donner naissance à ce fleuve fameux autrefois, plus fameux encore de nos jours. Monsieur Caméron a affirmé avoir trouvé l'émissaire du Tanganyika, qui passait pour n'en point avoir. Monsieur Stanley, au contraire, dit que le lieutenant Caméron a simplement découvert « ce qui sera un jour l'émissaire du lac. »

— Quelle quantité d'eau douce! continua le maître. Et l'Afrique peut contenir tout ça... sans compter les fleuves!...

— L'Afrique en a contenu bien d'autres! fit le Gascon en souriant. Bien des lacs existaient autrefois qui sont aujourd'hui complètement desséchés, sort qui menace probablement plusieurs de ces nappes d'eau dont nous parlons.

— Quoi, il se pourrait que dans un temps donné tout cela disparût!... Diable, il sera bigrement altéré celui qui les sèchera!

— Celui-là, mon bon, c'est le soleil; ajoutons que la terre l'aide bien un peu.

— Je crois bien!... Et vous dites qu'il existait d'autres lacs?

— On le dit, ou plutôt, on affirme que — il y a bien des siècles sans doute — toute cette région n'était qu'une mer immense, une mer intérieure. Maintenant, figure-toi, soit une immense déchirure dans le sol par laquelle les eaux se sont écoulées, soit un soulèvement gigantesque de collines et de

(1) Pour plus de détails sur cette contrée vraiment curieuse, il faut lire le dernier journal de Livingstone. Le savant docteur voit dans cette contrée inondée, qui s'etend au nord du Banngouéolo et qu'il appelle une « éponge terreuse, » les sources du Nil, du Congo et du Zambèze.

montagnes émergeant de tous côtés à la fois, refoulant le flot, ouvrant des gorges par lesquelles se sont précipités des torrents, des rivières; réunis ces deux cataclysmes en un seul si tu veux, et tu comprendras que, là où il existait une mer, il peut bien ne rester que des lacs.

— C'est vrai... murmura le maître d'équipage en se grattant l'oreille; mais ce qui est vrai...

— Après?...

— N'est pas toujours véridique.

— Tu as raison, matelot, ce ne sont tout au plus que des probabilités.

— Naturellement! dit Le Hir qui n'avait pas compris un traître mot.

La conversation se trouva close ainsi, et on se mit en route avec un nouveau courage.

L'espérance de sortir de ce terrain inondé et de gagner bientôt les hautes terres du nord, faisait que personne ne sentait ni se plaignait de la fatigue.

Les oiseaux aquatiques, fort nombreux, les gazelles, les antilopes et parfois les hippopotames et les éléphants se rencontraient presqu'à chaque pas. Avec cela et les grains et les fruits qu'on achetait aux indigènes, on n'avait pas à craindre de mourir de faim.

Le terme des épreuves semblait enfin venu.

* * *

On marchait depuis quelques jours et les marais semblaient interminables. C'était à peine si, de loin en loin, on rencontrait quelque éminence, quelques collines isolées qui, pourtant, faisaient pressentir le voisinage de ces montagnes qui traversent toute la région comprise entre le Moëro et le Tanganyika. La végétation aussi devenait plus riche, plus puissante; aux taillis, aux savanes herbeuses succédait déjà la jungle : bientôt on entrerait dans les forêts.

On voyait aussi de nombreuses cases qui, se réunissant, formaient de beaux villages protégés contre les maraudeurs par de hautes murailles de pieux, ou, tout simplement, des plantations d'euphorbes épineux, aussi efficaces, aussi difficiles à franchir que les plus solides estacades.

Les traitants arabes multipliaient leurs stations, résidaient auprès des chefs les plus importants. Quelque besoin d'aide qu'eussent parfois nos amis, ils se souvenaient de Ben-Khéira, et cela seul suffisait pour leur enlever toute envie d'entrer en communication avec les traitants arabes.

Bientôt on quitta le pays de Bemmba pour entrer dans le Lonnda, dont la capitale est Kassemmbé, résidence d'un chef puissant et qui semble commander à toute la région. Chaque chef d'ailleurs possédait le droit de haute et de basse justice comme le prouvaient les ossements, les crânes blanchis et hideux s'élevant, trophées sinistres, à l'entrée de chaque village important.

Malgré leur bravoure, nos amis tremblaient, non sans raison, qu'un pareil sort ne leur fut réservé.

Heureusement, les indigènes occupés de leurs semailles, de leurs boutures de tabac et de manioc, parurent ignorer leur présence dans le pays.

Le huitième jour après leur départ du lac, ils passèrent la Louonngo, sur un pont de plus de soixante mètres de long, car les bords inondés de la rivière en doublaient la largeur, et atteignirent bientôt la chaîne de collines

qui, venant du nord, suit presque parallèlement le 27° degré de longitude jusqu'au 1° de latitude, et là, se repliant brusquement, presqu'à angle droit, court à l'est pour se replier encore à plus de trois degrés plus loin et remonter au Tanganyika.

— Enfin! s'écria Cornec, on peut respirer ici, faire résonner le sol sous son talon sans craindre, à chaque instant, qu'il s'ouvre et vous engloutisse comme une trappe de théâtre? Vrai! mieux vaut la montagne que la plaine.

Le matelot avait raison, le site était charmant. Les aventuriers suivaient la base des collines couvertes de forêts où poussaient, mêlés, enchevêtrés, les arbres les plus grands, les plus magnifiques, les plus petits. Des buissons chargés de fleurs, des grappes semblables à de l'ambre ou à du corail, des fougères arborescentes d'un vert pâle, des mousses couvraient les rochers. Des tamarins, des banians, des figuiers se voyaient au bord des ruisseaux; plus loin des ébéniers, d'autres arbres aux feuilles rouges ou brunes, des massifs d'acacia, des tecks, des mpafous balançaient à toutes leurs branches des nids suspendus aux lianes. Parfois ils étendaient leurs rameaux en voûtes impénétrables; parfois, au contraire, ils laissaient à découvert d'immenses espaces, où, sortant de l'ombre, on voyait ruisseler le soleil, où les sources, tombant comme des cascades du haut des rochers de grès rouge, semblaient de capricieux rubans d'argent, pailletés de poussière d'or.

Malheureusement, ces forêts si bien faites pour les idylles champêtres étaient en réalité infestées de fauves, lions, léopards, tigres, panthères; de serpents, de vipères à la morsure si terrible qu'il est impossible d'y apporter remède, et surtout d'horribles fourmis. Malheur à celui qui s'endormait à l'ombre d'un arbre : des millions de vampires altérés de sang le réveillait bientôt, et il n'avait d'autre ressource que de s'aller jeter dans le premier cours d'eau, au risque de se trouver nez à nez avec un crocodile ou un hippopotame.

Par bonheur on approchait du Kalonngosi, et, une fois là, bien peu de chemin restait à faire pour atteindre le lac.

Ils y arrivèrent trois mois après avoir quitté le Banngouéolo. Leur marche n'avait guère été rapide, obligés qu'ils étaient à de nombreux détours pour éviter les principaux villages, où leur équipage des plus piteux n'eût pas manqué d'exciter mille commentaires. Des blancs, chargés comme des esclaves! cela ne s'était jamais vu, c'était une marque de faiblesse, d'indigence même, et les Africains, habitués à craindre, à respecter les blancs, qui n'apparaissent jamais à leurs yeux, qu'environnés du double prestige de la force et de la richesse, pouvaient, devant une proie aussi facile, sentir se réveiller leurs instincts de meurtre et de pillage.

Carpezac le comprenait si bien qu'il décida qu'on passerait au large de Kassemmbé, ville redoutable élevée sur les côtes est du petit lac Mofoué et résidence d'un chef puissant, appelé aussi Kassemmbé, suivant la coutume africaine qui, presque toujours, exige que le prince porte le même nom que son village.

— *Vivadiou!* dit le Gascon, ce n'est pas l'instant de se laisser arrêter par un de ces souverains idiots!... De la prudence : quand nous aurons retrouvé nos amis, nous chanterons, nous danserons; mais, d'ici là, que chacun ferme sa boîte et fasse le mort.

— Mais, interrompit Cornec, dites-moi un peu pourquoi les trois quarts

des indigènes que nous voyons sont borgnes, manchots, essorillés?... Ils ne viennent pas au monde comme cela, j'imagine?...

— C'est un effet de la gracieuse et paternelle bonté du Kassemmbé pour ses sujets. Il paraît que, plus ils sont mutilés, plus il les aime.

— Canaille, va!...

— Mais ce n'est rien encore. Gouvernant par la force, il craint toujours pour ses jours et vit dans des transes perpétuelles, que les torrents de sang qu'il fait couler ne parviennent pas à calmer. Heureusement les divinités le protègent et lui montrent en songes ceux dont il doit se défier : ces songes sont toujours un arrêt de mort pour les pauvres nègres qui n'en peuvent mais... ce sont eux qui fournissent ces chapelets de crânes humains qui décorent le palais de tout Kassemmbé bien appris.

— Si je me trouvais face à face avec un de ces monstres, je saurais bien lui dire son fait, moi! s'écria le maître indigné.

— Espérons au contraire que nous n'en verrons jamais, fit Georges en souriant doucement.

Cela se disait sur les bords du Kalonngosi, rivière profonde et impétueuse qui roule ses eaux dans un lit caillouteux. Les deux rives étaient admirables, parées qu'elles étaient de tous les trésors que prodigue la main du Créateur; le roulis rapide et impétueux faisant tanguer les pirogues d'écorce des passeurs ou écumants, se brisait contre les barrages qu'élèvent les indigènes pour leurs pêcheries gigantesques.

La saison des pluies était passée : plus d'averses diluviennes, plus de ces orages terribles qui, en quelques instants bouleversent l'atmosphère. Le soleil, brillant et radieux comme un roi drapé dans son manteau de pourpre et d'or, projetait partout ses rayons éclatants qui se brisaient sur les flots, glissaient mystérieusement à travers les masses épaisses du feuillage, ou se jouaient à la cime des grands arbres et des collines qu'ils coloraient vivement. Partout des oiseaux éparpillant dans l'espace leurs notes mélodieuses ou criardes; partout des nids; partout des fleurs...

C'était le printemps africain, un printemps dont rien ne saurait rendre la splendide et magique beauté.

Les aventuriers suivaient toujours la rive gauche du Kalonngosi. Au-delà de la rivière était l'Itahoua, région plantureuse et bien arrosée, couverte de collines et de forêts; en face des aventuriers, au contraire, c'était le lac Moëro, nappe bleue et scintillante, dominée à l'ouest et au nord par les sombres montagnes de l'Ouroua et du Kabouéré.

Ce fut par une belle matinée qu'ils atteignirent le lac. Le sol, couvert d'un sable blanc sur lequel tranchait au loin la sombre verdure des bambous, s'inclinait doucement, et, c'était par une pente presque insensible qu'on arrivait au bord des flots.

Comme presque tous les lacs de cette région, le Moëro, d'un bleu céleste qui va en s'obscurcissant partout où il réfléchit les hautes chaînes de montagnes, ne présente qu'un horizon maritime. Au point où étaient nos amis, ils pouvaient apercevoir, comme à travers un brouillard, la côte opposée; mais au sud comme au nord, rien que les flots.

Partout des massifs odoriférants, des buissons, des entassements d'arbres géants enchevêtrant leur feuillage, leurs branches que pavoisaient les lianes, les *convolvulis*. Au milieu de ces masses exubérantes, les toits des

misérables huttes de pêcheurs s'élançaient comme des cônes de cuivre rougi. Des *flottilles* de canots et de pirogues étaient abritées dans toutes les anses, dans toutes les criques; aux branches des arbres séchaient des lignes et des filets.

Parmi les cours d'eau qui alimentent le Moëro, il faut citer le plus puissant des fleuves africains : le Congo, qui se jette dans le Banngouéolo, sous le nom de Tchambézi ou Tchambèze, en sort sous le nom de Louapoula, rejoint le Moëro par sa pointe australe, le traverse pour en sortir encore et gagner le Kamolonndo sous le nom de Loualaba.

C'est ce fleuve Loualaba, qui est le Congo.

Les aventuriers, pâles, émus, s'étaient arrêtés sur le rivage; les lames, molles et toutes pailletées d'une fine poussière d'or et de diamant, bruissaient doucement à leurs pieds, et leur murmure se confondait avec le frémissement du feuillage agité par une douce brise. Des pigeons volaient par milliers dans le ciel bleu; des flamands, des grues attendaient, mélancoliquement perchés sur la racine d'un banian, que la proie désirée passât à leur portée; des hippopotames faisaient jaillir de leurs naseaux des gerbes liquides que les rayons du soleil teignaient d'un prisme éblouissant; mais ils ne voyaient rien, n'entendaient, ne sentaient rien : toutes leurs facultés étaient concentrées sur ce seul mot :

— Le lac !!!

Enfin, n'y tenant plus, Cornec brandit son chapeau de liége et le fit tournoyer dans les airs en s'écriant :

— Hurrah pour le lac! Hurrah! pour MM. Kerpewen, Evariste et Horace!

— Hurrah ! pour Postik !... naturellement !... ajouta Le Hir.

Le charme était rompu.

— Remercions Dieu, mes amis, fit Georges avec émotion : nous avons retrouvé nos compagnons.

— Mais où sont-ils? demanda Cornec.

— C'est ce que nous allons savoir.

Et, pendant que les matelots s'installaient sous un baobab solitaire, suivi de Carpezac et de Ben-Chaouk, il marcha résolûment vers une hutte à demi-cachée sous le feuillage.

A l'approche des voyageurs, deux hommes et une femme qui fumaient nonchalamment, assis à l'ombre de leur case, voulurent s'enfuir.

— Restez, dit Ben-Chaouk, les seigneurs blancs ne vous veulent aucun mal.

Tremblants, les trois personnages attendirent.

Alors Georges leur distribua quelques menus objets, des couteaux, des miroirs, des anneaux de cuivre et d'étain; puis, profitant du ravissement dans lequel ils étaient plongés, se tourna vers Ben-Chaouk.

— Interroge-les, dit-il.

X. — Une nouvelle déception. — Enlèvement de Paul et de Virginie. — Le Tanganyika.

Les trois nègres avaient cessé d'examiner leurs trésors pour écouter Ben-Chaouk. Appuyés contre les parois de la misérable cahute, ils avaient l'air de statues de marbre noir. Leurs corps presque nus, aux lignes pures et sévères, semblaient modelés sur l'antique; ils avaient le front haut, le nez presque aquilin, les lèvres épaisses et rouges, mais non épatées; on voyait qu'ils appartenaient à la vraie race africaine, que n'altérait aucun mélange. Le costume de la femme se composait d'une courte jupe d'étoffe d'arbre ornée de quelques dessins de « cauris, » des brasselets d'ivoire, un à l'avant-bras, l'autre au poignet, tranchaient vivement sur la couleur foncée de la peau; un triple rang de perles de « samé-samé » retenait ses cheveux.

Les hommes, de simples pêcheurs, étaient plus sommairement vêtus; à vrai dire, sauf un petit tablier de cuir retenu à la taille par une corde en fibres de bananier, quelques lignes de tatouage, étaient leur seule parure.

Anxieux, les aventuriers attendaient.

— Eh bien? dit Georges à l'esclave.

— Eh bien! *Sidi*, tu es sur la bonne voie. M'Tommbé, l'homme que tu vois et Kissunngo, son frère, se souviennent parfaitement du passage des blancs dans cette région. Ces blancs, accompagnés d'une escorte de noirs, sont arrivés par la Louapoula. M'Tommbé et Kisunngo, les ont conduits jusqu'à la ville de Kabouakoua au nord du lac.

— Et ils y sont encore?... interrogea Georges palpitant d'espoir.

— Fatigués de leur voyage, souffrant de la fièvre, ils ont quitté Kabouakoua pour le Tanganyika.

— Bien des jours se sont écoulés, sans doute...

— Quinze à peine, car ils ont séjourné plus d'un mois dans le pays.

Un moment de stupeur suivit ces paroles.

— Trop tard!... s'écria Georges; toujours trop tard!...

— Non! répondit Carpezac, nous les rejoindrons. Ils ont quinze jours d'avance sur nous : une misère; car ils sont accompagnés de noirs habitués à de courtes étapes, et nous, nous sommes seuls, c'est-à-dire que nous mépriserons tout danger, que nous ne reculerons devant aucune fatigue... Allons, du cœur! chaque jour la distance qui nous sépare diminuera... Au Tanganyika donc! c'est là que nous les rejoindrons.

— Mais c'est un véritable jeu de cache-cache! murmura Cornec stupéfait

— Qu'importe si nous réussissons!

Les indigènes, dont il était impossible de suspecter la véracité, car ils n'avaient aucun intérêt à mentir, furent remerciés et comblés de nouveaux présents. Puis les aventuriers regagnèrent leur campement où déjà flambaient les feux, où se préparait un souper monstre, dont les palmipèdes du lac faisaient tous les frais.

Cornec, sa « fille » et son « fils » sur ses genoux, écoutait leur bavardage enfantin, car déjà les deux négrillons balbutiaient ou plutôt estropiaient le français. Par bonheur, le matelot était loin de se croire un « puriste, » et, tel

quel, le bavardage de « Paul » et de « Virginie » le ravissait; il s'épanouissait d'aise comme une huître au soleil...

La nouvelle qu'une troupe de blancs campait sur les bords du lac, s'était répandue comme une traînée de poudre. Les nègres quittaient leurs travaux pour voir ce phénomène singulier d'hommes à la peau blanche. Le chef du village voisin, drapé dans dix mètres de cotonnade, que des négrillons soutenaient comme les pages antiques les longues jupes des châtelaines, accourut précédé de cinquante coquins armés de lances et de massues, et même de mauvais fusils de traite.

Ce majestueux personnage était ivre comme... un nègre. Il commença par reprocher aux blancs leur arrivée dans le pays; puis, s'adoucissant, finit par réclamer cent mètres d'étoffe, des armes et un baril de rhum.

— Rien que ça! répondit Cornec.

Cependant, de concession en concession, il arriva à se contenter de la dixième partie de ce qu'il exigeait et de quelques boîtes en fer-blanc, ayant contenu des conserves, que Le Hir lui proposa comme des gobelets d'argent.

Carpezac en profita pour lui demander des nouvelles des blancs.

Le chef confirma le dire des pêcheurs et se plaignit amèrement de ce que les voyageurs avaient passé près de son village sans lui rien offrir.

— C'est pour cela qu'il faut que vous payez double! dit-il gracieusement.

— T'es bien aimable, vieux singe! lui répondit Cornec.

Le chef prit ces paroles pour un compliment et se retira en se rengorgeant.

Le lendemain, après avoir une dernière fois contemplé le lac, les aventuriers se remirent en route.

— Mieux vaut filer droit à l'est, vers le Tanganyika, dont trois degrés en longitude nous séparent à peine, que de risquer de perdre un temps précieux en remontant à Kabouakoua, dit le Gascon. Si nos amis ont l'intention de gagner la côte, ils se dirigeront sur Kahouélé... là, nous les rencontrerons.

— Dieu le veuille; mais je n'en crois rien... C'est trop de déceptions.

— Du courage, *cap de bious!*... Et mon rêve?... vous l'avez oublié?... Nous le retrouverons, vous dis-je, j'en ai la certitude.

Le pays dans lequel on voyageait, l'Itahoua, conservait toujours son aspect splendide. Ce n'étaient que successions de plaines et de collines qui couraient se réunir aux hauts massifs qui enserrent le Tanganyika, de forêts épaisses de jungles habitées par les fauves les plus redoutables, de rivières qui, en certains endroits, disparaissaient sous des tapis herbeux, « sinndis, » dont les naturels se servent comme de ponts.

Les habitants de la contrée étaient farouches, grossiers. La guerre acharnée, sans trêve que leur faisaient les Arabes et les Mazitous, les uns pour piller, les autres pour se procurer des esclaves, les rendait soupçonneux à l'excès. Les portes de leurs villages, formidablement fortifiées, étaient toujours fermées aux étrangers.

— Dieu me damne! comme disent les Anglais, nous aurons du fil à retordre avec ces « messieurs!... » soupirait Cornec.

Hélas! le brave maître d'équipage prophétisait sans le savoir.

C'était le soir; la marche avait été dure et fatigante et les aventuriers, harassés, brûlés par le soleil, aspiraient au repos. Leurs provisions étaient épuisées, et l'espérance de se ravitailler les poussait vers un village, qu'ils

devinaient plus qu'ils ne l'apercevaient, tant il était bien caché sous l'ombrage de ses grands arbres et de ses fortifications d'euphorbe épineux.

Georges et Carpezac, sachant qu'il fallait éviter de froisser les sauvages, avancèrent seuls et demandèrent humblement l'hospitalité pour eux et leurs gens.

— Savons-nous qui vous êtes? répondit durement le chef accouru le premier; et pouvons-nous, la nuit, ouvrir nos demeures à des vagabonds dont nous ignorons les intentions?... Allez camper plus loin; demain vous nous offrirez vos présents et vous vous ferez connaître.

Cette réponse était judicieuse... si souvent ces pauvres diables avaient été victimes de leur générosité.

Les aventuriers obéirent et installèrent leur camp à moins d'un mille du village.

Il faisait un clair de lune superbe; les arbres, les taillis, baignés de rayons vaporeux, se dessinaient comme en plein jour.

— Etablissons-nous ici, puisqu'il le faut, dit Carpezac. Mais, si nos voisins ignorent qui nous sommes, nous les connaissons, nous, et, pour éviter toute surprise, entourons-nous d'une légère estacade...

— Les arbres ne manquent pas, répondit Cornec, et voilà de jeunes baliveaux qui feront notre affaire. A l'œuvre!

Et, donnant l'exemple, la hache à la main, il porta le ravage dans une plantation de jeunes arbres qui craquaient et s'abattaient sur le sol; les autres l'aidaient et bientôt un nombre considérable de pieux s'élevait autour du camp.

Tout à coup des grands cris, mêlés à des frémissements d'armes, retentirent à l'autre extrémité de la plaine. Sous les pâles lueurs de la lune, on voyait les sauvages s'agiter, se démener, brandir leurs lances et leurs sagaies comme si leur intention évidente était d'attaquer le camp.

— Ah ça! s'écria Cornec, quel « vertigo » les agite, ces « messieurs?... » Nous ne sommes pas dans une forêt sacrée, j'imagine?

— Malédiction! répondit Carpezac, nos haches viennent de détruire une plantation de jeunes « arbres à étoffe!... » La fuite seule peut nous sauver...

— Au large, alors...

Mais la chose était plus facile à dire qu'à exécuter. Déjà sifflaient aux oreilles des aventuriers des flèches et des sagaies; les assaillants arrivaient en gambadant par trois côtés à la fois...

— Feu!... feu! ordonna Georges; faisons-nous écharper jusqu'au dernier, s'il le faut; mais ne cédons pas...

— Bas les armes, au contraire! dit Carpezac avec autorité.

Et, écartant les fusils, la poitrine découverte, magnifique de résolution, il marcha droit au chef.

La bravoure en impose toujours, surtout aux peuples primitifs. Les sauvages, voyant cet homme, souriant, désarmé, venir à eux, abaissèrent leurs arcs et leurs lances.

— Chef, dit le Gascon qui dédaigna employer l'interprète, est-ce ainsi que tu accueilles les voyageurs? Quel mal t'avons-nous fait? Quel sujet de plainte t'avons-nous donné?

Sans répondre, le chef étendit la main sur les jeunes arbres qui jonchaient le sol.

— Soit, dit encore le Gascon, je reconnais notre faute ou plutôt notre imprudence... Evalue toi-même les dégats; ils te seront payés.

Le chef examina d'un air dédaigneux la maigre pacotille.

— Vous êtes trop pauvre, dit-il.

Mais se ravisant :

— Eh bien! je garde ces enfants. Partez en paix.

Et sa lourde main s'abattit sur l'épaule de « Virginie » pendant qu'un de ses compagnons enlevait « Paul. » Le sauvage avait rapidement calculé la valeur de ces enfants dont le costume — c'était la première fois qu'il voyait des nègres « habillés » — le charmait. Il comptait les vendre aux traitants; mais une voix émue, indignée protesta contre cet odieux calcul.

— Mes « enfants!... » s'écria Cornec; mes « enfants!... » Oh! non... il n'aura pas la barbarie de me les prendre!...

Le chef le repoussa brutalement; sur son visage farouche se lisait toute l'énergie de sa résolution. Alors, un nuage sanglant passa devant les yeux de l'infortuné; il saisit son revolver, et, visant le chef à la poitrine, il fit feu.

Le nègre exhala un rugissement de douleur et de rage, battit l'air de ses longs bras et s'affaissa lourdement sur le sol.

— Sauvés!... sauvés! chers petits!... s'écria Cornec en s'élançant au secours de ses « enfants. »

Au même instant une tête grimaçante se pencha sur son épaule, la lame d'un coutelas brilla dans la nuit, et le maître tomba à la renverse, en répétant encore :

— Mes « enfants!... » mes « enfants!... »

***

La lutte était de nouveau engagée; mais, cette fois, plus terrible, car les Européens comprenaient qu'ils n'avaient aucun quartier à attendre de leurs ennemis. Ce choc d'hommes nus contre des misérables en haillons avait quelque chose de hideux. On combattait corps à corps, poignard contre poignard, hache contre hache. Les lances et les fusils devenaient inutiles : blancs et noirs étaient confondus.

Mais, dans cette lutte désespérée, les blancs avaient un avantage que ne possédaient pas les sauvages : leurs revolvers dont les décharges rapides et foudroyantes déconcertaient les enfants des déserts. Et puis, c'étaient des matelots habitués aux rudes abordages, et les nègres, qui brillent dans une embuscade, sont incapables de soutenir un choc sérieux.

La mort de leur chef, tombé sous la balle de Cornec, les démoralisait. Ils avaient cédé à la rage du moment; mais, n'étant pas soutenus, voyant leurs plus braves guerriers tomber sur le sol humide de sang, tandis que les blancs semblaient invulnérables, ils mollirent d'abord, puis lâchèrent pied en tumulte.

Personne ne songea à les poursuivre.

Les aventuriers avaient perdu quatre hommes dont Abou-Azer. La perte des nègres, sans compter le chef, s'élevait à une vingtaine d'hommes.

— Cinq pour un, c'est joli! dit Le Hir, tandis qu'il parcourait le champ de bataille. C'est égal, continua-t-il, parodiant à son insu un mot célèbre, encore une victoire comme celle-ci et nous sommes coulés à fond.

— Et les enfants?... fit une voix brisée. Sauvés... n'est-ce pas?...

— Non, répondit Carpezac avec un accent empreint d'une sombre colère, les misérables les ont enlevés...

— Enlevés!... répéta Cornec qui, par un puissant effort parvint à se redresser. Enlève « Paul!... » Enlève « Virginie!... » Oh!... cela ne se peut pas... Courons, amis, incendions le repaire de ces bandits, mais sauvons-les!... sauvons-les!...

Et brisé, anéanti par cette dernière secousse, il chancela un moment et s'abattit de nouveau sur le sol comme un arbre frappé de la foudre.

Il n'y avait pas à hésiter.

— En retraite! dit Georges le cœur douloureusement ému; il le faut!

Chacun le comprenait ainsi. Les indigènes pouvaient revenir, et, alors, aucune chance de salut n'était possible. Les morts furent enlevés; on installa Cornec sur un brancard de liane que portaient quatre matelots, et la petite caravane, laissant la majeure partie de ses bagages, quitta cette plaine sinistre. On ne s'arrêta qu'au point du jour, sous l'ombrage d'un magnifique mangoustan, et, pendant que Carpezac examinait et pansait la blessure du maître, Georges et ses compagnons rendaient les derniers honneurs aux victimes de ce triste combat.

— Eh bien! docteur, dit Georges en donnant au Gascon ce titre qu'il avait presque oublié, comment va le blessé?

— Mieux que je n'osais l'espérer. La blessure a abondamment saigné, ce qui diminue les chances de fièvres et d'inflammation; aucun organe essentiel ne me paraît lésé; mais il faudra beaucoup de soins et de ménagements.

— Malheureusement nous ne pouvons nous arrêter.

— Je vais faire disposer une « maxilla, » dans laquelle notre brave compagnon sera comme dans son lit.

— Et ces pauvres enfants qui nous étaient si attachés?

— Dieu veillera sur eux, mon ami.

La marche fut reprise sous bois, car cette partie de l'Itahoua, ressemblait à une vaste forêt grimpant le long des collines ou descendant au fond de ravins profonds et ténébreux. Ces sombres retraites n'étaient fréquentées que par les fauves, les serpents et une multitude de singes. Si dangereux que fussent de tels hôtes, ils valaient encore mieux que l'homme; car ils n'attaquaient pas sans motif, et les fusils, le jour, les feux de campement, la nuit, les tenaient à une distance respectueuse.

Dans les clairières de la forêt, au pied de grands arbres à l'ombrage épais, aux troncs lisses et élancés comme des colonnes, les aventuriers remarquèrent des huttes de formes étranges, et qui paraissaient souvent visitées. A l'intérieur rien que d'informes statues, auxquelles des sacrificateurs invisibles immolaient des chèvres, des volailles, apportaient d'abondantes provisions de grains, de fruits et de bière. Etaient-ce des tombeaux ou tout simplement des temples? C'est ce que nos amis ne purent jamais savoir.

Néanmoins ils les eussent préférées plus nombreuses, car elles leur évitaient la peine de se construire des abris, et les vivres abondants qu'elles contenaient étaient un préservatif assuré contre la famine.

Cornec allait de mieux en mieux. Grâce aux soins de Carpezac et de Ben-Chaouk, sa blessure se cicatrisait rapidement. Mais le malheureux avait

perdu toute sa gaieté, tout son entrain d'autrefois; il n'avait plus qu'une pensée : ses « enfants. »

— Je ne les verrai plus... murmurait-il amèrement. Pourquoi Dieu a-t-il permis que je m'attachasse si fortement à eux si je devais les perdre si tôt? Oh! non... c'est bien fini, je ne les verrai plus...

— Qui sait! dit Georges... Du courage, et pensez que Celui qui mène tout en ce monde peut vous ménager l'ineffable bonheur de les presser encore dans vos bras.

Le matelot hocha tristement la tête et ne répondit pas.

On avait quitté la forêt pour la plaine et on n'était plus qu'à quelques milles de la Tchisira; cette dernière rivière franchie, on entrait dans le Marounngou, qui confine au Tanganyika.

Et là, peut-être, les trouverait-on...

Mais nos amis avaient éprouvé tant de mécomptes que, si légitimes que fussent leurs espérances, ils n'osaient s'y arrêter.

D'ailleurs, l'avenir paraissait de plus en plus sombre : les marchandises se réduisaient à une cinquantaine de mètres de cotonnade, à quelques livres de perles et de fil métallique; la poudre et les cartouches avaient baissé en proportion. Aussi, comme disait Carpezac, ils jouaient le tout pour le tout, et le Tanganyika était leur seule espérance. S'ils y trouvaient leurs amis, tout irait bien, car sept hommes énergiques, habitués au désert, dévoués les uns aux autres, imagineraient bien quelque expédient pour gagner la côte; s'ils ne les trouvaient pas, à quoi bon s'inquiéter de l'avenir?...

Ce fut avec ces pensées qu'ils traversèrent la rivière Tchisira; il n'existait pas de pont; mais, d'une rive à l'autre s'étendait un tapis herbeux où « sinndi, » tremblant, vacillant, assez résistant toutefois pour supporter le poids d'un homme, surtout quand ce dernier ne redoute ni un plongeon ni ses conséquences.

Huit jours après, ils entraient dans le Marounngou, et marchaient pleins d'ardeur vers le lac qu'ils espéraient atteindre par la rivière Lofou.

Le sol s'exhaussait de plus en plus en collines d'abord, puis en montagnes aux pentes abruptes et déchirées par de nombreux affleurements de granit. Ces hauteurs, qui forment les parois de la cuve au fond de laquelle dort le Tanganyika, étaient admirables de parure; les herbes dépassaient la hauteur d'un homme, et, de ces sombres océans de verdure que la brise faisait onduler, surgissaient d'énormes baobabs, les troncs contournés des figuiers sycomores, les stypes des palmyras, hauts et droits comme les colonnes d'un temple; puis c'étaient des massifs d'acacias, des enchevêtrements de dattiers et de bananiers sauvages, des cotonniers, dont les capsules entr'ouvertes laissaient échapper des flocons aussi blancs que la neige. La scène était splendide, tout éclairée, baignée, caressée de flots de rayons éclatants.

Les naturels paraissaient sauvages et peu sociables; leurs villages, entourés de fortifications redoutables, et, parfois, de fossés profonds, témoignaient de leur crainte des Mazitous. Pourtant ils paraissaient à l'aise, possédaient de beaux troupeaux, des ruches dont le miel était employé à la fabrication de l'hydromel. Presque tous étaient vêtus d'une cotonnade qu'ils fabriquaient eux-mêmes; leurs coiffures étaient bizarres, originales et variées à l'infini; mais l'habitude de se peindre en rouge, en bleu, en noir, les lignes

de tatouage qui leur couraient sur le corps, les dents qu'ils s'arrachaient ou s'entaillaient en pointe, les rendaient aussi effrayants que hideux.

Mais nos amis étaient trop préoccupés pour s'arrêter à des contemplations stériles.

Enfin, ils parvinrent au sommet des montagnes et s'arrêtèrent en jetant un cri d'admiration.

Au-dessous d'eux, baignant le pied des falaises, dont quelques-unes mesuraient plus de six cents mètres de hauteur, s'étendait la masse limpide, azurée, du Tanganyika avec ses caps surplombant, ses grèves couvertes d'un sable blanc, ses golfes que les roseaux, les joncs, les nénuphars aux larges feuilles, aux fleurs blanches ou rouges, les papyrus, brodaient d'une riche ceinture.

De tous les rochers, tombaient en cascade, mille ruisseaux étincelants comme du cristal, poudrant d'écume argentée le fond rouge du grès tendre, le marbre noir veiné de blanc qui constituent les falaises. Ici s'ouvraient des cavernes que voilait à demi une large draperie de lianes en fleurs; là des arbres géants avaient jeté leurs racines dans les intestins des rochers et s'élançaient d'un seul jet vers le ciel; partout, sur les pointes avancées, dans le fouillis du feuillage, apparaissaient des toits coniques et dorés, et ces villages, ainsi suspendus, semblaient aussi inaccessibles que l'aire de l'oiseau de proie.

Des rochers, des îlots couverts de jeunes arbres, des îles grandes et vertes comme des émeraudes, accidentaient la surface du lac et semblaient de véritables archipels, s'opposant comme des digues aux empiètements des flots qui, calmes ailleurs, rageaient dans leurs étroits chenaux.

Des pêcheurs debout, accroupis dans leurs étroites pirogues, visitant leurs nasses ou jetant leurs filets; des hippopotames soufflant, des crocodiles à demi-immergés, une foule de palmipèdes achevaient de caractériser ce décor féerique.

— Ça, un lac!... dit Le Hir; mais il est immense!... Comment dénicher le capitaine et les autres ici où nous ne connaissons rien? M'est avis que, si nous devons fouiller chaque grève, chaque taillis, chaque village, nous pouvons nous installer à perpétuité... Pas vrai, vieux?

Cornec hocha la tête sans répondre.

— L'objection de Le Hir est vraie, murmura Georges. Comment faire en effet? Le lac court sur une longueur de près de six degrés. Vouloir l'explorer sur tous ses points serait folie.

— Fou! dit le Gascon. Si nos amis ont pu gagner le Tanganyika, comme je l'espère, comme j'en suis sûr, *vivadiou!* ils n'avaient qu'un seul objectif en vue : Kahouélé le grand marché, la grande station des arabes, le point d'où partent pour l'intérieur les caravanes qui arrivent incessamment de la côte. Là, seuls, ils pourront espérer aide et protection, et la logique me dit qu'ils ont pensé comme moi.

— Mais, comment, dénués comme nous le sommes, atteindre cette station?

— Il nous reste assez d'étoffe pour payer la location de deux barques et les services d'une dizaine de bateliers.

— Et après?

— Après, à la grâce de Dieu! dit le Gascon. L'avenir n'est que mystère. Ou

nous réussissons, et alors nous saurons bien nous tirer d'affaire, ou nous échouons, et alors nous aviserons à ne pas rester les dindons de la farce.

— Naturellement! appuya Le Hir.

A quelques centaines de mètres plus loin s'ouvrait un petit sentier, encombré de lianes et de broussailles qui, après maints détours, descendait au lac. Les aventuriers s'y engagèrent, et, la hache à la main, commencèrent une descente rendue périlleuse par l'extrême rapidité du chemin que sillonnaient de nombreux torrents, que coupaient de profonds ravins.

II. — Une île flottante. — Aventures sur aventures. — En avant dans l'inconnu.

Au pied des falaises d'où, pour la première fois, nos amis avaient aperçu le lac, était une pauvre hutte de pêcheurs bâtie sur pilotis et faite d'un clayonnage de branches enduites d'argile, et surmontée d'un toit de jonc. Le sol en cet endroit n'était qu'un marécage où poussaient quelques arbres soutenant à leurs branches, comme de gigantesques toiles d'araignée, les filets des pêcheurs.

Partout des harpons, des lignes, des avirons, des poissons séchant au soleil.

Un petit pont, d'une construction toute primitive, reliait la hutte à un îlot rocheux.

Au moment où nos amis y pénétrèrent, il n'y avait que des femmes dans la cabane. Effrayées de l'apparition de ces étrangers, qu'elles prenaient pour des marchands d'esclaves, les malheureuses voulurent s'enfuir. Georges et Carpezac se hâtèrent de les rassurer, de leur offrir quelques menus objets qui leur concilièrent bientôt toutes les sympathies. Les hommes pêchaient sur le rivage. Pendant qu'un enfant courait les prévenir, les aventuriers s'attablèrent devant un modeste festin de manioc, de «pommbé » et de poissons séchés que leur offrirent leurs hôtesses.

Ces femmes eussent été passables, jolies même, sans leurs oreilles entaillées et supportant d'horribles ornements, leurs lèvres perforées et surtout les profondes cicatrices qui les défiguraient. Dans un coin de la hutte, une petite fille jouait avec une callebasse enveloppée de morceaux d'étoffe et représentant évidemment un « bébé. » Avec une sollicitude toute maternelle, elle la berçait sur ses genoux ou la suspendait sur son dos, absolument comme les négresses portent leurs enfants lorsqu'elles travaillent.

Cornec ne put retenir ses larmes en la voyant.

— Où est ma petite « Virginie? » murmura-t-il.

Enfin, les hommes arrivèrent, quatre vigoureux gaillards aussi mutilés que les femmes, dont ils étaient seigneurs et maîtres, les cheveux « pommadés » d'ocre rouge mêlé de beurre végétal, un lambeau de cotonnade grand comme la main leur entourant la taille et retenu par une fine cordelette entourée de fil métallique...

Là, s'arrête la description de leur costume.

Carpezac fit signe à Ben-Chaouk d'approcher.

— Peux-tu nous conduire à Kahouélé? fit-il demander à celui qui lui paraissait le chef de la petite colonie.

— Le lac est trop méchant, nos canots trop petits! répondit cet homme. Pourquoi ne pas aller par terre?

— Parce qu'il ne me plaît pas de le faire. Je connais vos jérémiades à vous autres! Il me faut deux canots. Peux-tu me les procurer? En ce cas, toutes les étoffes, les perles, tout le fil métallique que tu vois là sont à toi. Tu ne le peux pas?... soit! je trouverai plus loin.

Et il fit signe aux matelots de déballer les restes des marchandises. Heureuses, les femmes palpaient les cotonnades à grandes raies, faisaient miroiter les perles bleues comme des saphirs ou rouges comme des grenats, polissaient sous leurs gros doigts le cuivre brillant : elles étaient fascinées.

— Eh bien! dit Carpezac.

— Le chef nous punirait.

— Mensonge! Tu es libre de ne rien dire à personne.

— Et tout cela est à moi?

— Tout!... Et à Kahouélé, si tu es fidèle, je doublerai peut-être ta récompense.

— Demain nous partirons, dit le sauvage.

Et, faisant prestement disparaître ses richesses, il dit quelques mots à l'oreille de ses compagnons qui voulurent sortir.

— Halte-là! s'écria Georges en se plaçant résolûment devant la porte, un revolver de chaque main. Nous voulons bien être généreux, mais pas dupes. Dès ce moment vous nous appartenez, mes gaillards! et personne ne sortira d'ici sans ma permission.

Les nègres courbèrent la tête. Avaient-ils été devinés?

Les aventuriers passèrent le reste du jour et la nuit entière dans cette hutte où pullulaient les moustiques et la vermine. Le Hir et Cornec veillaient à la porte; car, connaissant le caractère des nègres, ils redoutaient une trahison.

Le lendemain on se mit en route. Les deux canots, dont l'un était commandé par Cornec, l'autre par Georges, ayant chacun deux des nègres sous leurs ordres, fendirent les herbes et les roseaux entrelacés, et, s'aidant de la gaffe et de l'aviron, gagnèrent les eaux libres.

A cette heure matinale, le lac était couvert de buées bleuâtres que traversaient comme des lignes d'or, les premiers rayons du soleil. Peu à peu, cependant, les brouillards se dissipèrent comme un rideau que l'on soulève, et allèrent s'accrocher, semblables à de blancs flocons, aux cimes des falaises et des montagnes où ils se fondirent bientôt.

Les deux embarcations, vigoureusement enlevées par les matelots, glissaient rapidement sur les flots bleus que leur sillage teignait d'une écume argentée. Personne ne parlait, tant les esprits se concentraient sur le magnifique kaléidoscope qui se déroulait si calme et si radieux. Les rives, en cet endroit, n'étaient que falaises hautes et presque perpendiculaires, se découpant et ressortant bizarres sous les jeux d'ombre et de lumière, changeant comme des effets d'optique ou de mirage. Pouvait-on, en effet, considérer comme une réalité ces cases accrochées et suspendues à près de mille mètres au-dessus de l'abîme? ces arbres géants qui poussaient en plein roc? ces rideaux mobiles parsemés de fleurs comme des tapisseries? ces masses vertes, rouges, bleuâtres que la lumière des tropiques baignait si étrangement?... Et puis, le ciel était si pur, la brise si douce, la chanson des rameurs si lente

et si cadencée, que l'imagination, déjà surexcitée, n'avait besoin d'aucun effort pour planer et s'égarer dans le pays des merveilles!...

Les barques suivaient la rive occidentale du lac et remontaient au nord.

On marcha ainsi toute la journée; d'heure en heure, les matelots se relayaient aux avirons. Aucun incident, si ce n'est une charge d'hippopotames, que les barques avaient troublés dans leurs ébats, ne déflora cette première journée de voyage. A la nuit, il fallut s'arrêter.

— Des retards! encore des retards! dit Georges désespéré. Pourtant, cette fois, il nous faut les atteindre. C'est une question de vie ou de mort.

— Très-bien, répondit le Gascon; mais, en conscience, nos hommes ont assez travaillé pour avoir droit à une nuit entière de repos.

— Je le sais, ami, c'est de l'égoïsme... Cependant cette pensée horrible me poursuit sans relâche : si nous arrivons trop tard?...

Le Gascon réfléchit un moment, puis, promenant son regard sur le lac, couvert en cet endroit d'îles basses et peu boisées, il sourit.

— D'où nous vient la brise? dit-il.

— Sud-sud-ouest, répondit Georges.

— Alors nous marcherons cette nuit.

— Comment?

— Un secret partagé n'est plus un secret.

Et, se levant à l'arrière de la pirogue, il donna l'ordre à Cornec — qui comme on le sait commandait la deuxième embarcation — de rallier.

Puis il mit le cap sur une de ces petites îles dont nous avons parlé.

Une heure après, juste au moment où tombe la nuit, nègres et matelots soupaient gaiement auprès d'un bon feu.

— Dormez, maintenant, dit Carpezac; seul, je veillerai.

Et, son fusil entre les jambes, il s'assit sur un tronc renversé. Sous la pâle et magnétique clarté de la lune, le Tanganyika était plus sublime encore qu'en plein jour. Les objets s'estompaient faiblement, ou bien, frappés en plein par un rayon qui les faisait jaillir de l'ombre, n'avaient plus de contours arrêtés, mais bien ces formes vagues, indécises, dont il plaisait à l'imagination de les revêtir. Le lac, uni, semblait une immense plaque d'argent. Pourtant quoique le flot parut immobile partout, on l'entendait doucement clapoter contre les grèves de l'îlot.

Un concert bizarre, mais d'une terrible harmonie, sortait des marais, des roseaux et des rochers. Coassements de grenouilles, ronflements d'hippopotames, cris rauques et sinistres des oiseaux de nuit, rugissements de lions : il y avait là toutes les notes, depuis les plus basses jusqu'aux plus terribles.

Carpezac, vaincu par la fatigue, sentait peu à peu ses paupières s'alourdir. Bientôt il s'endormit bercé par ce concert sauvage.

Ce fut Georges qui le réveilla.

— *Vivadiou!* fit-il, en se frottant les yeux, nous avons fait du chemin?

— C'est impossible!... s'écria Georges, qui vit avec stupeur que le site avait changé, que les hautes falaises de marbre noir sillonné de lignes blanches, qui, la veille, couvraient l'îlot de leurs ombres, s'étaient évanouies comme dans un songe, que l'îlot dérivait lentement vers le nord; nous sommes donc...

— Sur une île flottante? oui, mon bon, et c'est pour cela que je l'ai choisie. Allons déjeuner, et en route!

Moins d'une heure après, les avirons plongeaient de nouveau dans les flots et les barques sillaient allègrement vers le nord. Nous abrégerons ce long voyage, semé d'accidents et de péripéties, pour arriver plus promptement au but.

Partout le Tanganyika conservait la même beauté agreste et sauvage, les mêmes rivages accidentés de falaises de porphyre, de marbre noir ou de grés tendre que le flot mine et sape incessamment, étendant toujours son domaine, changeant les caps en îles et faisant des marais et des bas-fonds de ce qui avait été des champs et des verges. Le pays changeait : au Marounngou succédaient l'Ougouhha, l'Ougoma; mais le lac était toujours le même.

Avec les faibles moyens dont ils disposaient, il fallut à nos amis près d'un mois pour atteindre Kahouélé.

Enfin, ils y arrivèrent.

Comme les cœurs battaient de crainte et d'espoir! comme les imaginations s'échauffaient! comme on était joyeux en mettant pied à terre!

— Déchargez les armes, cria Carpezac, et faites flotter le drapeau de la France, nous sommes au port!...

Les fusils tonnèrent, le drapeau tricolore, vénérable loque déteinte par la pluie et le soleil, trouée par les balles et les flèches des sauvages, fut déployé, et la petite troupe, se formant dans un ordre aussi imposant que son nombre restreint le lui permettait, fit son entrée dans la ville.

A ce tapage inaccoutumé, à ces cris enthousiastes, à ces décharges éclatantes, toute la population se précipita sur la route. Aux nègres à demi-nus et luisants d'huile de palme, se mêlaient des hommes vêtus de grandes robes blanches et coiffés de turbans arabes.

Tout à coup, Georges s'arrêta, et, d'une main tremblante, montra à Carpezac cinq individus, cinq Européens qui, nonchalamment étendus à l'ombre des vérandas, fumaient des cigares en regardant la foule.

— Eux!... eux!... dit-il d'une voix que l'émotion rendait à peine perceptible.

Les Européens se levèrent.

Alors Georges pâlit. Dans ces hommes frais et bien vêtus, aux favoris correctement taillés, il lui était impossible de reconnaître ses amis. On eut dit qu'ils étaient parés pour un bal plutôt que pour une marche à travers les déserts. Leurs visages brûlés par le soleil, leurs cheveux blanchis avant l'âge, trahissaient seuls les explorateurs.

— Des Anglais! fit Carpezac. Malédiction! c'est jouer de malheur?

Ils avaient perdu près de deux ans pour arriver à ce résultat!

***

Cependant les deux nations étaient en présence et s'observaient mutuellement.

Malgré son désespoir Georges comprit qu'il lui fallait refouler ses larmes, faire contre fortune bon cœur.

— Monsieur Carpezac, chirurgien de marine, dit-il.

Tout le monde s'inclina.

— Sir James Schmith, dit un des Anglais.

Nouveaux saluts.

— Georges Le Bihan, capitaine du yacht l'*Isthme de Panama*, fit Carpezac.

On s'inclina encore, mais moins bas que pour le médecin.

Les autres Anglais étaient : sir Lionel Brougton, Henry Moor, Jonathan Verney, David Tarqwer, tous grands chasseurs devant l'Eternel, tous possédés de cette manie des découvertes qui sévit comme une épidémie chez leurs nationaux. En avaient-ils baptisé, des lieues carrées, ces intrépides « découvreurs ! » Grâce à eux, depuis le Cap, d'où ils étaient partis, jusqu'au Tanganyika où ils se trouvaient, il n'était plus une taupinière, une mare, un ruisseau qui ne fut décoré d'un nom ronflant, le tout, bien entendu, à la plus grande gloire des enfants de la libre Angleterre.

Pendant que se donnaient ces détails, que, de part et d'autre, on se narrait ses aventures — la morgue britannique n'avait pu tenir longtemps contre la franchise gasconne en Carpezac, l'anxiété horrible de Georges — les Anglais avaient entraîné nos amis dans leur demeure, la plus spacieuse de la ville, et déclarèrent qu'ils voulaient être leurs hôtes pendant tout le temps qu'ils resteraient à Kahouélé.

— Merci, Messieurs, répondit Georges, merci. Néanmoins, nous n'abuserons pas de votre généreuse hospitalité. Nous avons une tâche suprême à remplir, et tant qu'il restera un souffle de vie dans nos poitrines, tant que des preuves irrécusables n'auront pas frappé nos yeux, nous devons croire, espérer.

— Mais vous êtes dénués de tout?... vous n'avez ni escorte ni marchandises?... A peine s'il vous reste des munitions pour un mois...

— Nous avons foi en Dieu et en nous... Je vous le répète, dussions-nous succomber, nous ne reculerons pas...

Sir Schmith était ému.

— Dieu me damne, dit-il, vous êtes un charmant garçon et je me ferais un scrupule de ne pas vous obliger quand je le puis. Je suis riche comme un nabab, ainsi, disposez de moi...

— Mais, Monsieur, je ne sais si je dois... Vous devez avoir hâte de gagner la côte, soif de repos... Ce serait une cruauté de vous retenir ici...

L'Anglais se mit à rire d'un de ces rires aigus qui ressemblent au grincement d'un verrou rouillé.

— Du repos!... dit-il. Tenez : partis du Cap, en chasseurs, nous avons traversé la colonie entière, voyagé dans les déserts du Kalahari, vu le N'gami, passé le Zambèze, gagné le Banngouéolo, et, en dépit des Arabes, atteint le Moëro et le Tanganyika... Eh bien! savez-vous à quoi nous pensons en ce moment? Nous préparons une expédition aux lacs Albert et Victoria-N'yanza, au Nil que nous descendrons jusqu'au Caire.

— Mais c'est la traversée complète du sud au nord de l'Afrique!

— C'est notre intention. Nous sommes partis douze; la fièvre et les sauvages ont considérablement réduit ce nombre, puisque nous ne sommes plus que cinq!... Qu'importe si l'un de nous arrive. Nous ne vous offrons pas notre concours actif : rien au monde ne saurait nous faire dévier de la route que nous nous sommes tracée; mais nos bourses, nos conseils.

— J'accepte! dit Carpezac vivement. J'ai, par-là, sur ce sol béni de la Gascogne, quelques pans de murailles qu'on appelle un château et qui vous serviront de garantie.

— Votre parole me suffit, répondit Schmith, simplement.

Le soir même Georges et Carpezac tenaient conseil dans la case mise à leur disposition par leurs hôtes.

— Ecoutez-moi, dit le Gascon, la situation est tellement désespérée, que je n'espère plus... Néanmoins nous devons à la mémoire de nos amis de tenter un dernier et suprême effort. Nous avons couru après l'inconnu, aussi nos déceptions ont été cruelles. La voie que nous suivions était fausse d'ailleurs...

— Mais que faire alors? murmura Georges accablé.

— Finir par où nous aurions dû commencer : retourner au Nyassa. Là, nous nous séparerons en deux troupes dont l'une sera commandée par vous et Cornec, l'autre par moi et Le Hir. Pendant que vous descendrez la Shiré, remonterez le Zambèze jusqu'à Zumbo, moi et mes gaillards nous retournerons au Banngouéolo, d'où nous descendrons aussi vers le fleuve où nous ferons notre jonction. Si nos amis sont vivants, nous ne pourrons manquer de les rencontrer; autrement, nous verrons leurs tombes et nous les vengerons.

— Vous avez raison, dit Georges; mais cette fois le voyage sera triste, car l'espérance a fui loin de moi.

— Qui sait?... vous oubliez mon rêve?...

— Aujourd'hui comme autrefois, je vous répondrai : Tout songe, tout mensonge.

— Nous avons décrit ailleurs Kahouélé et ses maisons ombragées de palmiers, ses places et ses marchés bruyants qui voient réunir tous les nègres de cette région, nous n'y reviendrons pas.

Grâce à sir James Schmith et à ses compagnons, les préparatifs de départ furent poussés avec une activité fiévreuse et soutenue. L'or était le grand stimulant qui décidait les Arabes : les pièces de cotonnade de toutes nuances, les perles, les bracelets, tous les objets de troque en un mot, les vivres, les munitions s'engouffraient dans deux grandes barques, spécialement affrettées pour les aventuriers; une cinquantaine de nègres de Zanzibar avaient été engagés comme « Pagazis, » trente autres en qualité d' « Askaris; » bref, la caravane était presque aussi brillante et bien montée qu'à son départ de la Rovouma.

Néanmoins, quelque fut l'activité qu'on déploya, quinze grands jours s'écoulèrent avant qu'on put se mettre en route.

Enfin, le moment solennel arriva.

Les canots, leurs grandes voiles déployées se balançaient sur le lac, que les premiers rayons du soleil inondaient de lumière; tous les hommes étaient à bord, sauf les Européens.

— Embarque! criait Le Hir; la brise adonne!

Les Anglais avaient voulu conduire leurs amis jusqu'au rivage. On se serra une dernière fois la main, on se donna rendez-vous dans un an à pareille date à Paris; puis, tandis que les uns regagnaient leurs embarcations, les autres montaient sur une petite éminence qui commandait le lac.

Des pirogues chargées d'esclaves avançaient lentement vers Kahouélé.

— Au large! cria le Gascon. De pareilles scènes sont horribles.

Une clameur, composée d'un cri retentissant et de deux gémissements, lui répondit.

— « Papa!... papa!... »

— « Mes enfants!... »

Alors, sans souci des crocodiles et des hippopotames qui nageaient majestueusement un peu partout, on vit Cornec se jeter la tête la première dans le lac et nager vigoureusement vers une des barques d'esclaves.

Quelques minutes après, nègres et traitants étaient bousculés, jetés à l'eau, et Cornec, ruisselant comme un dieu marin, pressait ses deux « enfants » dans ses bras.

Des fusils brillèrent au soleil; des cris et des vociférations se firent entendre.

— Canailles! rugit Cornec en se mettant en défense; voleurs!... venez donc que je vous démâte!...

Heureusement pour le maître, les barques touchaient au rivage. Anglais et Français s'entremirent, et, moyennant vingt mètres de cotonnade que sir Schmith s'engagea à payer, Cornec rentra en possession de ses « enfants. »

— Sauvés par des Français, et payés par des Anglais! dit Le Hir.

— Oh! s'écria Cornec radieux, tout ira bien maintenant, c'est moi qui en réponds...

Et couvrant de larmes et de baisers les visages brunis de ses « enfants, » il leur fit raconter leur histoire. Ce ne fut pas long. Enlevés brutalement, comme nous l'avons dit, dépouillés de leurs riches parures, les enfants avaient été enchaînés à d'autres misérables, destinés à être vendus. Quelques jours après, l'occasion s'étant présentée, on les avait dirigés sur le Tanganyika.

Chacun voyait dans cette réunion providentielle un augure favorable.

Cependant les canots, leurs grandes voiles ouvertes à la brise, glissaient rapidement sur le lac. Les falaises, les caps, les îles fuyaient au loin, et à ces images effacées succédaient de nouveaux sites, de nouvelles perspectives. Pourtant chacun à bord était triste et soucieux : après tant de déceptions cruelles et poignantes, était-il sage d'espérer encore?

Le territoire qui bordait cette partie de la côte orientale était le Kohouenndi. Les pointes des collines s'abaissant jusqu'au bord du lac étaient admirablement cultivées; en maints endroits des petits murs en pierres sèches retenaient les terres et formaient des jardins suspendus où s'élevaient parfois des villages. On voyait les hommes et les femmes, à peine vêtus d'une ceinture des plus exiguës, courir sous le soleil, sarcler les champs, rentrer les récoltes. A une telle hauteur, ils étaient plus semblables à des singes qu'à des hommes.

Les rochers de cette partie du lac avaient des formes étranges, impossibles. Couverts d'une végétation exubérante, parfois entièrement cachés sous les lianes, ils s'élevaient à des hauteurs considérables comme les arches rompues d'un pont de titans et ne semblaient tenir debout que par des miracles d'équilibre.

Ailleurs, c'étaient des baies profondes et ombreuses qu'on eut pu prendre pour des prairies naturelles, tant elles disparaissaient sous des tapis herbeux, que la nature capricieuse émaillait de fleurs; ailleurs encore, les falaises perpendiculaires et crénelées apparaissaient comme les ruines d'un fort auquel des rochers noirs et élevés servaient de bastions.

On avançait toujours bravant les chaleurs accablantes, les orages mêlés de grêle et de tonnerre qui parfois bouleversaient la surface du lac, les flèches des sauvages, les attaques des éléphants et des hippopotames.

Les monts Conngoué et le Kahouenndi n'étaient plus que des points vagues à l'horizon; l'Oufipa leur succédait avec ses grands villages qu'entourent des fossés et des triples rangs d'estacades, et où nul étranger n'est admis. Les hommes et les femmes étaient toujours dégoûtants de graisse et d'ocre, tatoués, mutilés, grossiers. Mais combien la vue du pays dédommageait les aventuriers de celle des habitants?

Des volumes entiers ne suffiraient pas pour décrire les splendeurs, la magique beauté de ce coin privilégié de l'Afrique; à celui qui l'oserait, il faudrait la plume de Cooper, alors qu'elle esquissait les grands lacs d'Amérique.

Les hommes engagés à Kahouélé, croyant qu'il ne s'agissait que d'une simple promenade au Nyassa, se montraient empressés et serviables; les matelots, eux, étaient toujours contents, et Cornec, ayant retrouvé ses « enfants, » ne se plaignait plus.

Seuls, Carpezac et Georges étaient sombres. Eux, si pressés, si confiants autrefois, ils voyaient avec douleur, avec regret presque les heures se succéder aux heures, le terme de leur voyage approcher.

Il fallait une secousse violente pour les tirer de cette apathie.

Cette secousse, ce furent les Vouafipa qui se chargèrent de la fournir.

C'était un soir, l'instant toujours choisi par les nègres pour une embûche; la lune était brillante et radieuse, et ses pâles rayons s'égarant sur la surface du lac l'éclairaient d'une lueur molle et mystérieuse. Les barques glissaient silencieusement leurs grandes voiles ouvertes au vent de nuit; quelques hommes seuls veillaient.

Tout à coup une vingtaine de canots, armés en guerre, surgirent de l'ombre que projetait le sommet d'une roche avancée. Sous la pâle clarté de la nuit se mouvaient des êtres aux formes étranges; les fers des lances, les pointes des flèches lançaient des éclairs rapides; mais pas un cri.

— Alerte! cria Cornec, dont c'était le tour de veiller; nous allons être attaqués.

Ces paroles rompirent le charme; les flèches, habilement dirigées, s'abattirent en pluie sur les deux barques; des haches furent lancées pour trancher les cordages des voiles, et une deuxième troupe parut au sommet du rocher.

Tous les aventuriers, tous les « Askaris » avaient saisi leurs armes.

— Feu! cria Carpezac, et visez seulement à couler bas.

Une éclatante détonation suivit ces paroles, mais, à la grande terreur des aventuriers, un bruit formidable lui répondit; les couches d'air, raréfiées par la fraîcheur de la nuit, s'ébranlèrent avec fracas, et de tous côtés tombèrent dans le lac des masses de granit, des caps entiers.

Les vagues bouillonnaient tumultueusement, faisant tanguer, emplissant les embarcations heureusement éloignées du théâtre du cataclysme. Les pirogues des Vouafipas avaient été submergées, et beaucoup de ces malheureux, frappés par l'horrible masse, ne revirent plus la rive.

— En voilà un pays! s'écria Cornec. Les rochers ne tiennent pas plus que les décors en carton d'un théâtre. Tant de bruit pour un coup de fusil!...

XII. — Les dernières scènes du drame. — Où Horace ne s'ennuie plus.

Quinze jours après ils avaient atteint l'extrême pointe du Tanganyika; les barques emprisonnées au milieu de tapis herbeux ou « sinndis » qui hérissaient les golfes et les baies du sud, n'avançaient plus qu'avec une extrême difficulté; il fallut débarquer.

Les collines de l'Oulounngou apparaissaient comme des barrières de granit, placées là par la main des Titans.

Au-delà, s'étendait le pays des Mazitous ou Vouatouta; puis, des montagnes encore, et, enfin, le lac Nyassa.

Il fut décidé qu'on n'abandonnerait pas les deux canots nécessaires pour l'exploration du lac et de la Shiré. Les hommes étaient assez nombreux pour les transporter à force de bras; le voyage serait un peu retardé, voilà tout...

Le 8 février 187..., plus de deux ans après leur départ de la côte, les aventuriers, perchés sur les hauteurs, dirent un dernier adieu au Tanganyika dont les eaux, vivement colorées par le soleil, serpentaient au loin dans leur cadre de hautes falaises; puis, mornes, découragés, ils reprirent leur route dans le mystérieux inconnu.

Cette fois, Dieu aurait-il pitié de leurs angoisses, de leur souffrances? ce voyage insensé aurait-il un terme?

— En avant! s'écria Georges, en agitant son chapeau, Dieu nous voit et nous guidera!...

Les paquets, les armes furent repris; la caravane se reforma, et bientôt Européens, « Pagazis, » « Askaris, » se suivant à la file indienne, disparurent au milieu des défilés des rochers.

* * *

C'est le soir, sur le Nyassa, dont les eaux tumultueuses s'agitent, s'entrechoquent, couvrant d'embrun les rochers de la rive, deux barques courbées sous leur voilure avancent péniblement.

Un vent violent, soufflant de l'ouest, ajoute encore aux périls de la navigation. Plus d'oiseaux légers sur les flots, plus d'hippopotames sur les bancs de sable : on dirait que la vie et l'animation se sont réfugiées au loin; le ciel est d'un rouge sinistre.

Les deux barques se dirigent vers une petite anse de la côte, mais sans trop espérer l'atteindre. D'instant en instant la tempête redouble de fureur; les lames de plus en plus hautes les secouaient comme de fragiles roseaux, et la tourmente s'engouffrant dans les voiles fait plier et gémir les mâts.

— Hardi, garçons! crie une voix sonore; encore un effort et nous touchons au port!

— Si nous y arrivons jamais? répond une autre voix, c'est humiliant pour un matelot; mais je crois que notre dernier bouillon sera d'eau douce et non d'eau salée.

Le matelot a raison : sur ces flots démontés, avec d'aussi fragiles embarcations, c'est folie de lutter.

Cependant les hommes ne perdent pas courage; à mesure que les lames remplissent d'eau le fond des embarcations, cinquante mains sont là pour restituer cette eau au lac; d'autres sont cramponnés aux écoutes, à la barre des gouvernails : les hommes veulent lutter contre les éléments.

Soudain les vagues se soulèvent avec une recrudescence de fureur; les barques, violemment jetées de côté disparaissent au fond d'un gouffre horrible, puis se relèvent immédiatement, mais sans mât, sans voile...

— Trustee!... William Trustee!... à nous! crie une voix suppliante.

La rafale emporte ces paroles.

— Feu de toutes nos armes!... reprend une voix plus sonore.

Vingt détonations retentissent, et une clarté rougeâtre illumine, l'espace d'une seconde, la terre et les eaux.

Si fugitive que fut cette lueur, elle permet aux malheureux, ballottés par la tempête, d'apercevoir des ombres se mouvant au milieu des rochers de la côte.

***

Ils ne s'étaient pas trompés.

Des noirs à demi-nus, des Européens couverts de vêtements imperméables se retenant aux rochers, assistaient, la sueur de l'angoisse au front, aux péripéties de ce drame terrible, qui se jouait sur les flots. Mais leurs regards se noyaient dans l'ombre; ils ne voyaient rien.

C'est en ce moment que, désespérant de se faire entendre, les marins des deux barques avaient eu recours à leurs armes comme un navire en détresse à ses canons d'alarme.

De même que la lueur de l'explosion leur avait permis d'apercevoir la côte, de même, les spectateurs du rivage purent apercevoir les deux barques brisées désemparées, avec lesquelles la tempête jouait comme avec une proie assurée.

Ce fut rapide comme une vision.

— Des blancs! s'écria un des individus; eux peut-être, car je ne sais quel pressentiment fait battre mon cœur. Monsieur Trustee, vous avez une barque pontée, il nous la faut.

— C'est courir à votre perte.

— C'est essayer de sauver des infortunés... Je suis marin, Monsieur.

— Soit, dit l'Anglais; mais personne ne vous accompagnera.

— Nous sommes quatre, c'est suffisant.

— Agissez donc comme il vous plaira.

Pendant ce rapide dialogue les coups de feu continuaient, mais sans ensemble, un à un. Brusquement ils cessèrent.

Les quatre hommes s'étaient déjà emparés d'une petite barque pontée, construite sur le modèle des caboteurs de la Méditerranée, et mâtée en lougre, qui dormait au fond d'une crique abritée des vents. Au moment où ils montaient sur le pont, ils s'aperçurent que deux hommes les suivaient.

— Nous venons partager vos dangers, dirent-ils.

C'étaient Edouard et Harry Trustee.

Les six hommes eurent vite fait de hisser les voiles; le lougre sortit de la crique, tellement courbé sur le côté, que les lames embarquaient par-dessus

les plats-bords. Mais personne n'y faisait attention. Cramponnés aux manœuvres, les hardis marins essayaient de sonder les ténèbres... rien!...

De temps en temps, ils poussaient des cris retentissants, bien vite emportés par l'ouragan.

Rien encore!

— Malheur! malheur! disait celui qui tenait la barre, nous arriverons trop tard!

— Du courage, capitaine, Dieu ne permettra pas que notre dévouement soit inutile...

La nuit se passa ainsi horrible d'angoisse et d'anxiété. Le lougre courait, bordée sur bordée, manœuvrant au milieu des écueils et des îlots avec un bonheur vraiment providentiel. Parfois il se soulevait au sommet de montagnes liquides pour retomber au fond des sillons que creusait le vent, faisait les embardées terribles ou s'étalait sur la lame, avec tant de force, que ses bordages en gémissaient.

Quand les premières clartés du jour éclairèrent cette scène de désolation, aucune embarcation n'apparaissait sur le lac.

— Ohé! des canots! crièrent-ils de toutes leurs forces; où?...

Rien... toujours rien...

— Il faut donc revenir sans eux! murmura celui qu'on appelait le capitaine.

Mornes et désespérés, tous se taisaient.

— Tentons un dernier effort, reprit le capitaine.

Au même instant, Harry lui toucha le bras.

— Là! dit-il, en montrant un mince filet de fumée que l'ouragan tordait au sommet d'un rocher aride et dénudé, s'élevant comme un îlot au-dessus du lac.

— Des nègres, peut-être?

— L'îlot est inhabité.

— Allons, alors.

Immédiatement, le cap fut mis sur cet îlot sauvage; le vent heureusement soufflait dans cette direction, et la distance n'étant que d'un quart de mille elle fut bien vite franchie.

Une passe étroite où bouillonnaient les vagues donnait accès à une sorte de havre. Au risque de briser son navire, le capitaine l'engagea toutes voiles déployées.

Quelques instants après, un choc redoutable se produisait à l'avant; mais, au lieu de reculer, le petit navire resta stationnaire; il s'était engravé presque jusqu'à la ligne de flottaison.

Les six hommes sautèrent dans les flots, qui leur montaient jusqu'à la ceinture, et gagnèrent le milieu de l'îlot.

Là, autour d'un feu immense, alimenté avec des débris de toutes sortes, une centaine d'hommes étaient assis en rond; partout étaient des armes, des planches brisées, fracassées, des ballots éventrés et souillés par la lame.

En entendant marcher, tous se redressèrent.

— Kerpewen!... Kerpewen! cria un de ces spectres en haillons en courant se jeter dans les bras du capitaine.

— Georges, mon fils.

— Horace!

— Carpezac!
— Evariste!
— Cornec!
— Postik!

Et les exclamations se croisaient, et les mains se serraient!... on riait, on chantait, on était heureux.....

* * *

Comment Kerpewen, Evariste, Horace, qu'on croyait perdus dans les solitudes du sud s'étaient trouvés si à propos pour courir au secours de leurs compagnons?

C'est ce que Kerpewen va nous expliquer, pendant que, assis autour du misérable feu, alimenté par les débris fracassés des navires, les aventuriers attendaient que la tempête, qui sévissait toujours, s'apaisât et leur permît de regagner l'établissement de William Trustee.

— Notre intention, quand nous avons quitté le Zambèze, dit le capitaine, était d'atteindre le Nyassa, où nous espérions être secourus par les missionnaires anglais, et, de là, arriver à la côte par la Rovouma. Nous croyions Carpezac perdu. Notre voyage s'effectuait dans les conditions les plus déplorables : pas de vivres, presque plus de munitions, encore moins d'espérance.

« Nous errâmes longtemps à travers les immenses territoires des Basengas, des Maravis; nous nous perdîmes plusieurs fois; nous fûmes attaqués, poursuivis par les Vouatouta, retenus prisonniers par eux. A force d'audace et de ruse nous parvînmes cependant à nous échapper; mais notre détresse était horrible.

» Ce fut dans ces conditions que nous atteignîmes à Shiré que nous remontâmes jusqu'à Blantyre. Là, nos souffrances cessèrent; les missionnaires anglais nous accueillirent cordialement, en frères; nous étions sauvés!... mais la réaction fut terrible.

» Presque tous malades, mourants, nous dûmes remonter à Livingstonia, où les soins les plus empressés nous furent prodigués. Un repos de quelques mois nous rendit nos forces et quelque énergie. Nous allions partir quand nous fîmes la connaissance de Williams Trustee.

» A notre grande surprise, il nous parla de vous; il nous dit vos espérances, comment, pleins de courage, vous étiez partis vers le Bangouéolo pour nous retrouver.

» Notre première pensée fut de courir sur vos traces.

— » Restez, nous dit le brave Anglais. Courir après eux, serait folie » insigne; vous ne les rejoindrez jamais. Ils m'ont promis de revenir, et pour » de tels hommes, une promesse est sacrée. »

« Ces paroles étaient sages; il fallut nous y rendre.

» Nous attendîmes longtemps.

» Je ne vous dirai pas comment nous vous avons aperçus, quelle espérance insensée nous disait que c'étaient bien *vous* que l'orage emportait; comment nous nous sommes élancés à votre recherche; comment, enfin, nous vous avons trouvés...

» De telles choses se devinent et ne s'expliquent point. »

A leur tour, Georges et Carpezac racontèrent leurs aventures. Le récit fut long, et pourtant il parut court tant les auditeurs étaient suspendus aux lèvres des narrateurs. Les deux jours que les aventuriers, si miraculeusement réunis, passèrent sur ce rocher sauvage, furent sans contredit les meilleurs de leur existence.

* * *

Trois mois après, l'expédition revoyait la côte où le yacht croisait, fidèle à ses instructions, et s'embarquait pour la France.

« Paul » et « Virginie, » qui, s'ils avaient trouvé un père dans Cornec, rencontraient dans Horace et Evariste des protecteurs dévoués qui assurèrent leur avenir, étaient du voyage.

En arrivant à Paris, Evariste apprit que le percement de l'Isthme de Panama était un fait résolu et que M. F. de Lesseps s'était chargé de mener à bonne fin cette entreprise difficile.

— Bah ! dit-il, insensible à cette cruelle déception, il me reste mon chemin de fer !...

Sir Schmith et ses compagnons furent exacts au rendez-vous qui s'était donné sur le Tanganyika pour Paris, et le Grand-Hôtel vit, autour d'une table somptueusement servie, la fusion des deux peuples, fusion représentée, non par de brillants généraux, mais par de pacifiques explorateurs.

Un dernier mot.

Cornec et Le Hir, généreusement aidés par Horace du Bellay, se sont chargés de « Virginie. » « Paul » doit entrer dans un des plus grands lycées de Paris, afin qu'un jour il devienne un homme utile et puisse travailler efficacement à l'émancipation de ses frères en couleur.

Georges et Kerpewen ont repris la mer sur le yacht l'*Isthme de Panama*, devenu leur propriété.

Evariste et Carpezac ne se quittent plus et préparent, l'un des brochures, l'autre des projets gigantesques, dont nous entretiendrons peut-être nos lecteurs.

Enfin, Horace ne s'ennuie plus.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

DU GABON
A ZANZIBAR

TROISIÈME PARTIE.

I. — Dans lequel le lecteur fera connaissance avec les héros de cette histoire et débarquera aux rives fleuries du Gabon.

Ils étaient là, ces deux hardis explorateurs, penchés sur une table de chêne massif, aux pieds sculptés, et dont le tapis vert disparaissait presqu'entièrement sous des amas de livres, de brochures, de journaux, de papiers et de cartes de toutes sortes.

Une lampe, à la lueur adoucie par un globe de cristal dépoli, éclairait la chambre d'un jour discret et favorable au travail.

Un proverbe populaire le dit : « l'intérieur, c'est l'homme. » Or, il faut respecter les proverbes, même quand ils mentent, ce qui leur arrive assez souvent : d'ailleurs une courte inspection de l'appartement nous fera peut-être connaître et les goûts et les habitudes de ceux qui l'habitent.

Peu de meubles, si on en excepte la table, quelques fauteuils et deux immenses corps de bibliothèques, montrant à travers leurs vitres bon nombre de volumes aux robes de maroquin vert, aux titres dorés; sur les murs, entre des panoplies venues des quatre coins du globe, une riche collection de cartes, la plupart anglaises; à terre, des cartons, des globes terrestres, des livres et des cartes encore.

Au-dessus de la cheminée un portrait : Colomb.

François Jouffroy et Maximilien Lénard ont tous deux le même âge, vingt-cinq ans. Naturellement, ils sont amis; naturellement encore, ils ont les mêmes goûts, les mêmes aptitudes, et nous sommes forcés de l'avouer, la même ambition :

Celle de rendre leurs noms célèbres...

De plus, tous deux sont orphelins; tous deux possèdent une fortune assez rondelette, qui varie entre cinquante et soixante mille francs de rentes.

Mais là, s'arrête la ressemblance.

Jouffroy — un naturel des Ardennes, comme il le disait lui-même — est une sorte d'hercule aux membres forts et noueux comme des branches de chêne, à la barbe et aux cheveux d'un rouge ardent. Sa taille eut fait le désespoir d'un tambour-major. Beau garçon pourtant et surtout bon camarade, malgré la sonorité de son langage, l'éclair de ses grands yeux, et sa corpulence qui se fût trouvée à l'étroit dans l'armure d'un lansquenet de François Ier.

Maximilien — ou plutôt Max, comme on l'appelait, — eut pu passer pour grand partout ailleurs qu'auprès de son ami Jouffroy. Futé, intelligent, avec sa chevelure d'un noir d'ébène, ses grands yeux, noirs aussi, la chaude carnation de son teint, il réalisait à merveille le type du méridional.

En effet, quoiqu'il n'affectât pas de zézayer en parlant, quoique jamais un « bagasse » ou un « troun de l'air » ne sortît de ses lèvres, Marseille était sa ville natale.

Comment s'étaient connus ces deux hommes à l'apparence, au caractère si opposé? Nul ne le savait. Un matin, ils avaient débarqué au Hâvre, bras dessus, bras dessous, avaient pris ensemble le même train pour aller habiter ensemble le même appartement à Paris, et se remettre ensemble des fatigues supportées pendant un même et long voyage.

Quelques personnes affirmaient que leur liaison, qui datait d'un couple d'années, s'était effectuée sur les bords glacés de l'Hudson, où la soif du merveilleux et de l'inconnu les avait poussés.

L'un avait-il sauvé la vie à l'autre? Ils étaient muets sur ce sujet.

Une chose, par exemple, qu'on ne pouvait mettre en doute, c'était leur naltérable amitié.

Castor et Pollux! disaient les habitués du « café anglais, » où les deux amis allaient prendre leurs repas.

Ce que la basse-taille du « naturel des Ardennes » traduisait naturellement par : — Deux têtes dans un bonnet!

Au moment où nous franchissons le seuil de l'appartement commun, situé rue d'Enfer, par un soir de novembre 187..., Jouffroy, les mains derrière le dos, se promenait à grands pas, tandis que Max, penché sur ses cartes, se livrait à toute une série de combinaisons plus impossibles les unes que les autres.

— Oh! terre d'Afrique! dit-il tout à coup en relevant brusquement la tête, terre des martyrs de la science, qui donc soulèvera le voile qui, depuis tant de siècles, couvre tes solitudes immenses, tes cités mystérieuses, tes peuplades étranges? Ne crois-tu pas, ami, qu'il y a quelque chose à tenter?

— Tout! répondit laconiquement Jouffroy.

Et, revenant près de son ami :

— Après tout, reprit-il, l'honneur de soulever ce voile qui, selon ta pittoresque expression, dérobe à la science tant de merveille — voile tant soit peu déchiqueté à ses extrémités, si le centre en est presque intact — me tenterait assez. Voyager pour voyager, d'ailleurs, autant le faire sur les rives du Zambèze ou de l'Ogôoué que sur celles de l'Orégon ou de l'Amazone. Pourtant, réfléchis bien! — Ce n'est pas une simple promenade comme celle que nous avons tentée sur les bords de la baie d'Hudson : là, si nous avions à vaincre le froid terrible, les tourmentes de neige, les ours blancs, nous

voyagions avec des blancs dans un pays soumis, ou qui feignait de l'être; ici, un pays inconnu; une température de 40 à 50° au-dessus de zéro; les fièvres pestilentielles, des fauves redoutables, des peuplades féroces et fort avides de chair humaine; des guides dont il faut se défier au premier chef; mille souverains ridicules dont il faut acheter l'amitié douteuse, subir le moindre caprice : voilà les dangers, les ennemis, les obstacles que nous aurons à vaincre et à surmonter! Encore une fois, réfléchis bien...

Et Jouffroy, qui n'avait jamais tant parlé de sa vie, s'arrêta pour essuyer les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

— Tu hésites? interrogea Max.

— Allons donc! riposta le colosse avec un haussement d'épaules significatif; si loin qu'elle soit, si isolée qu'elle puisse paraître, Dieu veille toujours sur sa créature. Cependant, combien sont tombés, martyrs obscurs, sur cette terre que nous voulons explorer!...

— Oui, murmura Max, Mungo-Park, Oudney, Clapperton, Lander.

— Ceux-là encore, interrompit Jouffroy; l'histoire a enregistré leurs noms : ils vivront dans la postérité... Mais ceux qui, comme nous voulons le faire, sont partis sous l'empire de la fièvre des découvertes, sans appartenir à aucune société savante, sans travaux antérieurs, qui peut dire où ils sont tombés?

— Nous serons plus heureux...

— Je l'espère! mais quelle région choisirons-nous?

Max se leva.

— Un Anglais, le lieutenant Caméron, dit-il lentement, solennellement a traversé l'Afrique de l'est à l'ouest : deux Français la traverseront de l'ouest à l'est...

— A merveille! Et quel sera notre point de départ?

— Ecoute, reprit Max un doigt sur la carte. Tu te rappelles sans doute ce fleuve, l'Ogôoué, nouveau sur la carte, dont M. du Chaillu a le premier constaté l'existence, et que deux Français, MM. Marche et de Compiègne, ont remonté en partie. Ce fleuve, qui semble communiquer au Congo, sera notre point de départ.

— Une dernière objection...

— Voyons?

— Nos ressources seront-elles suffisantes?

— Rappelle-toi qu'un Français est parti pour Tombouctou, la mystérieuse cité des sables, avec soixante-douze francs...

— Caillé! murmura Jouffroy.

— Et là, où ce hardi explorateur a réussi, nous échourions; nous qui pouvons réunir cent mille francs et plus en anticipant sur nos revenus??? Allons donc, c'est impossible!...

— Soit! nous partirons... Et après!

Max eut un mot sublime.

— Nous publierons nos « mémoires, » dit-il.

Le colosse des Ardennes, ébloui, fasciné, ne trouva que trois mots pour conclusion :

— Allons-nous coucher! dit-il.

— Oui, la nuit porte conseil.

Les deux amis se serrèrent cordialement la main, appelèrent leurs domes-

tiques, et chacun regagna sa chambre à coucher, se promettant déjà les plus beaux rêves.

La gloire et le succès bercèrent leur sommeil.

Pendant que nos deux amis causaient de leurs projets, ils n'avaient pas aperçu un jeune homme, un enfant presque, qui, appuyé contre le chambranle de la porte, les écoutait avec une anxiété fiévreuse.

— Oui, murmura-t-il quand ils furent sortis; ils partiront, et moi aussi.

Quel était ce mystérieux personnage?

C'est ce que la suite de ce récit nous fera connaître.

* * *

Le 6 mars 187..., le steamer de Bordeaux, la *Belle-Amélie*, sur lequel nos deux amis Jouffroy et Maximilien Lénard avaient pris passage, doublait le cap Santa-Clara et franchissait l'estuaire du Gabon pour venir jeter l'ancre dans la rade, une des plus belles de l'Afrique occidentale.

En attendant que les formalités sanitaires leur permissent de quitter le navire, les rares passagers de la *Belle-Amélie*, et nos deux amis regardaient, appuyés sur la lisse, cette terre africaine déjà arrosée du sang de tant de martyrs de la science. Indifférents à la magie du spectacle, les hommes de l'équipage allaient et venaient sur le pont, s'arrêtant parfois pour allumer leur pipe ou décocher un lazzi à ceux que la fièvre des aventures poussait sur cette côte à peine explorée.

La rade immense et bleue brisait ses vagues sur le sable des grèves que dominait une sombre végétation, où se cachaient de nombreux villages. De légères pirogues que des Gabonais au teint d'ébène manœuvraient en chantant, deux ou trois avisos stationnaires, des pontons qui servent d'habitations au personnel maritime, quelques rares navires de commerce donnaient la vie à ce magnifique paysage qu'éclairaient les rayons de feu d'un soleil des tropiques.

— Le Gabon!... le Gabon! murmura Max Lénard, ému, subjugué.

— Enfin! dit à son tour Jouffroy en frappant d'un vigoureux coup de poing la lisse du navire; nous y sommes!

— Et bientôt l'inconnu avec ses surprises merveilleuses, ses dangers terribles, s'ouvrira devant nous...

— Qu'importe si nous réussissons!

Et tous deux, perdus dans le vague, fixèrent de nouveau leurs regards sur la côte d'Afrique.

— Regarde! reprit après un moment Max Lénard en montrant de la main un amas de huttes, d'une construction primitive, enfouies sous les ombrages, et de maisons aux murs blanchis que surmontait le drapeau de la France : voilà Libreville, un coin de la patrie transporté sur la terre africaine... Plus loin, les établissements de Glass, réunion cosmopolite de négociants de toutes couleurs; en entrant, le mont qui domine la rade conserve le nom de Bouët-Villaumez, le fondateur de la colonie; le village, qui lui fait face, est la résidence du centenaire roi Denis, chevalier de la Légion-d'Honneur; dans le lointain, enfin, ces deux îles — derrière lesquelles se jettent les rivières Como et Ramboë, et que dominent ces cimes bleuies — sont l'île Corniquet et l'île aux Perroquets.

— Et ces murailles rouges qu'ombragent de si magnifiques tilleuls?

— C'est la mission catholique. Là vivent ces courageux athlètes de la foi, ces hommes héroïques que n'épouvante aucune fatigue, que n'arrête aucune privation. Faits de dévouement et d'abnégation, ils résident au milieu des piéges et des embûches, soumis au caprice du moindre tyran, pour porter l'Evangile et la civilisation au sein de ces peuplades perdues. Les peines sont grandes; mais, tout porte à le croire, la moisson sera abondante.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, le regard fixé sur la rive, ils ne pouvaient voir deux personnages qui, les yeux écarquillés, les écoutaient avec une attention des plus soutenues.

L'un était un jeune homme — un gamin plutôt — maigre et fluet, à qui, malgré ses dix-huit ans, on n'en eut pas donné plus de quinze. Son visage et sa chevelure — qui devait être blonde — disparaissaient presque entièrement sous une couche épaisse de fumée de charbon de terre, ce qui lui donnait déjà une vague ressemblance avec les habitants de la côte.

On l'appelait Fil-d'Etoupe; c'était le novice du bord.

Le deuxième personnage, au contraire, âgé de quarante ans environ, était un gros bourgeois court et ventru, à la figure épanouie comme une lune rousse. Par un phénomène assez singulier, quoique sa barbe fut déjà grise et mélangée de fils d'argent, ses cheveux, coquettement bouclés, étaient aussi noirs que s'ils sortaient de la boutique d'un teinturier.

Chargé de bijoux, paré comme une châsse, il écoutait, appuyé sur sa canne à bec d'ivoire, dodelinant parfois la tête avec des marques non équivoques de satisfaction.

Enfin, le capitaine de la *Belle-Amélie*, vint prévenir les passagers que le « grand canot » était à leur disposition.

On peut penser, avec quel enthousiasme cette proposition fut reçue.

— Hurrah! pour le capitaine Roussac! clama la basse-taille de Jouffroy.

Le premier, Max descendit dans le canot : exemple qui fut aussitôt imité par Jouffroy, le novice enfumé, le gros bourgeois, et trois autres passagers.

Le capitaine tenait lui-même la barre du gouvernail.

— Avant partout, garçons! et nage ferme, ordonna-t-il.

Le « grand canot » — une lourde chaloupe toute maculée de coaltar et de goudron, et faisant eau comme un panier — déborda des flancs de la *Belle-Amélie*, et, sous la poussée de quatre avirons, fila rapidement vers le débarcadère.

Enfin, on débarqua.

Prévenu que les passagers rentreraient à bord le soir, le capitaine Roussac les salua d'un joyeux :

— Bonne chance, messieurs!

Puis il les laissa à leurs affaires pour s'occuper des siennes.

Nos deux amis — toujours suivis du novice enfumé et du gros bourgeois qui marchaient quand ils marchaient, s'arrêtaient quand ils s'arrêtaient — purent examiner à loisir ce petit coin de la France qui s'appelait Libreville; mélange hétérogène, comme dans toutes les villes récentes, de maisons élégantes, et de huttes à peine ébauchées. Cette vue réveilla en eux mille souvenirs auxquels se mêlait parfois un regret. Ils se demandaient ce qu'ils étaient venus faire dans ces régions perdues, et si la gloire qu'ils espéraient acquérir vaudrait pour eux les doux loisirs de la patrie.

L'homme est ainsi fait; il court après l'inconnu, et, le but atteint, il trouve rarement qu'il le dédommage de ses peines.

Ce fut Max qui, le premier, secoua cette torpeur.

— Cherchons une maison, une case plutôt, pour y emmagasiner notre pacotille, dit-il; car, pour nous, tant que nous resterons au Gabon, la *Belle-Amélie* sera notre demeure.

— Cherchons, répondit Jouffroy.

Heureusement, sur la terre étrangère, tout compatriote est un ami, plus qu'un ami, un frère souvent. Nos aventuriers avaient eu soin de se munir de lettres de recommandation près d'un Français, établi au Gabon depuis de longues années. Ce fut avec un tressaillement de cœur indicible qu'ils franchirent le seuil de cette maison où, grâce à leur qualité de compatriotes, la plus large hospitalité les attendait. — N'apportaient-ils pas des nouvelles de la France?

En les voyant disparaître, le gros bourgeois et le novice enfumé s'arrêtèrent consternés.

— Bah! dit enfin le bourgeois, nous les retrouverons, viens.

Et ils se perdirent dans une autre direction.

Quelle sympathie mystérieuse unissait ces deux hommes?

Cependant toute la maison de M. Blanchard était déjà en révolution. Reçus avec effusion, les deux aventuriers durent, avant toute chose, promettre de considérer la maison du négociant comme la leur.

— De grand cœur! dirent-ils avec émotion.

— Nous parlerons de la France, ajouta madame Blanchard.

La connaissance esquissée au salon s'acheva dans la salle à manger.

— Ruiné par une faillite, dit M. Blanchard, j'ai jeté les yeux sur la terre d'Afrique pour reconstruire ma fortune perdue. Ma femme, que rien n'arrête quand il s'agit de dévouement, a voulu m'accompagner. Aujourd'hui, la tâche que je me suis imposée touche à sa fin, et, s'il plaît à Dieu, l'année ne s'achèvera pas sans que nous revoyons la France.

— Où nous vous retrouverons, fit madame Blanchard, si toutefois, ajouta-t-elle en souriant, vous ne nous avez pas oubliés...

— Madame, dit Max d'une voix pénétrée, l'accueil que nous recevons de vous, les souvenirs qu'éveille cette rencontre sont de ceux qui ne s'oublient jamais.

— Les voyageurs ont si peu de mémoire! Et puis, n'exagérons pas. Qui sait si un peu d'égoïsme, beaucoup de curiosité ne se mêlent pas à cet accueil que vous traitez de « si cordial? » Prêts de revoir Paris, d'où nous sommes exilés depuis si longtemps, de quitter ce pays inconnu des couturières et des modistes, n'est-il pas précieux pour nous de connaître ce qui s'est passé dans le monde civilisé depuis que nous l'avons fui?

— Ne nous calomniez pas, madame, interrompit Max galamment. Jamais l'égoïsme n'a emprunté les traits de l'affabilité... Tant qu'à la curiosité, c'est un bien vilain défaut, qui pourtant devient parfois une qualité charmante.

— Oh! murmura Jouffroy suffoqué, mon ami qui fait des madrigaux, et en Afrique encore!... Le malheureux! il a attrapé une insolation...

Le déjeuner terminé, M. Blanchard se mit complètement à la disposition de ses hôtes et écouta leur requête.

— J'ai votre affaire, dit-il, une grande case qui me servait de magasin.

Bien que je considère votre projet de traverser l'Afrique comme une folie insigne, je ne laisserai pas de vous aider de tout mon pouvoir.

— Que de grâces à vous rendre.

— Bah! nous causerons de cela à Paris.

Tout en causant, ils avaient atteint la hutte en question, vaste construction en bambou avec une porte pour toute ouverture, et coiffée de feuilles de palmiers.

— Maintenant, critiquez, examinez, dit-il, et si quelques réparations sont nécessaires, n'oubliez pas que mes hommes sont à vous. A ce soir.

— A ce soir, répondirent les deux aventuriers en pressant les mains de l'excellent homme.

A peine nos deux amis étaient-ils seuls que la porte de la case s'ouvrit discrètement, et deux hommes, toujours les mêmes — le gros bourgeois et le novice enfumé — parurent dans l'encadrement, le plus petit essayant de se cacher derrière le plus grand.

Max et Jouffroy saisirent leurs revolvers.

Le chapeau à la main, le gros bourgeois s'inclina.

— Béléchasse, René-Achille, ancien fabricant de papier à filtrer de la maison Béléchasse, Copeau et Cie, dit-il.

Puis, après un nouveau salut. prenant la main de son compagnon :

— Louis Perron, autrement dit Fil-d'Etoupe, fit-il encore.

II. — Où apparait Achille Béléchasse. — La colonie du Gabon. — Départ pour l'Ogôoué.

Devant cette présentation aussi burlesque qu'inattendue, nos deux héros ne purent s'empêcher de rire à la barbe du sieur Achille Béléchasse.

Puis la première hilarité passée, Max s'exclama :

— Louis!... Louis, ici!...

— Pardonnez-moi, Monsieur! murmura le novice qui vint se jeter à ses pieds. Je sais que c'est mal à moi de vous avoir suivi; mais c'était plus fort que moi... Vous n'avez pas voulu m'emmener, prétextant des peines, des fatigues, des périls même... Et que m'importe à moi, pauvre enfant ramassé par vous sur le pavé des rues, sauvé par vous de la misère, et, qui sait? de l'infamie peut-être!... Non, ici comme là-bas, vous avez besoin d'un domestique dévoué qui vous soigne, en qui vous puissiez vous fier... Voilà pourquoi je suis venu...

— Pauvre enfant! dit Max ému d'un dévouement si simple, nous ne te blâmerons pas... Mais comment es-tu venu?

— J'ai simplement offert au capitaine Roussac de travailler comme novice à bord de la *Belle-Amélie*, pour payer mon passage. Noirci par la fumée des fourneaux, vous ne pouviez me reconnaître, et ce sobriquet de Fil-d'Etoupe, qui me fût donné à cause de la couleur de mes cheveux, ne pouvait vous révéler votre ancien domestique.

— Et ici?

— Ne vous ai-je pas dit que je comptais sur vous? Oh! ne me repoussez pas.

— Allons que tout soit oublié, dit Jouffroy. Aussi bien Max n'aura pas le courage de te garder rancune... Mais cet original?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous décliner mes noms et profession, dit-il, quelques mots compléteront ma biographie. Retiré du commerce avec une fortune assez ronde et loyalement acquise, célibataire et sans parents, une grande passion pouvait seule combler le vide de mon existence. Cette passion, le hasard la fit naître. Un jour une relation de voyage tomba sous ma main; dès lors ma vie eut un but. Tour à tour, j'ai suivi nos explorateurs modernes. — Avec Dumont-d'Urville, j'ai fait le tour du monde; — j'ai voyagé dans le Soudan avec Henri Barth; — Burton m'a fait connaître les grands lacs de l'Afrique; — Baker les sources du Nil; — avec Livingstone, j'ai exploré le Zambèze; — j'ai suivi Caméron à travers l'Afrique; — puis, toujours poussé par le démon des voyages, j'ai navigué avec Ross, Franklin, Mac Clure, Bellot, Kane, Hayes, etc., vers la grande aire du pôle...

« Aujourd'hui, Messieurs, je viens vous dire :

» — Acceptez pour compagnon de voyage un homme assez instruit de la géographie de l'Afrique, pour ne pas craindre de vous être à charge... »

« A Paris, vous m'eussiez peut-être refusé. Ici, où tous les Français sont des frères, vous accueillerez ma demande, j'en suis sûr. Voilà pourquoi — quoique connaissant vos projets — je ne me suis montré qu'à l'instant décisif. Comme Cortez, j'ai brûlé mes vaisseaux pour vaincre ou périr... »

Et, se redressant de toute sa hauteur, le singulier personnage poursuivit :

— J'attends!

Ecrasés, anéantis au début, à mesure que Béléchasse arrondissait les périodes de son discours, — car c'était un discours, un vrai chef-d'œuvre — Max et Jouffroy reprenaient peu à peu l'usage de leurs sens. La proposition était assez originale pour mériter d'être discutée. Quoique dépités de se voir poursuivis jusque dans leurs derniers retranchements, ils avaient trop de raison pour rendre Béléchasse responsable des conséquences d'une manie que, d'ailleurs, il avouait lui-même.

Max pourtant tenta un effort.

— Et si nous refusons? dit-il.

— Vous ne refuserez pas.

— Pourquoi?

— Je ne sais...

— Mais encore...

— Eh bien! à la grâce de Dieu... J'armerai, j'équiperai une expédition, et j'irai peut-être mourir misérablement dans quelque coin ignoré, pendant que la fortune vous comblera de ses dons...

— Non, cela ne sera pas, dit Max en lui tendant la main. Vous avez invoqué la fraternité qui doit unir tous les membres de la grande famille française, votre espérance ne sera point trompée. Deux nous étions partis, quatre nous arriverons, s'il plaît à Dieu.

Cette résolution de Jouffroy enchanta tout le monde. Fil-d'Etoupe, ce nom lui fut conservé, heureux de ne plus quitter son maître, se tenait derrière lui, le couvrant de ses regards humides de reconnaissance. Béléchasse, lui, avait déjà pris possession de Jouffroy et entamait une longue dissertation sur « l'avenir de l'Afrique. »

Pendant les longues semaines qui précédèrent leur départ pour l'intérieur,

les quatre Français, souvent conduits par M. Blanchard, eurent le loisir de visiter la colonie. Par des marches fréquentes, ils essayaient de s'habituer au climat si meurtrier des tropiques. Souvent aussi, étendus dans de légères pirogues qu'abritaient de larges parasols, ils remontaient le cours du Gabon, s'arrêtant parfois pour chasser l'oiseau, le singe noir; babillant, gambadant dans les branches des palétuviers qui brodent de leur triste feuillage les deux rives du fleuve. Quelle joie, quel ravissement, quant, à travers les découpures du feuillage, ils voyaient poindre le toit conique des cases indigènes! Quelle terreur aussi pour l'Achille Béléchasse, quand sur les bords vaseux apparaissait un monstrueux hippopotame ou le dos écailleux d'un crocodile se chauffant au soleil...

Puis le gouvernement, les factoteries, les missions, l'établissement des sœurs, eurent leur tour. Que d'heures délicieuses ils passèrent dans les grandes salles de la Mission française, au milieu de négrillons et négrillones, s'esseyant gravement aux usages d'Europe.

— Monseigneur Bessieux, mort récemment et remplacé dans ses fonctions apostoliques par monseigneur le Berre, est considéré avec raison comme le fondateur de la Mission, dit M. Blanchard. Aucun sacrifice, aucun dévouement ne répugnaient à son âme énergique. Lorsqu'il est venu ici, maison, école, chapelle, tout était à créer : il a tout créé. Pour vaincre la paresse des noirs, il lui a fallu devenir tour à tour maçon, charpentier, forgeron, jardinier, que sais-je encore! Dieu a béni ses pieux efforts, et aujourd'hui, si l'Afrique peut être civilisée, ce sera par la jeune génération qui s'élève à l'ombre des murs de la Mission.

Jamais Achille Béléchasse n'avait été si heureux. Gravement, il comparait la réalité avec l'idéal créé par ses lectures, et finissait toujours par donner raison à l'un au détriment de l'autre.

— Croiront-ils seulement, à Paris, que je suis venu au Gabon? disait-il souvent en rédigeant dans sa mémoire la préface du livre qu'il devait publier.

Enfin, on se décida à quitter le Gabon.

Max et Jouffroy, avaient chargé les cales de la *Belle-Amélie* de ballots de cotonnades rayées ou blanches, d'étoffes éclatantes, de perles, de diamants à cinq sous la douzaine et de défroques complètes qu'on eût dit empruntées aux clowns d'un cirque ambulant. Ils savaient que tous ces objets étaient nécessaires pour payer la bienveillance des nombreux souverains dont il faudrait traverser le territoire. En outre, ils s'étaient munis d'armes, de munitions et d'une grande quantité de quincaillerie. Chaque chose avait son utilité. Jouffroy, tout en s'occupant particulièrement des comestibles et des liquides, qu'il est si imprudent d'oublier, avait glissé dans la cargaison deux caisses mystérieuses dont personne, pas même Max, ne connaissait le contenu.

Béléchasse, lui, n'avait eu garde d'oublier et les grains de rassades dont parle Cook et les boutons brillants, qui, autrefois, suffisaient pour payer un royaume.

Fil-d'Etoupe possédait soixante francs : presque la fortune de Caillé!

Dans l'Afrique centrale, où les « messageries nationales » ne sont même pas à l'état de projet, le transport des marchandises se fait à dos d'hommes. On comprend combien ce moyen primitif coûte d'ennuis et de tracas à l'ex-

plorateur chargé de surveiller cent ou deux cents porteurs, qui, une fois loin des établissements, se disent plus maîtres que le maître, et imposent à celui-ci leurs caprices et leurs fantaisies. Heureux encore quand, une belle nuit, la caravane entière ne disparaît pas, emportant les bagages par « mégarde. »

Nos deux amis savaient tout cela. Mais, ne pouvant y remédier, ils s'étaient résignés à supporter les conséquences de ce qu'ils ne pouvaient empêcher.

Pour se rendre à l'Ogôoué, que, comme on se le rappelle, ils avaient choisi pour point de départ, deux routes étaient à suivre. La première consistait à traverser la forêt vierge, jusqu'au confluent du fleuve et de la rivière N'gounié; la deuxième, plus simple, était de remonter le fleuve, soit par la rivière Wango, soit par la rivière de Nazareth.

On choisit cette dernière route.

Le 1er avril, tout était prêt pour le départ; une chaloupe à vapeur, appartenant à une factoterie, attendait les voyageurs et leur escorte, composée d'une cinquantaine de nègres venus des bords du Sénégal.

Un homme de confiance avait pris les devants pour engager des pagayeurs et louer des pirogues.

Mais ils avaient compté sans la fièvre si terrible sous ces basses latitudes. La veille du départ, Max fut atteint, puis Fil-d'Etoupe, puis le colosse des Ardennes lui-même.

— Voilà toute l'expédition sur le flanc! murmura piteusement Béléchasse chargé de soulager les malades.

Ce ne fut qu'un retard de quelques jours. Les accès cédèrent à de fortes doses de quinine, et, le 24 avril, on put se mettre en ronte.

* * *

La traversée du Gabon à l'embouchure de l'Ogôoué se fit rapidement. Quoique encore affaiblis par la fièvre, les aventuriers se tenaient sur le pont de la chaloupe, émus, subjugués, ne voulant perdre aucun détail du magnifique tableau qui allait se dérouler à leurs yeux.

L'escorte obligée, composée de cinquante nègres sénégalais, ordinairement intelligents et fidèles, se montrait pleine de bon vouloir. Ces noirs étaient d'ailleurs trop familiarisés avec la puissance française, familiarité acquise souvent à leurs dépens, pour ne pas savoir que — en cas de malheur pour l'expédition — un compte sévère de leur conduite leur serait demandé.

Forcés de les armer et de les vêtir, Max et Jouffroy avaient adopté l'ancien costume yolof, le seul qui s'harmonisait à la fois avec les hommes et le pays.

Une légère tunique de cotonnade blanche, rayée de bandes d'un rouge éclatant, descendant à peine à mi-cuisse, et serrée à la taille par une ceinture de cuir supportant un long couteau; une culotte large et bouffante, s'arrêtant au-dessus du genou et laissant à découvert la jambe d'un noir d'ébène; un immense chapeau de feuilles de palmier composaient ce costume à la fois gracieux et pittoresque.

Pour armes : un fusil chassepot à cartouches métalliques, au canon bronzé, auquel s'adaptait une baïonnette longue et effilée.

Les explorateurs étaient vêtus de coutil blanc et portaient de hautes jambières de cuir fauve. Un léger casque de paille entouré d'un voile vert, les

défendait contre les ardeurs du soleil. Leurs armes, à l'exception des revolvers qu'ils portaient à la ceinture et de légers fusils pour la chasse, étaient les mêmes que celles de l'escorte.

Les commencements d'un voyage sont ordinairement silencieux. Pénétrés de la grandeur de l'acte qu'ils allaient entreprendre, nos amis concentraient en eux-mêmes toutes leurs impressions sans oser encore se les communiquer.

Seul, Béléchasse, que rien n'étonnait encore, allait de Max à Jouffroy, de Jouffroy à Fil-d'Etoupe, impatientant les uns comme les autres de ses questions saugrenues.

— Mon Dieu! sont-ils préoccupés pour peu de choses! dit le digne fabricant de papier à filtrer. Moi, il me semble que je suis encore dans mon fauteuil, dans mon appartement de la rue des Martyrs...

Et pour se prouver qu'il ne rêvait pas, il se pinça jusqu'au sang.

— Non; dit-il, après cette épreuve concluante, je suis bien éveillé.

Tout à coup Jouffroy prit la main de Max qu'il pressa avec émotion.

— L'Ogôoué! dit-il d'une voix précipitée.

En ce moment la chaloupe courait à toute vapeur au milieu des innombrables îles de palétuviers, qui obstruent l'embouchure du fleuve et couvrent ces rives. Au-delà, le fleuve s'élargissait comme un lac immense confondant ses teintes bleuâtres avec les dernières limites de l'horizon. Bientôt apparurent des cases de bambou, puis des villages qui semblaient endormis sous les palmiers et les éventails des hauts cotonniers.

— Que sait-on sur l'Ogôoué? demanda alors Béléchasse.

— La plus grande partie de ce fleuve est encore inexplorée, répondit Max Lénard. Signalé à l'attention des géographes par M. du Chaillu, il fut bientôt le but d'explorations successives qui ne dépassèrent pas pourtant le village de Lopé, situé entre 9 et 10 degrés de longitude est. C'est à deux Français MM. A. Marche et de Compiègne, qu'appartient l'honneur d'avoir remonté plus avant le cours de l'Ogôoué. Enfin, M. Marche, reprenant comme naturaliste de l'expédition, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Savorgnan de Brazza, la suite de ses travaux put pousser jusqu'au delà du pays des Adziana, où il s'est arrêté (1) le 23 septembre 1876.

— Ainsi, dit Fil-d'Etoupe, cet intrépide voyageur a en partie atteint le but qu'il s'était proposé!

— Au prix de quelles fatigues? murmura Jouffroy.

— Avec une volonté énergique on surmonte tous les obstacles. Espérons donc, mes amis, que le même bonheur nous accompagnera, et que, de même que ces courageux explorateurs, nous ne nous laisserons abattre ni par les périls, ni par les difficultés qui peuvent surgir de tous côtés.

— Il en sera ainsi! répondirent-ils d'une seule voix.

— D'ailleurs, continua Max, qui sait si nos efforts et ceux des hardis pionniers de la science qui nous ont précédés, qui nous suivront sur cette route glorieuse, demeureront stériles? Qui sait si le drapeau de la France ne dominera pas un jour ces bords sauvages, si notre civilisation, nos missionnaires ne parviendront pas à régénérer la race noire, à arrêter pour toujours

(1) Contraint par le délabrement de sa santé de rentrer en France, M. Marche abandonna l'expédition sous les ordres de M. Savorgnan de Brazza, qui continua de remonter le fleuve tant qu'il fut navigable. Abandonnant alors les pirogues, les explorateurs se lancèrent dans l'est. Max ignorait ces derniers détails.

l'horrible trafic de la chair humaine, cette plaie de l'Afrique? Le pays est assez riche pour trouver dans ses propres ressources une ample compensation à cet affreux commerce — le cotonnier, la liane à caoutchouc, le tabac, le riz se trouvent partout; — des forêts immenses d'essences précieuses n'attendent qu'une exploitation intelligente; — l'ivoire, la gomme, etc., sans compter la dépouille des fauves et les riches minéralogiques peuvent encore devenir une source incalculable que des siècles ne parviendront à épuiser.

Puis, lassés de discourir, ils reportèrent de nouveau leurs regards sur le fleuve, dont la magie se renouvelait sans cesse à leurs yeux. D'innombrables pirogues, montées par des noirs, s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs pagaies, effrayées des noirs tourbillons et du bruit incessant de la machine du « bateau fumée » des blancs.

Enfin, on atteignit les factoteries, où les pirogues et les pagayeurs attendaient, surveillés par l'interprète gabonais.

Après avoir inspecté les hommes et leur avoir — par l'organe de l'interprète — promis une bonne gratification s'ils se montraient fidèles et serviables — ce qui entre parenthèse amena un « palabre » (1) interminable suivi d'une orgie de bière, — les voyageurs se rendirent au village de N'Combé, le « roi soleil, » qui s'intitulait pompeusement « l'ami des blancs. »

— Hélas! comme tout passe en ce monde! murmura tristement Jouffroy. N'Combé, qui, du rang de marchand d'esclaves, s'était élevé au pouvoir suprême, N'Combé, le plus intelligent peut-être de tous les chefs du bas Ogôoué, a dû dire adieu à ses cinquante ou soixante femmes et déposer pour toujours son « gibus » orné d'un soleil d'or, emblême de sa haute dignité. Il est mort misérablement empoisonné...

— N'est-ce pas ce personnage qui s'exposait à recevoir un coup de pied au derrière pour un verre d'alcool à 90° (2).

— C'est lui-même. Mais sous cette apparence grossière, il cachait beaucoup de ruse et d'intelligence. Le premier, il a compris quel profit il retirerait de l'appui des blancs. Hélas! lui mort, le pays est retombé dans l'anarchie la plus complète.

Cependant, à mesure qu'ils avançaient, de chaque case surgissaient des nuées d'hommes, de femmes, d'enfants, tous du plus beau cirage, tous plus que légèrement vêtus, mais rachetant par le luxe et l'originalité de leur coiffure ce que leur costume pouvait avoir de par trop primitif. Ces messieurs et ces dames ne se gênaient pas pour venir sous le nez des voyageurs mendier du tabac, des grains de verroterie et même de « l'alougou » — eau-de-vie offrant en échange des poulets étiques et des bananes avariées.

Max et Jouffroy s'amusèrent un instant de toutes ces criailleries. Mais plus ils donnaient, plus les demandes devenaient exigeantes et impérieuses. Il fallut s'ouvrir unpassage à coups de crosses de fusils au milieu de cette cohue noire et grouillante.

Tant qu'ils parcoururent l'unique rue du village, bordée de cases en bam-

(1) On donne le nom de palabre à toute discussion, à toute réunion rassemblée pour traiter un sujet quelconque.

(2) Voyez pour ce personnage le livre de M. A. Marche : « Trois voyages dans l'Afrique occidentale, » Hachette et Cie.

bou assises aux pieds d'arbres magnifiques que des lianes flexibles aux fleurs éclatantes reliaient comme des cordages aériens, des légions de visiteurs se pressèrent sur leurs talons, pêle-mêle avec les poules, les chèvres et quelques porcs qui voguaient en liberté.

Ni les cris ni les menaces n'y faisaient rien

— Race stupide! exclama Béléchasse à bout d'efforts.

Et tous de rire de la colère comique du digne fabricant de papier à filtrer.

Ce que voyant, les noirs se rapprochèrent encore.

— Partons, dit enfin Jouffroy.

Ils regagnèrent les bords du fleuve où ils avaient laissé leur escorte. Là, une agréable surprise les attendait. Sous la direction des Sénégalais, les pagayeurs avaient élevé des cases pour les explorateurs. Autour, se dressaient leurs moustiquaires d'écorce comme des huttes au pied d'un palais, si je puis me servir de cette phrase ambitieuse.

Une chèvre entière tournait devant le feu, promettant un bon repas.

— Voilà qui va bien! fit Béléchasse déjà consolé de sa mésaventure.

— Ce n'est pourtant que le commencement! lui jeta Jouffroy en passant.

— Que la route tourne toujours ainsi, et je ne me plaindrai pas, fit le digne homme en se frottant les mains.

Mais l'enthousiasme du brave fabricant de papier à filtrer décrut sensiblement, quand, avec la nuit, arrivèrent des légions d'aiguilles ailées qui le pourchassèrent jusqu'au plus profond de sa case. Des forêts voisines des bords du fleuve, partaient des concerts de cris, de rugissements, capables de glacer le courage des plus braves; et, pour comble de bonheur, les noirs, heureux du passage des blancs dans leur pays, se livraient à une orgie de bière suivie de chants, de cris, de danses, avec accompagnement d'un orchestre infernal.

— Mon Dieu... où suis-je venu me fourrer! murmura le digne homme en enfonçant sur ses oreilles l'immense bonnet de coton, compagnon inséparable de ses nuits et qu'il n'avait eu garde d'oublier.

Il écouta encore. Couchés au fond de la case, les explorateurs ronflaient les poings fermés.

Les malheureux! gémit-il, ils ont le courage de dormir!...

Cependant, vaincu par la fatigue, assourdi par le concert diabolique des fauves et des noirs, il pensa qu'il serait sage à lui d'imiter ses compagnons, et ferma enfin les yeux en se recommandant mentalement à tous les saints du paradis.

III. — Le bas Ogôoué et ses affluents. — Les sorciers Bakalais.

Les voyageurs, voulant profiter de la saison des pluies pendant laquelle la navigation est plus facile sur le fleuve, avaint fixé le départ au lendemain.

Le matin, quand Max sortit de la case, il vit les canots tirés sur la grève. Les nègres, pelotonnés au fond de leurs moustiquaires, ne donnaient aucun signe de vie; plus loin, Jouffroy, aux prises avec l'interprète, se démenait et gesticulait comme un beau diable dans un bénitier.

— Eh bien! lui dit Max en s'approchant.

— Rien! cette brute prétend que la matinée est trop fraîche, la rivière trop méchante, pour se mettre en route, qu'il y a de l'orage dans l'air, qu'il faut attendre, etc.

— Heureusement que nous connaissons cette antienne. Et les hommes?

— Ils font mine de dormir en fumant le tabac que nous leur avons si bêtement donné.

— Ils ne dormiront pas longtemps.

Et joignant le geste à la parole, Max renversa les légers abris en répétant :

— Debout!... debout!...

— Le feu est-il au camp? clama Béléchasse qui montra sa tête effarée, et encore coiffée d'un gigantesque bonnet de coton, dans l'encadrement de la porte.

Les Sénégalais furent prêts les premiers, puis les pagayeurs gallois qui grommelaient en se croisant les bras, préférant travailler de la langue et « palabrer » que de charger les canots. Nul doute que s'ils l'avaient pu, ils se seraient enfuis.

Pendant ce temps l'ouvrage ne se faisait pas.

Jouffroy prit quatre Sénégalais, armés de fusils, qu'il plaça aux quatre coins du camp.

— Si quelqu'un essaye de fuir, faites feu sur lui! dit-il résolûment, sachant fort bien que point ne serait besoin de recourir à cette extrémité.

Puis il alla tranquillement déjeuner d'une tasse de thé.

Pour la première fois peut-être, Béléchasse regretta son café au lait et ses petits pains quotidiens de la rue des Martyrs. Quoi qu'il en soit, il n'en laissa rien paraître.

Fil-d'Etoupe, lui, se trouvait bien partout où était son maître.

Une heure après, les six pirogues étaient appareillées.

Les quatre blancs et une partie des Sénégalais prirent place dans le premier canot que les pagayeurs enlevèrent rapidement. Le reste de l'escorte se répartit dans les cinq autres embarcations, surveillant à la fois et la pacotille et les hommes.

— En route! cria Max en ajoutant joyeusement son léger casque de paille.

— En route!!! répétèrent dans un même cri Jouffroy, Fil-d'Etoupe et Béléchasse.

Les pagaies plongèrent dans le fleuve. On était parti.

Bientôt les factoteries se fondirent dans le lointain pour disparaître enfin à un des détours du fleuve. Plus on avançait, plus le paysage se paraît de toutes les beautés des tropiques : des oiseaux au plumage varié voletaient sur les rives, rasant parfois du bout de leur aile le manteau bleu des eaux, ou tourbillonnaient au milieu des îles vertes et boisées. La grande famille aquatique avait aussi ses nombreux représentants sur les bancs de sable qui dessinaient partout leurs canaux capricieux; sur la côte, le village de Lambaréné caché comme une ruche sous le feuillage, l'embouchure de la rivière Jougavisa, percée immense, achevaient de charmer le regard.

Vers le milieu du jour, les canots dépassèrent la « Pointe-Fétiche » à l'embouchure de la rivière N'Gounié, un des plus forts affluents du fleuve. Aussi loin que le regard plongeait, on n'apercevait que des masses luxuriantes de végétation, d'arbres géants auxquels grimpait, s'enlaçait la liane à caoutchouc, une des principales richesses du pays; au milieu, la rivière roulait

ses eaux légèrement moutonneuses, qui couvraient d'embruns les îlots disséminés devant la « Pointe-Fétiche. »

Puis les rives s'élevaient d'endroit en endroit, présentant l'aspect tourmenté des contrées montagneuses. Au loin, derrière les arbres, se profilaient des cimes bleuâtres et arrondies. On entrait en effet dans un pays convulsé et traversé de nombreuses chaînes de collines et de montagnes.

Après une nuit passée dans un îlot, les canots tirés à sec, les sentinelles posées — car il fallait se défier autant des pagayeurs gallois, à qui toute occasion est bonne pour s'enfuir, que des Bakalais qui habitent le pays — l'expédition se remit en marche pour le village et les factoteries de Sam-Quita.

Pour la première fois depuis leur départ, ils eurent l'occasion de contempler à loisir les énormes hippopotames qui barbottaient, se vautraient dans la vase ou sommeillaient sur les nombreux bancs de sable.

— Ces pachydermes sont-ils aussi féroces qu'on le dit? interrogea Béléchasse.

— Les uns disent oui, les autres affirment le contraire, répondit Max. Souvent il leur arrive de détruire les pirogues et de respecter la vie de ceux qui les montaient. Pour qui les laisse en paix, ils n'ont qu'une indifférence stupide ; mais malheur à l'imprudent qui les irrite...

— Dieu, je l'espère, nous préservera d'une expérience à ce sujet, interrompit Fil-d'Etoupe.

— Tu as raison, enfant.

Le village et les factoteries de Sam-Quita ne sont pas construits sur le même emplacement. Tandis que les factoteries reposent sur la berge du fleuve, le village s'enfonce dans l'intérieur des terres, au bord d'une lagune que traverse un pont chancelant. Nos amis franchirent ce pont et traversèrent un long couloir, où deux hommes ne pouvaient passer de front, avant de pénétrer dans le village proprement dit.

— Quel luxe de fortification! exclama Jouffroy.

Partout sur leur passage, les noirs s'enfuyaient avec des cris d'effroi, croyant que la petite troupe venait pour ravager leur pays et les emmener en captivité. Cependant ils se rassurèrent bientôt et profitèrent de la bienveillance qu'on leur témoignait pour se rendre insupportables.

Le chef arriva à son tour, vêtu d'un ample frac à queue de morue auquel il ne manquait qu'un pan, et coiffé d'un chapeau à haute-forme, ce qui est décidément le *nec plus ultra* du luxe chez les noirs dandys de l'Afrique occidentale. Qu'on joigne à cela un parapluie de cotonnade rouge, un chasse-mouches en feuille de palmier, et on aura une haute idée de la magnificence de ce personnage.

Il commença par faire lui-même son panégyrique, auquel personne ne comprit mot, et finit par demander un présent proportionné à sa grandeur et beaucoup d' « alougou (1). »

Jouffroy remarqua que les cases des habitants de Sam-Quita, au lieu d'être en bambou comme dans le bas Ogôoué, sont construites avec des bandes d'écorce assez épaisses parfois pour résister aux balles.

L'affluence devenait de plus en plus considérable, l'air s'imprégnait de

(1) Rhum ou eau-de-vie.

plus en plus de ce parfum, *sui generis*, que dégage toujours le corps des noirs; il était impossible de bouger, de respirer. Max planta là la noire majesté et son présent, et donna le signal du départ.

— Ouf! dit Jouffroy en s'essuyant le front, il était temps de partir ..

— Oui! ajouta Béléchasse en frissonnant. Quels yeux ils roulaient! j'ai cru qu'ils allaient me dévorer vivant! Ces peuplades sont-elles cannibales?

— Rassurez-vous, les mangeurs de chair humaine ne manquent pas de ces côtés.

Le digne fabricant de papier à filtrer jeta un regard désolé sur son ventre proéminant, tâta ses membres dodus, et avec un soupir :

— Je suis si gras! dit-il.

Pendant cette visite et les incidents qui la suivirent, l'interprète « palabrait » pour obtenir des vivres chèvres, bananes et poulets, que, comme toujours, les Bakalais leur vendirent le plus cher possible.

Le troisième jour, après avoir essuyé une nouvelle visite du chef qui réclama un nouveau present et beaucoup d' « alougou, » la petite flottille quitta les rivages de Sam-Quita, se dirigeant sur Lopé.

Au moment de s'embarquer on constata la disparition de six pagayeurs.

Ils avaient pourtant reçu une partie de leur solde d'avance et ne devaient quitter l'expédition qu'à Lopé.

— Quelle misère! dit Jouffroy en serrant les poings.

— Qu'y faire? répondit Lénard. Les riverains sont évidemment pour eux et les cachent dans leurs cases d'écorce. Nous ne pouvons employer la violence. Félicitons-nous au contraire qu'ils nous aient laissé nos pirogues et nos bagages.

— Il faudra veiller, reprit Jouffroy avec humeur, sans cela, avant qu'il soit huit jours, nous nous trouverons dépouillés, abandonnés, à la merci du premier tyran venu. Que d'ennuis!...

— Ils sont inséparables d'un voyage en Afrique. Mais, rassure-toi, on veillera.

Ce fut en causant ainsi qu'ils trompèrent les ennuis et les contrariétés qu'ils éprouvaient. Tant qu'à Béléchasse, étendu au fond de sa pirogue, il suait et grelotait de fièvre. Le digne fabricant de papier à filtrer commençait à trouver quelque différence entre la pratique et la théorie d'un voyage au centre de l'Afrique.

Il n'était pourtant pas à bout de mécomptes et de désagréments.

* * *

Pendant le séjour des aventuriers à Sam-Quita, il se passa sous leurs yeux, sans qu'ils pussent rien pour l'empêcher, une scène de sauvagerie horrible qui se termina par la mort de six individus.

Cette scène, qui montra mieux que tous les discours l'état de barbarie et d'abrutissement où sont plongées ces malheureuses tribus, est en même temps un échantillon de leurs mœurs. Nous allons essayer de la transcrire dans toute son horrible sauvagerie.

Un chef Bakalais était mort. La veille, il s'était retiré sous sa case et le lendemain on n'avait plus retrouvé qu'un cadavre. Aussitôt la famille s'assem-

bla et fit appeler les sorciers pour qu'ils découvrissent qui avait « envoûté » le défunt.

Jamais il ne n'entrera dans l'épaisse cervelle d'un nègre que la mort soit une conséquence naturelle de l'existence. La mort violente, ils se l'expliquent encore; mais la mort naturelle, surtout une mort subite, voilà qui dépasse la portée de leur pauvre intelligence.

On avait jeté un sort sur le chef.

Les sorciers accoururent bientôt, peints, maquillés, ornés de colliers de verroterie et de dépouilles de fauves, le corps chargé de « gris-gris » et de talismans. Une rumeur courut dans la foule : on allait savoir le nom des coupables.

Malheur à qui s'est attiré l'inimitié des sorciers, soit en leur refusant des présents, soit en se moquant de leur art! La vengeance arrive bientôt... Chacun le sentait si bien que, quoiqu'ils fussent tous sûrs de leur innocence, il n'y avait pas dans la foule un homme qui ne tremblât pour lui.

Les sorciers se livraient à leurs grossières incantations, regardant souvent dans un petit miroir pour voir si la figure du coupable n'y apparaîtrait pas, marmottant des paroles bizarres, passionnant la foule par leurs gestes et leurs contorsions. Puis, quand ils jugèrent l'effervescence à son comble, ils firent signe qu'ils allaient parler.

Un silence de mort planait sur l'assistance. Chacun, attentif, écarquillait ses yeux, retenait son souffle pour mieux voir, pour mieux entendre.

Alors, l'un après l'autre, ils nommèrent quatre hommes et deux femmes. Ces malheureux, au dire des sorciers, avaient jeté des sorts au défunt pour se venger de lui : à l'un, il avait refusé un peu de sel ou de tabac; le deuxième devait hériter de lui; le troisième redoutait son influence; le quatrième avait placé sur sa porte *trois épis de mil*, et ainsi de suite. Les prétextes les plus futiles se changeaient en accusations capitales.

Chaque victime était aussitôt recherchée que nommée, et traînée devant le cadavre.

Un moyen lui restait pour prouver son innocence : c'était de boire le « m'bondou » ou poison d'épreuve.

Si l'accusé était innocent, le poison ne devait lui causer aucun mal; mais, malheur à lui s'il avait commis le crime : la coupe qu'il portait à ses lèvres était un messager de mort!...

Tristes et résignées, les victimes burent.

A peine le poison s'était-il approché de leurs lèvres qu'on les vit soudain se tordre et se débattre. La foule poussa un rugissement terrible et se rua sur les malheureuses créatures. Ce qui se passa alors défie toute description.

Inutile de dire que les sorciers héritent des biens de leurs victimes.

Frémissant de rage et de colère, nos amis essayèrent de se précipiter en avant, d'empêcher par la force, s'il le fallait, le dénoûment de ce drame horrible. Pour la première fois, les Sénégalais refusèrent d'obéir et la foule des Bakalais s'interposa comme une muraille vivante entre la case du sacrifice et les explorateurs.

Quelques minutes après, la place de l'exécution était déserte.

Il n'y avait plus dans la case que des lambeaux de cadavre tordus, déchiquetés, comme si tous les fauves de l'Afrique y avaient passé.

Tristes et soucieux, nos amis reprirent le chemin de leur campement.

Déjà les Bakalais se hâtaient de détruire leurs cases et d'emporter leurs objets les plus précieux, pendant que les enfants rassemblaient le menu bétail.

Interrogé sur la singularité de ce fait, l'interprète répondit :

— Voilà le deuxième guerrier qui meurt depuis un mois. Le village est maudit, et il faut se hâter de le fuir pour fléchir la colère des fétiches.

Peuple étrange, brutal et superstitieux à la fois. Ces hommes qui jouent éternellement avec la mort violente, ne peuvent regarder une mort paisible comme un fait naturel...

— Quel pays! murmura Béléchasse, qui se tâta pour s'assurer qu'il était sorti intact de la bagarre. Ah! ici, il n'est pas besoin d'aller à la *Porte-Saint-Martin*, écouter « Latude » ou les « Pirates de la Savane; » pour ressentir de l'émotion!

— Oui, triste pays! murmura Jouffroy à son tour. Il semblerait vraiment que Dieu ait détourné ses regards de lui... Quand donc ces coutumes barbares auront-elles un terme?...

— Quand l'Afrique appartiendra entièrement à la civilisation, répondit Max avec conviction.

— Ce jour est loin, dit Fil-d'Etoupe.

— Si loin, qu'on peut dire jamais... ricana l'Achille Béléchasse à son tour.

Max haussa les épaules.

— Vous vous trompez, mes amis, dit-il doucement. L'heure de l'Afrique est marquée sur le grand livre des destinées humaines, et, si éloignée qu'elle puisse vous paraître, pour qui lit dans l'avenir, cette heure est bien proche. Lorsque l'Europe et l'Amérique — l'Amérique née d'hier pourtant — auront épuisé leurs ressources, lorsque le sol appauvri par des cultures forcées ne pourra plus nourrir ses habitants, ces derniers se verront contraints de se jeter sur une contrée toute neuve, toute vierge encore. L'Afrique est là avec ses forêts immenses, ses solitudes que n'a jamais foulé un pied humain, ses trésors cachés, et l'Europe à son tour, deviendra ce qu'est l'Asie, ce qu'étaient peut-être les régions des pôles...

« Puis, à son tour aussi, l'Afrique épuisée, surmenée, deviendra impuissante à nourrir ses habitants...

— Alors, s'écria l'Achille Béléchasse, impuissant à retenir l'hilarité que lui causaient ces théories renversantes, étourdissantes pour lui, alors c'est dans les airs, sur la lune peut-être, que l'homme établira son nouveau domaine.

— Non pas dans l'air, ami. Ce territoire nouveau, Dieu le fera sortir des eaux où, depuis des milliers et des milliers d'années, les polypiers travaillent pour créer un monde futur. Croyez-moi, ami Béléchasse, dans le mystérieux et incessant travail de la nature, rien ne se fait en vain, tout a sa raison d'être. Oui, je le répète, Dieu fait bien ce qu'il fait.

— Même le papier à filtrer! dit Fil-d'Etoupe joyeusement.

L'ancien négociant le regarda un instant de travers. Puis mettant ses deux mains dans ses poches :

— Un monde nouveau... mais ce serait le renversement de toute chose!...

— Rassurez-vous... vous ne verrez pas cela...

— Alors, après moi le déluge.

— Nous voilà bien loin de notre point de départ! dit alors Jouffroy qui avait écouté en silence. Tout à l'heure notre esprit indigné se reportait sur

des scènes de meurtre et de carnage, et maintenant nous devisons tranquillement, la tête perdue dans les nuages de l'inconnu, essayant de pénétrer les secrets de l'avenir.

— Qu'ils ne nous fassent pas perdre le chemin de notre camp, grogna Déléchasse, c'est tout ce que je demande.

Et il ajouta tout bas :

— Ces gens sont renversants, sur ma parole! Ils voudraient créer un monde à leur façon que cela ne m'étonnerait pas.

Habitués à ces boutades, Max et Jouffroy le laissèrent tranquillement passer sa mauvaise humeur.

— Ce poison d'épreuve est-il particulier aux rives de l'Ogôoué? demanda Fil-d'Etoupe qui ne perdait aucune occasion de s'instruire.

— On le retrouve dans presque toutes les régions de l'Afrique occidentale, répondit Jouffroy; mais où il règne en tyran, c'est dans la Casamance, où il se nomme « tali. » Les feuilles et les fruits du tali, mêlés avec du sang humain, des cœurs et des cervelles constituent un mélange hideux qui fermente dans une cuve une année entière avant d'être bu. C'est une grande cérémonie que celle où les prêtres d'une religion de sang versent le « tali » à pleines calebasses! Ce poison se prend volontairement, soit pour devenir sorcier, soit pour se laver d'une accusation, soit encore pour pouvoir prétendre au trône. Il est si meurtrier, que sur cent personnes qui le prennent, vingt à peine en réchappent. Est-ce un miracle? Non, mais plus prudents que les autres, les rares survivants ont eu soin d'intéresser les sorciers à leur sort par de beaux présents. Les Africains savent calculer tout aussi bien que les blancs...

— Quelle horrible chose!

— Oui, mon ami. Aussi, ne cessons de remercier Dieu qui eut pu nous faire naître sur cette terre maudite.

L'entretien s'arrêta là; on était arrivé au campement.

IV. — Où l'on navigue à travers les chutes et les rapides. — Fil-d'Etoupe et le Gorille.

De Sam-Quita à Lopé, le fleuve remonte au nord-est; puis, à la hauteur du mont Okala, se replie brusquement pour courir avec des circuits sans nombre vers les régions de l'est.

Toujours le même panorama. Partout des rives couvertes d'une végétation exubérante que dominent çà et là les « arbres à pirogues » — le coumé et le pondja, — véritables géants de la zone équatoriale, qui élèvent à des hauteurs prodigieuses leur front couronné de feuillage; partout des bancs de sable et des marécages, asiles aimés des hyppopotames; partout des collines boisées.

Les bords du fleuve sont habités jusqu'à Lopé par les Okota, les Alimbongo, les Apingi — ces derniers peu nombreux — et les Osseyba, peuplades guerrières et cannibales, le cauchemar des riverains de l'Ogôoué, dont ils empiètent sans cesse sur le territoire et qu'ils finiront peut-être par annihiler complètement.

Les villages étaient généralement sales et mal tenus. La population luisante de graisse d'hippopotame et d'huile de palme, ne semblait avoir de coquetterie que pour sa coiffure. Mais aussi quel chef-d'œuvre de patience et d'habileté capillaire! Ajoutons encore qu'une fois l'édifice établi, il l'est solidement et pour longtemps.

— *De la belle ouvrage, quoi!* disait le gamin de Fil-d'Etoupe.

Et Béléchasse portait vivement la main à son crâne, comme s'il eût craint qu'on le dépouillât de sa magnifique toison.

Rapaces et hableurs, les chefs mettaient tout en œuvre pour extorquer de riches présents; parlant haut et ferme tant qu'on paraissait leur céder, mais passant subitement de l'arrogance la plus grande à la servilité la plus basse, pour peu qu'ils aperçussent la baïonnette des Sénégalais.

— Que de travail pour nos missionnaires! disait Max tristement.

Dans leur marche vers Lopé, les aventuriers firent connaissance avec les premiers rapides qui hérissent le fleuve. Là, toute l'habileté des Gallois était nécessaire pour conjurer les dangers, dont le moindre était d'être broyé en mille pièces contre les récifs. Tantôt avec de longs câbles de liane, on hâle les pirogues au-dessus des rapides; tantôt on pousse au moyen de longues perches. Mais si le rapide est de quelque importance, il faut alors décharger les embarcations et faire ce que les Américains appellent un « portage. » C'est toujours du temps de perdu et une bonne occasion, pour les pagayeurs, d'abandonner sur le sable pirogues et bagages et de s'enfuir dans les bois.

On choisit généralement pour franchir les rapides les canaux latéraux, creusés sur les bords du fleuve : la violence des eaux étant moins grande, le courant moins impétueux, les accidents sont plus rares.

Heureusement la vue du paysage, où tout était nouveau pour eux, depuis la plaine verdoyante où le gibier abondait, jusqu'aux collines dénuées plongeant à pic dans le fleuve, ravissait les voyageurs et les dédommageait amplement de leurs peines et de leurs fatigues.

Après trois semaines employées de la sorte, sans autres arrêts que la chasse aux hippopotames ou aux antilopes dans les hautes herbes, sans autres distractions que les longues causeries du soir, dans quelqu'île isolée, tandis que les feux du bivouac éclairaient de leurs flammes rougeâtres les nuits profondes des tropiques, les aventuriers passèrent au pied du mont Okéko et s'enfoncèrent sans hésiter dans la « porte de l'Okanda, » passe étroite qu'on eût dit creusée au milieu de collines rocheuses et dénudées.

Lopé était devant eux.

Lopé, hameau situé au pied d'une colline, n'est, à proprement parler, qu'un marché d'esclaves. Le village peut changer vingt fois d'aspect, car chaque caravane, à son arrivée, se bâtit elle-même ses cases.

Les explorateurs durent agir de même.

Les Okanda, vantards, babillards, appuyés sur leurs longs bâtons, accouraient en riant et mâchant du tabac. Comme toujours, les femmes étaient chargées des marmots et des bagages qu'elles portaient dans de grandes hottes. Leur costume, assez décent — eu égard à la latitude — se composait de larges pièces d'étoffe d'herbe tissée, qu'elles s'enroulaient autour de la taille.

Ils ne firent aucune difficulté pour céder à la caravane les vivres dont elle avait besoin.

Pendant que — harcelés par cette cohue grouillante — les explorateurs ne savaient où donner la tête, l'interprète vint dire quelques mots à l'oreille de Jouffroy.

— C'est bien, dit celui-ci.

Et comme Max s'approchait, il ajouta :

— Il y a un camp d'esclaves dans les environs... Si nous y allions?

— Allons ! répondit Max.

Et, accompagnés de Béléchasse et de Fil-d'Etoupe, ils suivirent l'interprète.

Celui-ci les conduisit au bord du fleuve devant deux grandes cases de bambou déjà à demi ruinées. Des hommes, à la physionomie féroce et armé. de fusils, gardaient l'entrée de ce repaire infâme.

En voyant les blancs, ils firent mine de se mettre en défense. Mais quelques paroles de l'interprète, et surtout la vue de deux bouteilles d'eau-de-vie, appât auquel un nègre est incapable de résister, calmèrent leurs scrupules.

— Entrons, dit Max.

La première hutte était réservée aux hommes.

Ils étaient bien une cinquantaine accroupis sur leurs talons ou étendus sur le sol. Une odeur infecte, mélange de parfums indescriptibles, impreignait fortement l'atmosphère.

— Pouah! ça sent le nègre! clama Béléchasse.

Un peu de clarté filtrait à travers la porte entr'ouverte et les ais disjoints de la masure.

— Qu'est-ce que c'est que çà? continua le fabricant de papier à filtrer.

— Çà, c'étaient tout simplement d'énormes bûches de bois, percées au centre d'un trou par où passait la jambe du captif : ingénieux système inventé par les conducteurs de ce troupeau humain, pour rendre toute évasion impossible. La bûche ne quitte jamais la jambe du captif, pas même en marche; mais alors il a la faculté de la soutenir avec une corde.

— Quelle infamie! murmura Max indigné. Mon Dieu, faut-il que de telles bassesses s'accomplissent chaque jour, presque sous les yeux des peuples civilisés, trop indifférents ou trop lâches pour y mettre un terme!

— Ils paraissent résignés, pourtant? observa Béléchasse.

— Oui, comme le condamné sous le couperet de l'exécuteur, répondit Jouffroy.

— Et puis, reprit Max, ne savent-ils pas que ce sort leur était dévolu? Libres, ils eussent fait de même, les rôles auraient changé, voilà tout. Oui, mes amis, je l'ai dit déjà et je le répète encore : tant que cette coutume barbare ne sera pas abolie, il faudra désespérer de l'avenir de l'Afrique.

— Et qui peut l'abolir?

— La religion seule, répondit Max avec conviction.

Après avoir donné quelques feuilles de tabac à ces malheureux, ils sortirent douloureusement impressionnés.

L'interprète les conduisit vers la deuxième case.

— Non, fit Max en s'arrêtant, je ne m'en sens pas le courage...

— Allons, lui répondit Jouffroy, pas de faiblesse : nous n'y pouvons rien. D'ailleurs nous sommes ici pour tout voir.

— Soit, entrons.

Là, le spectacle était tout aussi navrant. Des femmes, quelques-unes dans

tout l'éclat de la première jeunesse, des enfants vêtus de haillons en lambeaux, gisaient pêle-mêle, pleurant, criant, et, chose bien triste à dire, se querellant parfois... A l'entrée des voyageurs, elles se levèrent toutes. Quelques-unes, les plus jeunes, souriaient en montrant leurs dents blanches.

Pauvres créatures!

La visite fut courte. Nos quatre amis, gagnés par la même tristesse, jetèrent à ces malheureuses quelques bracelets de cuivre, quelques poignées de perles, qu'elles se hâtèrent de cacher sous leurs lambeaux de pagnes et se retirèrent.

Fil-d'Etoupe, moins maître de ses impressions, pleurait.

Mais, comme l'avait dit Jouffroy, ils ne pouvaient rien, rien que maudire ceux qui se faisaient ainsi les bourreaux de leurs frères et prier le Seigneur de mettre un terme à ce trafic honteux.

— Ils déshonorent le monde civilisé! rugissait Jouffroy les poings fermés.

— Hélas! ce n'était pas la dernière chaîne d'esclaves qu'ils devaient rencontrer dans leur long voyage. L'Afrique entière — il faut bien le dire — est comme un calvaire immense sans cesse arrosé du sang de ces malheureux.

Sous ces impressions mélancoliques, la journée s'acheva tristement.

Le lendemain il fallut aller rendre visite au roi de la région, personnage important et qu'il était urgent de ne pas froisser. Les Gallois engagés aux factoteries devaient descendre le fleuve, et il fallait obtenir de lui des pirogues et des pagayeurs, chose toujours épineuse.

— Nous le griserons! dit joyeusement Jouffroy; il faudra bien qu'il cède!

On partit, muni d'un costume complet d'ancien dragon du premier empire: bottes, gants, casque et sabre, sans oublier ni le tabac ni l'eau-de-vie.

Le majestueux personnage les reçut dans sa case, entouré de toutes ses femmes et de ses hauts dignitaires, ce qui ne contribua pas peu à rendre irrespirable l'air du royal appartement.

La conversation s'engagea bientôt, toujours par l'entremise de l'interprète.

— As-tu porté beaucoup d'« alougou » et de sel? demanda le roi à Jouffroy, dont l'imposante stature le remplissait de respect.

Et comme celui-ci inclinait la tête, il reprit:

— Je suis en guerre avec ceux du haut Ogôoué; — ni mes pagayeurs ni mes canots ne sont prêts; — la rivière est méchante au-dessus de Lopé; — attends que j'ai pacifié le pays.

Attendre! conclusion de tout discours africain.

— Faisons feu de toutes pièces! dit Jouffroy.

Fil-d'Etoupe déballa triomphalement la défroque décrite plus haut. Ce fut un délire général. Le roi, oubliant sa haute dignité, palpait et retournait en tout sens le bienheureux costume, absolument comme un brave paysan, marchandant un habit à l'étalage d'un fripier du Temple. Il voulait s'y introduire sur-le-champ, ce que voyant, Jouffroy fit prestement disparaître costume et accessoires.

— Tu n'auras ce bel habillement que si les hommes et les canots sont prêts demain, dit-il.

— C'est à prendre ou à laisser, mon bonhomme! ajouta malicieusement Fil-d'Etoupe sous le nez de la noire majesté.

Fort perplexe d'abord, le roi finit par promettre tout ce qu'on voulut.

Le lendemain, rien n'était prêt.

Après un « palabre » orageux, qui ne dura pas moins de trois jours, Jouffroy, en ajoutant un parapluie rouge, une pipe et un mauvais fusil, finit par obtenir des pirogues et des hommes.

En prévision des événements futurs, le nombre de ces derniers fut élevé à cent cinquante.

*
* *

— Heureux pays! murmura Béléchasse, dès qu'on eut perdu de vue les dernières cases de Lopé, quand tu me reverras, c'est que le pôle aura passé à l'équateur!

— Attention! cria Jouffroy. Nous courons sur les rapides!

Aussitôt tout le monde, blancs, Sénégalais, pagayeurs, se dressa au milieu des pirogues qui allaient s'engager dans cette série de rapides périlleux, qui, au sortir de Lopé, parsèment le fleuve de leurs écueils noirs et mouchetés d'écume argentée. Ce sont les rapides de M'Bombé. Les Okanda, sublimes d'audace et d'énergie, lançaient les légères embarcations au milieu des redoutables tourbillons, sans hésiter, sans dévier d'une ligne; parfois, grimpés sur les rochers, ils les soulèvent à l'aide de longues lianes, puis, l'obstacle franchi, se remettent à pagayer pour recommencer plus loin.

Le quatrième jour, vers le soir, ils dépassèrent l'embouchure de la rivière Ofoué, située sur la rive gauche du fleuve, pour s'arrêter un mille plus loin.

En un clin d'œil le camp fut prêt, l'herbe rasée, les tentes et les moustiquaires dressées, les feux allumés; autant pour combattre la fraîcheur des nuits que pour écarter les voisins dangereux.

C'était un coup d'œil étrange et pittoresque que la vue de ce campement, au milieu de cette nature vierge encore de pas humains. Les flammes montaient rouges et dorées, mirant leurs reflets d'or fauves sur l'acier poli des fusils disposés en faisseaux, rougissant la toile des tentes ou éclairant de leurs lueurs fantastiques le tronc noir et dépouillé de quelque géant de la végétation africaine.

Par moment, pareils à des ombres, des corps noirs se mouvaient au milieu des flammes rouges qui, l'obscurité aidant, leur prêtaient des formes fantastiques.

Max Lénard et Jouffroy causaient à l'entrée de leur tente, attendant le retour de Fil-d'Etoupe et de Béléchasse, partis avec quelques noirs pour compléter la provision de bois.

Tout à coup une détonation, puis un cri qui n'avait plus rien d'humain, rompirent le silence de la nuit.

Les deux aventuriers sautèrent sur leurs armes.

Au même instant, Béléchasse, tout effaré, ayant perdu son chapeau, traversa l'enceinte du campement.

— Qu'y a-t-il?

— Que s'est-il passé? demandèrent à la fois Max et Jouffroy.

— Fil-d'Etoupe... bégaya le malheureux.

— Eh bien?...

— Enlevé par les noirs...

— Mais ce coup de feu?...

— C'est lui qui a tiré.

— Courons, dit Jouffroy : peut-être n'est-il pas trop tard.

Ils se dirigèrent résolûment, guidés par Béléchasse, dont on entendait claquer les dents, vers le théâtre du rapt audacieux. La nuit était obscure, et ils désespéraient presque, lorsque, tout à coup, la lune se dégagea brusquement et versa sur le paysage sa lumière argentée.

Au loin, une forme noire s'enfuyait vers un bouquet d'ébéniers.

— C'est lui ! cria le fabricant de papier à filtrer.

A ce cri le ravisseur se détourna. Horreur! ce n'était pas un homme comme l'avait dit Béléchasse, c'était le plus affreux gorille qu'il soit possible de voir... L'obscurité, sa taille gigantesque avaient trompé le digne fabricant de papier à filtrer. De ses deux bras serrés sur sa poitrine velue, il soutenait l'enfant.

Max et Jouffroy se regardèrent en tremblant : il n'était guère possible d'atteindre le monstre sans frapper l'enfant...

— A la grâce de Dieu ! dit Jouffroy.

Et, glissant une balle explosible dans la culasse de son fusil, il épaula et visa longuement.

Devant ces nouveaux ennemis, le gorille s'était arrêté indécis.

Cette hésitation causa sa perte. Une seconde s'écoula qui parut un siècle, et Jouffroy pressa la détente.

Le gorille ouvrit ses longs bras velus qui battirent l'air un instant, et, poussant un cri rauque qui semblait sortir d'une poitrine humaine, s'abattit lourdement en arrière.

La balle lui avait traversé le crâne.

— Dieu soit loué ! dit Jouffroy, qui respira longuement.

On courut relever le malheureux Fil-d'Etoupe, qui, heureusement, en fut quitte pour un évanouissement prolongé et quelques contusions sans gravité.

On sut alors ce qui s'était passé.

— Pendant que les hommes ramassaient des branches sèches, raconta Béléchasse, dont la voix tremblait encore, Fil-d'Etoupe et moi causions assis sur une souche renversée. Tout à coup l'enfant me montra deux lueurs fauves, qu'on eût dit produites par des charbons incandescents et qui brillaient derrière les brousses. — « Une panthère ! » — dit Fil-d'Etoupe en armant son revolver. Je voulus le retenir, mais trop tard! Les brousses s'écartèrent pour livrer passage à un être gigantesque, et... nous n'eûmes que le temps de nous sauver croyant à une attaque des noirs...

Le corps du gorille était là, attestant la véracité du dire de Béléchasse. Sa taille était celle d'un homme de moyenne grandeur. Il avait la poitrine large et développée, les bras longs et musculeux, les pieds armés de griffes redoutables. Son poil noir et ras se mélangeait en quelques endroits de touffes grises. Tant qu'à sa tête, horriblement mutilée par la balle explosible, il était impossible de bien l'examiner.

Les Okanda, rangés en cercle, contemplaient avec des cris de joie cet ennemi à terre.

— C'est donc vrai? dit Max pensif. Ce monstrueux quadrumane, comme l'a prétendu du Chaillu, enlève les femmes et les enfants?

— Tu en as la preuve sous les yeux, répondit Jouffroy.

On rentra au camp, portant sur deux civières de liane le mort et le blessé.

Ce dernier avait déjà repris connaissance. Tant qu'à l'autre, Max voulait conserver sa robe comme un trophée de leur victoire.

Le reste de la nuit se passa sans encombre; au matin, on abandonna le campement que les Okanda baptisèrent le « Camp du Gorille. »

Le voyage reprit sa monotonie accoutumée, entrecoupée seulement de quelques rares parties de chasse sur les rives du fleuve. Les riverains commençaient à se montrer hostiles; plusieurs fois, ils témoignèrent l'intention non équivoque d'attaquer l'expédition et ne cédèrent qu'après avoir imposé leurs exigences.

Heureusement, les cinquante nègres sénégalais et surtout les fusils dont ils étaient armés leur inspiraient une crainte respectueuse.

Huit jours après le départ de Lopé, on franchit la chute de Bôoué, immense nappe d'eau qui se précipite avec des rugissements de cataracte, d'une hauteur de plus de quinze pieds dans le lit du fleuve, bordé en cet endroit de collines boisées.

Il fallut décharger les embarcations, les transporter à force de bras à plus de trois cents mètres plus loin, et les recharger de nouveau. Ce fut une journée de grande fatigue. Chacun, noir comme blanc, mit la main à l'œuvre, sauf Béléchasse pourtant, qui prétendait « n'être pas venu dans le pays des esclaves pour travailler. »

On le laissa dire. Le digne fabricant de papier à filtrer était d'ailleurs travaillé par de fréquents accès de fièvre qu'il ne voulait pas avouer. Jouffroy lui ayant dit :

— Il n'est pas trop tard encore. On peut vous faire conduire sous bonne escorte jusqu'au Gabon, d'où il vous sera facile de gagner la France.

Escorté! Ce mot seul faisait bondir le brave homme.

— Seul avec des cannibales! murmurait-il en frissonnant.

Le lendemain une dizaine de pagayeurs s'enfuirent avec bagages dans un village Osseyba. Il fallut les aller chercher le revolver au poing, ce qui fit que la journée se trouva encore entièrement perdue.

V. — Orage et incendie. — A travers l'inconnu.

Le voyage sur le fleuve se continua avec les mêmes péripéties diverses. Aguerris contre les rapides, c'était sans émotion que les aventuriers les franchissaient, maintenant, donnant la main aux pagayeurs, riant de bon cœur de leurs mésaventures, surtout quand, par une fausse manœuvre, les embarcations se remplissaient d'eau et les forçaient de se jeter à la nage.

— C'est un des agréments du métier, disait Jouffroy en riant.

— Que voulez-vous, répondait Fil-d'Etoupe, les mains passées dans sa ceinture rouge : on s'y fait!

On s'y faisait en effet...

D'ailleurs, plus on avançait, plus la fièvre des aventures grandissait et absorbait toutes les imaginations. Chaque pas en avant était un acheminement vers l'inconnu, et, à ce prix, les peines et les fatigues étaient comptées pour rien.

C'est ainsi qu'après deux semaines d'une navigation souvent interrompue,

soit pour prendre une vue, soit pour collectionner des plantes ou des oiseaux non classés, ou visiter un village Osseyba, on arriva à l'embouchure de la rivière Ivindo qui, d'après le dire des pagayeurs, serait le déversoir d'un grand lac situé à quelque distance dans l'est.

L'Ogôoué, en cet endroit, courait au sud-est.

— C'est ici, dit Max, qu'après une escarmouche de quelques heures avec les Osseyba, nos vaillants compatriotes, MM. Marche et de Compiègne, se virent forcés de redescendre et de perdre, par suite d'une panique de leurs hommes, le fruit de deux longues années de laborieuses explorations. Il n'est pas dans cette région un coin qu'ils n'aient explorés. C'est à eux que nous devons la cartalogie la plus complète du bassin du fleuve; espérons que M. de Brazza terminera glorieusement les travaux de ses deux prédécesseurs, et que nous saurons bientôt si l'Ogôoué, comme on le croit, communique avec le Congo.

Nous passerons rapidement sur la continuation du voyage, ne voulant pas fatiguer nos lecteurs de redites souvent fâcheuses et toujours monotones. Plus ou peu de rapides, ce qui facilitait singulièrement la navigation. Nos aventuriers avaient soin de tenir toujours le milieu du fleuve, sans s'inquiéter des sommations menaçantes qui leur étaient adressées par les M'Fan cannibales, des flèches qui sifflaient souvent à leurs oreilles. Ils franchirent la chute de Doumé, passèrent devant l'embouchure des rivières Chibé et L'Nconi. Le pays, sur les deux rives, est habité, à droite, par les M'Fan Ossyéba, les Okota, les Obamba; à gauche, par les grandes familles des Adouma et des Adziana.

A partir de la rivière L'Nconi, les rapides recommencent, souvent dangereux, mais toujours franchis avec le même bonheur.

Dans leurs excursions à terre, ils assistèrent à la fabrication du sel chez les Adouma. Ce condiment n'a rien de commun avec le produit de nos salines des bords de l'Océan : c'est une plante aquatique qui le fournit. Pour obtenir leur récolte, les Adouma moissonnent la plante pendant qu'elle est en pleine floraison; séchée avec soin, puis ensuite brûlée, ses cendres deviennent le seul sel connu dans la région.

Puis, ce fut le tour des curieuses pêcheries des Adziana, claires-voies immenses qui barrent des rivières entières et qui servent souvent de pont. Les Adziana fabriquent aussi du sel avec les cendres lessivées des bananes.

Enfin, le dernier point atteint par M. Marche allait être dépassé lorsque les Okanda, effrayés d'un voyage dont ils ne voyaient pas la fin, se soulevèrent en masse et annoncèrent leur intention de retourner en arrière. Tout ce qu'on put obtenir d'eux, c'est qu'ils laissassent les bagages.

— La situation devient épineuse, dit Jouffroy en caressant sa barbe. Céder, c'est-à-dire renoncer aux services de ces hommes ou retourner sur nos pas... Ah! une idée!...

Il fit rassembler tous les hommes, et, dans un discours imagé, fidèlement traduit par l'interprète, leur reprocha leur lâcheté. Puis, passant subitement des récriminations aux promesses, il jura de leur donner une paie triple à celle qu'il leur avait promise, de les ramener, quoi qu'il arrivât, dans leur pays, et, par un effort d'éloquence sublime, fit miroiter à leurs yeux l'espérance de devenir « grand monde!... »

Devenir « grand monde! » c'est pour le nègre le comble de la félicité

humaine, le but auquel tendent tous ses efforts... « Grand monde » c'est celui qui vend, qui achète, qui possède... Qui n'est pas « grand monde » n'est rien...

Par un de ces revirements instantanés, si fréquents chez la race noire, les pagayeurs se levèrent en tumulte et déclarèrent qu'ils suivraient les blancs au bout du monde.

— C'est bien là qu'on veut vous conduire, dit Fil-d'Etoupe en riant.

Et Béléchasse, perdu dans les nuages, s'écria :

— Quelle belle chose que l'éloquence !...

Pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme, Max fit verser de l'eau-de-vie à tout le monde, pendant que Jouffroy et Fil-d'Etoupe allaient dans un village Adziana, renouveler les provisions de manioc, de bananes, de poules et de moutons. Toute la journée on eut bien soin de maintenir les noirs dans d'excellentes dispositions.

Le « palabre » arrangé, on se remit en marche. Nouveaux rapides qu'il fallut passer avec des peines infinies. Par bonheur, les pagayeurs se ressentaient encore de leur enthousiasme. C'était heureux ; car il eut suffi d'un mot, d'un regret, pour qu'ils prennent tous leur volée.

Plus on avançait dans l'inconnu, plus les explorateurs redoublaient d'attention. Mais les mœurs et les usages des peuples nombreux qu'ils aperçurent différaient peu de ce qu'ils avaient vu déjà. Le cadeau était leur grande ressource, et l'eau-de-vie le moyen ordinaire de conciliation, chaque fois qu'il s'élevait un différend sur la question toujours épineuse du passage.

Plusieurs fois des bourgades entières décampaient à leur arrivée. Il leur eut été facile alors de s'approvisionner à peu de frais, et parfois, ils durent évir contre les pagayeurs qui s'appropriaient sans gêne de tout ce qui leur tombait sous la main.

— Nous ne viendrons jamais à bout de ces hommes ! disait Jouffroy avec rage.

— Patience !... répondait invariablement Max.

Depuis un mois environ, l'expédition avait dépassé le point extrême atteint par M. Marche, et naviguait à travers les rapides et les chutes, dont une était aussi redoutable que la chute de Boôué, navigation souvent périlleuse, car le fleuve se rétrécissait de plus en plus, roulant des torrents d'écume ; la saison des pluies allait venir, et les aventuriers voyaient déjà arriver le moment où il leur faudrait abandonner les pirogues, ce qui ne se ferait pas sans difficulté.

Une circonstance terrible vint au secours des aventuriers.

C'était le soir. Toute la journée le ciel avait été couvert. Pas un souffle d'air pour rafraîchir l'atmosphère embrasée des tropiques. On ne respirait plus, on haletait ; les hommes appuyaient nonchalamment sur leurs pagaies, plus pour résister à la violence du courant que pour avancer.

La nuit venait.

— Il va y avoir un orage terrible, dit alors Jouffroy ; tâchons d'aborder où nous pourrons.

A peine cet ordre était-il donné, que le fond noir du ciel se raya de rouge et un roulement éclatant retentit, répercuté vingt fois par les échos des montagnes. La pluie tombait à seaux ; les eaux du fleuve se gonflaient et mou-

tonnaient comme les vagues d'une mer démontée, secouant les malheureuses embarcations comme des coquilles de noix.

— Le déluge! dit Béléchasse avec frayeur.

— A terre!... à terre!... ne cessait de répéter Jouffroy, debout à l'arrière de sa pirogue. A terre, ou nous allons sombrer...

Cet ordre était plus facile à donner qu'à exécuter.

Le ciel s'embrasait; aux éclairs succédaient des éclairs, et la foudre ne cessait de gronder, mêlant sa voix redoutable aux gémissements des eaux, aux plaintes étouffées du feuillage. Les pauvres embarcations suspendues à la crête des vagues, ou perdues dans des abîmes sans fond, avançaient lentement.

Deux furent renversées et entraînées par le courant. Heureusement la totalité des pagayeurs put se sauver.

On débarqua enfin sur la rive gauche, près d'une forêt épaisse qui grimpait le long des flancs d'une montagne rocheuse.

Les bagages furent amoncelés à la hâte dans tous les creux des rochers du rivage. Les hommes aussi voulurent s'y réfugier; mais, trempés par les énormes vagues, ils durent chercher un abri sous le bois.

L'orage redoublait de violence. Par moment la terre tremblait; les arbres éclataient avec un fracas formidable; le sol était changé en un lac véritable.

— Par ici! cria tout à coup Fil-d'Etoupe qui venait de découvrir, au milieu d'une clairière immense, un amas de rochers rongés, creusés par le temps.

Mais, au même instant, un deuxième cri se fit entendre:

— Au feu!...

Comme il arrive souvent dans les orages tropicaux, dont rien ne peut nous peindre la violence, la foudre était tombée sur un arbre et la forêt entière s'enflammait, ajoutant ses lueurs éclatantes aux clartés sinistres des éclairs.

Anéantis d'abord, les hommes restaient immobiles, semblables à des statues de bronze; puis, galvanisés par l'imminence du péril, les uns dégringolèrent la montagne, tandis que les autres s'élançaient, à la suite de Max et de Jouffroy, vers l'amas de rocher où ils espéraient trouver un abri.

La clairière était vaste; à peine arrivés, ils se mirent à arracher les herbes et les broussailles qui pouvaient servir d'aliments aux flammes; puis, tranquilles sur le danger d'être rôtis, ne redoutant que l'asphyxie, ils regardèrent...

* * *

Le spectacle dépassait tout ce que l'imagination ose rêver de sublime horreur. Ces flammes rouges, bleuâtres ou violacées, s'accrochant de cime en cime, se précipitant en nappes, en cascades, courant, hurlant, rugissant, renversant tout ce qui tentait de leur faire obstacle; ces éclatantes détonations de la foudre, mêlées au fracas des vagues qu'on entendait gémir sur le rivage, tout cela excitait, échauffait l'imagination des aventuriers et leur donnait des accès de vertige, pendant lesquels ils étaient tentés de se jeter dans le brasier.

— La forêt flambait comme un bol de punch, dit Fil-d'Etoupe plus tard· pourtant on avait envie de s'y baigner...

Tout à coup la terre trembla sous un galop précipité ; alors, les hôtes de la forêt, depuis la panthère cruelle jusqu'à la timide antilope, depuis le buffle jusqu'au lion, des singes de toutes les tailles et de toutes les couleurs, de hideux reptiles passèrent avec la rapidité d'une trombe devant les aventuriers stupéfaits.

Des oiseaux de proie planaient au-dessus de la troupe affolée, plongeant à pic sur la proie choisie; quelquefois, victimes de leur propre témérité, ils tombaient dans les flammes, périssant ainsi avec l'ennemi qu'ils espéraient surprendre.

Le feu entourait maintenant nos aventuriers d'un cercle menaçant.

L'atmosphère embrasée, la fumée noire et puante les suffoquaient. Heureusement la pluie tombait toujours et s'amassait en larges mares sur le sol détrempé et dépouillé de verdure.

Les Sénégalais et les pagayeurs s'étaient déjà jetés sur le sol, le nez dans la boue, retenant leur respiration.

Alors Max prit la main de Jouffroy.

— C'est la fin, dit-il.

— Qui sait? Cette clairière est vaste, les flammes ne pourront nous atteindre.

— Mais l'asphyxie?

Jouffroy désigna de la main Fil-d'Etoupe qui priait, agenouillé sur le sol.

— Il espère dans la bonté de Dieu... Douterions-nous?

Ils levèrent les yeux là où une voûte de flamme et de fumée leur dérobait la vue du ciel, se serrèrent une dernière fois la main et allèrent s'étendre auprès de leurs serviteurs.

* * *

Au matin, l'orage avait cessé. Le fleuve roulant ses eaux encore limoneuses et agitées, les flancs de la montagne, couverts de noirs débris qui lançaient au ciel de minces filets de fumée, disaient seuls les horreurs de cette nuit fertile en incidents dramatiques.

Quand les aventuriers arrivèrent au rivage, les pirogues et les Okanda avaient disparu.

Les malheureux s'étaient lancés sur le fleuve démonté dans ces frêles embarcations.

— La situation se corse !... murmura Jouffroy.

Les Okanda restés — ils étaient cent vingt-cinq environ — « palabraient » pour savoir quel parti prendre.

De leur côté, les aventuriers tenaient conseil. Il leur aurait toujours fallu recourir à cette extrémité : encore quelques jours et l'Ogôoué n'était plus navigable; le difficile eût été d'amener les hommes à continuer le voyage par terre; la disparition des pirogues tranchait cette difficulté.

— En effet, dit Jouffroy, toujours en guerre de peuplade à peuplade, les Africains se haïssent cordialement. A partir de cet instant nos hommes comprennent qu'ils ne sont plus les maîtres. Nous, nos armes, nos fidèles Sénégalais, voilà la protection qu'ils rechercheront désormais. Tant qu'à retourner par terre à leurs villages, c'est ce qu'ils n'oseront jamais, tant est grande la peur qu'ils ont d'être faits prisonniers, c'est-à-dire esclaves.

Ce que Jouffroy avait prédit se réalisa. Les Okanda déclarèrent qu'ils suivraient leurs « amis les blancs » partout où ils iraient, tout en insinuant qu'on ferait bien mieux de les reconduire dans leur pays.

— On vous y reconduira aussi, répartit Fil-d'Etoupe; mais pas par le même chemin.

En effet, on prit à peine le temps nécessaire pour faire sécher les marchandises et confectionner des ballots — chaque pagayeur passant à l'état de porteur — et on repartit dans la direction de l'est, tout en descendant un peu au sud.

Les premiers jours de marche furent difficiles dans cette région. Tant que l'Ogôoué ne serait pas laissé à quelques centaines de milles en arrière, une fugue des noirs était possible; puis, ceux-ci se résigneraient-ils toujours à porter des fardeaux? C'était peu probable... Que de « palabres » à l'horizon!

— Mais sur quoi marcherons-nous? demanda Béléchasse.

— Sur la terre...

— Je le sais bien!... Mais comment irons-nous?

— Sur nos jambes.

Le digne fabricant de papier à filtrer laissa tomber ses deux bras avec effarement et... se tut.

Déjà le pays avait changé d'aspect. Le sol essentiellement granitique s'exhaussait chaque jour et finissait par former une chaîne de hautes montagnes qui, vues de la plaine, paraissaient inaccessibles. Une riche végétation couvrait les versants inclinés au sud. De nombreux villages, construits en écorce d'arbre et couverts de paille d'un jaune doré, apparaissaient comme des nids d'oiseaux au milieu du feuillage.

A l'est, au contraire, des plaines immenses et sablonneuses qui, avec leurs quartiers de granit, leur végétation maigre et rachitique, leurs ravins desséchés offraient quelque analogie avec les déserts brûlants du Sahara.

— Pays de famine! disaient les noirs.

On se hâta de fuir ces tristes régions. On marchait ordinairement neuf heures par jour, se dirigeant au moyen d'une boussole. Le soir on campait sous le couvert d'un bois ou au bord d'un cours d'eau. La position des étoiles était examinée, ce qui permettait de rectifier la route pour le lendemain. Max ou Jouffroy jetait quelques mots sur le journal de voyage, puis revenait fumer sa pipe au coin du feu, où les noirs ne se faisaient pas faute de raconter de lamentables histoires, au grand effroi de Béléchasse, et on allait se coucher pour recommencer le lendemain.

Ces jours étaient les jours heureux. Mais souvent il fallait repousser la force par la force, déjouer à force de ruse et de pénétration les traquenards tendus presque à chaque pas, serrer sa ceinture au lieu de souper. Néanmoins, la gaîté railleuse de Fil-d'Etoupe, l'énergie de Max et de Jouffroy parvenaient à surmonter tous ces obstacles et à donner aux hommes un peu de courage et de volonté.

La chaîne de hautes montagnes fut franchie au prix de dix-huit jours de peines et de fatigues. Ces monts qui, selon M. Marche, sépareraient le bassin du Congo de celui de l'Ogôoué, semblaient courir à l'est. Faute de moyens suffisants, nos explorateurs ne purent s'assurer de leur direction constante.

— Savez-vous combien il y a de jours écoulés depuis notre départ du Gabon? demanda Max un soir qu'ils causaient auprès des feux de bivac.

— Cent soixante jours environ, répondit Jouffroy.

— Mets en cinquante-quatre de plus, et tu auras le compte juste.

— Deux cent quatorze jours! tant que ça! exclama Béléchasse.

— Si peu? ajouta Fil-d'Etoupe.

— Et nous avons encore pour arriver à la côte? interrogea Béléchasse.

— Dieu seul le sait!

Le lendemnin on atteignit un gros village perché au faîte d'une colline. Les cases faites d'un clayonnage de bambou soigneusement recouvert de terre battue avaient, avec leurs toits de chaume coniques et descendant à quelques centimètres du sol, l'air de ruches gigantesques, autour desquelles bourdonnait toute une population de noirs empressés, effarés, car la saison des pluies venait rapidement, et il était urgent de s'occuper des semailles.

Des porcs, des chèvres, des moutons et quelques représentants de la race bovine erraient en liberté dans les ruelles étroites ménagées entre les huttes.

— On sent ici une bonne odeur de campagne, dit Béléchasse en dilatant ses narines. Quel bonheur si nous pouvions avoir du lait!

Mais les prévisions du digne marchand de papier à filtrer furent cruellement trompées. Des noirs à la stature gigantesque, à l'air féroce, portant pour tout vêtements d'étroites ceintures d'écorce textile, intimèrent à l'expédition l'ordre de passer outre.

Accablés de fatigue, mourant de faim, il leur fallut aller camper quelques milles plus loin.

— Bah! dit Jouffroy, philosophe à sa manière, demain nous trouverons mieux.

— C'est étonnant comme ces noirs sont peu hospitaliers, remarqua Max. Avez-vous vu avec quelle indifférence ils nous regardaient, tandis que dans l'Ogôoué, des populations entières se pressaient sur notre passage?

— C'est qu'ils sont encore trop près de la côte occidentale, répondit Jouffroy. Ils ne connaissent des blancs que les plus honteuses passions... ajoutons que nos armes, notre escorte leur donnaient à craindre que nous ne fussions venus que pour les faire esclaves.

— Cette hideuse coutume se poursuit donc jusqu'ici? dit Fil-d'Etoupe.

— Il n'y a pas un coin de la terre d'Afrique qui n'en soit exemptée.

Pendant plusieurs jours encore ils poursuivirent leur marche, passant devant de nombreux villages où la population, les prenant pour des marchands d'esclaves, refusa de les recevoir. Souvent ils étaient forcés de traverser d'immenses forêts vierges, où des lianes, grosses comme des câbles, s'enroulant, véritables parasites, autour des grands arbres leur barrait complètement le chemin. Il fallait alors s'ouvrir un passage avec le feu ou la hache. Pour comble de malheur, la saison pluvieuse était venue, les nombreux cours d'eau débordaient de leurs lits, changeant la contrée en un immense marécage où on avait souvent de l'eau jusqu'à la ceinture.

Qu'on ajoute à cela les fréquents orages qu'il fallait subir, sans autres abris que des tentes légères, les accès de fièvre causés par la fatigue et les exhalaisons des marais, les murmures des hommes, l'incertitude des routes à suivre, et on aura une faible idée des souffrances de nos aventuriers, souffrances supportées pourtant avec courage, quelquefois même avec gaieté.

« 9 octobre, écrivait Max, nous avons marché toute la journée sous une pluie torrentielle qui, souvent, transformait en rivières les routes que nous

suivions. Quand nous avons le bonheur de trouver un site non encore inondé, les bambous plus hauts qu'un homme, les herbes tranchantes qui déchirent les pieds nus de nos malheureux compagnons, nous forcent bien vite à rétrograder. Impossible, avec les torrents de pluie qui assombrissent l'horizon, de reconnaître la nature du pays.

» Un de nos hommes vient nous prévenir qu'un village se trouve devant nous. Pour ma part, je l'aurais vainement cherché, tant il est bien caché sous la frondaison. Serons-nous reçus? terrible question que nous nous posons et dont la solution ne nous paraît pas douteuse. »

VI. — Une cour africaine. — Le lac Saankorra. — Sa Majesté Otampata.

Cette fois Max dut bénir le ciel qui lui envoyait si à propos un abri inespéré. Le village, grand et populeux, était fortifié d'une légère estacade formée de pieux taillés en pointe et durcis au feu. Deux cases longues et étroites étaient les seules entrées devant lesquelles des hommes armés de flèches et de lances, quelques-uns de mauvais fusils, faisaient l'office de sentinelles.

Max et Jouffroy se demandaient s'ils entreraient franchement ou s'ils enverraient un ambassadeur, lorsqu'un métis, vêtu à la façon des Arabes, se présenta devant eux.

— Venez vous acheter de l'ivoire ou des esclaves? leur demanda-t-il en langue portugaise.

Stupéfaits, ils ne surent que répondre.

Le mulâtre renouvela sa question. On s'expliqua alors, et les aventuriers apprirent que l'homme qu'ils avaient devant eux était un marchand d'esclaves établi depuis de longues années près de ce village où il avait sa famille. Il s'appelait Eusébio et se disait chrétien.

Cette rencontre était trop agréable pour que nos amis ne passassent pas l'éponge sur la profession de leur interlocuteur. Interrogé sur la possibilité de passer la nuit dans le village, il répondit qu'il ne croyait pas que le chef le permettrait.

— Mais, reprit-il, je puis disposer d'un établissement que j'ai dans les environs; vous serez là aussi bien, si ce n'est mieux qu'au village.

Et il se mit immédiatement en marche. Les aventuriers s'entretenaient avec leur hôte, et les porteurs, heureux de pouvoir se reposer enfin, oublièrent leurs fatigues et reprirent leurs fardeaux sans murmurer.

L'établissement du senhor Eusébio — comme il s'intitulait lui-même — se composait de plusieurs huttes semblables à celles du pays où il entassait ses esclaves et ses différentes productions que des caravanes, venues de la côte, venaient chercher deux fois par an.

En ce moment, les cases étaient vides, sauf la famille du traitant et quelques serviteurs, les aventuriers ne rencontrèrent personne à l'établissement.

Le lendemain, de bon matin, Eusébio vint les prévenir que le roi les attendait.

Ce fut un remue-ménage de quelques instants; puis les aventuriers, parés autant que le permettait l'état de leur garde-robe, escortés de leurs fidèles Sénégalais, et précédés de quatre noirs portant les présents destinés au roi et à sa famille, se dirigèrent vers le village.

Le temps s'était remis, et le soleil d'Afrique colorait de ses chauds rayons une grande place entourée de cases propres et bien tenues. Une chaîne de collines bleuâtres se profilant dans le lointain; plus près, un amas de végétation où tous les tons, toutes les teintes de la palette se fondaient dans un ensemble harmonieux, servaient de cadre à ce tableau qui ne manquait pas d'une certaine grandeur.

Le roi, ayant toutes ses femmes derrière lui, tous ses grands dignitaires à ses côtés, était assis devant sa case à l'ombre d'un magnifique sycomore.

C'était un homme déjà sur le déclin de la vie, mais alerte et plein de feu. Sa couleur était plus claire que ne l'est ordinairement celle des nègres; mais il n'en tirait pas vanité, au contraire, il se hâtait de la faire disparaître sous un badigeon de rouge, de bleu et même de noir. Il était vêtu d'une courte tunique de drap vert, et d'un jupon jaune et rouge qu'on eût dit gonflé avec des cerceaux à l'instar des crinolines des élégantes de 1865.

La cour était plus simplement vêtue de chemises de coton européen. Tant qu'au commun des mortels, il allait comme il pouvait, n'ayant parfois qu'une ceinture de quelques centimètres pour couvrir sa nudité.

Mais quel luxe de coiffures : cornes, toupets, chignons, tresses, boucles, queues, il y avait de tout. Ces édifices, construits avec de la terre glaise, des débris de végétaux, ornés de plumes, de perles, de touffes empruntées au pelage des fauves, étaient en outre barbouillés d'argile d'un rouge éclatant.

Beaucoup de colliers, de bracelets, de boucles d'oreilles en cuivre ou en ivoire.

Pour armes défensives, le bouclier rond ou ovale enjolivé de dessins; pour armes offensives, les flèches, la massue, la lance et quelques mauvais fusils.

Ces noirs étaient fétichistes.

Mais cette longue disgression nous a fait oublier nos aventuriers.

Présentés par Eusébio au roi Talongo — c'était le nom de la noire majesté — ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil gracieux qui leur fut fait. Comme toujours, le roi s'informa de ce qu'ils venaient faire dans le pays.

— Voir! répondit Max.

Il fallut alors expliquer de quel pays ils venaient, où ils comptaient se rendre. Le bon Talongo, dont toutes les études géographiques embrassaient à peine une quarantaine de lieues carrées, leur répondit pourtant qu'à une vingtaine d'étapes de sa résidence, ils trouveraient un grand lac dont les eaux se déversaient dans un fleuve immense allant jusqu'à la côte.

— Le lac Sannkorra! dit Max tout joyeux.

— Le Congo! fit Jouffroy au même instant.

— Dans quel direction se trouve ce lac? demanda encore Max.

Le chef désigna l'est.

A son tour, il demanda à combien de jours de marche se trouvait le pays des blancs. Quand on lui eut expliqué que la distance ne se chiffrait pas par des jours, mais bien par des mois, qu'il fallait traverser des mers avant d'y arriver; il refusa de croire.

— Non, dit-il en secouant la tête, la terre n'est pas si grande.

Puis il demanda à voir le présent qu'on lui destinait.

Ce présent consistait en quelques fusils de précision, un grand sabre de cavalerie et une certaine quantité de cartouches. Talongo s'en montra ravi;

néanmoins il demanda qu'on y ajoutât un chapeau et un parapluie, ce qu'on lui promit sans peine.

— Brave homme, va! exclama Béléchasse qui se précipita pour embrasser le roi.

A cet acte inouï et sans précédent dans le cérémonial africain, les nègres saisirent leurs armes et s'élancèrent au secours de leur chef qu'ils croyaient déjà dévoré vivant, tant les noirs s'imaginent que les blancs ne viennent dans leur pays que pour les acheter et les manger ensuite. Heureusement l'incident n'eut pas de suites fâcheuses : Béléchasse s'étant prudemment retranché derrière les Sénégalais.

Après une distribution de perles et de coquilles aux guerriers, les explorateurs regagnèrent leur campement.

Dans la journée, le roi leur envoya un présent de vivres frais et de « pommbé » ou bière de grains, présent qui fut le bien reçu, surtout par les noirs de l'escorte, qui s'enivrèrent séance tenante.

Cela retarda le départ; le chef d'ailleurs ne voulait pas laisser partir les aventuriers avant d'avoir épuisé sa curiosité et extorqué un nouveau présent. Avec la diplomatie africaine, il avait promis deux guides pour conduire l'expédition jusqu'au lac Sannkorra; en attendant, il remettait de jour en jour l'exécution de sa promesse.

Max et Jouffroy en profitèrent pour examiner le pays et les mœurs de ses habitants.

« Ces peuples, dit Max dans son journal, ne sont nullement cannibales. Ils cultivent le manioc, les bananes, le maïs, l'arachide, et tirent du suc du palmier une liqueur assez capiteuse; ils ont de nombreuses ruches et fabriquent, avec le miel, une sorte d'hydromel assez agréable au goût; tant qu'à la cire, sa valeur n'est même pas soupçonnée.

» Quelques-uns sont forgerons et travaillent avec un certain goût le fer qu'ils récoltent dans le lit des ruisseaux; ajoutez quelques poteries grossières, des pagnes faits avec de l'herbe textile ou l'écorce de l'arbre à étoffe, et voilà toute l'industrie du pays. Les articles de commerce sont la gomme, l'ivoire, le copal et... l'esclave.

» Ils traitent leurs femmes avec assez de douceurs; généralement elles sont assez jolies et le seraient davantage sans leurs coiffures disgracieuses et l'habitude qu'elles ont de se peindre le corps et la figure. »

Après huit jours de lenteur et de tergiversation, le roi ne paraissant pas disposé à remplir sa promesse, Max déclara qu'il était disposé à ne pas attendre les guides.

— Attends un jour encore, mon fils, dit Talongo.

— Soit, mais si demain ils ne sont pas prêts, je partirai sans eux.

Le lendemain les deux guides étaient à la porte des aventuriers. L'expédition, bien fournie de vivres frais par les soins d'Eusébio qui, chose étrange, ne les fit pas payer, alla rendre une dernière visite au roi Talongo et repartit pour l'inconnu.

Béléchasse, en raison de sa mésaventure, appelait le pays « contrée des gens peu communicatifs, » et le roi, « Taciturne. »

On lui pardonna ces boutades.

Ce n'était pas sans émotion que Max et Jouffroy approchaient de ce mystérieux lac fermé jusqu'alors aux Européens. Son existence ne pouvait être

mise en doute; mais seraient-ils plus heureux que ceux qui les avaient précédés dans cette voie?... Ne faudrait-il pas s'ouvrir, par la force, un chemin dans cette région inconnue? Ils ne voulaient pas y penser.

Le troisième jour, après avoir quitté le village de Talongo, ils s'arrêtèrent sur les bords d'un fleuve magnifique, large de plusieurs kilomètres et tout parsemé d'îles charmantes. C'était un spectacle enchanteur; longtemps frémissants, émus, nos amis considérèrent ce magnifique cours d'eau que pas un Européen, peut-être, n'avait vu avant eux.

Ce fleuve puissant ne pouvait être que le Loualaba ou Congo.

Cependant les guides de Talongo s'occupaient déjà de louer des canots pour le passage du fleuve. Après un long marchandage qui ne dura pas moins d'un jour entier, on tomba d'accord, et le lendemain le passage s'effectua.

Ce ne fut pas sans regrets que nos amis dirent adieu à ce fleuve, qui ne le cède peut-être qu'à l'Amazone, et reprirent leur marche en avant.

Le pays, légèrement accidenté, se hérissait parfois de hautes montagnes couvertes de forêts magnifiques où, à l'ombre des arbres géants, croissaient des fougères, des lianes aux vives couleurs, des buissons de cactus épineux, des acacias splendides. Ici, c'était le roi des végétaux, le gigantesque baobab dont la vaste ramure couvre de son ombre des caravanes entières; là des palmiers, des cotonniers en pleine frondaison; partout de la mousse, des fleurs éclatantes.

Le règne animal n'était pas moins riche : sur le sol étaient des empreintes de carnivores puissants; des hideux reptiles s'enroulaient avec les lianes autour des troncs noueux, tandis que, dans les branches, des singes de toutes les familles, des écureuils partageaient, avec des oiseaux parés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, le domaine aérien.

***

Le lac Sannkorra, que Talongo disait être distant de vingt jours de marche, se trouvait en réalité éloigné de plus de trente-cinq étapes. Cela tint sans doute autant à l'obligation où étaient les voyageurs de s'arrêter dans chaque village qu'ils traversaient, où les guides, qui s'étaient constitués leurs cornacs, les exhibaient avec une certaine complaisance, autant aux étapes que les drôles faisaient aussi courtes que possible.

Le bon côté de la chose était la protection évidente de Talongo. Personne n'osait arrêter une caravane placée sous un si puissant patronage. Pourtant que de regards féroces étaient dirigés contre les aventuriers! que de mains étreignaient convulsivement la hampe d'une lance ou la crosse d'un mauvais fusil! La région était essentiellement hostile.

Les mœurs variaient à l'infini, comme le pays d'ailleurs : Ici, les noirs se disaient fétichistes et adoraient le premier objet venu auquel ils attribuaient un pouvoir souverain; là, ils étaient franchement idolâtres; plus loin, ils se livraient à quelques simagrées qu'ils tenaient des Arabes et pratiquaient la circoncision.

— C'est étrange que nous n'ayons pas encore rencontré d'Amazones, dit Jouffroy, un jour. Pourtant les voyageurs s'accordent sur cette coutume.

très-répandue dans le centre de l'Afrique, de confier aux femmes la garde du souverain.

— La belle armée que ça doit faire! exclama Fil-d'Etoupe en riant aux larmes. Je voudrais bien voir quelle contenance elle tiendrait devant une compagnie européenne?...

— Pouah! ajouta Béléchasse avec une moue significative, quand on pense que si j'étais nègre, il me faudrait épouser un soldat!

— Il faut pourtant avouer qu'elles sont plus braves que les hommes.

— Une belle affaire, vraiment! Non, ajouta le digne fabricant de papier à filtrer, les femmes ont été créées par le bon Dieu pour faire de bonnes mères de famille, soigner leur ménage, dorloter leur mari, et non pour parader avec une lance et un sabre et porter les culottes...

— Ici, c'est inutile! déclara Max en riant franchement.

Le fait est que le costume des naturels était des plus légers.

Ce fut le 11 novembre que se leva l'aurore qui devait éclairer le triomphe des aventuriers. Le matin, ils avaient quitté une bourgade où on leur avait désigné le lac comme étant à deux journées de marche encore; mais telle était la fièvre que leur causait cette nouvelle, qu'ils doublèrent l'étape et campèrent le soir même sur les bords tant désirés.

Le lendemain, au point du jour, ils étaient debout. Le spectacle était magique. Le lac immense et coloré par les feux du soleil se dessinait à perte de vue, brisant ici ses vagues sur le sable blanc des grèves, là encaissé entre de hautes falaises qui laissaient apercevoir à travers les découpures du feuillage les tons bruns ou rougeâtres du grés tendre, dressant ailleurs ses caps, ses promontoires où se creusaient parfois des gorges profondes et tapissées de verdure.

Des îles, aussi nombreuses que les jours de l'année, émergeaient des flots bleus, bouquets verdoyants où voltigeaient des milliers d'oiseaux.

— Que c'est beau! ne put s'empêcher de dire Max.

Et Béléchasse ajouta :

— On se croirait au bois de Boulogne!!!

L'animation ne manquait pas à ce grand paysage : des canots glissaient sur la surface du lac, allant d'île en île ou s'arrêtant au pied des cases bâties sur pilotis. Parfois une pirogue chavirait; alors on voyait ceux qui la montaient se jeter à la nage, puis se remettre à pagayer sans aucune crainte des crocodiles et des hippopotames qui se vautraient dans la fange ou étalaient au soleil leurs cuirasses écailleuses.

— Crois-tu, demanda alors Max à Jouffroy, que le grand fleuve Loualaba, que nous avons traversé l'autre jour et dans lequel se déverse le lac, soit réellement le Congo?

— Ce fait me semble indiscutable. A un fleuve comme le Congo, dont le débit est de deux millions de pieds cubes par seconde, il faut des affluents, des réservoirs puissants. D'ailleurs n'avons-nous pas à invoquer ici la grande autorité du docteur Livinsgtone et du lieutenant Caméron? L'époque n'est peut-être pas éloignée où cette grande présomption géographique recevra sa confirmation (1).

(1) Ce fait demeure aujourd'hui acquis à la science. Il résulte des derniers travaux de M. Stanley que le Lualaba (le Loualaba de Caméron) et le Congo ne sont qu'un seul et même

— L'avenir le dira.

Restait à obtenir des pirogues pour traverser le lac et des hommes pour les manœuvrer. Il n'en manquait pas sur les bords du Sannkorra; mais les naturels n'avaient pas le droit d'en disposer sans l'autorisation du roi de la région qui résidait dans l'intérieur, à trois étapes environ du point atteint par nos aventuriers.

Il fut convenu que Jouffroy et Fil-d'Etoupe, accompagnés d'une cinquantaine d'hommes bien armés, iraient rendre visite au puissant personnage pendant que Max, Béléchasse et le reste de la troupe, resteraient à la garde des bagages.

Un pavillon fut hissé au faîte d'un haut palmier, comme signe de reconnaissance.

On visita les armes, on se serra une dernière fois la main, et Jouffroy partit pendant que Max et Béléchasse s'occupaient de choisir un campement.

— Prudence est mère de sûreté! murmura l'aventurier, remarquant que les naturels ne le regardaient pas d'un bon œil. Il ne nous est pas défendu de songer à notre propre sécurité.

— Non! fit Béléchasse en frissonnant.

A quelque distance du rivage, s'élevait une petite île mesurant tout au plus deux milles de circonférence, véritable Eden verdoyant avec ses panaches de hauts palmiers et ses buissons de fleurs odoriférantes. Frappé de l'aspect gracieux de cet îlot et surtout de la facilité de le défendre en cas toujours probable d'une attaque, Max résolut de s'y établir avec son monde.

On n'avait pas de canots et les naturels refusaient d'en louer sans l'autorisation du chef de la région.

— Bah! dit Max à Béléchasse, qui se dépitait suivant son habitude, nous nous en passerons.

— Comment?

— En construisant un radeau.

— Excellente idée! approuva le digne fabricant de papier à filtrer. Plus sera grande la distance entre ces ogres et moi, plus je respirerai avec satisfaction.

On s'occupa aussitôt de ce travail. Par bonheur les matériaux abondaient sur le rivage : quelques troncs à peine dégrossis et reliés par des lianes flexibles, des perches et des pagaies pour la manœuvre composèrent l'édifice flottant.

En cinq ou six voyages, hommes et bagages passèrent des rives du lac sur les bords de l'île.

— Enfin! exclama Béléchasse, nous voilà donc chez nous!

fleuve. Parti de Zanzibar, M. Stanley, après plus de deux ans de peines et de périls, a atteint la côte occidentale le 8 août 1877. Une grande partie de l'exploration s'est faite sur le fleuve même où le courageux explorateur n'a pas eu à repousser moins de trente-deux attaques!

Le voyage de M. Stanley a eu un résultat immense; il a complété les travaux de ses devanciers et relevé quelques-unes de leurs erreurs. C'est ainsi que la position du Congo a été fixée d'une manière définitive. Ce fleuve ne traverse par le lac Sannkorra, comme le croyait M. Caméron. A l'est du lac qui communique avec lui, le Congo ou Loualaba remonte brusquement à l'équateur, qu'il coupe à environ 25° et quelques minutes (longitude est de Greennwich) pour remonter au nord jusqu'à deux degrés da latitude environ; à partir de ce point, il redescend au sud-ouest pour se jeter dans l'Atlantique. Son cours est en beaucoup d'endroits entravé par des chutes et des rapides.

En effet, ils n'avaient plus à disputer la place qu'aux crocodiles.

Laissons Max et ses compagnons jouir de quelque repos sur l' « île des Martyrs, » et suivons Jouffroy à travers son voyage jusqu'à la résidence du chef du Sannkorra.

L'expédition traversa un pays mouvementé, mais offrant à chaque pas d'admirables paysages. Du haut des collines qu'il fallait franchir, on apercevait le lac toujours plus beau, toujours plus sublime, à mesure qu'on s'en éloignait.

Le troisième jour, au matin, on atteignit le village tant désiré.

Le roi, le haut et puissant seigneur Otampata, apparut débraillé, à demi ivre déjà. C'était un homme jeune encore, mais inclinant vers une vieillesse prématurée, grâce aux excès de toute sorte et surtout à l'usage immodéré qu'il faisait du « pommbé » — bière de ces régions — et du chanvre qu'il fumait continuellement.

Dans son regard aviné brillait toute la férocité de la race noire.

Il portait un habit d'uniforme qui avait dû être rouge autrefois, et tenait à la main une canne de tambour-major ou de bédeau paroissial.

— J'aurai du mal avec ce particulier! pensa Jouffroy.

Néanmoins il présenta sa requête par l'organe des sujets de Talongo.

— Non, dit le roi avec violence, jamais un étranger n'a traversé mon territoire! jamais je ne permettrai à mes sujets de vendre ou de prêter des canots!

Puis il intima à Jouffroy l'ordre de retourner en arrière.

Pendant cette entrevue, les yeux du noir monarque étaient fixés sur les armes et l'équipement des explorateurs. On voyait qu'il convoitait ces riches dépouilles; Jouffroy s'en aperçut, mais sans s'émouvoir.

— Ecoute, dit-il, je ne suis pas venu chez toi en ennemi, je n'ai qu'une intention : passer mon chemin sans nuire à personne. Mais, si je sais accueillir une juste demande, reconnaître les soins et les égards que l'on a pour moi, je sais aussi repousser la force par la force... Malheur à qui m'attaque!...

— Oui, fit le roi, vos fusils... Mais ce sont de mauvaises armes qui, une fois déchargées, ne sont plus bonnes à rien. Les flèches et les lances valent mieux.

— Tu crois! fit Jouffroy en souriant.

Et avant que personne put se douter de son intention, il saisit son revolver et abattit coup sur coup six volailles qui picotaient devant la case royale.

L'effet fut prodigieux; plus des trois quarts des assistants s'enfuirent épouvantés de ce tonnerre roulant. Tant qu'au roi, tremblant, agité, il n'osait plus respirer.

— Les blancs sont mes amis, se hâta-t-il de dire.

— Et les pirogues? demanda Jouffroy.

— Tu les auras.

Mais il les taxa à un prix si exorbitant qu'il espéra que Jouffroy se retirerait sans rien conclure. Il fut trompé dans son attente. L'aventurier donna sans sourciller les trente brasses de cotonnade, et les deux mille « cauris (1) » exigés pour chaque pirogue, et obtint deux hommes qui devaient l'accompagner jusqu'au lac avec ordre de lui faire livrer les embarcations.

Il partit sur-le-champ malgré les instances du roi qui voulait le retenir.

(1) Le cauris est un coquillage qui, dans plusieurs contrées de l'Afrique, sert de monnaie.

VII. — Où Jouffroy s'aperçoit de la disparition. — De l'« île des Martyrs. » Sur une épave. — Sauvés! — L'éléphant de Béléchasse.

A peine avaient-ils quitté le village, que Fil-d'Etoupe se rapprocha de Jouffroy.

— Monsieur, dit-il, avez-vous vu les regards que ce grand *olibrius* jetait sur nous?... J'ai peur...

— De quoi, enfant?

— Mais d'une attaque. Cet homme, j'en suis sûr, a de mauvaises intentions.

Jouffroy tressaillit : cette idée l'avait déjà frappé.

— On veillera, dit-il.

La journée se passa sans incident digne d'être rapporté. Le soir, on s'arrêta pour camper lorsque Fil-d'Etoupe, qui s'était écarté pour faire du bois, arriva tout essoufflé.

— On nous poursuit, dit-il.

— En es-tu sûr?

— Oui, ils sont plus de deux cents armés de lances et de flèches. Je les ai vus; ils avançaient d'abord avec sécurité, frappant leurs boucliers de leurs haches de pierre, puis ils se sont arrêtés sans doute pour se concerter.

— Pas un mot, dit Jouffroy.

Il revint vers l'escorte, dit quelques mots à l'oreille d'un Sénégalais qui courut rejoindre ses compagnons. Une minute après, les deux envoyés du roi étaient solidement bâillonnés. Les traces du campement furent effacées et la petite troupe se jeta dans les brousses surveillant le sentier.

Il était temps! moins d'un quart d'heure après, les guerriers, signalés par Fil-d'Etoupe, parurent devant les aventuriers, horribles sous le rouge ou le blanc qui leur badigeonnait le corps, sous les dépouilles d'animaux féroces jetées sur leurs têtes et leurs épaules.

Ils ne se doutaient pas que ceux qu'ils cherchaient étaient si près.

Jouffroy riait de ce « rire silencieux » des héros de Cooper...

— On a fait la guerre chez les hurrons! dit-il.

Puis une pensée affreuse le mordit au cœur.

— Oh! murmura-t-il, et le camp là-bas?... et Max?

— Mon maître! sanglota Fil-d'Etoupe.

— Il faut dépasser ces démons. Nous le pouvons facilement : les noirs sont de mauvais marcheurs et s'arrêtent presque à chaque pas pour fumer et s'enivrer. En route, donc!

La position du lac était heureusement connue, ce qui rendait la marche relativement facile. Les deux envoyés du roi furent remis en liberté, mais soigneusement surveillés, et la petite troupe se mit en route décrivant un crochet assez considérable pour éviter l'ennemi.

Des symptômes d'orage flottaient dans l'air.

— Tant mieux! exclama Jouffroy que la pensée du danger que courait son ami rendait féroce, la tempête ne m'épouvante pas; elle arrêtera peut-être les démons acharnés à notre perte.

Son souhait se réalisa. Quoique habitués aux orages des tropiques pendant lesquels la nature entière semble s'abîmer, jamais les explorateurs n'en avaient vu se déchaîner avec un tel degré d'intensité.

Rompus de fatigue, trempés jusqu'aux os, mais ne se laissant arrêter par aucun obstacle, les aventuriers arrivèrent au bord du lac tellement changés, tellement ravagés par l'ouragan, qu'ils eurent quelque peine à les reconnaître.

— Pourtant voilà bien l'endroit où nous nous sommes arrêtés, dit Jouffroy, voilà bien les lambeaux du drapeau hissé à la cime de ce palmier, voilà bien l'îlot qui devait nous servir de point de repère.

Il s'arrêta consterné : l'îlot avait disparu.

— Que veut dire ceci? pensa-t-il.

Mais il ne s'en inquiéta pas outre mesure. Sûr d'être arrivé au camp, il fureta, il appela, il fit tirer des coups de fusils pour avertir Max et Béléchasse : personne ne répondit.

— Je suis fou! pensa-t-il, l'orage les aura contraints de chercher un abri dans quelque case. Mais pourquoi ce silence?...

— Mon maître!... mon maître! appelait Fil-d'Etoupe.

— Du calme, enfants; nos compagnons ne pouvaient être attaqués pendant que nous étions chez le roi Otampata. Un combat fait toujours des morts et des blessés, et la plage est déserte... Courage donc, nous les retrouverons.

Les cases voisines furent fouillées avec soin, sans aucun résultat; Jouffroy allait se retirer désespéré lorsqu'une femme, tentée par une parure de perles, déclara à l'interprète de Talongo que les aventuriers s'étaient établis sur une île du lac.

— Et cette île? demanda Jouffroy avec un serrement de cœur inexprimable.

— Engloutie pendant l'ouragan.

Jouffroy prit sa tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater.

— Perdus!... perdus!... murmura-t-il.

Cette scène était navrante, et pourtant le malheureux ne faisait qu'approcher le calice de ses lèvres.

— L'ennemi! crièrent les Sénégalais.

Quelques barques étaient échouées sur les bords du lac. Jouffroy pensa qu'il valait mieux fuir que combattre; d'ailleurs c'était le lac qui lui avait ravi ses amis, c'était sur le lac qu'il espérait les retrouver.

— Non, cela ne se peut pas! répétait-il avec égarement; non, cela n'est pas possible, ils ne sont pas morts!!!

L'ennemi approchait.

— Embarque! cria-t-il.

Quelques minutes après, les canots disparaissaient sur le lac agité, éclairés par les derniers éclairs de l'ouragan.

Il nous faut maintenant remonter le cours des événements et rejoindre Max et Béléchasse sur l'îlot baptisé par le digne fabricant de papier à filtrer du nom de « Ile des Martyrs. »

Hélas! il ne se doutait pas qu'elle justifierait si bien son nom.

C'était un soir, ce même soir où Jouffroy et ses compagnons échappaient, comme par miracle, à la poursuite des noirs. Assis devant leur tente établie

au centre d'une petite clairière où flambait un bon feu, nos deux amis causaient de leurs espérances et aussi de la patrie lointaine.

— Tout à coup un éclair déchira la nue, puis deux, puis trois, puis cent : le ciel tout entier semblait une vaste fournaise ; les éclats du tonnerre roulaient de gorge en gorge sourdement répercutés ; les eaux du lac s'élevaient déferlant avec une violence inouïe sur les plages basses et nues de l'îlot.

— Voilà l'orage, dit Max en allumant sa pipe ; nous allons être trempés jusqu'aux os.

Ils se levèrent pour regagner leur tente. Soudain Béléchasse fit un faux pas et serait tombé si Max ne l'avait soutenu.

— Le sol tremble ! murmura-t-il.

— Allons donc ! répondit Max.

Une deuxième et forte secousse qui souleva l'îlot comme un navire qui tangue, dispensa Béléchasse de toute réponse.

Max était stupéfait. Ce fait dépassait toutes ses prévisions. L'île n'était plus une île, mais un navire véritable ; et la tourmente, qui passait en rugissant à travers les branches des arbres, emportait l'étrange esquif et ses passagers avec une vitesse inouïe.

Effrayés, les hommes se serraient contre les deux blancs.

— Nous sommes perdus ! sanglotait Béléchasse. Sainte mère du Christ, secourable protectrice des marins, ayez pitié de nous, ne nous abandonnez pas...

— *Amen !* répondit Max en se découvrant pieusement.

Puis se frappant le front.

— Je me rappelle ! dit-il : nous sommes sur une île flottante... Du courage, donc ; peut-être elle résistera...

Max ne se trompait pas. Presque tous les lacs, les grands cours d'eau de l'Afrique et de l'Amérique sont sillonnés par ces étranges îlots, composés d'abord de bois flotté ; puis l'humus, la terre végétale, les semences arrivent sur l'aile des vents ; l'île est alors constituée : il n'y a plus qu'à laisser faire le temps qui la couvre promptement d'une végétation luxuriante.

Quelques-uns de ces îlots n'ont qu'une durée éphémère ; d'autres semblent construits pour résister au temps qui les a formés, et les indigènes, quoique connaissant leur origine, n'hésitent pas à s'y fixer avec leur famille et leurs richesses.

C'était donc sur une île flottante que nos aventuriers s'étaient établis.

Pendant toute la nuit, éclairés par les lueurs sinistres des éclairs, ils restèrent sur ce qui avait été une plage, surveillant avec une anxiété poignante les effets désastreux de l'orage. L'île tiendrait-elle ? c'était là leur plus grande préoccupation. A chaque vague qui s'abattait, emportant un morceau de leur fragile domaine, laissant à nu les troncs pourris qui en formaient les assises, déracinant les arbres et les buissons, ils se regardaient muets, désespérés, et leurs yeux se levaient vers le ciel noir comme s'ils imploraient une protection puissante.

Tout à coup Max poussa un cri :

— Et nos bagages ! dit-il.

Ils coururent à la clairière, arrachant les lianes qu'ils enroulèrent autour des troncs abattus, et, à la lueur des éclairs, risquant vingt fois d'être écrasés par la chute des arbres, ils confectionnèrent une sorte de radeau sur lequel

ils entassèrent les bagages et les provisions — c'était en outre leur unique espoir pour l'instant, facile à prévoir, où il ne resterait rien du sol qui les portait.

— Peut-être alors la tempête sera-t-elle calmée? dix Max avec un sourire résigné. Peut-être la navigation sera-t-elle possible sur ce radeau?

— Peut-être?... répondit Béléchasse.

Ce mot était navrant.

Le jour parut enfin. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une plaine moutonneuse sans horizon appréciable. Les malheureux n'avaient pas à craindre de se briser sur les rochers, mais leur position n'était guère meilleure. Pourtant on espérait. La nuit vint, puis le soleil se leva de nouveau, éclairant un autre jour, qui, pour les malheureux cramponnés aux débris de l'îlot, semblait devoir être le dernier.

De leur domaine, il ne restait plus que quelques mètres carrés supportant le radeau.

L'instant décisif était venu.

— Au radeau! cria Max; au radeau, et que Dieu nous protége!

Les derniers débris de l' « île des Martyrs » venant de céder à la violence des vagues; alors, les hommes cramponnés aux troncs qui formaient le radeau jetèrent un dernier regard autour d'eux.

Soudain, Béléchasse poussa un cri :

— Des canots! dit-il.

Au même instant, le frêle esquif disparut dans l'abîme sans fond, creusé entre deux énormes vagues.

* * *

C'est sur la côte orientale du lac Sannkorra que nous retrouvons nos aventuriers tous réunis, tous heureux de se retrouver ensemble, pour poursuivre le même but et braver les mêmes périls s'il s'en présentait encore.

Béléchasse ne s'était pas trompé, lorsqu'il avait cru apercevoir des canots. Jouffroy, pensant avec raison que l'îlot suivrait la marche de l'ouragan, s'était élancé sans hésiter faisant plier les mâts de ses embarcations sous leurs voiles d'écorce, ne redoutant qu'une chose : arriver trop tard.

— Et pourtant, disait-il, je sentais quelque chose en moi qui me disait que nous nous reverrions.

Le cri du digne fabricant de papier à filtrer avait dominé pour un instant les dernières clameurs de l'ouragan. C'en avait été assez pour Jouffroy; et quelques minutes après, les canots accostaient l'épave juste au moment où elle allait se disloquer sous la violence des eaux.

Les bagages avaient été sauvés heureusement, car que seraient-ils devenus sans ces précieuses ressources? Seuls, deux hommes avaient péri.

Profitant de ce que, en terme de marine, on appelle la « queue de la tempête, » nos hardis aventuriers avaient traversé le lac de l'ouest au sud-est.

— Pauvres diables! dit Jouffroy en donnant un souvenir aux guerriers qui les avaient poursuivis; quelle mine ils ont dû faire quand ils ont vu les oiseaux envolés!

Puis on s'occupa de faire sécher les étoffes de la pacotille qui, comme nous

l'avons dit, était complètement sauvée. Il n'en était pas de même des vivres, et il paraissait urgent de s'en occuper avant le départ.

La contrée était à peu près la même que celle qu'ils avaient traversée récemment. Au nord-est, une série de collines faisait pressentir les montagnes du Manyéma; des arbres splendides, le chêne africain, le tek, l'arbre à copal, le mpafou, jaillissaient hauts et élancés des massifs de cactus ou de muscadiers; leurs branches étaient les retraites préférées des singes les plus agiles et des oiseaux les plus beaux que les explorateurs eussent vus encore.

Les habitants paraissaient complètement adonnés à l'agriculture. Leurs champs bien cultivés produisaient en abondance le maïs, le sorgho, l'arachide, du chanvre et quelques racines nutritives; ils avaient des troupeaux de porcs, de chèvres, de moutons et élevaient des abeilles.

— Ne dirait-on pas les antiques pasteurs de l'Egypte? observa Jouffroy. Quel voyageur naïf ne s'enthousiasmerait pas de ces mœurs qui semblent si douces? Pourtant qu'on ne s'y trompe pas, l'enseigne est menteuse : le hideux commerce d'esclaves est ici une des lois fondamentales, et il ne faudrait pas chercher bien loin pour trouver une, si ce n'est dix, tribus de cannibales.

Il fut arrêté par un cri strident qui partait de la plaine. Vite il prit son chassepot dans lequel il glissa une balle explosible et regarda.

C'était encore Béléchasse qui faisait des siennes. Il accourait, pâle, tremblant, effaré; derrière lui le sol criait sous un pas lourd et précipité.

— Qu'y a-t-il, au nom du ciel? demanda Max.

— Un... un élé... phant! balbutia le malheureux que la frayeur faisait bégayer.

Or, il faut dire que quelques heures auparavant, il avait pris fantaisie au pauvre homme d'aller en chasse avec Fil-d'Etoupe et quelques Sénégalais; mais fatigué bientôt, il s'était assis sous un élaïs en disant :

— Vous me reprendrez, en passant.

Puis il avait ouvert son parasol, essuyé les verres de ses lunettes, et tiré de sa poche un exemplaire du *Pays*, vieux de plus d'un an, qu'il lisait et relisait sans cesse. Abîmé dans sa lecture, il ne s'apercevait pas de la fuite des heures, lorsqu'un bruit singulier le tira subitement du domaine de la fiction pour le ramener à celui de la réalité.

Un jeune éléphant, naïf, étonné, était à quelques pas de lui, agitant sa trompe d'un air de profonde méditation et se demandant sans doute ce que ce pouvait être que cet homme, ces lunettes, ce parasol et surtout ce journal.

Plus au courant des mœurs de ce pachyderme, Béléchasse fut resté immobile à la même place, mais le pauvre fabricant de papier à filtrer perdit la tête devant cette masse grise qu'on eût dit taillée dans du granit, et, laissant sur le champ de bataille parasol, lunettes et journal, prit ses jambes à son cou et s'enfuit avec la rapidité d'une flèche.

Le charme était rompu; le pachyderme vint flairer les objets abandonnés, les brisa avec rage et s'élança sur les pas du malheureux Achille.

Mais ce temps d'arrêt avait donné quelque avance au fabricant de papier à filtrer.

— Sau... sauvez-moi! bégaya-t-il en arrivant.

Max et Jouffroy n'avaient pas besoin de cette recommandation. Depuis longtemps déjà, ils brûlaient du désir de chasser ce magnifique gibier, et

bien que les éléphants se fussent montrés plus d'une fois depuis leur départ du Gabon, ils n'avaient pas eu encore l'occasion de se mesurer avec ces géants des forêts.

Leurs chassepots à la main, ils n'attendaient que le moment de loger une balle explosible dans le crâne du monstre.

Celui-ci avançait toujours en trottinant. Max et Jouffroy levaient déjà leurs armes, mais, ô prodige! le sol manqua tout à coup sous les pieds du pesant animal qui disparut à tous les regards.

— Un piége! cria Max.

Béléchasse devint aussi blême qu'un linge, en pensant au danger qu'il venait d'affronter.

En effet, par un bonheur providentiel, que nos amis attribuèrent à la rapidité de sa course, l'ancien fabricant de papier à filtrer avait traversé ce que les nègres appellent une « sente de mort, » c'est-à-dire un étroit sentier coupé de fosses profondes, recouvertes d'une légère claie de branches et de feuillage. Empalé sur les pieux aigus qui garnissaient le fond de la fosse, le pauvre pachyderme râlait déjà ses derniers sanglots d'agonie.

C'était un jeune mâle de quatre ans à peine; ses défenses n'étaient pas encore poussées.

— Quel malheur! dit Jouffroy; si nous avions pu le prendre vivant, peut-être l'eussions-nons apprivoisé.

Max se fit descendre dans la fosse et coupa l'extrémité de la trompe du pauvre animal, voulant connaître par lui-même si ce mets mérite les éloges que lui prodiguent les chasseurs.

— Maudit pays! pestait Béléchasse, on ne peut même pas lire son journal sans risquer d'être dévoré ou empalé vivant!... Mon pauvre *Pays*, consolation de mes ennuis, qu'es-tu devenu?...

— Bah! répondit Jouffroy, prenez une feuille de papier blanc cela reviendra au même. Vous l'avez assez lu et relu pour être sûr de ne pas vous tromper d'une virgule.

— Oui, dit Béléchasse piteusement, comme cet avare à qui on conseillait de mettre un caillou à la place de son trésor!... Jolie compensation!

Au même instant arrivèrent Fil-d'Etoupe et les chasseurs apportant un quartier de buffle et une antilope. Jouffroy avait déjà tué quelques pigeons de roche et une demi douzaine de canards sauvages assez semblables à nos palmipèdes d'Europe. Avec de tels éléments, le souper ne pouvait manquer d'être joyeux, et l'aventure de Béléchasse et de « son éléphant, » commentée de mille manières, fournit un ample sujet de conversation.

Le lendemain Max et Jouffroy relevèrent aussi exactement que possible la position du lac, pendant que les bagages achevaient de sécher et les hommes de se remettre. Le surlendemain on refit les ballots, on examina les armes et la provision de poudre pour voir si elles n'avaient pas trop souffert de l'humidité, et on remit au jour suivant la continuation du voyage.

Cela ne se fit pas sans cris, sans réclamations de la part des Okanda, qui avaient conservé l'habitude de « palabrer : » bien qu'ils eussent été assez embarrassés pour retourner sur leurs pas, il fallut leur promettre une augmentation de solde pour les décider à reprendre leurs fardeaux.

Les Sénégalais, eux, avaient promis de suivre partout les explorateurs; ils tenaient leur promesse.

Le 30 novembre, l'expédition quitta les abords du lac Sannkorra se dirigeant à l'est dans l'intention de gagner le Manyéma.

Sur la route, les indigènes se montraient fort hostiles et ne livrèrent passage à la petite troupe qu'à force de présents; n'eût été son nombre respectable qu'elle aurait certainement été attaquée; des embuscades furent même dressées dans les défilés des collines; mais, après quelques coups de fusils qui causaient plus de peur que de mal, les noirs se repliaient précipitamment.

A plusieurs reprises, dans des huttes que leurs propriétaires abandonnaient au passage de l'expédition, Max et Jouffroy trouvèrent d'horribles débris prouvant que ces peuples étaient anthropophages.

Ce fut une triste marche : rebutés de partout, ayant à chaque instant à déjouer les ruses et les embûches de ces peuplades cruelles, travaillés par la fièvre, sans vivres souvent, les aventuriers ne se soutenaient qu'à force de courage et d'énergie morale.

Pourtant — sauf Béléchasse — ils ne se plaignaient pas. Il eût été intéressant de les suivre dans cette marche, hâves, déguenillés, avançant parfois dans les marais où les jungles épaisses, où les épines des buissons arrachaient des lambeaux de leurs vêtements, où l'herbe haute et tranchante leur déchirait les mains et le visage, obligés, le soir venu, de serrer la boucle de leur ceinture et de se coucher sans souper sur la terre nue, où ils grelottaient de fièvre et de froid.

— Bah! disait Jouffroy en bourrant philosophiquement sa pipe, de quoi nous plaignons-nous?... Ne sommes-nous pas tous ensemble? Après avoir échappé au feu, à l'eau, aux embuscades des sauvages, ne pouvons-nous pas raisonnablement espérer d'atteindre le port?

— Où le naufrage attend souvent le navigateur! fit piteusement Béléchasse.

— Mon ami, si l'on faisait le compte de tous les dangers qui peuvent vous assaillir sur votre route, on resterait tranquillement chez soi assis dans un fauteuil, se contentant de suivre les événements dans les livres ou les journaux. Encore, qui peut vous répondre que le feu ne prendra pas à votre logis, que le plafond ne s'écroulera pas sur votre tête, que des malfaiteurs ne viendront pas vous égorger dans votre lit? Non, l'avenir appartient à Dieu, et il n'est pas sage à l'homme de vouloir le sonder sur l'océan ténébreux de la vie; nous avons l'espérance pour boussole, que nous faut-il de plus?

— Rien qu'un peu de patience, répondit Fil-d'Etoupe.

VIII. — Du Sannkorra à Nyanngoué. — A travers les plaines et les montagnes. — Le nouvel an. — Encore les montagnes et les rivières.

On était au 15 décembre, quinze jours s'étaient donc écoulés depuis que l'expédition avait quitté les bords du lac Sannkorra, quinze longs jours de souffrances et de fatigues; aussi, nous laissons à penser avec quelle hâte nos amis aspiraient à atteindre la station de Nyanngoué où ils comptaient se refaire par quelques jours de repos.

A partir de Nyanngoué, les périls, sinon les difficultés, sont moindres. En effet, le pays, traversé sans cesse par de nombreuses caravanes venant de la côte orientale, est parsemé de marchés, de stations, où le voyageur peut

espérer aide et protection; les indigènes, habitués à commercer avec des gens de tous les pays, se montrent plus affables.

La contrée, nous l'avons dit plus haut, se montrait traversée de nombreux cours d'eau qu'il fallait passer à gué quand, ce qui arrivait assez souvent, il ne se trouvait pas quelque pêcherie servant de passerelle, de chaînes de collines et de montagnes aux flancs escarpés et coupés souvent de profonds ravins que la puissante végétation des tropiques couvrait de ses ramures, sortes de dômes naturels que les rayons du soleil ne pouvaient percer.

Ce n'était qu'en tremblant que l'Achille Béléchasse s'engageait à la suite de ses compagnons dans ces « chemins de l'enfer. » Chaque pierre qui roulait, bruit répété par l'écho, lui semblait un rugissement de bête féroce prête à s'élancer sur lui, et les lianes gigantesques qui s'enroulaient comme des câbles autour des troncs géants, lui apparaissaient comme autant de monstrueux reptiles.

Le 16, l'expédition s'arrêtait sur les bords du Lomâmi, un des plus forts affluents du Loualaba.

En cet endroit, les bords du Lomâmi étaient bas et marécageux; une île longue et couverte de broussailles divisait les eaux qui roulaient houleuses et jaunâtres dans les chenaux creusés sur les deux rives.

De l'autre côté, apparaissaient des plaines basses et à moitié noyées, qui semblaient des rizières, des champs de millet, de sésame et de sorgho divisés par des haies épineuses et hautes de plusieurs pieds; mais pas un village.

— Comment faire pour passer l'eau?

chantonna Fil-d'Etoupe sur un air bien connu, en regardant des nuées de canards sauvages passer d'une rive à l'autre et barboter dans la vase en compagnie de flamands et de martins-pêcheurs.

La solution du problème paraissait assez difficile à résoudre : pas une pirogue ne se montrait dans les environs; il fallait remonter la rivière pour essayer de rencontrer un gué ou une pêcherie, ou construire un radeau.

Les porteurs avaient déjà mis leurs charges à terre.

Tout à coup une flèche siffla aux oreilles de Jouffroy et un grand cri retentit.

— Je suis mort! clama Béléchasse en s'abattant sur le sol.

— Aux armes! cria Jouffroy.

Les branches des halliers s'écartèrent, et une centaine de nègres armés de flèches et de lances, le corps peinturluré, se montrèrent aux regards des aventuriers. Ceux-ci voulurent avancer, témoigner de leurs intentions pacifiques, mais les flèches recommencèrent de pleuvoir et deux hommes tombèrent pour ne plus se relever.

Il fallait ou s'enfuir ou se laisser décimer.

Sur un signe de Jouffroy, les Sénégalais se couchèrent derrière les ballots, et la voix de la poudre se mêla bientôt aux clameurs féroces des assaillants. Ceux-ci s'arrêtèrent incertains; chaque balle qui sifflait faisait une victime. Peu préparés à cet accueil, les noirs reculèrent sans songer à emporter leurs blessés. Mais en se retirant, ils songèrent à assurer leur retraite : des étincelles brillèrent soudain, et les halliers et les taillis qui couvraient les bords de la rivière s'enflammèrent comme de la paille sèche.

Heureusement, l'eau était proche.

— Race stupide! dit Max. Ils détruisent volontairement leurs richesses. Mais dans quel but, cette attaque?

— Sans doute pour nous dépouiller...

— Et ce pauvre Béléchasse?... blessé... mort peut-être!...

Ils retournèrent sur leurs pas. Le malheureux fabricant de papier à filtrer, pâle, inanimé, gisait sur le sol boueux. Tout à coup Max poussa un cri.

— Scalpé! dit-il.

C'était vrai... la magnifique chevelure de Béléchasse avait disparu, laissant voir un crâne complètement dépouillé, poli et luisant comme du vieil ivoire.

On s'empressa autour de lui. Pas une blessure, par une égratignure : il s'était évanoui de peur.

Pendant que les soins empressés de Max, et surtout l'eau fraîche qu'on versait avec abondance sur son crâne dénudé, contribuaient à le faire revenir à lui. Jouffroy, pensif, intrigué, se demandait quelle pouvait être la cause de cette calvitie subite.

— Ce n'est pourtant pas la coutume des Africains de scalper leurs ennemis? dit-il. D'ailleurs pas de plaie, pas de sang...

— Voilà le mot de l'énigme! dit Fil-d'Etoupe en riant.

Et il mit triomphalement sous le nez de Jouffroy une splendide perruque noire, encore traversée par une flèche.

Au même instant Béléchasse ouvrait les yeux.

— Ma perruque!... ma perruque! clama-t-il en reconnaissant sa magnifique toison dans les mains de Fil-d'Etoupe.

Malgré la gravité du moment, aucun des spectateurs de cette scène comique ne put s'empêcher de rire.

Puis quand le calme fut revenu, Max reprit :

— A l'œuvre!... Les noirs peuvent revenir et je ne me soucie pas de livrer un nouveau combat. Le sang, même en légitime défense, me répugne; mieux vaut la fuite que le massacre... Puisque nous ne pouvons avoir de canots, construisons un nouveau radeau.

Chacun y mit la main, et quelques heures après, une douzaine de troncs, soigneusement attachés au moyen de lianes et de courroies de cuir, se balançaient sur la rivière. Pendant ce temps les Okanda avaient creusé une fosse profonde dans laquelle furent descendues les trois victimes de ce triste combat.

La rivière, divisée par l'île, était heureusement de peu de largeur; les Okanda, habitués au passage périlleux des rapides, manœuvraient si habilement le radeau que, quelques heures après l'attaque, bagages et aventuriers débarquaient heureusement.

Il était temps! Renforcés d'auxiliaires nouveaux, les sauvages reparurent sur la rive, et saluèrent les fugitifs d'une nouvelle volée de flèches qui heureusement ne causèrent aucun mal. Les Sénégalais voulurent riposter, Max les arrêta.

— A quoi bon répandre inutilement le sang? dit-il; n'est-ce pas assez de le faire quand on y est forcé? Laissons donc ces sauvages et leurs flèches qui ne peuvent nous causer aucun mal; dans quelques minutes nous serons hors de portée.

Ce jour-là l'étape fut doublée pour échapper à un aussi dangereux voisinage.

Le 20, on passa sur un pont de branchages la rivière Rouvouik, et, le 23, l'expédition s'arrêtait sur les rives du Loualaba (1) en face de Nyanngoué. Quelques instants après le fleuve était passé; on était au port.

Nyanngoué, qui se compose de deux villages perchés sur deux petites collines, est une des stations les plus importantes des Arabes dans ces régions; sa position élevée la met à l'abri des ravages de la fièvre qui sévit si cruellement dans les marais qui bordent le fleuve. Des marchés importants s'y tiennent régulièrement, et de tous côtés arrivent de véritables flottilles de pirogues, chargées de tous les produits de la contrée, depuis les essais informes des forgerons indigènes jusqu'à l'esclave qui, là comme ailleurs, est la principale marchandise, la seule dont on s'occupe sérieusement.

C'est à Nyanngoué que s'arrêta l'intrépide Anglais, le lieutenant Caméron, dans sa vaine tentative pour gagner le lac Sannkorra.

Là, comme à Lopé, les femmes sont chargées de porter les marchandises dans de grandes et pesantes hottes, retenues sur leur dos par un cordon de cuir qui leur ceint le front. Arrivées sur l'emplacement du marché, elles disposent sur le sol, avec autant de coquetterie que le feraient les maraichères des environs de Paris, leurs différents articles et attendent les acheteurs, assises dans leurs hottes renversées.

La foule se présente bientôt, marchandant, criant, gesticulant. Tantôt ce sont des poteries du Manyéma, des grains, du sel, de l'huile de palme ou de « mpafou » — cette dernière si parfumée, si recherchée — des chèvres, des poulets qui tentent les noirs acheteurs. Le plus souvent c'est un esclave que l'on palpe, que l'on fait courir, absolument comme les chevaux dans nos célèbres foires de La Martyre ou de Lesneven.

Cette dernière vue avait toujours le pouvoir d'exaspérer Jouffroy et Max, pendant qu'assis sur leurs nattes, à l'ombre des vérandas de leur case, ils contemplaient, en fumant leur pipe, le tableau pittoresque et animé qu'offrait la place du marché.

— On devrait fusiller ces gens, disait le colosse, pour leur apprendre à respecter la liberté de leurs semblables.

La plupart de « ces gens » étaient pourtant ses hôtes, des Arabes qui avaient accueilli l'expédition avec bienveillance et cordialité, qui lui avaient procuré des vivres et un abri. Mais, dans ses moments de colère, Jouffroy ne reconnaissait plus ni amis ni ennemis.

Ce fut à Nyanngoué qu'ils célébrèrent dignement, le verre en main, aux dépens de leurs dernières provisions, l'aurore d'un nouvel an. Les cadeaux traditionnels furent rares et peu choisis; mais comme les souhaits étaient sincères et affectueux! nous ne répondrions même pas que nos amis ne se grisassent pas un peu.

— Mes amis, dit Jouffroy, Dieu jusqu'à présent a béni nos efforts. Nos peines ont été grandes, mais que sont-elles, comparées au but que nous avons atteint?... Prenons donc confiance en l'avenir, espérons que le

(1) C'est ce même fleuve Loualaba que l'expédition avait déjà traversé avant d'atteindre le lac Sannkorra.

Seigneur continuera de veiller sur nous comme il l'a fait jusqu'à ce jour, et ne souhaitons qu'une chose : que l'année qui commence soit aussi heureuse pour nous que celle qui vient de finir!... Je bois à notre patrie... à la France!...

— A la France!... répondirent-ils d'une seule voix.

Le timbre aigu de Fil-d'Etoupe domine le tumulte.

— Vive la France! criait-il, vive monsieur Jouffroy!... Vivent mon maître et... la perruque de monsieur Béléchasse!!!

Ainsi se termina ce jour mémorable.

* * *

— Ah ça! dit un matin Max à Jouffroy, ce n'est pas le tout de s'endormir dans les délices de Capoue, il faut songer à sortir d'ici.

— Cela est bien facile : nos amis les Arabes, qui font la loi ici, nous aideront de tout leur pouvoir. Nous n'avons aucune difficulté à régler, ayant su nous concilier par des présents l'amitié de tous. Dès que j'aurai terminé avec le traitant Youseff, l'échange de quelques-unes de nos armes et de certains objets précieux contre des étoffes et des perles *commerciales*, nous pourrons lever le camp.

— Dieu veuille que ce soit demain.

— Je le souhaite comme toi.

Mais, nulle part plus qu'en Afrique, la lenteur n'est recommandée comme un sage précepte. Les Arabes et les indigènes ne comprenaient pas qu'on put se presser. A quoi bon, en effet, chaque jour n'a-t-il pas son lendemain?

Max et Jouffroy enrageaient, mais en vain. On leur avait promis un guide et des hommes pour renforcer leur caravane; cette promesse pouvait seule les décider à rester.

N'allez pas croire que ce soit par amitié pure et par dévouement que les noirs cherchent à retenir les voyageurs? Non : leur respect se mesure à la grosseur des ballots; plus la caravane en possède, plus longtemps elle doit être retenue, car chacun profite de ses dépouilles.

— C'est, disait Fil-d'Etoupe, c'est comme un aubergiste qui retiendrait ses clients de force, pour leur faire payer grassement le temps qu'ils passent sous son toit ou dans sa salle à manger.

Quoiqu'un peu « loustic, » le gamin ne manquait pas de logique.

Béléchasse, lui, se trouvait bien où il était; il passait, étendu sur un lit de paille de maïs, une bonne partie de ses journées à rêver gorille, incendie, tempête, éléphant, lunettes et perruque.

Il ne se réveillait que pour marmotter une phrase du *Pays*.

Fil-d'Etoupe lui donnait la réplique ou aidait sa mémoire troublée. C'était un accord touchant.

Max et Jouffroy profitaient de ce séjour forcé pour tenter de nombreuses excursions sur les deux rives du fleuve et essayer de surprendre les mœurs et les coutumes des indigènes. Malheureusement, excessivement défiants, ces derniers se hâtaient de s'enfuir avec leurs familles, dès qu'ils apercevaient les deux blancs.

Le 13 janvier, tout était prêt pour le départ.

Après avoir, par l'organe d'un Arabe, parlant le portugais, langue qu'ils comprenaient assez bien, remercié leurs hôtes, et principalement Youseff, de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour eux, Max et Jouffroy donnèrent le signal du départ.

— Mais, dit Fil-d'Etoupe, je ne vois pas monsieur Béléchasse...

On chercha longtemps avant de retrouver le digne fabricant de papier à filtrer, qu'on finit par dénicher pourtant sous les nattes de sa case.

— Je vous en prie, dit-il, ne partez pas aujourd'hui...

— Et pourquoi, M. Béléchasse, seriez-vous malade?

— Non, pas précisément, mais...

— Eh bien?...

— Nous sommes aujourd'hui le 13 janvier, et...

— Ah! dit Max en éclatant de rire, vous craignez que cette date ne nous soit fatale...

— Dame, voyez les marins?... Jamais ils ne prennent la mer un treize, ni un vendredi... Moi, quand je dirigeais ma maison, jamais je n'entreprenais ni ne terminais une affaire importante un vendredi...

— Allons, M. Béléchasse, dit sévèrement Jouffroy, ces superstitions sont tout au plus bonnes pour des enfants. Rappelez-vous que rien ne peut nous arriver sans la permission du Seigneur et vous ne vous inquiéterez plus des dates ni des jours néfastes.

Béléchasse rougit et ne répondit pas.

La petite caravane se mit en marche.

La route que Max avait choisie comme la plus sûre était celle que le lieutenant Caméron avait suivie en sens inverse pendant son célèbre voyage.

— Nous ne nous arrêterons qu'au lac Tanganyika, dit-il.

— Va pour le lac Tanganyika! répondit-on.

Kouakasonngo, où ils arrivèrent le surlendemain sert une station commerciale, presque aussi importante que Nyanngoué. Quelques Arabes, des métis y sont établis et tiennent en mains le monopole des affaires tant en objets d'échange qu'en esclaves surtout.

La caravane y fut retenue trois jours par les Arabes, fort amateurs de nouvelles. On comprend si celles que leur fournirent nos amis, étaient fraîches!

Le 21, on s'arrêta au village de Manyara, après avoir passé au pied de chaînes de montagnes. Là, les explorateurs eurent occasion d'admirer des forges et des fonderies élevées par les industrieux habitants. Quoique l'outillage fut imparfait et même bien primitif, les produits de ces forges étaient généralement recherchés par les indigènes.

Là, comme dans bien des bourgades, la coiffure était un des grands luxes; les perles et les ornements brillants fort recherchés; tant qu'au costume, celui des femmes surtout, l'explorateur préfère ne pas en parler ayant si peu à dire.

Le 22 on se remit en marche. L'expédition traversa la rivière Loulinndi et ses nombreux affluents avant d'atteindre Kisimmbika, réunion de cases de peu d'importance, située sur les bords de la Louama.

Le lendemain, il fallut s'occuper du passage. L'homme important à qui ce soin était dévolu, ne pouvait, disait-il, disposer de ses canots avant quatre ou cinq jours, encore demanda-t-il à être payé d'avance. A force de suppli-

cations et aussi en doublant le prix convenu, il promit de passer les aventuriers le surlendemain, qui était le 3 février.

Mais laissons parler Max.

« La Louama est une rivière puissante qui déverse ses eaux dans le grand fleuve Loualaba. Ses rives verdoyantes et couvertes de villages, décrivent de nombreux circuits et offrent, presqu'à chaque minute, de nouveaux points de vue, des sites plus enchanteurs. Tout un monde ailé plane dans les airs, tandis que sur le sable, dans la vase, des tortues, des alligators, de monstrueux hippopotames invitent le marinier à redoubler de prudence.

» Souvent, assurent les pagayeurs, ces puissants amphibies se ruent sur les embarcations, les mettent en pièces et ne respectent pas toujours ceux qui les montent. La barque qui nous transporte garde les marques d'un de ces assauts terribles.

» Heureusement pour nous, les nombreux hippopotames que nous avions sous les yeux ne semblaient avoir que des intentions pacifiques. Plusieurs occupaient le milieu de la rivière, se laissant aller comme des outres gonflées, au gré du courant. Je voulus essayer sur ce troupeau l'effet d'une balle explosible...

» — Au nom du ciel, ne tirez pas!... exclama notre prudent Achille. Vous voulez donc nous faire mettre en pièces par ces monstres horribles? »

» A peine achevait-il ces mots que la fusillade crépitait derrière nous. C'étaient Jouffroy et ce gamin de Fil-d'Etoupe qui essayaient la portée de leurs armes. »

Les explorateurs traversaient maintenant une contrée qui semblait s'offrir sous de nouveaux aspects. Là, l'industrie paraissait plus développée et témoignait d'un certain goût, d'une certaine habileté. Les villages grands et peuplés dessinaient leurs rues régulières, bordées de maisons aux murs plâtrés d'argile et aboutissant à de grandes places ombragées d'arbres magnifiques. Des peaux souples et bien tannées, des étoffes d'herbe tissées et teintes des plus vives couleurs contribuaient à rehausser la bonne mine des naturels; tant qu'aux femmes, elles se faisaient remarquer par leurs tabliers brodés et enjolivés de perles et de coquillages; les coiffures recouvertes d'épaisses couches d'argile étaient entretenues avec soin.

Quoique ces peuplades fussent cannibales, au point de dévorer, non-seulement les cadavres des ennemis tués dans les combats, mais encore ceux des hommes morts de maladie, les explorateurs n'eurent nullement à souffrir dans le pays.

Le 30, ils commencèrent l'ascension des monts Bammbarré, vaste chaîne rocheuse qui court du nord-est au sud-ouest. Partout le sol était entrecoupé de gorges profondes et ténébreuses où l'on marchait des heures entières sans apercevoir un rayon de soleil, tant les dômes de verdure étaient épais et touffus. Des arbres géants émergeaient de ces profondeurs leurs troncs tout festonnés, tout pavoisés de lianes aux fleurs éclatantes; parfois, un de ces troncs rompu et jeté en travers de l'abîme était le pont branlant sur lequel les caravanes devaient s'engager.

Le soir même, au prix d'efforts et de périls sans nombre, la cime des monts fut atteinte. L'expédition campa sous le dôme d'une forêt qui retentissait continuellement des rugissements des fauves, et le lendemain, la descente commença.

Au lieu d'offrir les mêmes inégalités, les mêmes gorges encaissées entre de hautes falaises, les pentes du sud se dérobaient brusquement presqu'à pic, pour aboutir à la plaine. D'étroits sentiers en zigzags couraient à travers les jungles et les taillis. Se retenant aux longs cordons de lianes qui pendaient des grands arbres, les aventuriers avançaient avec précaution, redoutant un faux pas qui pouvait les précipiter, meurtris, inanimés, au pied des monts rocheux.

Mais, grâce à l'énergie et au sang-froid qu'ils déployèrent dans ces circonstances critiques, la descente s'acheva avec autant de bonheur qu'elle avait commencé, et les voyageurs purent se reposer, à Rohommbo, de ces fatigantes étapes.

A partir de Rohommbo finit le Manyéma.

Les aventuriers marchaient maintenant dans l'Ouvinnza (1); à leur droite, au sud, s'étendait le vaste pays de l'Ogouhha, tandis qu'au nord apparaissaient les nombreux villages de l'Ougoma.

De vastes clairières, des jungles épaisses, des plaines où croissaient l'élaïs, le palmyras, l'acacia splendide; des vallons traversés de mille cours d'eaux limpides, tributaires des rivières Lokolou, Louloumbidje et Louvouika; des montagnes couvertes de verdure et de villages accidentaient le paysage, et offraient aux regards des voyageurs des scènes sans cesse variées, sans cesse nouvelles.

IX. — Le Lac Tanganyika et ses environs. — Bellote et Béléchasse.

Le Louvouika fut traversé le 4 mars. Les explorateurs se serrèrent la main en signe de joie : le Tanganyika, ce lac immense vers lequel tendaient maintenant tous leurs désirs, n'était guère éloigné de plus d'un mois de marche.

— Ce bonheur constant m'épouvante, dit Jouffroy; je n'ose plus croire à l'avenir...

— Fou! dit Max.

— Et si, comme le disait dernièrement notre prudent Achille, nous allions échouer au port?

— Espoir et confiance, ami! voilà la seule devise du voyageur.

Ils pressèrent le pas pour rejoindre Béléchasse et Fil-d'Etoupe, arrêtés en contemplation devant des espèces de tours rondes et assez élevées que surmontaient de hauts chapeaux de chaume.

— Des moulins!... des moulins à vent! disait le digne fabricant de papier à filtrer.

— Oui, dit Fil-d'Etoupe, mais ils ont mis leurs ailes dans leurs poches.

L'observation de Fil-d'Etoupe était vraie; mais l'exclamation de Béléchasse ne manquait pas de vraisemblance non plus. Ces petites tourelles, portées sur des plates-formes, ne ressemblaient pas mal, avec leurs toits coniques autour desquels voltigeaient des nuées d'oiseaux, à des moulins auxquels on aurait enlevé les ailes.

(1) Cet Ouvinnza n'est pas le même que celui qui se trouve à l'est du Tanganyika.

— Pourtant, dit Max, d'un bout à l'autre de l'Afrique, nous avons toujours vu broyer le grain dans d'informes mortiers. Non, ces tours ne peuvent être des moulins.

— A quoi servent-elles, alors? demanda Béléchasse incrédule, car l'idée de rencontrer des moulins à vent dans le cœur de l'Afrique lui souriait assez.

— Nous le saurons, sans doute.

Ils n'attendirent pas longtemps la solution de ce problème. Des hommes sortis d'une case voisine se dirigèrent vers le bâtiment qui intriguait tant les explorateurs. Deux de ces hommes montèrent sur la plate-forme, et, à l'aide d'un tronc entaillé grossièrement, parvinrent à une ouverture pratiquée au sommet de la tourelle et dissimulée à la vue par le débordement du toit.

Quelques instants après, les noirs s'éloignaient chargés de grains qu'ils donnèrent à broyer à des femmes.

— Ah! dit Max en se frappant le front, je me souviens, maintenant... vos moulins, mon pauvre ami, sont tout simplement des greniers.

— Je le vois bien! répondit le digne homme, non sans un peu d'humeur, car il tenait à son idée.

Fil-d'Etoupe se frottait les mains.

— Savez-vous à quoi je pense? demanda-t-il à Jouffroy.

— Non, gamin, répondit celui-ci, pressentant quelque espiéglerie.

— A la différence qui existe entre Don Quichotte et M. Béléchasse. L'un prenait les moulins à vents pour des géants, tandis que l'autre prend des greniers pour des moulins à vents...

Le Louvouika de nouveau traversé, les aventuriers eurent à franchir quelques petites chaînes de collines peu élevées, mais si abruptes qu'on les eût dit taillées à pic.

Dans les intervalles des collines étaient des vallons bien arrosés et cultivés avec soin. Les villages étaient vastes et composés de cases carrées, suffisantes pour contenir toute une famille pêle-mêle avec ses chèvres, ses poules, ses porcs et ses moutons. Les rues étaient ombragées de palmyras, d'élaïs, d'arbres à étoffes, ces derniers si précieux pour les indigènes, que le lieutenant Caméron raconte qu'ils les firent garder nuit et jour pendant son séjour parmi eux.

Les naturels des Vouahiya, se distinguaient par leurs vêtements composés de courts jupons d'herbe textile, de peau ou d'écorce d'arbre. A l'affreuse coutume de se défigurer par le tatouage, ils joignent, en beaucoup d'endroits, celle non moins horrible de se tailler les dents en pointe. Béléchasse ne pouvait les considérer sans effroi, et, quand ils souriaient, il se sentait prêt à s'évanouir.

— Ils vont me dévorer vivant! pensait-il.

Mais un regard jeté sur sa personne, si grasse, si rondelette autrefois et maintenant si décharnée, le rassurait bien vite.

— Je n'en vaut plus la peine! murmura-t-il avec un triste soupir.

— Bah! lui répondit Fil-d'Etoupe, croyez-vous que ces messieurs et ces dames soient si dégoûtés?

Ce fut au milieu de ces transes de Béléchasse que le voyage se continua. Après l'Ouhiya, qu'ils venaient de traverser, vint l'Ouboudjoua, où les naturels poussent fort loin l'économie du tailleur; mais, en revanche, il y règne un vrai luxe de peintures, de tatouages et surtout de coiffures. Une

peau de buffle, coupée en minces aiguillettes, habillerait tout un village. Quelques femmes se perforent la lèvre supérieure pour y passer un ornement en cuivre ou en pierre, coutume hideuse qui leur enlève le peu de ressemblance qu'elles avaient avec une créature humaine.

— Comment peuvent-elles se défigurer ainsi à l'envi? dit Jouffroy. Pensent-elles se rendre plus séduisantes.

— Rappelle-toi le « pélélé » des femmes Manganjas dont parle Livingstone, cet anneau qui traverse la lèvre supérieure et l'allonge indéfiniment.

— Mais enfin quel argument invoquent-elles pour maintenir cette coutume horrible.

— « Kodi ! » — c'est la mode, — à cela, il n'y a rien à répondre.

Jouffroy ne répondit rien, en effet.

D'ailleurs, il était prudent de presser le pas. Bien des jours avaient été perdus en excursions, en chasses, en discussions avec les indigènes pour obtenir des vivres On était au 16 mars, et plus de deux semaines séparaient encore les voyageurs des rives occidentales du Tanganyika.

Le caoutchouc était considéré par les nègres comme une de leurs principales richesses, et c'était avec amour qu'ils soignaient ces lianes, grosses comme des câbles, en attendant que la sève précieuse qui y circulait les dédommageât de leurs peines. Par une coutume assez singulière, outre les « cases fétiches » répandues dans tous les villages, ils confiaient à des idoles le soin de veiller sur leurs champs de maïs ou de sorgho.

— Ça, des gardes champêtres ! se récria Fil-d'Etoupe. Allons donc, il leur manque la plaque et le tricorne.

Malgré le prix exorbitant que Max offrit d'une de ces grossières sculptures, jamais les indigènes ne voulurent s'en dessaisir. A elles était confié le soin de protéger la famille, et pour qu'elles n'oubliassent pas leur devoir, on n'avait garde de les laisser manquer de bière, de fruits, de grains ; souvent même des chèvres et des volailles leur étaient sacrifiées.

Enfin l'expédition gravit les collines de l'Ougoma, traversa la rivière Longoumba, qui reflétait dans ses millions de paillettes de quartz les chauds rayons du soleil, et vint camper, le 18 avril, sur les bords du Tanganyika, au pied du cap Kabog.

Le lac Tanganyika fut découvert par Burton, le 13 avril 1858.

Mais, laissons la parole à Max.

« Rien, dit-il, ne peut donner une idée des beautés des rives du Tanganyika ; aucun pinceau, aucune plume ne saurait peindre, décrire ce spectacle tel que je l'ai vu sous les rayons éclatants d'un soleil des tropiques.

» Gorges immenses et encaissées entre de hautes murailles ; golfes bleuâtres où la vague vient en gémissant expirer sur le sable blanc ; montagnes rocheuses et dénudées ; collines toutes tapissées de verdure ; grottes profondes ; falaises couronnées d'une végétation luxuriante, d'un fouillis de lianes et de plantes parasites, qui retombent comme une riche draperie sur les murailles rouges ou blanches, vertes ou teintées de noir ; îles émergeant leur bouquet d'émeraude, tranchant vivement sur la surface toute bleue des eaux ; baies, caps, promontoires, cascades, rivières, torrents, tout se réunit pour faire de ce site un des plus beaux du monde entier.

» Puis, quelle profusion de villages, de réunions de huttes avec leurs champs enclavés dans de grandes haies épineuses, entremêlées de palmiers

et de cotonniers! Et dans les airs, quelle variété d'oiseaux depuis la mouette rapide jusqu'aux perroquets criards! Regardez à vos pieds, parmi les îles flottantes, ces monstrueux hippopotames, ces caïmans qui étalent au-dessus des vagues leur dos écailleux qui de loin font l'effet d'écueils véritables... La nuit vient, les bambous s'écartent, se brisent sous l'effort de masses puissantes : ce sont des éléphants qui viennent, protégés par les ténèbres, s'ébattre et se baigner dans les eaux profondes!

» Partout des traces de fauves, d'herbivores; on dirait que tous les animaux de la création se sont donnés rendez-vous sur ce point du globe.

» Nous passâmes là trois jours entiers, jamais lassés, jamais rassasiés, devant ce magnifique décor. »

Cependant, les traitants arabes de Kahouélé, station située sur la côte orientale du lac, ayant déjà appris qu'une caravane, conduite par des européens, campait depuis trois jours sur les rives du Tanganyika, leur envoyèrent des barques, les Vouagouhha ne voulant pas en louer. On s'embarqua aussitôt; les mariniers traversèrent le lac dans toute sa largeur, puis firent force de rames dans la direction du nord.

Le surlendemain, les aventuriers étaient à Kahouélé.

« Kahouélé, dit encore Max dans ses notes de voyage, est une station commerciale placée dans un site ravissant. Toute une petite colonie d'arabes y vit, traitant des affaires qui se chiffrent par des sommes importantes. Kahouélé est le théâtre de deux marchés importants qui s'y tiennent deux fois par jour; dans cette cohue d'hommes, de femmes venus de tous les points du lac, et même de bien loin dans l'intérieur des terres, l'observateur peut faire une riche moisson; tous les types s'y heurtent sans se confondre, et, dans ce pêle-mêle qui semble indescriptible au premier abord, il devient bientôt facile de distinguer les mœurs et les usages de chaque peuplade.

» Pour l'observateur placé à quelque distance de là, quand sonne l'heure des affaires, Kahouélé, avec ses places baignées de lumière, ses légers abris que se construisent les marchands, ses amas de patates, d'ignames, de tabac, de cannes à sucre, de concombres, de tomates, d'armes, d'ivoire, de poterie, de grains, etc., Kahouélé n'est plus un marché. C'est une ruche immense où bourdonnent, où fourmillent des milliers d'individus, allant, venant, s'échauffant parfois, et recommençant dix fois, vingt fois, cent fois le même manége.

» Mais, à côté de cette animation de tout un peuple, il est une chose bien triste, bien décevante, qui, plusieurs fois, m'arracha des pleurs de rage et de colère : je veux parler de cette masse d'esclaves dirigés de tous côtés vers le grand centre des affaires, garrottés, bâillonnés parfois, portant au cou une fourche hideuse, marque trop certaine de leur esclavage. »

Les Arabes se montrèrent pleins de bon vouloir pour les aventuriers et voulurent les retenir un mois et même plus parmi eux.

— Les routes ne sont pas sûres, disaient-ils, et les « Rougas-Rougas (1) » tiennent le pays et ont déjà fait de nombreuses victimes. Vos hommes fatigués et surmenés ont besoin de quelque repos. Restez donc encore jusqu'au départ des caravanes pour la côte.

En parlant ainsi, les Arabes prouvaient la bonté de leur cœur, car ils

(1) Bandits de ces contrées.

n'avaient aucun profit à tirer du séjour de l'expédition, étant mieux approvisionnés qu'elle.

Max et Jouffroy ne surent résister à d'aussi pressantes sollicitations; néanmoins, ils fixèrent le départ au 15 ou au 16 mai.

— Nous avons des armes, dirent-ils, et, si on nous attaque, nous nous défendrons de façon à enlever aux agresseurs toute envie de recommencer.

La conversation, il est inutile de le dire, se faisait par interprète.

Les Arabes approvisionnèrent l'expédition de vivres, de cotonnades, de « sofis » perles monétaires de ces contrées, et lui procurèrent une demi douzaine d'ânes, appartenant à la station, que les aventuriers payèrent en monnaie d'Europe.

— Les braves gens! disait Jouffroy, ils nous traitent en véritables compatriotes.

A ce moment, il oubliait qu'ils étaient marchands d'esclaves.

D'ailleurs, il n'y pouvait rien.

Abondamment fournis de vivres et d'objets d'échange, les aventuriers quittèrent Kahouélé le 17 mai, pour commencer, vers la côte, un voyage qu'ils espéraient effectuer sans encombre.

Le doyen des Arabes, vieillard à barbe blanche, au visage patriarcal, essaya encore de les retenir; mais, voyant que tous ses efforts demeuraient impuissants, il les pressa tendrement sur sa poitrine en disant :

— Adieu!... adieu, je ne vous oublierai jamais!...

— Toujours nous penserons à vous, répondirent les aventuriers émus. Adieu!

Quand ils se détournèrent, au bout de quelques instants, le vieillard n'était plus là.

* * *

La caravane se reforma : Max et Fil-d'Etoupe, montés sur les ânes qu'ils tenaient de la libéralité des Arabes, ouvraient la marche, tandis que Jouffroy et Béléchasse surveillaient l'arrière-garde.

Ce dernier, Béléchasse, bien novice dans l'art de l'équitation, se cramponnait au col de sa monture, oscillant à chacun de ses mouvements, conjurant *Bellotte* de ne pas lui jouer le mauvais tour de prendre le galop. Mais Bellotte, aussi entêtée, aussi capricieuse que ses sœurs d'Europe, ne tenait aucun compte des observations du digne négociant, courant quand cela lui faisait plaisir, s'arrêtant parfois pour se rouler sur le sable, sans que rien, ni coups ni exhortations, put la décider à suivre la caravane.

Après deux heures d'un pareil exercice, l'infortuné comprit combien il lui serait difficile de se faire obéir, et, mettant pied à terre, se contenta de traîner sa monture derrière lui.

— Quel pays!... marmotta-t-il; les bêtes sont aussi farouches que les hommes. Où suis-je venu me fourrer?...

Et, *in petto*, il jura bien qu'on ne l'y prendrait plus.

Le sol était tourmenté et encombré de jungles et de buissons épineux, d'où surgissaient d'énormes quartiers de rocher; les cours d'eau étaient innombrables; quelques-uns, profondément ravinés, arrêtaient la marche de

l'expédition ; il fallait alors abattre un ou deux arbres et effectuer le passage sur ces ponts tremblants.

Dans différents endroits, les arbres arrachés, les plantations dévastées, témoignaient du passage d'une troupe d'éléphants.

— Il est étrange, dit Jouffroy à ce sujet, que, de même que les peuples asiatiques, les Africains n'aient pas songé à dompter, à domestiquer ces puissants animaux. Quels services ils rendraient dans les longs voyages !... Les hommes, ne se considérant plus comme des bêtes de somme, pourraient se consacrer tout entier à l'agriculture, à l'industrie et leur bien-être s'en accroîtrait d'autant.

— Et nous irions en palanquin, ajouta Béléchasse, qui suait d'ahan et d'aha à tirer derrière lui la récalcitrante Bellotte.

— Peut-être les Européens le feront-ils un jour, quand ils domineront sur ces superbes contrées, hasarda Fil-d'Etoupe.

— Alors, dit Max, l'éléphant sera presque aussi rare en Afrique que les fauves en Europe, que les loups en Angleterre. Les indigènes, qui le chassent plus encore pour son ivoire que pour satisfaire leur appétit immonde, s'imaginent avoir là une source de richesse inépuisable. Ils se trompent : traqués de tous côtés, les éléphants se font de plus en plus rares; bien des points fréquentés par eux ont été abandonnés; ils se réfugient dans les contrées les plus désertes, dans les jungles les plus épaisses, sans pour cela échapper aux flèches empoisonnées, aux piéges de leurs ennemis. Aussi, voyez comme le prix de l'ivoire hausse sur les marchés? Cela tient à la difficulté que l'on a aujourd'hui à s'en procurer... Où est le temps où des traitants se faisaient livrer, pour une bouteille de mauvaise eau-de-vie, des défenses pesant deux cents livres et plus.

C'est en causant ainsi qu'ils trompaient les ennuis de la route. Le pays, d'ailleurs, leur donnait de continuelles distractions, tantôt c'étaient des villages aux grandes cases de bambou, plâtrées d'argile rouge ou blanc qui renvoyaient avec des teintes éblouissantes les rayons solaires; tantôt c'étaient des marais convertis en rizières, des bouquets de gracieux tamariniers, des banians gigantesques, où perchaient des hérons, plongeant leurs racines tordues dans l'eau claire d'un ruisseau; tantôt, enfin, des villes de termites, toutes tapissées d'herbe, et si haute que des hommes eussent pu s'y loger.

Ces fourmis gigantesques sont, avec les sauterelles, les mets préférés des indigènes, qui les font boucaner ou sécher et s'en gavent jusqu'à satiété, ne comprenant pas la répugnance des blancs devant de pareils régals.

Souvent, le matin, le sol apparaissait couvert de légions de sauterelles. Encore engourdies par le froid et l'humidité de la nuit, elles attendaient un premier rayon de soleil pour réchauffer leurs ailes qui s'agitaient avec un bruit aussi assourdissant que celui d'un traquet de moulin.

Il fallait alors voir l'activité des noirs, leur empressement à remplir leurs sacs avant que les criquets se fussent élevés de terre !

Puis, le soleil s'échauffant de plus en plus, la troupe entière prenait son vol, se fondant en de noires nuées qui, elles-mêmes, disparaissaient bientôt à l'horizon.

« Parmi les coutumes les plus bizarres des habitants de l'Oujiji, rapporte Max, il faut citer en première ligne leur singulière manière de priser.

Pour cette opération importante, le priseur verse avec précaution, dans le creux de sa main, quelques gouttes d'une eau, dans laquelle il a préalablement fait infuser des feuilles de tabac; puis, approchant la main des fosses nasales, il aspire le liquide par un vigoureux reniflement. Croyez-vous que ce soit fini? Non; pour compléter l'opération, le priseur se pincera les narines avec un petit instrument à cet usage, qui empêchera la précieuse décoction de se répandre, et qu'il gardera une heure, deux heures, comme un ornement coquet et gracieux.

Les voyageurs traversèrent ensuite l'Ouvinnza (1), pays industrieux qui commençait à peine à se relever des ruines causées par les exactions du célèbre Mirammbo, la terreur des indigènes. Ces derniers s'habillent de peaux de fauves et de cuirs tannés; il se tatouent horriblement et professent un culte véritable pour le clinquant: clochettes, grelots, anneaux, bracelets, fil métallique, perles, coquillages, tout leur est bon pour orner et parer leur personne.

Leurs coiffures parurent peu compliquées aux voyageurs; beaucoup se rasent complètement le crâne.

Dans les nombreux villages qu'ils traversaient, les « Moutoualès » ou chefs de district, se montraient assez polis, mais c'était tout. Bien loin de prêter secours à la caravane, ils la rançonnaient d'une façon indigne et se montraient d'une arrogance impérieuse touchant le « mhonngo » ou droit de passage.

— Que de ballots de verroteries, que de costumes de saltimbanques, que d'armes se sont engouffrés dans les cases de ces tyrans de villages! dit Max en souriant.

— Oui, dit Fil-d'Etoupe; mais ici nous n'avons ni chemins de fer, ni steamers à payer... cela fait compensation.

Max sourit.

— Encore, si Bellotte se montrait plus docile, tout irait bien! murmura Béléchasse, décidément passé à l'état de cornac.

— Espérons, mon ami, que la capricieuse saura reconnaître vos soins et vous prouver sa reconnaissance.

Le 3 juin, la caravane s'arrêtait sur les bords de la rivière Sinndi. Là, heureusement, la question des pirogues n'était pas à débattre: un tapis herbeux, composé d'îlots flottants, reliés entre eux par des lianes et des amas de végétation, constituait un pont naturel qui allait d'une rive à l'autre.

Ce ne fut pas sans quelques hésitations que les aventuriers s'engagèrent sur ce pont tremblant.

Mais, la chance leur fut favorable; quelques minutes après, bêtes et gens reposaient heureusement sur l'autre rive.

— Dieu soit loué! dit Max qui n'avait cessé de craindre, non pour lui, mais pour ses amis, tant qu'il avait senti le tapis herbeux tremlrer et vaciller sous ses pieds; nous sommes sauvés.

— Pour recommencer plus loin! ne put s'empêcher d'ajouter l'incorrigible Béléchasse. Et Bellotte qui ne s'amende pas?...

C'était maintenant sa préoccupation constante, le cauchemar de ses nuits.

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec la région du même nom, qui se trouve à l'ouest du Tanganyika.

Le malheureux avait oublié et sa chasse aux éléphants, et sa perruque, et même son défunt « Pays » pour ne songer qu'à l'ingrate qui répondait par des ruades à ses avances et à ses caresses.

On entrait maintenant dans l'Ougara, région de collines rocheuses et abruptes, où se perchaient des villages comme des aires d'oiseaux de proie : Les vallées étaient profondes et encaissées entre de hautes murailles d'où tombaient des torrents qui, dans la saison des pluies, métamorphosaient le pays en un lac immense.

Les provisions d'étoffes et de verroterie diminuaient sensiblement si les vivres étaient abondants. Dans cette effrayante odyssée d'un voyage à travers l'Afrique, les objets d'échange sont le seul viatique de l'explorateur; aussi, Max et Jouffroy résolurent de s'en montrer fort économes, s'ils ne voulaient pas être complètement dépouillés avant leur retour à la côte.

Mais cela ferait-il l'affaire des chefs de village dont il faudrait traverser le territoire?

Le soir, au feu du bivouac, on agita la question.

— Je ne vois qu'un moyen, dit Jouffroy après avoir réfléchi. Evitons autant que possible les grands centres populeux; campons en plaine, en forêt, dans les lieux déserts; de cette façon, nous ménagerons nos marchandises et nous ne craindrons pas de nous voir arrêter à chaque pas pour débattre quelque point de subtilité africaine.

— Et les bêtes féroces... et les buffles... et les énormes sangliers que nous rencontrons presqu'à chaque pas?

C'était Achille Béléchasse qui, comme toujours, apportait sa note timide aux observations des aventuriers.

— Nous ne les craignons pas, répondit Jouffroy.

— Et les « Rougas-Rougas » ces Fra Diavolo du désert.

— Nos chassepots les tiendront à distance.

— Hélas! je ne peux même pas compter sur Bellotte en cas d'accident.

Cette phrase avait toujours le don de soulever un rire universel. Béléchasse furieux, s'enfonça sous sa tente et disparut à tous les regards.

Pendant toute la nuit la jungle retentit d'un concert infernal. Le seigneur de ces régions, le grand lion équatorial, qui se distingue de ses congénères par le manque absolu de crinière, était en chasse, et ses rugissements sinistres déchiraient le silence de la nuit. Des buffles, des zèbres, des hardes de gnous et d'atilopes fuyaient sur son passage; seuls, peut-être, les rhinocéros et les éléphants se disposaient à lui tenir tête.

Heureusement, le redoutable seigneur africain dirigea ses exploits cynégétiques vers un autre point du désert, et, quand le jour parut, les aventuriers se redressèrent, quittes encore cette fois pour une chaude alarme.

On leva le camp et la marche se continua sous un ciel gros d'orage. Ces pronostics n'étaient malheureusement pas trompeurs, car, après une heure de marche environ, la pluie tomba avec une telle violence, faisant déborder les « noullahs (1), » changeant la campagne en un marais immense, que les explorateurs durent chercher un refuge sous le feuillage d'énormes figuiers sycomores.

Cet abri ne suffit plus bientôt; heureusement, la vue perçante de Fil-

(1) Les « noullahs » sont des ravins creusés dans les plaines par la force des eaux.

d'Etoupe put distinguer, à travers les voiles liquides que chassait la rafale, une ouverture étroite qui semblait découpée dans la muraille d'une falaise rocheuse.

Bêtes et gens y coururent en un moment.

Ils allaient s'enfoncer sous la voûte sombre, lorsqu'un rugissement terrible retentit, répercuté par les échos de la caverne.

— Un lion! crièrent les porteurs en abandonnant leurs charges pour courir plus vite.

La terreur était tellement forte que Béléchasse, oubliant ses précédentes mésaventures, s'élança sur le dos de Bellotte, qui ne demandait qu'à partir.

Quelques minutes après, bêtes et cavaliers piquaient une tête dans la fange d'un « noullah. »

X. — Dans lequel les aventuriers, après avoir vaincu un lion, se mesurent contre des léopards.

Seuls Max, Jouffroy et Fil-d'Etoupe n'avaient pas bougés.

Ils savaient que la fuite ne servirait de rien, que, en quelques-uns de ses énormes bonds, le terrible seigneur des déserts les atteindraient sûrement.

Mieux valait attaquer qu'être attaqués.

Le cœur leur battait à tout rompre pourtant... Ils épaulèrent leurs chassepots, et, le regard fixe, attendirent.

Ce ne fut pas long; le lion, les yeux enflammés de colère, la gueule dégouttante de sang, parut au fond de la caverne. En voyant ceux qui le bravaient, le monstre exhala un deuxième rugissement, plus sonore, plus terrible encore, et, se repliant sur ses jarrets, bondit en avant.

— Feu! cria Jouffroy.

Les trois détonations n'en firent qu'une, et le lion vint rouler sanglant aux pieds des aventuriers.

Ceux-ci jetèrent leurs fusils inutiles et saisirent leurs revolvers. Mais il n'en était plus besoin : les balles explosibles avaient causé des ravages terribles dans l'organisme du monstre; la première, celle de Jouffroy, s'était logée dans la cervelle, la deuxième, celle de Max, avait perforé le poumon; tant qu'à Fil-d'Etoupe, plus novice, il s'était contenté de briser une patte au redoutable animal.

— Ça lui apprendra à ne plus courir si vite! dit-il pâle encore du danger qui, quelques instants auparavant, planait sur sa tête, mais fier de la victoire.

— Tu es un brave garçon! lui répondit Jouffroy.

Et, considérant avec attention cette masse fauve, mesurant plus de sept pieds de la tête à la naissance de la queue, il murmura :

— Le magnifique animal!

— C'est un vieux mâle, ajouta Max après quelques secondes, il s'était retiré ici pour rançonner à sa manière les troupeaux et les voyageurs; grâce à nous il n'attaquera plus personne.

Il fallut, sous une pluie diluvienne, rassembler l'escorte et les porteurs, retirer Béléchasse du « noullah » où il s'était empêtré, pendant que Bellotte,

l'ingrate Bellotte, broutait tranquillement l'herbe épaisse, sans paraître se soucier de son maître.

— Bien sûr, j'attraperai un rhume de cerveau! dit le malheureux fabricant de papier à filtrer d'un ton piteux... Pas un fil de sec!

Pour ne pas avoir pris un bain dans le lit du « noullah » les aventuriers n'étaient guère en meilleur état, sauf toutefois les Sénégalais et les porteurs qui, au commencement de l'orage, avaient eu soin de retirer la majeure partie de leurs vêtements et d'en faire un petit paquet, qu'ils portaient sous leur charge.

C'est la coutume africaine.

On arriva au fond de la grotte, l'arme prête, l'œil au guet; mais, ces précautions furent inutiles : sauf quelques serpents qu'on força à déguerpir en incendiant les brousses, on ne trouva que des ossements et quelques lambeaux de chairs en putréfaction.

— Tant mieux! déclara Fil-d'Etoupe. Comme cela, nous n'aurons personne à mettre à la porte... J'avouerai même que le métier d'huissier près des fauves de l'Afrique, n'a rien qui me tente beaucoup...

— Ils ont le courage de plaisanter? dit Béléchasse en grelottant, car son bain forcé n'avait servi qu'à lui donner un violent accès de fièvre.

Le lendemain, le ciel était radieux; on se remit en marche avec une ardeur nouvelle.

Le 31, après de nombreux détours, des marches et des contre-marches dans un pays accidenté, ruiné et dévasté par la guerre, l'expédition atteignit le village de Kouatosi, dans l'Ougara. Il était temps; abattus par la fièvre et les fatigues, les aventuriers étaient incapables de faire un pas de plus.

Béléchasse, plus maltraité que les autres, était porté par quatre hommes dans une sorte de hamac suspendu à de longs bambous.

Les Vouagara furent assez hospitaliers et permirent à l'expédition de se construire des huttes dans un lieu désert, à quelque distance de leur village : mais ils réclamèrent impérieusement le « mhonngo » qu'ils fixèrent eux-mêmes.

Voici les observations recueillies par Max :

« Les Vouagara sont de belles prestances, bien faits et adroits dans les exercices de corps qui constituent seuls l'éducation africaine; les femmes sont assez avenantes. Les deux sexes se montrent passionnés pour les ornements : aux clochettes, aux parures de perles, aux plaques de métal brillant, ils ajoutent encore le « sammbo » qui semble la parure préférée de ces régions.

» Ces « sammbos » ne sont autre chose que de longues cordelettes de poil d'éléphant, ou des minces lanières de cuir finement découpées et entourées de fil métallique, qui couvre entièrement la matière première. Ainsi constitués ces cordons s'enroulent autour des jambes, formant quelquefois cent cinquante ou deux cents tours, ce qui ne laisse pas d'être fort disgracieux.

» Les fusils abondent, mais sont de qualité inférieure; tant qu'aux lances, elles sont établies d'une façon assez ingénieuse et qui en rend la blessure fort meurtrière.

» Les vivres sont variés et abondants ici; nous pourrons nous ravitailler à peu de frais, heureusement, car nous avons grand besoin de nous refaire. »

Les voyageurs séjournèrent cinq jours à Kouatosi; sur ces entrefaites,

Bélé chasse se déclarant remis, on partit le 4 juillet, et on força l'étape pour atteindre Téhouéré, agglomération de cases enfouies comme un nid sous des amas de verdure qui les cachaient à tous les yeux.

Le lendemain, on se remit en marche, mais les noirs de l'escorte ayant aperçu un troupeau de zèbres demandèrent l'autorisation de les chasser. Ce fut une journée complètement perdue, et, le soir, quand les chasseurs arrivèrent, exténués de fatigue, les zèbres... couraient encore.

Jouffroy déclara qu'à l'avenir ces parties de plaisir n'auraient plus lieu.

La route fut reprise jusqu'au village de Chikourouh, dans l'Ougounda, que l'expédition atteignit le 11. On marchait sans autre interruption que les heures brûlantes du milieu de la journée et les campements du soir.

Les Vouagounda diffèrent peu des Vouagara : ce sont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages; seul, le tatouage diffère.

Après un jour de repos à Chikourouh, les explorateurs se hâtèrent de traverser l'Ouyamouési et d'atteindre directement Kisara-Sara.

Le pays était peu élevé, couvert de jungles et de forêts où dominaient les plus précieuses essences; des cours d'eaux frais et limpides coulaient en murmurant sous des buissons en fleurs. On aimait à marcher pendant de longues heures sous le couvert des hautes futaies, si épaisses que le soleil pouvait à peine les traverser; le bruit des pas s'éteignait sans écho sur ces tapis de mousse et la fraîcheur perpétuelle qui régnait dans ces lieux n'était jamais mieux sentie ni appréciée qu'après une longue marche sous un soleil de plomb.

Et quel gibier!... c'était vraiment un paradis de chasse. Seulement, les rôles changeaient parfois, et il n'était pas rare de voir le chasseur, chassé par le gibier...

Aux abords de Kisara-Sara, le terrain se modifiait encore; des grands affleurements de granit émergeaient comme des ossements gigantesques d'un sol sablonneux; les bois s'espaçaient pour faire place aux jungles qui elles-mêmes s'éclaircissaient en taillis; l'eau devenait plus rare.

Les villages étaient gracieux avec leurs toits coniques et élancés, perçant le feuillage vert-clair, leurs estacades noircies par le temps et leurs haies de verdure. Les habitants paraissaient avoir quelques notions civilisatrices.

Le 30, l'expédition était en vue de Kisara-Sara.

Le 31, le camp fut levé.

L'expédition était à peine en marche, qu'elle fût rencontrée par une chaîne d'esclaves, conduits par des traitants arabes. Ces malheureux étaient enchaînés vingt par vingt et portaient en outre de lourds fardeaux pendant que les gardiens, montés sur leurs ânes, surveillaient tranquillement le fouet à la main.

Les femmes surtout faisaient pitié à voir. Que l'une de ces malheureuses, portant parfois un enfant outre sa charge, vienne à tomber vaincue par la fatigue, entraînant souvent la chaîne entière, aussitôt un des conducteurs met pied à terre, le fouet fend l'air en sifflant et s'abat sur le dos, sur les épaules de la triste victime, laissant de longs sillons sanglants... les coups redoublent, le sang coule toujours... Quelquefois, la douleur donne à la pauvre créature une énergie factice; elle se relève en trébuchant et va reprendre sa place; mais, le plus souvent, elle ne peut se relever... On l'aban-

donne alors aux fauves qui, eux au moins, mettront un terme à ses souffrances...

— C'est horrible, n'est-ce pas? murmura Jouffroy en frissonnant. Les victimes ont assez souffert pourtant, les cris et les malédictions ont assez retenti dans ces déserts pour monter jusqu'à Dieu... Au lieu de glisser sur ces événements, de les présenter sous un jour douteux, ne vaudrait-il pas mieux que chaque explorateur arrachât le voile qui couvre encore l'horrible trafic et montrât la plaie dans toute sa hideur?... Peut-être l'épouvante fera naître la pitié!

— Courage! ami, lui répondit Max en lui serrant la main, ce jour viendra.

Jusqu'à Kipéreh, la route se fit tristement. Encore sous le coup de l'impression pénible produite par la vue de la triste caravane, les aventuriers marchaient en silence, la tête baissée, se demandant quand tomberait l'anathème qui, depuis Cham, pèse si lourdement sur cette race déshéritée.

— Les paroles du Seigneur : « Tu seras l'esclave de tes frères » se sont accomplies, murmura Max tristement. Mais, de même que sa colère, la bonté de Dieu est infinie, et la main qui a arrêté l'infâme trafic dans une partie du monde ne le laissera pas subsister dans l'autre.

La marche avait lieu alors dans un pays à l'aspect tout patriarcal ; des villages nombreux et admirablement tenus, des troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, des volailles, des rûches, des champs soigneusement cultivés et entourés de talus, des bosquets naturels, tout concourait à lui donner un aspect de grandes cultures européennes, et on était surpris de voir des noirs là où on s'attendait presqu'à rencontrer quelque brave paysan normand ou champenois.

Djihoué, la Sinnga, fut le point atteint le surlendemain.

Puis, on repartit pour Djihouéni.

« Une chose cruelle, atroce, écrit Max, que j'ai vu dans ces régions, m'a laissé une impression pénible et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire : je veux parler des funérailles des chefs.

» Pendant notre passage dans l'Ouyamouési, un homme important était mort. Cette nouvelle connue, les sorciers accoururent comme des corbeaux à la curée, car il y a toujours à glaner pour eux dans ces tristes circonstances, et ils savent admirablement exploiter à leur profit la superstition populaire.

» Cependant, une fosse profonde est creusée; dans une des parois s'ouvre une sorte de niche où le défunt, enveloppé dans des pelleteries et des étoffes précieuses est descendu assis sur un tabouret, tenant un arc dans sa main droite. A ses pieds sont disposés des vivres, des vases contenant de la bière. Est-ce tout? Non. Des forcenés arrivent, ils entraînent trois malheureuses femmes, six esclaves... et la fosse se referme sur les morts et les vivants!...

» Alors les cris retentissent, le « pommbé » coule à flots, et la cérémonie, si cruellement commencée, s'achève au milieu des vociférations d'une orgie.

» Pauvre peuple! Oh! il est temps, grand temps que nos missionnaires, en l'apportant la civilisation, mettent un terme à ces coutumes cruelles. »

***

Le 7, l'expédition campa à Pourourou, bourgade située dans le Mgounda-

Mkali ou « plaine ardente, » nom qui fut donné à ce district à cause de sa stérilité. On n'y trouvait pas un seul ruisseau, pas une source, et les caravanes se hâtaient de passer, heureuses encore quand elles ne laissaient pas la moitié de leur monde dans ces plaines maudites.

« C'est maintenant autre chose, dit le lieutenant Caméron. Les Vouakimmbou, gens de l'un des districts de l'Ounyamousi, chassés de leur territoire par la guerre, ont attaqué la jungle, trouvé de l'eau, défriché de grands espaces qu'ils ont mis en culture, et aujourd'hui, sous la domination de l'homme, cette plaine brûlante est fertile. Quelques-uns des champs les plus féconds, des lieux les plus paisibles de l'Afrique, se rencontrent là où naguère on ne trouvait qu'un hallier n'abritant que des animaux sauvages. »

Pourourou est situé dans une immense vallée où coulent de charmants ruisseaux, couverts de larges nénufars rouges, jaunes ou blancs; des troupeaux importants paissent dans l'herbe épaisse, gardés par de jeunes négrillons. Le pays respire le calme le plus profond, on sent qu'on est en présence d'un peuple de pasteurs.

« Il existe aussi, dans l'Ougogo, écrit Max, plusieurs tribus nomades qui, à la manière des Arabes, promènent en tout sens leurs cases de bambou et leurs nombreux troupeaux, s'arrêtant où l'eau est claire, l'herbe épaisse, et repartant pour de nouvelles régions lorsqu'elles ont épuisé les ressources de leur campement.

» Ailleurs, les indigènes se ressentent beaucoup du passage des caravanes et des traitants arabes et portugais. Ils ont tous les vices de ces derniers sans en avoir aucune des vertus : intéressés et avares, le « mhonngo » est pour eux la question la plus importante du passage des étrangers.

» L'étape suivante nous fit gagner Sousouma, toujours dans le même pays fertile et cultivé; toujours aussi la même curiosité des naturels, qui se pressent sur notre passage, absolument comme dans nos villes, les gamins se pressent pour contempler un Turc ou un Chinois...

» Les badauds sont les mêmes partout.

» Il y a beaucoup de sorciers dans ces parages. Le champ de la superstition est vaste, et c'est plaisir d'y glaner tant la moisson est abondante. Pourtant, le métier n'est pas toujours sans offrir quelque péril et maint sorcier impuissant à appeler la pluie sur les terres desséchées, s'est vu rôtir en grande cérémonie.

» Etrange peuple qui brûle le lendemain ce qu'il adorait la veille! »

De Sousouma à Mdabourou, et de ce dernier village à Koko, la marche se faisait dans un pays hérissé de jungles épaisses, repaires des fauves et des serpents et coupé de « noullahs » dont les plus importants se jettent dans le Rouaha. Koko est un centre assez considérable et excessivement peuplé. A côté des « temmbés » ou demeures des indigènes s'élèvent les grandes cases couvertes de chaume des traitants, ce qui donne à la station un aspect assez original.

Max et Jouffroy remarquèrent auprès de Koko, des figuiers sycomores à l'ombre desquels tout une armée africaine peut se trouver à l'aise. Ils élevèrent leurs tentes au pied de ces géants, là peut-être où le lieutenant Caméron avait dressé les siennes.

Ces figuiers furent la cause d'un événement dont les aventuriers et surtout Béléchasse gardèrent un long souvenir.

La nuit, à l'ombre de ces arbres magnifiques, s'annonçait calme et paisible. Les fauves rôdaient dans le désert, mais, habitués à leurs accents, les aventuriers n'y prenaient plus garde. Seuls, Bellotte et Béléchasse se montraient inquiets; car, il faut bien le dire, le fabricant de papier à filtrer et l'ânesse, l'ânesse et le fabricant de papier à filtrer ne faisaient plus qu'un; seulement, dans cette association étrange de deux intelligences si bien faites pour se comprendre, ce n'était pas toujours l'homme qui dirigeait la bête.

Effrayés par les rugissements affreux qui s'élevaient de tous les points du désert, les bêtes se serraient contre les hommes. tremblantes et couvertes de sueurs.

— Apprêtons nos armes, dit Jouffroy; le danger est proche.

— Crois-tu que ces horribles bêtes viendront nous relancer jusqu'ici?

— Mieux vaut s'attendre à tout que d'être surpris à l'improviste. N'entends-tu pas ces cris gutturaux? Vite, que les flammes entourent le camp, ou nous sommes perdus.

— A l'œuvre, donc! dit Fil-d'Etoupe, qui s'élança pour ramasser du bois.

A peine achevait-il ces mots qu'une forme, à peine visible dans la demi clarté du bivouac, bondit des basses branches du sycomore et s'élança sur lui.

Un cri de stupeur sortit de toutes les poitrines... L'enfant fit un bond de côté, et le fauve, emporté par son élan, tomba sur le dos de Bellotte qui poussa un braiment de douleur et bondit en avant emportant son terrible ennemi accroché à ses flancs.

— Le léopard! dirent les hommes.

— Bellotte! Bellotte! implora Béléchasse oubliant toute prudence.

— Aux arbres! cria Jouffroy.

Là, en effet, était le danger. Derrière le feuillage brillaient des yeux incandescents; Jouffroy en compta six... trois monstres prêts à bondir.

— Feu! cria-t-il. Visons entre les yeux.

Déjà Fil-d'Etoupe avait pris son fusil; les Sénégalais étaient prêts.

Vingt éclairs déchirèrent le rideau des ténèbres, et deux masses velues tombèrent sur le sol, où douze balles de revolver en firent promptement justice.

— Qu'est devenu le troisième? demanda Jouffroy, interrogeant les environs autant que le permettait la profondeur des ténèbres.

— Blessé mortellement, il est allé sans doute mourir au loin. Qu'importe, d'ailleurs, ce qu'il est devenu; nous voilà tranquilles pour le reste de la nuit, c'est l'essentiel... Mais quels sont ces cris?

— Bellotte!... Bellotte!... gémissait Béléchasse qui, en se débattant contre les nègres qui essayaient de le retenir, je veux aller chercher Bellotte.

— Du calme, mon ami; fit Max, on vous donnera une autre monture, de cette façon tout sera réparé.

— Mais ce ne sera plus Bellotte! gémit de nouveau Béléchasse.

— Pour ce à quoi elle lui servait!... ne put s'empêcher de remarquer Fil-d'Etoupe.

Max lui imposa silence et revint près de Béléchasse. On essaya vainement de calmer la douleur du digne fabricant de papier à filtrer; semblable à cette mère qui ne voulait pas être consolée de la mort de ses fils, le malheureux rejeta les paroles douces et affectueuses de ses amis... Pourtant, Fil-d'Etoupe

lui prouva si bien que Bellotte s'était dévouée, qu'elle était morte pour le salut de tous, qu'il essuya ses larmes et admira.

Au matin il était, sinon consolé, du moins résigné.

Aux premiers rayons du jour, on leva le camp pour Cousékhe.

— On a bien raison de dire que l'Afrique est le pays des contrastes, s'écria Max. Regardez! tout à l'heure, à peine nous foulions un sol couvert de toutes les richesses de la végétation, et maintenant voyez ces rochers isolés, menaçant le ciel de leurs fronts chauves, de leurs aiguilles calcinées par le soleil, ces chaînes de collines qui ferment l'horizon au-devant de nous! Quelle main puissante a semé ce sol en masses granitiques qui sont aux menhirs et aux peulvans de la Bretagne ce que le géant est au nain?

Max avait raison. Partout se dressaient, avec des formes étranges, bien faites pour surprendre l'imagination, des masses hautes et escarpées autour desquelles voltigeaient des milliers de pigeons de roche en roche; les forêts qui s'élevaient au pied de ces amas bizarres faisaient l'effet de taillis auprès d'une taupinière.

L'Ougogo est un des plus grands districts de cette partie de l'Afrique. Le lieutenant Caméron, à qui nous devons bon nombre des détails que nous publions, estime sa superficie à plus de cent mille mètres carrés. Des chefs, aussi nombreux que les villages, se partagent, ou, pour mieux dire, se disputent l'autorité. Malheur au voyageur qui tombe au milieu de ces interminables querelles de peuplade à peuplade! pillé, rançonné, c'est ordinairement lui qui paye les frais de la guerre.

Les Vouagogo ont d'ailleurs, pour amener les voyageurs et les traitants à composition, des arguments irrésistibles. S'ils se jugent trop faibles pour imposer leurs volontés par la force, ils cèdent galamment la place à l'étranger. Celui-ci est alors maître du terrain; mais plus de vivres, plus d'eau, plus d'abris : les troupeaux sont cachés dans la jungle épaisse, les cases ne sont plus que des débris fumants et les citernes comblées n'ont plus une seule goutte d'eau pour les malheureux brûlés par le soleil d'Afrique.

Les Vouagogo ont, pour armes défensives de longs boucliers en cuir, ornés de dessins en couleur; leurs armes offensives sont les flèches, les lances, le casse-tête et un large couteau à deux tranchants, enfermé dans une gaîne de bois. Leurs coiffures sont aussi multipliées que disgracieuses; ils portent avec orgueil des colliers, des bracelets de perles, de cuivre ou d'étain; mais leur ornement privilégié est le « kitinndi, » spirale en fil métallique qui leur entoure la jambe et la cuisse, ainsi que l'avant-bras.

Un Vouagogo est toujours reconnaissable quelque costume qu'il prenne. On pourrait dire avec raison que chez lui, le bout de l'oreille finit toujours par percer. En effet, chez ces peuples, l'oreille, par une invention ingénieuse, devient ce que la poche est chez nous. Pour obtenir cet important résultat, ils commencent par en perforer le lobe, de façon à pouvoir y introduire une cheville d'abord; puis, peu à peu, le trou s'élargit et sert à ramasser « tous les petits bibelots qui, » comme le disait si justement Fil-d'Etoupe, « composent le ménage d'un Africain. »

— Economie du sac de voyage! disait encore l'incorrigible gamin.

Les Vouagogo s'habillent avec des étoffes de provenance européenne. A l'habitude de se « farder » avec de l'ocre rouge, ils joignent encore celle de se « parfumer » avec du beurre végétal ou de l'huile de ricin. Si l'on pense que

le bain est pour eux un mythe qu'ils ne connaissent même pas de nom, on aura la mesure de leur propreté et de la délicatesse de leur odorat.

Les funérailles comme les mariages donnent lieu à de véritables orgies de « pommbé » et... c'est tout.

Les explorateurs avaient successivement traversé le Kanyenyé, les villages de Mpannga-Sannga, Mouhatta, pour atteindre Mvoumé, où ils arrivèrent le 2 septembre.

A Mvoumé, l'expédition fut arrêtée pendant cinq jours pour débattre la valeur du « mhonngo. » Ce n'était pas facile, si on songe aux masses de marchandises épuisées depuis le départ du Gabon ; bien que les aventuriers se fussent approvisionnés plusieurs fois chez les traitants, la quantité qui leur restait était si minime que leurs largesses devaient forcément s'en ressentir.

Le chef ne trouvait rien à son goût ; ce qu'il voulait était précisément ce que les aventuriers ne possédaient pas, ses demandes étaient si arrogantes, si exorbitantes que, à bout de patience, Jouffroy s'écria :

— Soit !... nos chassepots nous ouvriront un passage.

La petite troupe se rangea derrière lui, calme et résolue, le regard du Français était si brillant, sa contenance si décidée, que le chef hésita.

— Les blancs sont mes amis, dit-il, enfin.

— A la bonne heure ! riposta Fil-d'Etoupe. Embrassons-nous, et que ça finisse !

Le 7, on quitta ce village peu hospitalier, bien fourni de vivres et surtout d'eau, car l'expédition allait s'engager dans le Marennga-Mkali ; région embrasée, où les souffrances les plus terribles attendent le voyageur imprudent.

Au loin apparaissaient les masses sourcilleuses des montagnes de l'Ousagara, repaires de fauves et de bandits, qui se dressaient comme une barrière gigantesque entre la côte et les voyageurs.

Le terme du voyage approchait.

— Du courage, mes amis ! dit Jouffroy le visage rayonnant ; nous touchons à nos dernières étapes... que Dieu nous seconde, et, avant quelques mois, nous reverrons la côte.

— En avant ! crièrent-ils avec enthousiasme.

Et Béléchasse poussa machinalement son âne en murmurant :

— Encore si Bellotte était là !

XI. — Où Fil-d'Etoupe tue un Gorille et sauve son maître. — Terrible catastrophe.

La journée du lendemain s'annonçait comme devant être une des plus fatigantes que les aventuriers eussent essuyées depuis leur séjour en Afrique. Le soleil versait à flots ses rayons de plomb fondu ; le ciel, d'une désespérante uniformité, n'avait pas un nuage ; on eut dit une voûte immense de satin bleu foncé sans un pli, sans une tache...

Sur un sol poussiéreux et brûlant croissaient de maigres buissons, quelques acacias rabougris, et c'était tout.

Pas une goutte d'eau dans les « noullahs » desséchés.

Les voyageurs allaient faire connaissance avec les terribles souffrances de la soif.

— Ces parages sont bien nommés, dit Max, ce sont de véritables plaines embrasées ; on y respire comme dans une fournaise... Déjà nos pauvres bêtes tirent la langue et nos provisions d'eau ne sont calculées que pour l'étape.

— Nous trouverons bien une citerne, une mare où nous abreuver.

— Espérons-le, mon ami.

A dix heures, il fallut s'arrêter à l'ombre de quelques arbres rabougris et élever les tentes. On avait en perspective, pour l'étape suivante, toute une série de collines nues et rocailleuses. Les hommes coururent à un « noullah » qui ravinait le sol dans l'espérance d'y rencontrer de l'eau ; mais le fond du ravin, desséché depuis longtemps, n'offrait plus qu'une croûte noire et calcinée ; il fallut alors recourir aux provisions que les noirs absorbèrent avec leur imprévoyance habituelle.

— Ces gens-là, observa Jouffroy, ne voient pas plus loin que le jour présent ; le lendemain n'existe pas pour eux.

— Peut-être en sont-ils plus heureux ! fit Béléchasse avec un soupir.

On reprit l'étape après quelques heures de repos. Au moment de partir, Max remarqua que les trois dernières outres, celles qui contenaient les rations d'eau destinées au repas du soir, avaient disparu... Il les retrouva derrière une tente, mais complètement vides...

— Mieux vaut me taire, pensa-t-il. A quoi bon affliger nos compagnons ? Si nous devons souffrir de la soif, ils le sauront assez tôt.

Il donna le signal du départ.

Pendant toute la journée, on marcha sur un sol couvert d'une poussière que les voyageurs absorbaient par tous les pores et qui leur desséchait le sang.

Le soir, on campa comme on put, sans souper, sans même dresser les tentes.

Le lendemain le soleil se leva aussi radieux, aussi brillant que le jour précédent.

— En route !... en route !...

Mais quelques heures ne s'étaient pas écoulées que les cris commencèrent : « De l'eau !... de l'eau... » Les hommes ne marchaient plus, épuisés de fatigue, brûlés par les rayons de l'astre de feu ; ils se traînaient le long des pentes rocheuses, soulevant à chaque pas des nuages de poussière calcinée qui, s'infiltrant dans leur bouche, dans leurs yeux, dans leurs narines, augmentaient encore leurs souffrances.

— De l'eau !... de l'eau !!!...

— Courage, cria Max ; nous ne pouvons être bien loin de l'endroit où s'arrêtent les caravanes... Encore un effort !

Mais personne ne voulait entendre ; les cris recommençaient :

— De l'eau !... de l'eau !!!...

Et les porteurs jetaient leurs charges et se roulaient sur le sol. Il n'avait fallu que quelques heures pour réduire ainsi ces hommes, habitués pourtant aux longues marches sous le soleil des tropiques... Mais, que pouvaient-ils contre la soif ?... On peut tromper la faim, l'endormir de mille manières ; la soif, jamais...

Jouffroy, lui-même, nature énergique et puissante, se trouvait sans force contre le redoutable fléau.

— Ah! dit-il avec un rire stupide, c'est donc fini?... c'est ici qu'il faut périr?...

— Jouffroy!...

— Je vois de l'eau pourtant... là-bas... un lac immense, bordé de palmiers et de tamariniers...

Ces mots électrisent les hommes; ils se redressent; les bagages sont repris et une course insensée, véritable *steeple chase,* les conduit, après deux heures, dans une vaste plaine à l'herbe desséchée, où s'élèvent çà et là quelques baobabs, quelques euphorbes brûlés par le soleil.

D'eau, point...

C'était un mirage, une hallucination.

Ce dernier effort acheva de briser l'énergie des hommes.

Jouffroy s'était lourdement affaissé sur le sol. Assis à côté de la nouvelle Bellotte, les coudes sur ses genoux, la tête cachée dans ses deux mains, Béléchasse ne donnait plus signe de vie.

L'endroit où ils s'étaient arrêtés, absolument découvert, était exposé aux ardeurs meurtrières du soleil.

Ce fut en vain que Max et Fil-d'Etoupe les supplièrent de tenter un dernier effort; ne fut-ce que pour atteindre l'ombre des baobabs, ils refusèrent.

— A quoi bon?... murmura Jouffroy; ici ou là-bas, qu'importe?... Malédiction!... j'ai tout le feu de l'enfer dans ma poitrine et je sens ma cervelle bouillir sous mon crâne!... Et voir des sources... entendre le bruit des cascades sans pouvoir en approcher!... souffrances horribles!... Oh! j'ai soif...

Il voulut se lever; ses forces le trahirent et il retomba lourdement en arrière.

— A boire!... répétait-on de tous côtés.

Max, à son tour, sentait sa raison vaciller. Que faire?... il n'osait se le demander. Fil-d'Etoupe, alors, voyant une larme dans l'œil de son maître, se leva.

— Monsieur, dit-il, il faut tenter un effort. Puisque je suis le seul valide, je partirai.

— Tu es fou, malheureux enfant!

Fil-d'Etoupe secoua la tête.

— Non, dit-il, mais si je tarde davantage, j'ai peur de le devenir. Laissez-moi agir pendant que j'en ai encore la force. Je trouverai de l'eau ou je succomberai...

Et, prenant la main de son maître, l'enfant la porta à ses lèvres, puis, jetant sur son épaule une outre vide et un fusil, il marcha résolûment en avant sans détourner la tête.

— Louis!... Fil-d'Etoupe!... appela Max d'une voix suppliante.

L'enfant avait déjà disparu dans les hautes herbes.

Où allait-il? Il ne le savait pas lui-même. Mais il avait confiance en Dieu; il savait que les déserts les plus arides en apparence ont toujours leurs sources cachées, qu'il suffit quelquefois de creuser le sable pour faire jaillir une eau fraîche et abondante.

Ici, était-ce bien un désert? L'eau manquait, il est vrai; mais, en maints endroits, l'herbe haute et verdoyante, les vastes fourrés d'arbustes qui émer

geaient çà et là de la plaine protestaient éloquemment contre l'absence totale du précieux liquide.

L'enfant fit ainsi deux milles environ, marchant toujours vers le sud. Plus il avançait, plus il sentait sa tête s'alourdir, sa raison chanceler. Il s'arrêta et joignit les deux mains.

— Mon Dieu, dit-il, ne m'abandonnez pas.

Son pieux souhait fut exaucé; au moment où il s'abandonnait au découragement, une apparition subite le fit tressaillir. Sortant des fourrés, un énorme gorille, tout noir, se glissait dans les herbes. Il n'avait pas vu l'enfant. Tout à coup, il se baissa, et, ramassant une sorte de melon qui croissait avec abondance sur le sol, le porta à ses lèvres avec des marques non équivoques de satisfaction.

Un liquide frais et limpide en découlait : c'était de l'eau!...

— Sauvé! cria Fil-d'Étoupe.

A cette exclamation, le quadrumane se retourna; ses yeux verts s'allumèrent d'un éclat féroce; il se redressa sur ses pattes de derrière et battit avec ses larges poings sa poitrine qui vibrait et résonnait comme un tambour. Ce bruit, allant toujours *crescendo,* pouvait être comparé aux grondements de la foudre.

— Lui ou moi! pensa Fil-d'Etoupe que la soif rendait féroce.

Il épaula vivement et fit feu. L'horrible quadrumane étendit ses deux bras en avant et bondit en exhalant un cri qui avait quelque chose du râle. Quatre balles de revolver l'arrêtèrent dans sa course, et il tomba en arrière pour ne plus se relever.

Sans s'inquiéter de lui, Fil-d'Etoupe cueillit un melon et le porta à ses lèvres; l'amertume en était telle que l'enfant se vit forcé de le rejeter. Sans se décourager, il recommença; une troisième, puis une quatrième tentative n'eurent pas plus de succès; Fil-d'Etoupe, désespéré, allait se retirer pensant que ce fruit n'était bon que pour les animaux.

Néanmoins, il tenta un dernier effort et n'eut pas lieu de s'en repentir. Mordant à belles dents dans un de ces fruits savoureux, il put se désaltérer aussi complètement que s'il avait bu l'eau claire et pure d'une fontaine.

— Merci, mon Dieu, dit-il, mon maître sera sauvé.

Et, éventrant son outre de cuir, il la remplit de ces précieux melons qu'il eut soin de goûter en y pratiquant une incision pour ne se charger que de fruits rafraîchissants. Puis, complètement remis, il courut vers le point où il avait laissé ses compagnons, courbé sous sa charge, mais le visage rayonnant de joie.

Ce melon d'eau, qui se trouve aussi dans les déserts de Kalahari, au nord du fleuve Orange, croît avec une abondance extrême, surtout quand la saison des pluies a été copieuse. C'est alors une manne véritable qui compense largement le défaut d'eau. Mais la particularité la plus étonnante de ce fruit, c'est qu'il suffit de quelques melons amers pour communiquer leur insalubrité à ceux qui poussent dans leur voisinage. Les nègres n'ont d'autre moyen pour reconnaître les bons des mauvais que d'y pratiquer une légère entaille : suivant que l'eau qui en découle est douce ou amère, le fruit est salubre ou malsain.

Les animaux de toutes les familles se régalent avec avidité de ce fruit bienfaisant.

Fil-d'Etoupe ignorait ces particularités; c'est ce qui explique sa première déconvenue.

Il arriva au camp en moins de temps qu'il n'en avait mis pour s'en éloigner. Il était temps, déjà les hyènes rôdaient autour des malheureux qui, accablés de fièvre et de soif, n'eussent pu se défendre.

Une heure après, le camp était établi sous un baobab gigantesque, et une douzaine de noirs s'occupaient de recueillir les précieux melons.

— Brave enfant! dit Jouffroy en pressant Fil-d'Etoupe sur sa poitrine, tu nous as tous sauvés.

L'enfant, si courageux quelques instants auparavant, ne trouva que des pleurs et ne sut que balbutier.

— Ne crains rien, ajouta Béléchasse, à notre retour à Paris, je ne t'oublierai pas non plus.

La nuit s'acheva en douces causeries. L'espérance, cette douce compagne de ceux qui souffrent, berçait encore leurs rêves de gloire, et, en dépit des peines et des fatigues qu'ils avaient encore à essuyer, ils voyaient déjà atteint ce grand but vers lequel, depuis si longtemps, tendaient tous leurs efforts.

Le lendemain, la route se continue avec un nouveau courage. Vers le milieu du jour on atteignit un de ces lieux d'étape qui se trouve de vingt heures en vingt heures de marche. Pour atteindre ces campements appelés « Tirikésa, » où l'on est toujours sûr de trouver des vivres et de l'eau, les caravanes ne partent que dans l'après-midi. C'est pour avoir négligé cette précaution que nos aventuriers faillirent périr de soif dans le Marennga-Mkali.

Au bout de trois semaines de marches forcées, sans guide, sans points de repaires — ce qui fut la cause de longs retards, de détours nombreux — nos aventuriers dépassèrent Kounyo, puis Kisokoueh et s'arrêtèrent à Mpouapoua, où ils devaient stationner quelques jours avant de franchir les redoutables montagnes de l'Ousagara.

* * *

Bien leur en prit de s'arrêter à Mpouapoua, et surtout de questionner les habitants, grâce à un noir, ancien esclave portugais qui, après avoir brisé sa chaîne, avait élevé sa « temmbe » au village. Quelques verres d'eau-de-vie et un peu de tabac en firent un ami des blancs; il ne les quittait pas plus que leur ombre et les divertissait par son babil étourdissant.

Mais il n'était plus question de rire. Une caravane puissante venait de traverser l'Ousagara, pillant, brûlant, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Les montagnards avaient pris les armes, et, depuis plusieurs mois déjà, ce n'était qu'un massacre perpétuel entre les indigènes et les Arabes. Toute caravane qui essayait de franchir la chaîne des montagnes était sûre d'être attaquée.

La nouvelle était assez grave pour mériter d'être prise en considération.

— Que faire? dit Jouffroy à ses amis. Il est certain que nous ne passerons pas sans être attaqués; et, bien que de force à nous défendre, la lutte me répugne; le sang versé, même en légitime défense, ne peut que souiller nos travaux... je le répète, que faire?

Max réfléchit un moment.

— Et si nous adressions un ambassadeur aux insurgés? dit-il. Comme à toi, la lutte me répugne. D'ailleurs, de Mpouapoua à Matamonndo, au lac Ougommbo. le pays est aride et sans culture; nouvelle région embrasée, nous y souffrirons de la soif et de la fatigue sans être sûrs de pouvoir atteindre notre but. Mieux vaut traiter.

Comme toujours en pareil cas, on cacha ces nouvelles alarmantes à Béléchasse qui s'endormait dans une sécurité profonde, partageant son temps entre l'éducation de la nouvelle Bellotte, et la lecture du « Pays, » dont il possédait un numéro... dans sa mémoire.

Le difficile était de trouver des ambassadeurs. Malgré les offres et les promesses, personne, pas même l'ancien esclave portugais, ne voulut se charger d'une mission aussi épineuse. Les gens de Mpouapoua ne voulaient pas se risquer avec leurs flèches et leurs casse-têtes contre les fusils et les javelines des Vouadirigo. Ces derniers, peuples guerriers et ennemis des parures, s'étaient fait une telle réputation dans les guerres de village à village, qu'il était d'habitude de leur laisser la place sans essayer une résistance inutile.

On perdit plus de cinq jours en discussions futiles, et rien ne se décidait.

— Il faut pourtant prendre une décision, dit Jouffroy. Puisque la route directe nous est barrée, essayons un détour. Les Vouadirigo ne battent sans doute pas la campagne sur une grande échelle. Deux ou trois jours de marche, soit au sud, soit au nord, nous éloigneront assez de ces terribles ennemis pour que nous puissions ensuite espérer d'atteindre heureusement la côte.

— Mais, un guide?

— J'en ai un sous la main.

— L'ancien esclave portugais, sans doute. Crois-tu pouvoir te fier à lui?

— L'intérêt nous l'attachera. A vrai dire, c'est lui qui m'a suggéré cette pensée. Il se fait fort de nous amener à la côte par le territoire de l'Ouségara.

Les choses ainsi résolues, on partit le 7 octobre.

Le pays présentait le même aspect que celui qu'on venait de traverser. C'était encore la plaine aride et brûlée; beaucoup de collines rocheuses courant rejoindre la chaîne principale. Pour ne pas éveiller l'attention, on évitait les quelques établissements des noirs qui se trouvaient dans la plaine, et le soir, on campait sous les rameaux d'un baobab, avec le ciel étoilé pour tente.

Le guide connaissait admirablement cette région. Le 13, jour néfaste, aurait dit Béléchasse, il indiqua une passe rocheuse par où il espérait que le passage pourrait s'effectuer.

On attendit la nuit avant de s'y engager.

Enfin, le moment solennel arriva. La nuit était claire et transparente, et, dans un ciel foncé, brillaient, scintillaient des milliers d'étoiles diamantées: bientôt la lune se leva comme un globe d'or pâle, et ses rayons vaporeux glissèrent sur le paysage, l'éclairant de reflets bizarres et fantastiques.

Pas un bruissement dans l'air, pas un cri d'oiseau nocturne, pas une plainte de fauve.

Le silence avait quelque chose de lugubre et de solennel.

La passe allait être atteinte, lorsque tout à coup, de derrière les buissons, passa une volée de flèches, appuyée de quelques coups de fusil. Une dizaine d'hommes mordirent la poussière. Jouffroy se redressa.

— Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible pour éviter ce conflit, dit-il. Que le sang retombe donc sur ceux qui l'ont fait verser. Bataille!

— Bataille!... crièrent les Européens.

La lutte s'engagea horrible, sans trève ni pitié. Les flèches volaient en sifflant; l'éclatante détonation de la poudre faisait gémir les échos des gorges profondes et jetait quelques lueurs sur la scène du combat. Comprenant que rester où ils étaient, c'était se faire décimer sans aucun profit, les aventuriers se précipitèrent dans l'étroit passage, creusé comme un tunnel dans les flancs de la montagne, et d'où les Vouadirigo, abrités derrière les rochers et les buissons, tiraient à coup sûr.

Obligés de se découvrir, ils parurent, abrités derrière leurs grands boucliers de cuir, le corps luisant de graisse ou d'huile de palme. Poussant des cris féroces, ils étaient horribles à voir, surtout dans cette demi obscurité, sous ces lueurs vagues et indéfinies qui leur prêtaient des formes fantastiques.

Les aventuriers, secondés par leurs hommes, tiraient sans trève ni relâche, et leurs armes de précision, au tir rapide, faisaient de larges et profondes trouées dans les rangs des assaillants. Mais ils étaient si peu nombreux, deux cents à peine, et les porteurs, armés depuis quelques jours seulement, savaient à peine se servir de leurs fusils! L'ennemi, au contraire, avait la supériorité du nombre et de la position. Vingt contre un, cette lutte inégale ne pouvait se prolonger.

Deux cents mètres au plus séparaient les deux troupes. On allait bientôt combattre corps à corps.

Tout à coup, la voix de Fil-d'Etoupe retentit.

— Sauve qui peut... le feu est aux poudres!...

A peine achevait-il ces mots qu'une violente explosion retentit. Le sol, ébranlé, trembla sur ses fondements et une énorme roche, surplombant comme une voûte au-dessus du passage, s'écroula avec le fracas de la foudre, écrasant plus de vingt hommes sous ses éclats.

Pendant le combat, l'enfant avait remarqué cette roche; s'emparer des poudres destinées à remplir les cartouches, les enfouir dans une anfractuosité du roc, effiler son mouchoir et battre le briquet, tout cela fut pour lui l'affaire d'un moment. Le succès couronna son entreprise; l'immense quartier de granit se dressait maintenant comme une barrière infranchissable entre les aventuriers et leurs ennemis.

— En retraite! cria Jouffroy.

Les hommes se redressèrent; les blessés s'appuyèrent sur leurs compagnons et tous se hâtèrent de fuir ce lieu maudit. En effet, la prudence ordonnait de fuir : une vingtaine de Vouadirigo tout au plus avaient péri sous l'écroulement; les autres pouvaient se rassurer et revenir par quelque sentier détourné.

La lune venait de disparaître à l'horizon, laissant la campagne dans l'obscurité.

Tout à coup, Jouffroy tressaillit.

— Max!... appela-t-il, Max!

Personne ne répondit.

— Max!... Max!... où es-tu?

Pas de réponse encore.

— Oh! exclama Fil-d'Etoupe en se tordant les bras de douleur, j'ai tué mon maître!...

— C'est donc vrai?... fit douloureusement Jouffroy. Mort?... Non, cela n'est pas possible!... Fouillons... cherchons... il ne peut avoir péri...

Les recherches n'amenèrent aucun résultat.

— Maître, dit un des Sénégalais, les hommes attendent.

Jouffroy ne répondit pas. Que se passait-il dans cette âme bronzée contre la douleur et les défaillances? Deux larmes coulaient silencieusement dans sa barbe : il songeait.

Que résoudre?... Devait-il, au risque de faire massacrer ses hommes jusqu'au dernier, prolonger son séjour dans ce lieu maudit; essayer d'arracher de son sépulcre de pierre celui qui avait été son ami, son compagnon de souffrances, quand tout lui prouvait que ses recherches resteraient stériles? Oh! s'il avait été seul, il n'eut pas hésité un moment!... Mais, ces hommes qui avaient tout quitté pour le suivre, qu'il avait solennellement promis de ramener dans leur pays, devait-il les sacrifier? Non, le devoir lui commandait impérieusement de les guider, de les protéger...

— Max, dit-il d'une voix sourde, à bientôt, nous nous reverrons!

— C'est moi qui l'ai tué! fit la voix de Fil-d'Etoupe.

Les hommes attendaient.

— Adieu! adieu! murmura Jouffroy une dernière fois; nous nous reverrons là-haut...

Et, malgré sa résistance désespérée, il prit Fil-d'Etoupe dans ses bras robustes et s'éloigna à grands pas de ce lieu où il venait de perdre celui qui avait été, pour lui, plus qu'un ami, un frère...

Tout à coup une voix glapissante et étranglée de terreur se fit entendre.

— Sauvez-moi!

C'était l'Achille Béléchasse qui, au commencement de l'action, avait jugé à propos de s'abriter derrière un quartier de roc, tenant enroulée autour de son poignet la bride de la nouvelle Bellotte.

Jouffroy sourit tristement et tendit la main au trop prudent Achille pour l'aider à se relever.

— Nous sommes vainqueurs! dit Béléchasse.

— Oui, fit Jouffroy d'une voix sourde, vainqueurs!... Mais cette victoire, nous l'avons chèrement achetée... le meilleur, le plus brave d'entre nous...

— Max!... interrompit Béléchasse avec une douleur réelle.

— Ces rochers sont son tombeau!...

Et, sans ajouter un mot, il prit la tête de la caravane, la laissant marcher au hasard... Que lui importait, maintenant?...

Au matin, quand on s'arrêta, Fil-d'Etoupe n'était plus là.

XII. — La tombe de granit. — Dévouement héroïque. — Plus que deux!

Qu'était devenu Fil-d'Etoupe.

Le malheureux tremblant, affolé de terreur, n'avait plus qu'une pensée : son maître était mort, et c'était lui qui l'avait tué!

— Pourtant, j'ai cru bien faire? murmurait-il. Je voulais le sauver... hélas!...

Et il ajouta avec désespoir :

— Et que me fait la vie maintenant qu'il n'est plus!... Je veux aller prier sur sa tombe de granit. Mourir où il est mort...

Il regarda autour de lui. Jouffroy, absorbé dans sa douleur, marchait la tête tristement baissée; des sanglots gonflaient sa poitrine : on l'entendait pleurer.

La nuit était profonde...

Alors Fil-d'Etoupe se laissa glisser doucement à bas de son âne et prit sa course dans la direction de la gorge. Plus il approchait, plus il sentait son cœur battre et bondir dans sa poitrine : une espérance venait de le faire tressaillir; il ne la repoussa pas.

Depuis quelques instants, des grognements sinistres se faisaient entendre, auxquels se mêlaient parfois des éclats de rire qu'on eût dit sortis d'un gosier humain. L'enfant s'arrêta; devant lui, des formes noires dans l'obscurité flairaient le sol et le grattaient avec violence. C'étaient des hyènes, c'étaient les terribles fossoyeurs du désert.

Fil-d'Etoupe assura ses deux revolvers dans ses deux mains et fit feu sans discontinuer, tant qu'il resta une cartouche dans les canons. Les éclairs de ces détonations successives lui montrèrent deux carnassiers déjà frappés de mort.

La hyène est lâche. Jamais l'Arabe ne l'attaque qu'avec un bâton, et encore cet exploit rapporte peu d'honneur. Fil-d'Etoupe fut bientôt maître du terrain où gisaient deux cadavres.

Mais l'acharnement des carnassiers à fouiller cette partie du sol, lui révélait que là était l'endroit où il devait chercher.

— Mon Dieu! dit-il en joignant pieusement les mains, ne permettez pas que mon espérance soit trompée... ce serait trop horrible!...

Et, de ses ongles, il gratta là où il avait vu les animaux fouiller. C'était un entassement de blocs lancés par la violence de l'explosion. Le malheureux déchirait ses mains, abandonnait des lambeaux de sa chair aux angles aigus et tranchants; mais il ne s'en apercevait seulement pas, et les pierres roulaient de tous côtés, découvrant peu à peu une cavité profonde.

Tout à coup, il poussa un cri.

Sa main venait de rencontrer un corps inerte... Vite, il agrandit le trou et se pencha pour mieux voir.

— Monsieur Max!!! cria-t-il ivre de joie.

Et, réunissant ses faibles forces, il essaya de traîner, hors de ce tombeau, le corps de celui qui avait été son maître. Oh! comme ses yeux brillaient! comme ses lèvres débordaient de reconnaissance!... il avait senti, contre sa poitrine, battre le cœur de son maître.

Au moment de l'explosion, Max était à la tête des hommes, les guidant à l'assaut des rochers, les encourageant de son exemple. Tout à coup, la terre trembla comme ébranlée par un cataclysme effrayant, et Max, rejeté en arrière, tomba au fond d'une crevasse, qu'une large pierre ferma aussitôt.

C'est ce qui explique les vaines recherches de Jouffroy.

Sans les hyènes, dont l'odorat subtil sait flairer un cadavre à de grandes

profondeurs, Fil-d'Etoupe aurait vainement passé à côté de cette tombe fermée sans penser que là était celui qu'il cherchait...

C'était maintenant une tombe ouverte.

Max paraissait privé de sentiment. Dans sa chute, il s'était brisé un bras, et, en outre, une pierre l'avait blessé au front. Cette dernière blessure saignait abondamment.

L'enfant s'assit alors sur un bloc de pierre et prit la tête de son maître qu'il appuya sur ses genoux.

Au loin, les fauves rôdaient dans le désert; les hyènes, plus nombreuses, accouraient à la curée. Fil-d'Etoupe trembla.

— Monsieur!... dit-il, monsieur!

Max ouvrit les yeux.

— Qui m'appelle? dit-il d'une voix faible.

— C'est moi, monsieur. Mais il faut sortir d'ici... Essayez de vous appuyer sur moi.

— Ah! je me rappelle... Nous nous sommes battus... La montagne s'est effondrée sur nos ennemis... Mais Jouffroy?... mais les autres? que sont-ils devenus?...

— Nous les rejoindrons, monsieur! Oh! ne craignez rien : désormais, l'impossible n'existera plus pour moi! Je vous ai retrouvé, je ne veux plus vous perdre.

— Viens donc, dit Max, dont la mémoire affaiblie ne conservait plus qu'un souvenir bien vague des événements qui s'étaient succédés avec tant de rapidité depuis la tombée de la nuit.

Appuyé sur l'épaule de l'enfant, il avançait lentement, péniblement, plus semblable à un spectre qu'à un homme. Fil-d'Etoupe aussi sentait ses forces l'abandonner; mais, se raidissant contre la fatigue, il marchait avec cette ténacité que donne une volonté opiniâtre.

Max ne cessait de crier :

— J'ai soif!... à boire!

Et l'enfant approchait des lèvres de son maître une petite gourde d'eau claire qui calmait un peu les ardeurs dévorantes de la fièvre.

On marcha une heure ainsi, obligé de décharger, presqu'à chaque pas, les revolvers sur les hyènes qui suivaient les deux malheureux comme une proie assurée.

Tout à coup Max s'arrêta.

— Non, dit-il, c'est fini, je ne puis faire un pas de plus.

— Du courage!... murmura l'enfant.

Mais déjà Max s'était affaissé dans ses bras. Fil-d'Etoupe, dans son entêtement sublime, continua de marcher chargé de ce précieux fardeau. Mais, le moment arriva où ses forces refusèrent de le soutenir plus longtemps, et, à son tour, il s'abattit sur le sol, tenant toujours son maître dans ses bras.

— Mon Dieu, dit-il, il faut donc mourir!

Le jour allait paraître, brusquement, presque sans crépuscule; dans le lointain, se dessinaient de grandes ombres auxquelles une demi transparence prêtait des formes bizarres et allongées, et le sol criait et résonnait comme au passage d'une armée.

Etait-ce le salut?... Etait-ce la mort?...

Fil-d'Etoupe ne se le demanda pas. Vivement, il essaya de se dresser sur

ses genoux et fit feu de ses deux revolvers. Puis, brisé par les angoisses et les émotions de cette nuit terrible, il s'affaissa aux pieds de Max, comme un chien fidèle aux pieds de son maître.

. . . .

. . . .

Quand Max put reprendre l'usage de ses sens, il se vit dans une tente spacieuse, entouré d'inconnus. Fil-d'Etoupe était agenouillé à son chevet, guettant avec l'anxiété d'un fils l'instant où il ouvrirait les yeux.

— Où suis-je? balbutia-t-il en regardant avec stupeur ces visages noirs, ces fronts entourés de turbans. Prisonnier?...

— Non, monsieur, vous êtes sauvé, au contraire! s'écria Fil-d'Etoupe le visage rayonnant.

— Mais, ces Arabes?

— Sont des amis...

— Et Jouffroy, et Béléchasse, pourquoi ne sont-ils pas ici?

— Vous les reverrez bientôt, dit Fil-d'Etoupe, comprenant qu'avouer la vérité, en ce moment, c'était exposer son maître à une rechute dangereuse.

Max voulut insister.

— Pas un mot de plus, reprit Fil-d'Etoupe, avec un accent à la fois ferme et respectueux; parler vous affaiblirait trop. Pourtant, tranquillisez-vous, je vais vous apprendre ce que vous voulez savoir.

« Nous nous sommes battus dans les montagnes de l'Ousagara. Contraints de céder devant le nombre, nous errions au hasard, lorsqu'une caravane de traitants arabes nous a rencontrés. Pendant huit jours vous avez été entre la vie et la mort, le délire vous serrait à la gorge et nous désespérions de vous sauver. Aujourd'hui, grâce au ciel, tout danger est passé. Voilà ce que vous deviez savoir... Maintenant, plus un mot, plus un effort pour essayer de sonder le passé; ce serait tout remettre en jeu, et vous avez besoin de vivre encore... Oui, acheva-t-il d'une voix sombre, il faut que vous viviez...

Encore affaibli par la fièvre, Max laissa retomber sa tête en arrière et parut s'assoupir.

Fil-d'Etoupe avait dit vrai.

On se rappelle que, au moment où il sentait son énergie l'abandonner, au moment où il se croyait perdu sans ressource, l'enfant avait cru apercevoir des formes vagues dans le lointain; usant de ses dernières forces, il s'était traîné sur ses genoux, et, au risque de révéler sa présence à des ennemis, il avait fait feu de ses deux revolvers.

Cette fois son espérance n'avait pas été trompée.

Quelques minutes après, les deux hommes étaient installés sur des ânes et franchissaient ces redoutables montagnes qui leur avaient déjà coûté tant de sang.

Ce n'était pas une caravane, comme le pensait Fil-d'Etoupe, mais bien trois caravanes, formant un total de douze cents hommes qui les avaient rencontrées. Ces traitants, qui venaient de l'Ounnanyemmbé, avaient réuni leurs forces pour franchir le redoutable passage.

Fil-d'Etoupe et son maître étaient sauvés.

Les caravanes marchèrent quinze jours sans s'arrêter que le temps nécessaire au repos des hommes et au ravitaillement. Max fut soigné comme on put; heureusement, sa constitution robuste, quoique frêle d'apparence, prit

le dessus, et, au moment où nous renouons les fils de ce récit, tout danger semblait écarté.

Fil-d'Etoupe, attentif à ses moindres désirs, l'avait soigné comme une mère son enfant.

Ben-Abda, le chef de la principale caravane, était un vieillard à la barbe blanche, à la physionomie douce et intelligente. C'était lui qui, le premier, avait aperçu les malheureux abandonnés. C'était lui qui avait donné l'ordre de les recueillir et de les soigner.

Il faut, d'ailleurs le dire ici — et presque tous les voyageurs sont d'accord sur ce point — si les explorateurs ont à souffrir des caprices et des avanies du métis et des Arabes de basse classe, les chefs, au contraire, les entourent de soins et de prévenances; en cela, ils font preuve d'intelligence.

Max et Fil-d'Etoupe n'auraient pas été mieux accueillis par des compatriotes.

Le 3 novembre, la caravane s'arrêta au bord de la Makata, qui traverse de vastes marais noirâtres et fangeux. Sans s'arrêter que le temps nécessaire à l'achat des vivres, elle passa la rivière sur un pont de troncs vacillants et à demi noyés sous l'eau, continuant sa route vers Simmbo.

Jusqu'à Kirota, dans la vallée du Lougérenugeri, des plaines, des « noullahs, » des gorges rocheuses, des ravins, des fourrés, voilà l'aspect du pays, et cet aspect est encore le même jusqu'à Kisemo, dans l'Ouziraha, où la caravane arriva le 23.

Mais Max, avec ses intermittences de bons et de mauvais jours, était incapable d'examiner le paysage. Fil-d'Etoupe, lui, ne voyageait pas en touriste, il avait trop d'occupations pour cela, les notes des explorateurs se ressentent donc de cette disposition d'esprit; mais cette partie du pays qui touche à la côte, est aujourd'hui trop connue pour que les lacunes qui existent dans le livre de voyage de nos aventuriers soient de grande importance.

Le 20 décembre, la caravane était à Bagamoyo, où des « daous (1) » transportèrent hommes et bagages à Zanzibar.

Le but était atteint, mais à quel prix?

***

L'île de Zanzibar est assez connue aujourd'hui pour que nous puissions nous dispenser d'en faire la description; cependant, nous ne pouvons résister au désir de transcrire ici ce qu'en a dit M. Henri Stanley.

« Je parcourus la ville et rapportai de ma course une impression générale d'allées tortueuses, de maisons blanches, de rues crépies au mortier dans les quartiers propres; d'alcôves avec des retraites profondes, ayant un premier plan d'hommes enrubannés de rouge, et un fond de piètre cotonnade : calicot blanc, écru, étoffes unies, rayées, quadrillées; des planchers encombrés de dents énormes; des coins obscurs remplis de coton brut, de poterie, de clous, d'outils, de marchandises communes et de tout genre; des têtes laineuses avec des corps noirs ou jaunes, assis aux portes de misérables huttes, et riant, babillant, se querellant, marchandant au milieu d'une atmosphère affreusement odorante, un composé d'effluves de cuir, de goudron, de débris végétaux et autres.

(1) Barques arabes.

» Je me rappelle de grandes maisons à l'air solide, aux toits plats, avec des grands marteaux d'airain et des créatures assises, les jambes croisées, guettant la sombre entrée de la maison du maître; un bras de mer peu profond avec des canots, des barques, des « daous » arabes, un étrange remorqueur à vapeur, couché dans la vase que la marée a laissé derrière elle; une place nommée Nazi-Moya, où les Européens se traînent le soir d'un pas languissant pour respirer la brise; quelques tombes de marins qui sont venus mourir là; un grand logis habité par le docteur Tozer, évêque de l'Afrique centrale; son école et mille autres choses, images mouvantes et confuses, où je distingue à peine les Arabes des Africains; les Africains des Banyans, les Banyans des Hindis, les Hindis des Européens, etc... »

Zanzibar, composé des deux mots Zang — nègres — et Bar, — pays, région — était le nom donné autrefois à l'île, à sa capitale et à la côte. Aujourd'hui, la capitale seule est appelée Zanzibar par les Arabes; l'île Kisikoua et la côte Bar-el-Moli.

Confié aux soins d'un médecin arabe, l'état de Max ne faisait qu'empirer. Heureusement, Fil-d'Etoupe, dont le dévouement ne se démentait jamais, put procurer à son maître les soins d'un docteur anglais. Trois mois après, Max était complètement guéri, et son docteur l'envoya passer sa convalescence à Bagamoyo, où les Pères de la Mission française eurent pour lui les égards les plus gracieux et les soins les plus dévoués.

Par un contraste assez bizarre, à mesure que le visage de Max s'éclaircissait, le front de Fil-d'Etoupe se couvrait de nuages. C'est qu'il redoutait le chapitre des explications. Bien souvent déjà Max avait demandé ses amis, et toujours l'enfant s'en était tiré par des faux fuyants... Maintenant, il faudrait parler...

Ce jour tant redouté arriva enfin.

Max, les poings serrés par la douleur, les yeux pleins de larmes, écouta le récit que lui fit Fil-d'Etoupe de cette nuit terrible.

— Ainsi, ils sont perdus? dit-il d'une voix rauque.

Fil-d'Etoupe ne répondit pas.

— Et c'est aujourd'hui seulement que je le sais?... Tant de jours qui auraient pu être employés à les secourir, à les sauver peut-être, ont été gaspillés dans un lâche repos!... Ah! pourquoi cette catastrophe horrible ne nous a-t-elle pas engloutis tous ensemble?... Jouffroy, mon ami, mon frère, je te retrouverai ou je te vengerai!...

Et il se leva violemment. Fil-d'Etoupe s'attacha à ses vêtements, et se traînant à ses pieds, mouilla ses mains de pleurs.

— Vous voulez donc mourir?... dit-il d'une voix étranglée.

— Et que m'importe. Si j'atteins mon but, si je puis les sauver, presser encore une fois la main de Jouffroy!... Je mourrai heureux alors...

— Vous ne les sauverez pas... Le docteur me l'a dit hier encore : « Hâtez-vous de ramener votre maître en Europe, ou il ne se relèvera jamais. » Voyez la longue liste des martyrs de la science en Afrique... pour un mort sous les coups des assassins, dix, vingt, sont tombés victimes du climat meurtrier. Je vous le répète, essayer de retourner sur vos pas serait folie, pis que de la folie, de la démence, car vous ne resteriez pas huit jours sur pied.

— Que faire alors?

— Retourner en Europe. Qui sait? Monsieur Jouffroy est énergique, il a

des armes, il est escorté assez pour se défendre, peut-être atteindra-t-il la côte? Il ne faut jamais désespérer de l'avenir, car il appartient à Dieu. En Europe, en France, vous recouvrerez promptement la santé, et dans un an, six mois même, si aucune nouvelle favorable ne nous est parvenue, nous repartirons, nous réussirons...

L'enthousiasme animait tellement Fil-d'Etoupe, il paraissait si confiant dans ses propres paroles, que Max se sentit ébranler.

— Les abandonner! jamais... dit-il, enfin.

— Soit, Monsieur, sacrifions-nous sans les sauver... Vous êtes mon maître, j'obéirai...

Max hésitait.

— Mon Dieu, dit-il encore, fallait-il qu'une pareille catastrophe nous sépare au moment où, heureux et confiants, nous espérions atteindre le port?

Puis il reprit :

— Je verrai le docteur.

Le praticien anglais n'alla pas par quatre chemins avec son client.

— Hâtez-vous de quitter ce sol meurtrier pendant qu'il en est encore temps, dit-il. C'est miracle que vous n'ayez pas succombé déjà.

— Ainsi, une tentative pour gagner l'Ousagara serait désapprouvée par vous?

— Vous n'atteindrez seulement pas Kisimo.

— Pourquoi?

— Pourquoi?... fit le docteur en haussant légèrement les épaules; parce que vous serez mort avant.

— Vous le jurez?

— Sur mon honneur. Ce n'est pas impunément qu'on voyage sous ce ciel meurtrier. Croyez-moi, dans trois jours l'*Express*, steamer britannique, quittera l'île pour se rendre en Angleterre, prenez passage sur ce navire, il est temps, grand temps.

Max revint tristement à sa demeure.

— Nous partons dans trois jours, murmura-t-il d'une voix brisée, repondant à l'interrogation muette de Fil-d'Etoupe.

— Mais nous reviendrons... dit celui-ci.

— Oui, nous reviendrons... s'écria Max, qui retrouva soudain toute son énergie, nous reviendrons!...

Anéanti, brisé par la douleur, il s'affaissa sur un divan.

Le lendemain, le steamer l'*Express* quittait Zanzibar et se dirigeait vers l'Europe par la mer Rouge et le canal de Suez. Sur le pont était un homme pâle et défait. Tant que ses yeux purent s'arrêter sur la « côte des noirs (1), » il resta là, immobile, oubliant d'essuyer les pleurs qui inondaient son visage.

— Oh! oui, dit-il, je reviendrai!...

Le steamer filait à toute vapeur, activant encore son allure fantastique à l'aide de ses blanches voiles que gonflait la brise, et la côte se fondait dans un lointain vaporeux, encore baigné d'ombre et de lumière.

Alors le passager poussa un triste soupir, et, appuyé sur l'épaule d'un jeune homme, descendit lentement dans la cabine qui lui était préparée.

Ce passager, c'était Maximilien Lénard.

(1) Zanzibar.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LES ROBINSONS

DU VICTORIA-N'YANZA

QUATRIÈME PARTIE.

I. — Où l'on retrouve à Khartoum ceux qu'on avait laissés à Zanzibar.

Le 25 décembre 187..., deux Européens prenaient le frais, assis devant une des blanches maisons de Khartoum, ville située au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc.

Khartoum était autrefois une cité florissante, un de ces vastes entrepôts où les traitants amoncelaient leur triste marchandise : l'homme... L'affreux commerce lui donnait une prospérité réelle, et, au milieu du siècle, Khartoum était à l'apogée de sa splendeur.

Malheureusement il en fut du comptoir africain, comme de toutes les institutions basées sur un pouvoir inique : la traite l'avait élevé, la suppression de cet odieux trafic devait promptement le faire descendre au rang de ces villes mortes qui parsèment l'Egypte entière.

La nuit venait, et les derniers rayons du soleil, teignant en rouge les blanches maisons arabes, éclairaient le fleuve mystérieux ou se jouaient à la cime gracieuse de quelques palmiers qu'agitait une douce brise.

— Fil-d'Etoupe, mon ami, dit tout à coup celui qui paraissait être le chef des Européens; tu te fatigues comme un portefaix du Caire. Songes que nous partons demain...

— C'est justement en vue de ce départ que je me hâte, répondit un troisième personnage, occupé à surveiller le chargement de deux de ces énormes barques, construites pour la navigation fluviale. Croyez-vous, monsieur Max, que si nous laissions ces fainéants livrés à eux-mêmes, ils feraient autre chose que se croiser les bras en priant *Allah* d'avancer la

besogne? Non, sur le Nil, comme sur l'Ogôoué, les noirs sont toujours les mêmes.

— Bravo, Fil-d'Etoupe! s'écria le troisième personnage. On ne t'accusera pas de partialité pour nos noirs serviteurs.

— Tu n'entends rien à la chose, maître Edouard! fit Fil-d'Etoupe en haussant les épaules.

La nuit s'était faite depuis longtemps déjà; les trois hommes regagnèrent leur demeure.

C'est, en effet, Maximilien Lénard que nous retrouvons à Khartoum en compagnie de son fidèle Fil-d'Etoupe. Séparé de ses compagnons par la catastrophe terrible que nous connaissons, le jeune Français n'avait qu'une idée, une espérance, les rejoindre ou mourir où ils étaient morts.

Cette pensée hâta son rétablissement. Revenu en Europe, il s'était fixé sur les bords de la Méditerranée, ne voulant pas perdre de vue cette terre d'Afrique qui lui avait été si fatale; puis, il passa au Caire où il consacra les loisirs forcés que lui laissait sa convalescence pour apprendre l'Arabe.

Fil-d'Etoupe, toujours singe, l'imita.

C'est au Caire qu'ils firent la connaissance d'Edouard Herbeau, aide mécanicien à bord d'un vapeur français. Esprit hardi et aventureux, il se laissa débaucher par Fil-d'Etoupe qui, ainsi que Max, pensait que le concours d'un homme de cœur n'était pas chose à dédaigner.

Mais, on se le rappelle, c'était aux environs de l'Ousagara que l'écroulement de la passe rocheuse avait séparé nos amis, et c'est en Egypte que nous les retrouvons. Pourquoi?...

A cette question, quelques mots répondront.

En quittant l'île de Zanzibar, Max avait noué des relations avec le vice-consul anglais qui devait surveiller la côte et l'avertir aussitôt que Jouffroy, Béléchasse et les débris de l'expédition seraient signalés. Près d'une année se passa, et rien...

Pourtant les aventuriers ne pouvaient avoir péri; les traitants, les conducteurs de caravanes, toujours en relation avec Zanzibar, n'auraient pas manqué d'en informer le vice-consul : tout se sait au désert... Il résultait même de ses investigations que les hommes blancs et leur troupe avaient été vus se dirigeant vers le nord.

— Deux hypothèses sont admissibles, dit alors Max : ou l'expédition a succombé sous les souffrances et les privations qui assaillent l'explorateur dans ces régions maudites, ou elle est retenue, faute de pouvoir payer le « mhonngo, » à la « cour » de quelque tyran africain...

Dans cette conjecture, Max se détermina promptement.

Partir du Caire, gagner Khartoum, suivre le Nil pour explorer l'immense région qui s'étend entre les lacs Albert et Victoria-N'yanza, et, de là, revenir s'il le fallait par la côte du Zanzibar, tel était son plan...

— En route donc! dit Fil-d'Etoupe. Une fois une chose résolue, elle doit être accomplie...

Nos amis s'embarquèrent donc avec leur pacotille et leurs serviteurs sur un de ces grands vapeurs qui, depuis quelques années, font le service sur le Nil.

A Khartoum, ils devaient enrôler une escorte, engager des portefaix et compléter leur pacotille.

Enfin, après de longs jours d'impatience, de navigation sur le Nil, de marches forcées à travers les déserts arides de Korosko, on atteignit Abou-Hamed, on dépassa Berber, et, au grand contentement de tous, on gagna Khartoum.

*
* *

Le lendemain, tout était prêt pour le départ. Les barques — de lourds et solides bateaux en bois d'acacia, avec des mâts de plus de vingt pieds de haut, supportant des voiles gigantesques, — attendaient, chargées à couler bas.

Les voyageurs parurent. Ils portaient le fez et la longue redingote bleue, qui est maintenant l'habit officiel de l'Egypte; leurs visages bronzés, la facilité avec laquelle ils parlaient l'Arabe, pouvaient facilement les faire prendre pour des percepteurs de taxes, ou des agents de l'autorité en voyage d'observation.

Un jeune Arabe d'une vingtaine d'années, nommé Ali, avait été engagé par Max en qualité d'interprète, car les différents dialectes des pays qu'on allait parcourir lui étaient familiers.

— Embarque! embarque! cria Fil-d'Etoupe.

Max et Edouard se hâtèrent d'obéir; les amarres furent carguées, les mariniers armèrent leurs longs avirons, et les deux barques descendirent lentement le Nil Bleu pour atteindre le point où il se joint au Nil Blanc, un peu au nord de Khartoum. Bientôt elles contournèrent la pointe de terre qui s'avance comme un fer de lance, divisant le fleuve en deux bras immenses : le *Bahr-el-Abiad* ou Nil Blanc s'ouvrait devant les voyageurs.

— Le voilà donc le Nil, ce fleuve sacré des anciens Egyptiens, qui s'est posé si longtemps comme une énigme indéchiffrable dans le pays des sphinx! s'écria Fil-d'Etoupe. Mais aujourd'hui, grâce aux efforts de la science, le mystère n'existe plus : les sources du Nil sont connues...

— Modère ton éloquence, dit Max; la découverte des sources du Nil est une grande présomption; mais ce n'est pas un fait confirmé.

— Pourtant sir Baker?...

— Sir Baker, en découvrant le lac Albert, a fait franchir à la géographie un de ces pas de géants qui font époque dans un siècle; mais cela ne veut pas dire qu'il ait réellement découvert les sources mystérieuses.

— Ainsi, votre avis? interrompit Edouard.

— Mon avis est celui de l'éminent géographe, monsieur Vivien de Saint-Martin qui, dans son *Année géographique*, dit qu'il doit se trouver au centre de l'Afrique un massif, une chaîne élevée et que c'est là, et pas ailleurs, qu'il faut chercher la véritable source du Nil.

— Les explorations, sur ce fleuve, remontent de bien haut dans l'histoire, reprit Edouard.

— Dans la plus haute antiquité ce problème était déjà reconnu comme impossible. Hérodote, Aristote, Pline et Ptolémée en ont parlé longuement et ont émis plusieurs hypothèses ingénieuses, hypothèses qui semblent aujourd'hui en partie réalisées. Néron équipa une expédition qui échoua complètement, quoique parvenue bien avant dans l'intérieur du continent.

« Je ne noterai que pour mémoire les recherches ordonnées par le vice-roi

d'Egypte, 1839; celles du Français d'Arnaud, 1841; de l'Anglais Beke, de Brun Rollet, des frères Abadie, sans parler des efforts persévérants des pionniers isolés, la plupart inconnus, pour arriver à sir Samuel Baker.

— Celui qui découvrit l'Albert N'yanza?

— Celui-là même.

— Mais, objecta Edouard, les sources du Nil furent découvertes par un Ecossais, je crois.

— Oui, James Bruce crut les trouver en Abyssinie, à un degré au sud de Gondar, en l'an 1700.

— Mais, alors?...

— Le voyageur écossais s'était trompé. Il n'avait à ses pieds que la source du Nil Bleu, bien différent du Nil Blanc...

Le fleuve, en cet endroit, avait plus de trois quarts de lieue de large; ses eaux légèrement jaunâtres roulaient des quantités de bois flotté qui, s'accrochant aux tapis herbeux, composés de détritus, de roseaux élancés, de larges plantes aquatiques formaient des îlots mobiles, comme on en voit tant sur les lacs et les fleuves des centres.

Des arbres magnifiques, des forêts de mimosas, d'« arbres lièges, » d'« acacias arabica » hérissaient de leurs massifs exubérants les deux rives du Nil.

La nuit vint, il fallut s'arrêter.

A l'aube, le voyage fut repris.

Quelques jours après on entrait en pleine contrée sauvage; les Dinkas à droite, les Chilloucs à gauche couvraient les rives de leurs villages; à cet endroit aussi, le costume des riverains descendait subitement à zéro.

Fil-d'Etoupe en fit l'observation et décida, non sans peine, Max à descendre à terre.

— Des retards! toujours des retards! murmura l'aventurier.

— Bah! répliqua Fil-d'Etoupe, aussi curieux qu'une vieille femme, nous rattraperons ça en voyageant de nuit.

Les Chilloucs forment une des plus nombreuses populations de l'Afrique; mais nulle part, aussi, les conditions matérielles de l'existence ne sont réunies avec une telle profusion. Pêcheurs, agriculteurs, chasseurs, ces sauvages ne dédaignent aucune industrie, pourvu qu'elle leur soit profitable.

Leurs villages, composés de petites huttes aux toits arrondis, aux portes basses et étroites se groupent, se rapprochent si bien, qu'à première vue, on croirait avoir sous les yeux une ville immense; chose rare en Afrique, les Chilloucs semblent avoir à un suprême degré le culte de l'intérieur.

Leur costume, comme nous l'avons dit, est des plus rudimentaires. Les femmes pourtant essayent de se couvrir d'un petit tablier de cuir, et, comme les hommes pour le surplus, se barbouillent avec fureur le corps de cendre de bois précieux, ou tout simplement de bouse de vache... suprême cachet de l'élégance native.

Mais, comme chez les « Va-tout-nu, » l'arrangement de la coiffure est ici la préoccupation constante. Le plus souvent on s'arrête à une sorte de casque, pourvu d'une visière en métal et cousu dans la chevelure; puis l'édifice est orné de perles, de plumes, de touffes de poil ce qui, vu de loin, n'est pas sans quelque élégance.

Les Dinkas, au contraire, ne donnent aucun soin à leur toison, si ce n'est

l'embellissement obligé de quelques plumes; mais, comme leurs voisins, ils poussent jusqu'à l'adoration leur culte pour le bétail.

Edouard et Fil-d'Etoupe se seraient oubliés au milieu de ces peuplades étranges si Max, qui, dans son impatience, s'imaginait que chaque minute qui s'écoulait était un vol fait à ses amis, ne les eût rappelés à l'ordre.

— En route! en route! s'écria-t-il.

— Obéissons sans réplique, murmura Fil-d'Etoupe; il souffre tant!

Le voyage se continua pendant trois semaines sans incident digne de remarque. C'était toujours les mêmes aspects, des rives plates et sablonneuses, des marais aux exhalaisons pestilentielles, de magnifiques massifs de mimosas, de tamarins sur lesquels se détachait la sombre verdure des papyrus.

Parfois une barque passant lentement, des hippopotames s'abandonnant au courant, des crocodiles étendus comme des troncs morts, partout où le soleil échauffait les bancs de sables, accidentaient la monotonie du voyage.

Au passage des embarcations, des nuées de nouèrs qui, en cet endroit, habitent les deux rives du fleuve, se précipitaient pour voir les blancs.

— Oh! les vilains *cocos!* sont-ils laids! s'écria Edouard ébahi.

— Oui, riposta Fil-d'Etoupe; j'ai vu bien des nègres dans ma vie; mais je n'en ai jamais vu taillés sur ce patron.

— On dirait des singes!...

Ces nègres étaient vraiment hideux, tous gris sous la couche de cendre qui couvrait leurs membres, avec leurs cheveux d'un roux ardent, — couleur qu'ils obtiennent par de fréquentes et abondantes lotions d'urine de vache.

On voyait leurs épaules surchargées de colliers, leurs bras dont la couleur disparaissait sous des bracelets de toutes sortes; bracelet de cuir, bracelet d'ivoire, de cuivre sans oublier le bracelet de fer hérissé de pointes aiguës, comme le collier d'un boule-dogue.

Les femmes, elles, se ceignaient les reins avec quelques lambeaux d'herbes tissés.

Elles avaient le visage littéralement couturé de lignes profondes, tatouage qui semble aussi particulier aux hommes, et se perforaient la lèvre pour y introduire un morceau de fil de fer, de bois ou d'ivoire.

— Mais, disait Edouard pensif, à quoi peuvent leur servir ces horribles bracelets?

— A déchirer leurs ennemis, sans doute, répondit Fil-d'Etoupe.

Ils eurent bien vite toutes les explications désirables. Sur la rive, un chef causait avec une jeune femme, et sa parole, son geste irrités disaient éloquemment que le vent ne soufflait pas à la tendresse. Soudain le chef leva la main. Craintive, la malheureuse courba les épaules pour éviter les coups; mais le bras armé s'abattit à plusieurs reprises, et les aventuriers virent le sang couler sous les pointes acérées.

— Le lâche! rugit Fil-d'Etoupe en armant son fusil.

— Bas les armes! dit Max avec autorité! Tu veux donc nous faire massacrer?...

— Pourtant, Monsieur, voir martyriser une faible créature sous mes yeux, c'est ce que je ne peux pas...

— Est-ce une raison pour te souiller d'un meurtre?

Fil-d'Etoupe courba la tête et ne répondit pas.

Une immense muraille de bambous s'élevant sur les deux rives du fleuve, intercepta la vue du paysage et sépara les aventuriers des tristes riverains.

Mais, comme dans un kaléidoscope animé, d'autres les remplacèrent bientôt. C'étaient des Ketchs, incultes et grossiers, ne vivant que pour leurs immenses troupeaux, et menant avec de telles richesses une vie de souffrance et de privations comparable seulement à celle des « Boschimen » de l'extrême sud; des Aliabs pasteurs et agriculteurs; des Cheurs toujours armés de massues d'ébène, de lances redoutables par les blessures qu'elles font; toutes les populations du haut Nil semblaient se succéder à leurs yeux.

Mais ce qui surprit le plus Fil-d'Etoupe et son ami Edouard, c'était de voir toutes les femmes pourvues d'un certain appendice qui balayait le sol derrière elles.

— Ces queues seraient-elles naturelles? demandaient-ils.

— Regardez donc, dit Max, et voyez si ces appendices en cuir tressé peuvent être naturels!... Ce sont des queues postiches comme celles des Niam-Niams qui ont tant intrigué les voyageurs.

— Ah! oui! les queues des Niam-Niams! s'écria Fil-d'Etoupe en éclatant de rire. En a-t-on parlé!...

Cependant, plus on approchait de Gondokoro, plus la surexcitation de Max grandissait. Indifférent à tout, c'est à peine s'il daignait honorer d'un regard le paysage qui, pourtant en valait bien la peine.

Enfin, le 7 février, Fil-d'Etoupe désigna de la main un sombre massif de montagnes dominé par le mont Lardo.

— Oui! s'écria Max! Gondokoro!...

II. — De la nouvelle qu'on reçut à Gondokoro. — Toujours le pays du Nil.

Gondokoro, qui veut dire « Station sur le Nil Blanc, » est le lieu où s'arrêtent les caravanes de marchands d'ivoire, de conducteurs d'esclaves, de traitants de toutes sortes avant d'envoyer leurs marchandises, soit dans le Soudan, soit en Abyssinie, soit en Egypte. Cette population flottante, qui s'élève souvent à plusieurs milliers d'individus, donne à la ville l'aspect d'une ruche immense où chacun s'agite, bourdonne au milieu des cris, des altercations, et quelquefois des rixes...

Les aventuriers devant se ravitailler à Gondokoro, Fil-d'Etoupe et Edouard mirent à profit cet arrêt forcé, pour se livrer à d'intéressantes études sur les mœurs de leurs farouches voisins.

Quant à Max, retiré au fond de sa case, il attendait avec une impatience extrême, comptant presque les minutes, et, pour la première fois, regrettant les chemins de fer qui suppriment les distances.

— Il faut vous faire une raison, Monsieur, lui disait Fil-d'Etoupe. Cette torpeur dans laquelle vous vous plongez, nourrit votre douleur et paralyse votre énergie. Croyez-moi; Dieu, qui tient en main nos destinées à tous, nous réservera l'extrême joie de réussir dans notre tâche.

— Tu as raison, enfant; mais c'est plus fort que moi! Depuis que j'ai perdu mon meilleur, mon unique ami, j'ai perdu en même temps la paix et le repos du cœur.

— Il faut laisser faire la Providence, Monsieur. Tenez, si vous vouliez seulement vous joindre à nous, la diversité des aspects tromperait vos chagrins. Quels types curieux à étudier que ces Béris! Quelles mines cocasses ils ont, crépits qu'ils sont des pieds à la tête, d'une couche épaisse d'ocre rouge mélangée de graisse!... On dirait à les voir ces statues en terre cuite qui ornent nos jardins... Et leurs femmes, savez-vous qu'elles ont tout à fait bon air, avec leurs petits tabliers faits de mailles d'acier, comme les cottes de nos anciens chevaliers?

— Et leurs queues, donc! surenchérit Edouard. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ils se tatouent si horriblement la poitrine... Ils sont assez affreux comme ça sans essayer de s'enlaidir davantage.

— Affaire de goût! riposta Fil-d'Etoupe. Je conseille à celui qui publiera un jour le « Courrier de la Mode » chez les Béris, de ne pas oublier les dessins de tatouage en feuilles supplémentaires. On pourrait arriver à des dispositions fort ingénieuses.

— Surtout en s'assurant la collaboration des naturels de l'Océanie, les peuples les plus tatoués de la terre, ajouta encore Edouard.

Comme toujours ces boutades comiques des deux amis avaient le pouvoir de dérider Max, qui finissait par se laisser entraîner.

Les voyageurs étaient charmés de la propreté coquette des demeures des sauvages, huttes circulaires aux toits de chaume doré par le soleil, aux ceintures infranchissables d' « euphorbia » ou de cactus épineux.

Les naturels se montraient chaque jour sous de nouveaux aspects, dévoilaient à chaque minute les secrets de leurs mœurs, et fournissaient aux aventuriers d'intarissables sujets de conversation.

Grâce aux attentions délicates des deux amis, grâce surtout aux longues courses qu'ils le contraignaient de faire, Max se sentait revivre; il avait oublié sa sombre misanthropie; il se sentait plein de foi dans les promesses de l'avenir.

Hélas! c'est en ce moment qu'une nouvelle désastreuse le frappa comme un coup de foudre...

C'était un matin, le quinzième jour de l'arrivée des aventuriers à Gondokoro. Réunis dans la case de Max, ils causaient avec abandon, s'applaudissant de n'avoir plus que deux jours à attendre pour leur départ dans l'intérieur.

Soudain la porte s'ouvrit et un courrier Berber entra. Il venait de Khartoum, où une lettre était arrivée à l'adresse de Max.

Celui-ci s'en empara avec une anxiété fiévreuse, et rompit le cachet avec un cri de joie.

— De Zanzibar! dit-il.

Mais ce cri se changea bientôt en une exclamation de douleur. Fil-d'Etoupe, qui guettait son maître, le vit pâlir et chanceler; la lettre s'échappa de ses mains tremblantes et tomba à terre.

— C'est trop affreux! dit-il en ensevelissant sa tête dans ses deux mains.

— Mon maître!... Monsieur!...

— Lis! murmura Max.

Fil-d'Etoupe ramassa la lettre et lut ces simples mots :

« Nouvelle des absents. Les gentlemen Jouffroy et Béléchasse ont succombé dans l'intérieur. Les noirs qui les accompagnaient sont arrivés ici avec une caravane venant de Kahouélé; suivant vos instructions, je les ai immédiatement repatriés. »

— Pauvre monsieur Max! murmura Fil-d'Etoupe, qui en ce moment ne pensait qu'à son maître.

— Il est capable d'en mourir... dit Edouard.

— Non, la douleur ne tue pas, car, je serais mort sur ces rochers de granit que je croyais la tombe de mon maître. Que faire, mon Dieu? que faire?...

— Que faire? s'écria Max qui se redressa sublime de douleur et d'énergie; que faire?... rechercher leurs tombes et mourir où ils sont morts... Morts!.. non, cela est impossible... Dieu ne l'aurait pas permis.

— En effet, murmura Fil-d'Etoupe qui ne vit que ce moyen d'endormir la douleur de son maître, combien de voyageurs qu'on croyait perdus, enterrés à six pieds sous terre, et qui sont revenus?...

— Les lâches! reprit Max avec indignation, ils les ont abandonnés; mais ils vivent, je le sens aux tressaillements de mon cœur... Du courage donc! Celui qui peut tout, Celui qui veille toujours sur ses enfants, Dieu, ne permettra pas que nos efforts restent stériles...

Fil-d'Etoupe et Edouard, émus devant cette grande douleur, se regardaient tristement.

— Vous hésitez! s'écria Max. Eh bien! soit, seul je suffirai à la tâche que je me suis imposée... Partez... Aussi bien je n'ai pas le droit de vous entraîner dans ma ruine. Vous êtes jeunes tous deux, vous êtes encore dans un âge où les espérances, les illusions sont permises... Non, ce serait un crime... laissez-moi poursuivre ma destinée... Partez...

— Pouvez-vous penser cela, Monsieur? s'écria Edouard en pressant doucement les mains glacées de Max.

— Cette lettre ment peut-être?... poursuivit Fil-d'Etoupe. Peut-être les nouvelles qu'elle donne sont-elles fausses?...

— Oh! tant que je n'aurai pas vu leurs cadavres, que je ne me serai pas agenouillé sur leurs tombes, je douterai, fit Max avec une exaltation farouche.

— Vous voyez bien qu'il faut que nous partions.

Trois jours après cette conversation, les aventuriers, mornes et farouches, quittaient Gondokoro, pour commencer leurs recherches dans les immenses déserts du sud.

***

La caravane se composait d'une centaine d'hommes, d'une vingtaine de chameaux, et de quelques chevaux pour les aventuriers.

La contrée dans laquelle on s'engagea au sortir de Gondokoro, était essentiellement montagneuse : des pics aigus, des cônes, des précipices et des torrents, des villages toujours habités par la grande famille des Béris, des marécages coupés par les affluents du fleuve, tels étaient les aspects qu'elle offrit pendant les premiers jours de marche.

A gauche des voyageurs, c'étaient les montagnes de Bélénia, derrière les-

quelles s'étendent l'Elléria et le riche pays du Létouka; de l'autre côté du fleuve, le mont Régiaf se dressait comme un géant alpestre au-dessus des croupes aiguës ou arrondies, dénudées ou couvertes de végétation.

Puis les voyageurs dépassèrent les cataractes qu'atteignit Brun-Rollet, en 1851, et, forçant les étapes, pénétrèrent dans le petit district de Moir, le 9 mars.

Là, l'accueil fut cordial, démonstratif et se traduisit par une avalanche de bestiaux, de gourdes de « mérissa, » de paniers de grains, ce qui n'empêcha pas quatre hommes de déserter.

— Voilà l'agrément qui commence! murmura Fil-d'Etoupe, avec philosophie.

— Tant pis, dit Max, tant pis pour ceux qui resteront!... Cela ne nous empêchera pas de pousser en avant...

— Je le sais, Monsieur. Seulement, j'ai voulu vous prévenir.

On ne sait ce qui peut arriver, nous pouvons être attaqués, et, en cette occurrence, tous nos bras ne seront pas de trop...

— Oh! dit Max avec un sourire résigné, au premier coup de feu, ils lâcheront vite pied. Quoi qu'il en soit, préviens-les que le premier surpris dans une tentative de fuite, sera sévèrement puni :

— Raison de plus pour qu'ils s'en aillent! grommela Fil-d'Etoupe.

Cette nouvelle, en effet, fut accueillie par un sombre silence. Sans paraître remarquer la mauvaise disposition des hommes, Max donna le signal du départ.

Et la route se continua, tantôt à travers les vallées où les sources limpides, les gazons épais, les ombrages des multipliants préparaient aux voyageurs des scèneries pittoresques; parfois sur des cimes arides, d'où le regard, embrassant plusieurs lieux de pays pouvait apercevoir le vieux Nil dormant au milieu de masses de végétations luxuriantes, ou rageant, écumant contre les rochers qui, en plusieurs endroits, entravent son cours.

Le 29 mars la caravane faisait son entrée dans le Médi, territoire immense qui s'étend des montagnes aux rives du fleuve et que bornent au sud le Kidi, au nord le Béri, au sud-est la rivière Esoua.

Autant de villages, autant de chefs; les habitants, chassés, traqués par les trafiquants turcs, se montraient soupçonneux et défiants à l'excès, et permettaient rarement l'entrée de leurs cases aux toits pointus, aux murailles d'argile ou de gazon, aux étrangers.

Tant qu'au costume dans ces parages, c'est la nudité complète, sauf un barbouillage éclatant étendu sur tout le corps en dessins fantasques et capricieux, sauf encore les bracelets, les colliers de perles ou de cauris, les panaches ondoyants de plumes d'autruches.

Après quelques jours de repos dans le village d'un chef médi, nommé Owoua, Max donna le signal du départ.

— Je ne demande pas mieux de partir, dit Fil-d'Etoupe; mais les hommes se trouvent bien ici et désirent rester.

— Encore ces lâches!...

— Ils prétendent que vous devriez leur permettre une petite razzia sur les troupeaux de notre hôte. C'est leur manière de payer l'hospitalité.

— Fais mander Ali, dit Max.

Et quand l'Arabe se présenta.

— Les hommes m'ont-ils juré obéissance à Gondokoro? fit-il.

— Oui, *sidi*, répondit l'Arabe.

— C'est ce que je voulais savoir. Fais battre le tambour et dis-leur que je ferai sans pitié passer par les armes celui qui murmurera. Va...

L'énergie apparente du chef de la caravane réagit puissamment sur le moral des hommes; en un clin d'œil les bœufs et les chameaux furent chargés, et chacun reprit gaiement son poste.

La caravane franchit le district des Médis. A mesure que les chaînes de montagnes s'espaçaient, la contrée s'embellissait, et, par la beauté de ses sites, la magique opulence de ses feuillées, prenait aux yeux des voyageurs l'aspect d'une terre de promission, d'un Eden champêtre, où il serait bien doux de se refaire longuement par le repos. Mais ce mot : le repos, n'était plus à l'ordre du jour; dans son entêtement sublime, Max ne cessait de s'écrier :

— En avant!... en avant!...

On avançait aussi, mais à quel prix? Le voisinage des marais du Nil, amenait des légions de moustiques, et surtout cette mouche à la piqûre venimeuse, la « tsétsé », qui s'attaque avec tant d'acharnement aux bestiaux. Bientôt le poil des bœufs et des chevaux tomba par larges plaques; aucun préservatif n'était possible contre ce redoutable fléau; il fallut laisser mourir les malheureuses bêtes, ou les abattre pour leur épargner des souffrances inutiles.

Ainsi, peines et fatigues, lâches désertions pour le présent, craintes terribles pour l'avenir, voilà les épreuves que traversaient les aventuriers.

Et pourtant la confiance ne les abandonnait pas.

— En avant!... en avant!... disaient-ils à chaque nouvelle épreuve, à chaque nouvelle infortune.

Quand la caravane entra dans le Tchopi, elle était réduite de plus de la moitié.

Aucune bête de somme n'avait résisté, sauf quelques bœufs que leur rareté faisait regarder comme sacrés. C'était la dernière ressource sur laquelle les aventuriers pouvaient compter.

Tant qu'aux ballots laissés sur les chemins faute de bras suffisants, le mieux était de ne pas y songer.

Fil-d'Etoupe était devenu soucieux.

— Le voyage débute mal, murmura-t-il; encore si on en voyait le terme!... Oh! ce n'est pas pour moi que je crains; mais mon maître, mon pauvre maître, que deviendra-t-il quand notre dernière illusion se sera évanouie comme... les autres?

— Du courage, fit Edouard en lui serrant la main, Dieu veille...

Ils furent interrompus pour un grand cri.

— Le Nil!... le Nil!... criait Max à qui la vue du fleuve sacré faisait momentanément oublier ses chagrins.

A proprement parler, cette rivière qui se déroulait scintillante, dans son cadre de noirs rochers, pour bondir plusieurs milles plus loin, par-dessus les cataractes de Murchison, n'était pas le vrai Nil, mais bien cette branche qui sort du Victoria-N'yanza, pour venir, après des détours sans nombre, se

jeter dans le « Mwoutan-Nzigé (1), » et que sir Baker à baptisée : « Branche de Somerset. »

Le Nil se déverse donc, à sa sortie du lac Victoria, dans le « Mwoutan-Nzigé, » sous le nom de Somerset, pour en sortir à sa pointe nord, sous le nom de Nil Blanc ou vrai Nil.

Les lacs Albert et Victoria sont donc les deux grands réservoirs du fleuve.

Le Somerset paraissait endormi, tant son courant était peu perceptible. La vie, l'animation semblaient s'être réfugiées dans les airs, où tourbillonnait tout un monde ailé. Pour entendre le fleuve gronder et mugir, il fallait gagner les cataractes de Murchison.

— Aux cataractes! cria Max en agitant son fez.

— Aux cataractes! répondirent Edouard et Fil-d'Etoupe.

III. — Le lac Albert N'yanza.

Les voyageurs traversèrent le Somerset dans un endroit où, débarrassé de rapides et de cataractes, il coulait comme un paisible ruisseau entre ses rives de granit. Leurs efforts devaient être couronnés de succès, car le quatrième jour au matin, c'est-à-dire le 6 mai, ils entendirent les premiers rugissements des chutes.

— Vivat! crièrent-ils enthousiasmés.

En effet, le tableau qui se déroulait à leurs yeux dépassait toutes leurs espérances.

« Des deux côtés du fleuve, » dit sir Baker, à qui nous devons une grande partie des détails que nous publions, s'élevaient à pic des rochers magnifiquement boisés et d'une centaine de mètres de hauteur, des blocs énormes sortaient du milieu d'un feuillage du vert le plus intense, et la rivière, précipitant sa masse énorme à travers une échancrure de ce mur naturel, immédiatement vis-à-vis de nous, était comme étranglée dans une écluse d'à peine cinquante mètres de largeur. S'élançant d'un seul jet, elle plongeait de trente à trente-cinq mètres de hauteur perpendiculaire au fond du gouffre creusé au-dessous.

» D'une blancheur éblouissante, cette cataracte formait un magnifique contraste avec les noirs rochers qui encaissent le fleuve, tandis que les bananiers sauvages, les gracieux palmiers des tropiques ajoutaient de nouveaux charmes au paysage... »

— Eh bien! mes amis! s'écria Max, que dites-vous de ce tableau?... Ne trouvez-vous pas que cette vue nous paye au centuple de nos peines et de nos fatigues?...

— C'est sublime! répondirent les jeunes hommes.

— Mégungo est devant nous, continua Max, tâchons de l'atteindre. Sans doute le « Mwoutan-Nzigé » nous réserve d'autres surprises.

Mégungo qu'ils atteignirent le lendemain est bâti sur une colline qui commande la vue du lac; c'est une ville plutôt qu'un village, un port élevé

(1) Le lac Albert.

au-dessus des eaux, où vit toute une population de pêcheurs et de bateliers.

Le pays est habité par les Tchopis.

A peine arrivés, les aventuriers se firent conduire au chef — homme jeune encore, mais sale et débraillé, quoique son costume ne se composât que d'une humble peau de vache, — et lui demandèrent des canots et des bateliers pour explorer le lac.

D'abord il fit la sourde oreille, puis prétendit que ses canots étaient en route, que le lac était mauvais, etc. Mais les aventuriers connaissaient trop bien le caractère africain, pour se laisser prendre à ce piége grossier. Sur un signe de Max les étoffes furent déployées, les perles brillèrent, le rhum coula, et le chef, à moitié ivre, une bouteille sous chaque bras, promit tout ce qu'on voulut.

Les aventuriers descendirent vers le lac, assurés d'avoir des canots.

Une heure après, ils s'embarquaient.

— Le voilà donc ce lac Albert, que le capitaine Speke appelait le « petit Louta-Nzigé, » croyant que là, où se déploient ces eaux profondes, il n'existait qu'un misérable marais ! dit Max en jetant des regards enthousiasmés autour de lui.

Le panorama était vraiment délicieux. Le lac fuyait au sud, sans horizon visible, comme une mer immense. Dans l'ouest et le nord, au contraire, il apparaissait comme un saphir gigantesque dans son cadre de montagnes abruptes, aux pentes herbues chargées de buissons, d'arbres surplombant et baignant dans l'eau bleue les festons éclatants de leurs lianes en fleurs. Des roseaux et des bambous jaillissaient des bancs vaseux, et des banquises de plantes aquatiques s'étendaient sur des espaces immenses comme des prairies verdoyantes.

Le soleil inclinait lentement à l'horizon ; bientôt ses rayons frappèrent en plein les eaux du lac, qui se changèrent en une nappe vermeille, et la nuit tomba brusquement comme le rideau d'un théâtre sur quelque décor féerique.

Un village était proche. On fit force rame pour l'atteindre.

C'était Eppigoya.

A Eppigoya les voyageurs furent affectueusement reçus par les *autorités constituées*. Dès le lendemain, Max s'occupa des différentes modifications qu'il voulait apporter à ses barques. Dans l'appréhension d'une tempête, il les munit d'une fausse quille, ce qui devait les rendre plus solides au flot ; puis il essaya de confectionner des mâts et des voiles.

Pendant ce temps, Edouard et Fil-d'Etoupe fouillaient les jungles à la poursuite des zèbres, des antilopes, et quelquefois de l'éléphant, ce terrible seigneur des forêts africaines.

Max, toujours à son idée, s'informa près des riverains, s'ils n'avaient pas connaissance que deux hommes blancs se fussent montrés dans le pays.

Les anciens secouèrent négativement la tête ; mais un jeune Ouanyoro, qui revenait du sud, se rappela la légende curieuse que débitaient les Vouaganda au sujet de deux êtres surnaturels, fixés depuis plus de trois ans (1) dans leur pays.

— Ce ne sont pas des hommes, mais bien des sorciers redoutables,

(1) L'année africaine n'est que de cinq mois.

acheva-t-il. Leurs mains et leurs yeux lancent la foudre, et ils sont partout accompagnés de l'esprit du feu roi du pays, sous la forme d'un lion.

— Ces deux hommes sont-ils également des vieillards? demanda Max.

— Qui peut voir leur face redoutable sans être aussitôt foudroyé? Cependant ceux qui ont pu les apercevoir de loin disent que l'un est droit et élancé comme le stype d'un jeune palmier. L'autre, au contraire, semble vieux et voûté. Il a sur la tête un casque d'ivoire poli, qui réfléchit les rayons du soleil. Mais peut-on savoir comment sont les esprits!... Ils changent de forme comme ils veulent...

A travers les exagérations populaires qui enveloppaient ce récit d'une trame merveilleuse, Max crut découvrir la vérité. Cet homme droit et élancé, c'était sans contredit Jouffroy, l'intrépide; il était facile, un peu de bonne volonté aidant, de reconnaître Béléchasse dans ce vieillard faible et courbé... Ainsi ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : ils vivaient!...

Ce fut avec des cris de joie qu'il salua le retour d'Edouard et de Fil-d'Etoupe.

— Ils vivent!... ils vivent! s'écria-t-il, j'en ai la certitude.

Et il leur conta ce qu'il venait d'apprendre.

Herbeau et Fil-d'Etoupe accueillirent cette légende, pour ce qu'elle valait. Peut-être était-elle vraie, peut-être était-elle fausse. Quoi qu'il en soit, ils se gardèrent bien de contredire Max.

— Qu'allons-nous faire? dit alors Fil-d'Etoupe.

— Plus d'hésitation, mes amis; voici mon plan : Nous allons descendre d'un ou deux degrés au sud; là, nous laisserons et nous nous dirigerons directement sur le Victoria-N'yanza, par l'Ounyoro et l'Ouganda. La distance d'un lac à l'autre, est à peine d'un degré trente minutes en longitude.

— Une misère! Mais vous savez, Monsieur, que, sur le lac ça ira autrement... Ces matelots d'eau douce ont l'habitude de s'arrêter la nuit; à chaque village, il faut en outre changer d'embarcations, de pagayeurs et le diable et ses cornes...

— Regarde, dit Max en le menant près des embarcations.

— Un mât, des voiles, un gouvernail! s'écria Fil-d'Etoupe; votre intention serait donc de...

— Justement...

— Compris! Mais les hommes et les équipages que nous laissons à Mégungo?

— Un homme ira les prévenir de nous attendre. Ne faut-il pas que nous ayons une réserve pour quand nous reviendrons avec Jouffroy et Béléchasse?

— C'est ton idée fixe! pensa Fil-d'Etoupe.

* * *

Le lendemain les canots quittaient les plages hospitalières d'Eppigoya, et, à la grande terreur des mariniers, déployant leurs immenses voiles latines, s'élancèrent sur le lac comme des coursiers impatients.

— En avant!... en avant! disait toujours Max.

C'était le mot d'ordre. Plus de stations à terre; la nuit on campait sur un

îlot, au grand effroi des timides indigènes, habitués à suivre les contours du lac, sans jamais s'en écarter; mais Max en avait décidé autrement.

Le quatrième jour, Max remarqua des symptômes de perturbations dans l'atmosphère. Le soleil se voilait, des grêlons épais commençaient à tomber, et, sous de fréquentes bourrasques, les eaux se soulevaient et s'entrechoquaient, faisant jaillir une pluie d'écume.

— L'orage! disaient les indigènes, en se serrant, effrayés au fond des embarcations.

— Réduisez la voilure! cria Max au même instant.

Mais cet ordre fut inutile. La rafale, s'engouffrant dans la voile de la première embarcation, la gonfla comme une poche, et le mât s'abattit avec un craquement sinistre.

— Aux avirons! cria Max qui se dressa à l'arrière de la première embarcation. J'aperçois une île dans le lointain. Tâchons de l'atteindre et nous serons sauvés...

— Mais ce n'était pas chose facile sur ce lac aux flots démontés. Les hommes, malgré les grêlons qui leur déchiraient le visage, les éclairs qui les aveuglaient, malgré les assauts des lames et les rugissements du vent, étreignirent les avirons et les deux canots glissaient rapides comme des ombres.

Moins d'une heure après, soulevés par un ressac terrible, ils gisaient sur le sable d'une petite grève de ce même îlot que Max voulait atteindre.

— Elevons des huttes de roseaux, dit l'aventurier, et attendons ici.

La tempête sévit trois jours avec une recrudescence de fureur; mais fatiguée de mugir, elle se dissipa enfin, et les aventuriers purent de nouveau s'abandonner à l'espérance.

On fit aux canots les réparations nécessaires, et on décida que le départ s'effectuerait le plus tôt possible.

Puis, comme la nuit venait, les aventuriers se retirèrent dans leurs huttes de roseaux et s'endormirent confiants dans la Providence. Quelques minutes après une détonation retentit, puis deux, puis trois, puis un feu roulant. Ils se précipitèrent sur le rivage et aperçurent Ali qui venait de décharger son dernier revolver.

— Par *Allah!* grinça l'Arabe, les fils de chiens nous ont abandonnés!

La lune éclairait les flots de ses rayons vaporeux; au loin deux points noirs apparaissaient dans la zone éclairée.

— Les embarcations! poursuivit Ali.

— C'est impossible! dit Max; les misérables n'auraient pas osé!...

Il courut à la crique : les canots n'étaient plus là...

— Allah est dieu, et Mahomet est son prophète! dit encore Ali. Ce qui est écrit est écrit — l'homme ne peut échapper à sa destinée.

— Oui! s'écria Max, Dieu est puissant! Pas de lâches faiblesses, luttons jusqu'au bout, et, si nous succombons que ce soit avec la conscience d'avoir tenté tout ce qu'il était humainement possible de tenter.

Et, il alla s'asseoir sur une pointe de rocher que les lames du lac battaient de leurs molles ondulations. Le calme de la nature contrastait étrangement avec l'agitation de Max; il s'indignait de voir tout si calme, si reposé, quand dans son âme s'agitaient tant de tumultueuses tempêtes.

Enfin le jour succéda à la nuit, brutalement, presque sans transition, comme il arrive dans les régions voisines des tropiques.

Alors Max se redressa.

— M'êtes-vous dévoués? fit-il d'une voix ferme.

— Oui, répondirent les trois jeunes hommes.

— Merci, j'accepte votre dévouement, car je le sais sincère. Mais, continua-t-il, il faut sortir d'ici.

— Comment? dit Fil-d'Etoupe. Nous sommes entourés d'eau de tous côtés, et, à moins d'avoir des ailes comme l'oiseau, des nageoires comme le poisson, nous n'en sortirons pas.

— Peut-être les indigènes nous recueillerons dans leurs barques? hasarda Edouard.

— Non, dit Max; jamais les riverains ne s'aventurent aussi loin.

— Faisons une pirogue, alors.

— L'îlot ne produit que des roseaux et quelques bananiers...

— C'est le salut! s'écria Max. Les Indiens du nord d'Amérique, traversent leurs fleuves dans des canots de joncs et de roseaux tressés. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux?...

— C'est une chance à courir! répondit Fil-d'Etoupe.

— A l'œuvre, alors!...

Les roseaux étaient assez touffus sur le littoral de l'îlot, pour permettre de passer aussitôt du projet à l'exécution. Chacun s'empressa de tous ses efforts, et le lendemain une barque de cinq mètres de long, sur deux de large se dessinait déjà sur la grève.

Pour ne pas fatiguer leur barque par le travail des avirons, les aventuriers la munirent d'un mât et d'une voile taillée dans les étoffes de la pacotille.

Ces richesses, il fallait les abandonner.

— Non, s'écria Fil-d'Etoupe, ils ne profiteront pas de nos dépouilles. Construisons, avec le reste des roseaux, un radeau sur lequel nous placerons les choses les plus indispensables et que nous traînerons à la remorque.

Comme on le pense, les armes et les munitions prirent la plus large part dans les objets qu'on voulait conserver; le reste fut brûlé.

Le lendemain, au point du jour, la barque et le radeau furent chargés.

— Embarque! embarque! cria Fil-d'Etoupe, et que Dieu nous conduise.

— *Amen!* répondirent les aventuriers.

Quelques instants après, une douce brise d'ouest-nord-ouest gonflait la voile, et la barque silla résolûment vers la côte.

Au matin suivant, les aventuriers mettaient pied à terre.

— Dieu soit loué! murmurèrent-ils en adressant au ciel un regard empreint de la plus profonde gratitude.

Le pays dans lequel ils s'engagèrent, l'Ounyoro, leur fut d'abord assez hospitalier; ils avaient encore quelques menus objets qui, leur permettant de faire des présents, leur assuraient une tranquillité relative, et leurs armes inspiraient encore quelque respect aux noirs Ouanyoro. Mais quand leur dernier rouleau de fil d'archal, leur dernier chapelet de verroterie furent épuisés, les tortures et les souffrances recommencèrent.

Chassés de partout, traqués comme des voleurs, il leur fallait éviter les villages, traverser les marais infestés de crocodiles, s'enfoncer dans les

jungles en compagnie des fauves, braver, sans abri, les orages si terribles dans ces régions qui touchent à l'équateur.

Et, pourtant, à tous ces périls inouis, à toutes ces souffrances horribles, ils n'avaient qu'un mot :

— En avant!... en avant!...

Ils traversèrent ainsi tout l'Ounyoro et entrèrent dans l'Ouganda, pays immense et gouverné despotiquement par le roi Mtésa, depuis quelques années converti à la religion des Arabes.

Un soir, exténués de fatigue et tremblants de fièvre, ils se décidèrent, se sentant incapables de faire un pas de plus, à solliciter une hospitalité de quelques heures; dut cette hospitalité être la mort.

— Justement, cria Fil-d'Etoupe, voilà une case qui s'offre à nous.

Ils entrèrent. Personne. Au milieu d'une salle qu'entouraient deux rangées de colonnes de bambous, était une sorte de sarcophage, où reposait une forme étrange, enveloppée dans des étoffes précieuses. Le jour filtrait doux et mystérieux à travers des stores de toile, et les nattes épaisses qui couvraient le sol, assourdissaient tous les bruits.

Les explorateurs se regardèrent effrayés de ce silence, de cette demi-obscurité. Ils avaient peur de troubler le silence de la tombe...

Une terreur sacrée semblait planer sur cet asile de la mort.

Tout à coup de grands cris retentirent :

— Sacrilége! sacrilége!...

Et des noirs se précipitèrent brandissant leurs armes, mais sans oser dépasser le seuil redoutable.

— Feu! dit Fil-d'Etoupe.

Deux coups de feu retentirent, et deux hommes tombèrent.

— Bas les armes! cria Max d'une voix qui vibra étrangement sous ces voûtes sépulcrales, notre vie ne vaut pas la peine d'être défendue.

Et s'avançant à la rencontre des noirs.

— Je me rends, dit-il avec calme.

Hélas! pourquoi avait-il été si prompt? Comme les lieux « tabou » de l'Océanie, comme les églises du moyen-âge, le tombeau de Sounna, le dernier roi de l'Ouganda, possédait le droit d'asile. C'était une retraite inviolable que n'aurait pas osé franchir la cohue populaire.

Les Vouaganda saluèrent leur triomphe par des cris frénétiques; les couteaux brillaient, les arcs se tendaient, les massues s'agitaient : la vie des captifs ne tenait plus qu'à un fil...

Heureusement le « pokino » ou chef du village voisin, accouru en toute hâte au récit de cette odieuse violation, et l'officier chargé de garder le tombeau du roi défunt, se souvinrent que Mtésa avait recommandé de lui amener tous les blancs surpris dans ses Etats.

— A Oulagalla! crièrent-ils.

— A Oulagalla! répéta la foule.

Et les gardes, entraînant leurs pâles victimes qu'invectivait la foule, se mirent en route pour le lac Victoria, auprès duquel était située la capitale de l'Ouganda.

Au moment où ils en approchaient, ils virent les noirs se précipiter en foule dans toutes les directions. Mais ce n'était pas comme on eût pu le croire pour jouir de l'exhibition des blancs prisonniers et enchaînés. Une

profonde stupeur était peinte sur toutes ces faces noires, et une sourde rumeur circulait dans la foule.

— Le « canot fétiche!... » le canot fétiche!... »

IV. — Où l'on se retrouve pour ne plus se quitter.

Après plusieurs jours de peines et de souffrances, les prisonniers et leurs gardiens atteignirent Oulagalla.

Le palais royal, vaste et spacieuse construction en jonc et en herbe tressés, et surmontée d'un long toit de chaume supporté par des colonnades de troncs équarris, couvrait de ses dépendances toute une colline boisée. Autour de cette demeure princière rayonnaient de larges boulevards ombragés de beaux arbres, et bordés des maisons des principaux vassaux de la couronne.

Arrivé devant le palais que protégeaient des gardes du corps, armés et équipés à l'Arabe, le cortége s'arrêta. Le « pokino, » qui déjà avait envoyé un courrier à Mtésa, attendait ses ordres.

Mais Mtésa avait depuis la veille quitté son palais et chassait sur les frontières de l'Ousaga. Ignorant les desseins de leur maître redoutable, les principaux officiers résolurent de garder les prisonniers jusqu'à son retour.

Cela résolu, ils furent conduits, ou plutôt traînés dans une hutte sale et infestée de vermine.

Puis la claie de branchage se referma comme la porte d'un sépulcre.

— Enfin, dit Fil-d'Etoupe, nous voilà donc débarrassés de la présence de ces vilains nègres?... Nous pouvons nous préparer en paix à commencer le grand voyage... Celui-là dont on ne revient plus... acheva-t-il avec un pâle sourire.

— C'est moi qui vous ai entraînés... murmura Max; c'est moi qui ai causé votre perte...

— Ne parlez pas ainsi, Monsieur!... Le bon Dieu est puissant, après tout, et il n'arrivera rien qu'il n'ait ordonné... D'ailleurs, mieux vaut mourir avec vous que séparé de vous... C'est mon avis...

— Pourtant, reprit Edouard, il est bien dur de mourir quand on se sent plein de sève et de jeunesse... quand on a vingt ans!... Peu à peu, cependant, les plaintes et les gémissements cessèrent dans la hutte. La fatigue, ce tyran implacable, avait repris tous ses droits, et ces infortunés, qui n'étaient pas sûrs du lendemain, reposaient paisiblement sur leurs couches de paille.

Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit déjà. Un doux rayon de lune, glissant à travers les déchirures du toit, dessinait sur le sol mille arabesques capricieuses, et les prisonniers échangèrent un regard éloquent qui semblait dire :

— Allons... Ce n'est pas encore pour aujourd'hui.

Tout à coup les murs de jonc et de bambou oscillèrent, comme agités par un tremblement étrange... On eût dit que derrière la hutte quelqu'un essayait de s'ouvrir un passage. Bientôt la lame d'un coutelas perça les bambous, pratiquant une ouverture qui, peu à peu, alla en s'agrandissant...

Puis tout un pan de la muraille s'écroula, et deux hommes parurent dans la brèche, baignés dans la lumière magnétique de la nuit.

Leurs vêtements étranges semblaient empruntés aux fauves des bois; ils tenaient à la main de longs fusils, au canon poli et noirci par l'usage.

Au premier instant, les aventuriers ne savaient s'ils devaient se féliciter ou se défier de cette apparition subite.

Mais l'un d'eux s'avança, et, d'une voix qui contrastait étrangement avec son aspect féroce :

— Rassurez-vous, dit-il, nous ne sommes pas des ogres, mais des blancs, des chrétiens comme vous.

Aux accents de cette voix, Max, qui s'était redressé, s'affaissa sur le sol, comme frappé en plein cœur par une commotion électrique.

— Jouffroy!... Jouffroy!... s'écria-t-il avec une joie délirante.

L'inconnu bondit, et, l'entourant de ses bras nerveux :

— Est-ce possible?... murmura-t-il. Max, ici!... Max prisonnier!... Mais, nous le délivrerons... A l'œuvre, ami Achille! à l'œuvre!...

— Me voilà! répondit le deuxième personnage, qui n'était autre que le sieur Achille Béléchasse. Mais, au nom du ciel, hâtons-nous.

En un clin d'œil, les liens qui retenaient captifs les membres des aventuriers, furent tranchés. Alors, il se passa dans cette pauvre hutte une de ces scènes délirantes qui font sécher la plume et pâlir le pinceau.

Toujours craintif, l'ex-fabricant de papier à filtrer fit remarquer qu'on causerait plus à l'aise au dehors.

— C'est vrai, dit Max, j'oubliais nos gardiens.

— Rassure-toi, ami; à cette heure, ils dorment ivres de vin de banane. Mais Béléchasse a raison. Prenez vos armes, continua Jouffroy en montrant les fusils des aventuriers déposés dans la hutte pour être offerts au roi. Pour gagner le lac par des chemins détournés, il faut au moins quatre heures, et je ne voudrais pas, pour rien au monde, que le jour nous surprit en route.

— Mais là?...

— C'est mon secret.

Et les fugitifs, conduits par Jouffroy, se hâtèrent de quitter ce lieu maudit.

Ils descendirent la colline et s'engagèrent sur des sentiers rocailleux, qui les conduisirent rapidement au bord du Victoria.

Jouffroy siffla d'une façon particulière. Aussitôt, un hurlement lugubre, qui semblait sortir d'une forêt de bambous, lui répondit.

— Mes sentinelles font bonne garde! dit-il.

Et il continua à s'enfoncer dans les herbes et les bambous. Bientôt une barque se montra sur le bord du lac, gardée par deux énormes dogues.

— Cette barque est à toi? demanda Max stupéfait.

— C'est le « canot fétiche! » répondit Jouffroy.

En effet, ce canot avait une forme étrange. Creusé dans un tronc gigantesque, au lieu d'être fait de planches barbouillées d'argile, et jointes par des liens d'osier, comme les barques de l'Ouganda, il pouvait mesurer vingt mètres de long. Sa proue, grossièrement sculptée, représentait le long cou et la tête d'un cygne; et, quand ses deux voiles d'écorce taillées en forme d'ailes, se gonflaient à la brise, on pouvait prendre l'étrange canot pour quelque palmipède géant s'ébattant sur les eaux calmes du lac.

— Etrange! étrange!... murmura Max.

— Tu en verras bien d'autres!

— C'est justement ce que j'allais dire, riposta Fil-d'Etoupe.

Cependant, poussé par une bonne brise, le « canot fétiche » continuait à siller sur le lac admirable, sous cette molle et magnétique clarté des nuits. Jouffroy tenait la barre pendant que Béléchasse se tenait à l'avant, prêt à signaler le moindre danger.

— Maintenant que, grâce à Dieu, nous voilà tous réunis, nous allons nous occuper de filer, dit tout à coup Jouffroy. Ensemble, il n'est pas d'obstacle que nous ne surmontions, de difficultés dont nous ne triomphions. Nous reverrons la France, c'est moi qui vous le jure.

— Si nous ne sommes pas arrêtés en route.

— L'asile où je vous conduis, s'écria Jouffroy, est un asile inviolable.

***

Cependant le soleil radieux lançait ses gerbes éblouissantes sur l'immense surface du Victoria-N'yanza, hérissée çà et là d'îles délicieuses d'éclat et de fraîcheur. Quelques barques commençaient à se montrer enlevées par de noirs rameurs; mais, à l'aspect du « canot fétiche », les pagaies plongèrent avec une dextérité merveilleuse, et bientôt tout disparut derrière les ombrages verdoyants des îlots.

— L'île où je vous conduis, reprit Jouffroy, est tout simplement le plus célèbre sanctuaire du dieu Mgussa. C'est là qu'autrefois la divinité daignait rendre ses oracles par la bouche du grand prêtre. Mais, depuis la conversion de Mtésa, le dieu a fait un plongeon dans le lac et les oracles sont muets. Cette île rocheuse et de formation volcanique, était une demeure qui me convenait parfaitement; aussi, malgré, ou plutôt à cause de la terreur superstitieuse qui planait sur elle, j'en pris possession et j'y établis mon quartier général. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les Vouaganda s'imaginent que le dieu irrité est revenu dans son ancien sanctuaire préparer les foudres qui doivent, un jour, anéantir les apostats. Plusieurs circonstances fort naturelles, mais qui à première vue semblent mystérieuses, viennent encore augmenter l'effroi que ressent le populaire à la vue de ce séjour redoutable.

Le soir, le « canot fétiche » n'était plus qu'à un quart de mille de l'île de Mgussa. Comme l'avait dit Jouffroy, elle était évidemment de formation volcanique. Peu boisée, aride à ses sommets, on eût dit le cratère d'un volcan subitement émergé des flots.

Les aventuriers débarquèrent, et, sous la conduite de Jouffroy, gravirent un petit escalier taillé dans le roc et conduisant à une grotte profonde, ancien sanctuaire où l'ex-divinité rendait ses oracles.

Au moment où ils allaient s'enfoncer sous les voûtes de la caverne, un rugissement rauque retentit sourdement, répercuté par les échos. Max et ses amis armèrent précipitamment leurs fusils, mais Jouffroy leur fit signe de demeurer en repos.

— Ici, Abdallah! cria-t-il.

Une tête aux yeux brillants apparut alors, puis le corps souple et gracieux d'un félin. C'était un lion de la plus belle taille, à la démarche aisée, à la

crinière ondoyante. Dédaigneux des étrangers, il vint, à l'appel de Jouffroy, se coucher près de lui.

— Mais, c'est un lion!...

— C'est mon plus fidèle serviteur, dit Jouffroy en souriant.

— Et tu l'as dompté?

— Entendons-nous, la reconnaissance me l'a soumis. C'est un peu l'histoire d'Androclès. Cette bête magnifique n'a pas quatre ans; c'était un lionceau lorsque nous fîmes connaissance. Forcé pour me défendre de tuer la mère, j'adoptai le fils; dans le commencement la tâche était dure, car l'animal se montrait rétif. Mais, dégoûté de tout depuis que j'avais perdu mon meilleur, mon unique ami, je pris plaisir à cette éducation singulière, et quelques mois ne s'étaient pas écoulés, qu'Abdallah connaissait ma voix et m'obéissait comme un chien à son maître.

Et, comme pour donner plus de poids à ses paroles, Jouffroy étendit la main vers l'entrée de la caverne.

— Va... dit-il.

Le lion, obéissant, alla s'accroupir derrière un quartier de roc, le regard fixé sur le lac.

Cependant, les aventuriers avaient atteint le fond du couloir rocheux, qui, autant qu'on en pouvait juger par la lueur d'une lampe, alimentée par de la graisse d'hyppopotame, se terminait en une vaste rotonde aux parois bizarrement taillées. Jouffroy heurta le rocher de la crosse de son fusil. Aussitôt un noir sortit d'une des chambres ménagées dans les profondeurs de la grotte, et se tint prêt à obéir aux ordres de son maître.

— Je vous présente M'Toëe, dit encore Jouffroy. Son histoire est moins romanesque, mais tout aussi intéressante que celle d'Abdallah.

— Nous écoutons.

— Il y a environ un an nous chassions, Béléchasse et moi, dans les forêts de l'Oukaragoué, lorsque nous aperçûmes une chaîne d'esclaves conduits par des trafiquants portugais. Tout à coup, comme il arrive souvent, un de ces pauvres diables jette sa charge et prend... ses jambes à son cou... Les traitants le poursuivent, il l'atteignaient déjà quand je m'interpose. L'accord fut vite fait; il m'en coûta ma montre, mais je devins possesseur d'un serviteur fidèle. N'est-ce pas M'Toëe?

— Oui, dit le noir d'un ton guttural, en prenant la main de Jouffroy qu'il plaça sur son cœur.

— Il parle donc le français?

— Un peu, je suis son professeur.

— Allons, dit Fil-d'Etoupe gaiement, il nous reste à connaître l'histoire des dogues et ce sera fini.

— C'est bien facile, je les tiens de ces mêmes trafiquants qui m'ont cédé M'Toëe. Mais soupons.

Bientôt la nappe fut mise sur le sol, et se couvrit d'une foule de mets étranges, empruntés à la flore et à la faune du pays. Ce repas bizarre, servi par M'Toëe dans des moitiés de citrouilles et des plats de fabrication locale, lassa bientôt l'appétit des convives. Mais si les mâchoires se taisaient, les regards étaient éloquents. Tournés vers Jouffroy et Béléchasse, ils semblaient leur demander l'explication de toutes ces énigmes, dont seuls ils avaient la clef.

Jouffroy le comprit.

— Tout vous surprend, tout ici irrite votre curiosité, dit-il; patience, elle sera bientôt satisfaite. C'est cela que vous voulez?...

— Et connaître le récit de tes aventures, dit Max.

— Soit, fit Jouffroy, je ne vous ferai pas languir. Voici des pipes et du tabac de fabrication indigène, de l'alcool de banane distillé par moi; la lampe peut brûler plusieurs heures; tout est tranquille dans les environs, je puis donc commencer.

Quelques minutes après, la fumée de cinq pipes montait en spirales bleuâtres, aux voûtes bizarres de la grotte, et Béléchasse et Jouffroy, au milieu du silence le plus profond, commencèrent le récit de cette épopée étrange, romanesque, qui les avait conduits, à travers mille péripéties, des monts Ousagara, au lac Victoria-N'yanza.

Ce récit dura longtemps... Tour à tour les conteurs rappelèrent l'écroulement de la passe, la disparition de Fil-d'Etoupe; puis dépeignirent l'immense territoire des Vouamasaïs qu'il leur avait fallu traverser avant de gagner l'Ounyamuési, racontèrent les combats qu'ils avaient livrés aux sauvages avides de leurs dépouilles, la lâche défection de leurs hommes.

Ils étaient seuls, abandonnés, sans autre protection que celle de leurs fusils. Les sauvages, qui les prenaient pour des marchands d'esclaves, les traquaient comme des bêtes fauves; ils ne pouvaient voyager que la nuit.

Et, pourtant, seuls, ils surmontèrent tous ces périls, déjouèrent tous ces complots; ils avaient traversé tous les Etats du roi Roumanika, l'Oukaragoué, quand, à la frontière de l'Ouganda, ils furent saisis par les gens de Mtésa et menés à ce prince.

Pendant plusieurs mois, il leur fallut subir l'hospitalité de cette cour sanguinaire, assister aux exécutions sanglantes qui, chaque jour changeaient en abattoir véritable le palais souverain, commander les armées, raccommoder les vieux fusils, soigner les malades, etc... Mais la faveur dont ils jouissaient parut dangereuse à quelques grands seigneurs, surtout à la « reine des sorcières » qu'ils avaient convaincue d'imposture, et leur perte fut résolue.

Un bon ange veillait une pauvre créature que Jouffroy avait sauvée des brutales fureurs de Mtésa. Feignant une indisposition subite, elle avait fait appeler l'aventurier et put lui dévoiler le complot.

Celui-ci n'en attendit pas les suites. Toujours suivi du digne Achille Béléchasse, il quitta la cour le soir même, et reconnaissant l'impossibilité, pour le moment du moins — Mtésa furieux de la disparition de ses hôtes, avait donné ordre de les arrêter partout où on les trouverait, — de sortir de l'Ouganda, s'établir sur l'îlot de Mgussa, asile mystérieux et redoutable, que Mtésa lui-même eut craint de violer.

Les « Robinsons » du lac menaient là une vie, sinon agréable, du moins exempte de crainte. Leur canot leur permettait d'aller chasser dans les immenses forêts, qui bordent le Victoria-N'yanza, et leur lion et leurs chiens eussent mis une armée en déroute.

C'est dans une de leurs excursions à terre, que, cachés parmi les roseaux, ils avaient entendu les indigènes parler de blancs, arrêtés sous l'inculpation de sacrilége.

— Il faut les délivrer, s'était écrié Jouffroy.

— Oui, avait répondu Achille, sans hésiter...

Le reste nous est connu (1).

Max se leva, et vint doucement serrer les mains de Jouffroy et de Béléchasse.

— Oh! dit-il, vous êtes les meilleurs et les plus dignes des amis! Combien je suis fier de pouvoir vous donner ce nom.

— Trêve de sentiments! répondit Jouffroy, et examinons la situation.

— Elle se présente assez nette, dit Edouard.

— Assez corsée, renchérit Fil-d'Etoupe.

— Assez triste! murmura avec un haussement d'épaules significatif l'ancien fabricant de papier à filtrer.

Seul, Ali ne dit rien.

— Silence! tonna Jouffroy. Je disais donc, continua-t-il, que deux routes, deux points à atteindre se présentent à nous. La première route et le premier point, sont Tabora pour Zanzibar, d'où nous venons; la deuxième route et le deuxième point, sont Gondokoro, par le Nil, d'où vous venez.

— Quelle route choisirons-nous?

— Parlez, monsieur Max! dirent toutes les voix.

— La route de Gondokoro, dit-il.

— Tu as raison, ami. Une chance nous est encore offerte : M'Toëe, né dans le Létouka, sera pour nous un guide sûr et dévoué. Nous sommes sept, continua Jouffroy, sept hommes énergiques, faits depuis longtemps à ce climat meurtrier, à cette existence de périls incessants, nous réussirons.

— Dieu le veuille! A quand le départ?

— Dans trois jours, répondit Jouffroy. Ce temps nous est nécessaire pour nos préparatifs.

Le troisième jour, comme l'avait dit Jouffroy, tout était prêt pour le départ, le « canot fétiche » se balançait à quelques brasses du rivage, ses voiles déployées, et les aventuriers n'attendaient plus pour s'embarquer que le signal de Jouffroy.

Alors, les « Robinsons du Victoria-N'yanza » jetèrent un dernier regard sur cette île qui leur avait été si hospitalière, et prirent place dans le canot qui, offrant à la brise ses larges ailes, silla rapidement vers le nord.

Les deux dogues et le lion reposaient au fond de la barque; les armes étaient prêtes à toute éventualité.

La troisième nuit de navigation — on ne voyageait pas le jour — le « canot fétiche, » dirigé par M'Toëe, entra, toutes voiles déployées, dans le canal Napoléon, qui sert de frontière à l'Ouganda et à l'Ousaga.

Dans le lointain, grondaient, rugissaient les chutes de Ripon, et ce bruit terrible, dans la nuit, disait aux aventuriers qu'ils étaient bien dans le droit chemin, et que ce fleuve qui s'ouvrait devant eux était le Nil.

(1) Les aventures détaillées de Jouffroy et de Béléchasse, ont été publiées dans la deuxième série des *Explorateurs français en Afrique*. — Un vol. in-8°, E. Ardent et Cie, Editeurs.

V. — Le dernier adieu des sauvages. — Une caravane.

Quinze jours se sont écoulés depuis les derniers événements; nous retrouvons nos aventuriers campés sur une roche surplombant le Nil, qu'ils avaient rejoints à Kérouma.

Bien des événements s'étaient succédés pendant ces quinze jours, attaques de sauvages, privations, souffrances, aucune épreuve n'avait été ménagée à nos amis.

Aux chutes d'Isamba, il leur avait fallu abandonner le « canot fétiche » et se lancer au hasard dans les jungles et les plaines de l'Ounyoro; quelques jours plus tard, dans une rencontre avec les sauvages, Abdallah avait disparu.

Qu'était-il devenu? Etait-il mort?... L'instinct de la liberté, avait-il momentanément étouffé l'attachement profond qu'il ressentait pour son maître? C'est ce que personne n'eut pu dire.

Au moment où nous rejoignons nos amis, il faisait nuit; à leurs pieds le Nil se tordait, écumait dans sa prison de granit. Sauf la voix redoutable des eaux, pas un cri, pas un frémissement d'àile, pas un bruissement de feuillage ne troublaient la douce quiétude de la nuit.

Mais ce calme n'était que le précurseur de la tempête.

Soudain, les hautes herbes s'écartèrent, les roseaux ployèrent, et toute une armée de noirs démons, armés de flèches, de massues, de fusils, le corps affreusement peinturluré, se précipita à l'assaut du rocher.

Pas un cri; contrairement à leurs habitudes, les nègres marchaient au combat sans avoir décelé leurs intentions en incendiant les environs, sans pousser leurs clameurs farouches.

— Feu! allait crier Jouffroy.

Mais le commandement expira sur ses lèvres, et il murmura:

— Perdu!...

La situation, en effet, se compliquait sérieusement. Une flottille de canots, chargés d'une armée de sauvages, non moins nus, non moins barbouillés que les précédents, traversait le fleuve. C'étaient des Lirois, reconnaissables à leurs perruques de faux cheveux, à leurs ornements de cuivre.

Cette deuxième armée allait-elle combiner ses mouvements avec la première?...

Les aventuriers furent bientôt fixés sur ce point. Les Lirois, qui traversaient le fleuve dans l'espoir de surprendre les troupeaux de leurs bons amis, les Tchopis, et de faire quelques esclaves, se heurtèrent dès le premier pas contre les assaillants. En un instant les guerriers, montant à l'assaut du rocher, firent face aux nouveaux arrivants; les flèches et les javelines coupèrent l'air en sifflant, la poudre mêla ses éclatantes détonations aux cris féroces, et une fumée bleuâtre couvrit pour un moment la masse des combattants.

Penchés sur l'extrême bord du rocher, les aventuriers regardaient muets de stupeur et d'effroi. Le piétinement des combattants, les râles des mourants, les cris, les imprécations montaient jusqu'à eux, et, quand la brise de nuit déployait les fumées de la poudre et du sang tiède, qui s'étendaient comme un voile de vapeur au-dessus du théâtre de l'action, ils pouvaient contempler dans toute son horreur sublime, cette scène de mort et de carnage.

— En voilà une diversion! s'écria Fil-d'Etoupe. Dieu me pardonne, c'est « machiné, » comme un drame de la *Porte-Saint-Martin.*

— Silence!... fit Jouffroy en lui serrant le poignet à le broyer. Ne vois-tu pas que c'est ou notre perte ou notre salut qui se joue ici?...

— Raison de plus pour applaudir les acteurs! riposta l'incorrigible gamin.

En bas la lutte continuait, terrible, acharnée, sans trêve, sans pitié!... Tout à coup, un rauque rugissement retentit, et un être à qui l'obscurité prêtait des formes étranges, fantastiques, se précipita comme la foudre au milieu des combattants.

— Abdallah! Abdallah!... crièrent les aventuriers.

Mais, cette fois, le lion fut sourd à leur voix. Il avait pris goût au carnage, et bondissait au plus épais de la mêlée, entassant cadavre sur cadavre. Sa griffe puissante déchirait des poitrines, broyait des membres, déboîtait des crânes, et son mufle se plongeait avec délice dans des flots de sang tiède et fumant! C'était horrible...

— Abdallah!!! répéta, avec un accent impérieux, Jouffroy épouvanté de ce carnage affreux.

Cette fois, le lion détourna la tête et parut prêt à obéir. Ce fut sa perte. Vingt détonations retentirent au même instant; frappé de vingt balles, le puissant animal exhala un rugissement de douleur et d'agonie, et vint, par un bond suprême, tomber inanimé, mourant, aux pieds de Jouffroy.

Effrayés de leur propre triomphe, les nègres s'éparpillèrent dans toutes les directions.

Un silence de mort planait sur le champ de bataille.

Jouffroy, agenouillé sur le rocher, la tête appuyée contre la poitrine du monstre, essayait de surprendre les battements de son cœur.

— Eh bien? dirent les aventuriers.

— Mort! répondit Jouffroy d'une voix sombre. Pauvre Abdallah! continua-t-il en essuyant une larme furtive, il est mort pour nous sauver...

Ce fut là l'oraison funèbre d'Abdallah.

* * *

Le soleil venait de se lever, éclairant de ses chauds rayons le Nil et les chutes de Kérouma. Bien qu'au-dessous de ce que l'imagination eut pu rêver de grandiose et de terrible, la scène ne manquait pas d'un certain

pittoresque. Cette eau écumante, d'un blanc d'argent, sur le fond noir et brun des rochers, ce fleuve mystérieux, coulant avec une direction presque constante vers l'ouest, pour bondir par-dessus les chutes et les cataractes, avant de se jeter dans le « Mwoutan-Nzigé, » et, par-dessus tout, ces flots de lumière glissant avec des rutilements d'or fauve à travers les masses de feuillage, tout cela formait un tableau vivant, animé, capable enfin d'enlever les suffrages des plus difficiles.

Après quelques minutes de muettes contemplations, nos amis se décidaient à passer le fleuve, quand, soudain, M'Toëe se précipita derrière son maître en poussant un cri d'effroi.

— Drapeau rouge! cria-t-il; Turcs maudits!!!...

A ce cri, les aventuriers se penchèrent avidement, et regardèrent au-dessous d'eux. M'Toëe ne s'était pas trompé; sur la rive du fleuve, au milieu des masses de rochers, passait une troupe, une caravane de Turcs...

C'était un spectacle étrange que la vue de cette troupe hétérogène, bariolée des plus vives couleurs, et serpentant au milieu des rochers, comme un reptile gigantesque.

En tête marchait le drapeau turc, rouge comme du sang et orné du croissant d'or; puis venaient, un à un, les porteurs pliant sous leurs lourdes charges d'ivoire, de vivres ou de munitions; beaucoup étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants; mais pas un esclave, on était trop près des possessions égyptiennes.

Des « soldats, » armés jusqu'aux dents, étaient éparpillés des deux côtés de la caravane, prêts à punir d'une balle la moindre tentative d'évasion. Les trafiquants, montés sur des bœufs, et protégés par un deuxième drapeau; des troupeaux, produits d'une razzia, sans doute, fermaient la marche.

Il se passa près d'une heure avant que les aventuriers entrevissent la queue de cette étrange caravane. Enfin, quand elle fut sur le point de disparaître, ils se décidèrent à appeler.

Le chef de la caravane, un Turc à figure intelligente, aux vêtements étincelants de broderies d'or, couvert, comme une panoplie vivante, armé de la tête aux pieds, leva les yeux sur le rocher, et, donnant de l'éperon à son bœuf, fit signe aux aventuriers de descendre.

Ceux-ci échangèrent un regard brillant et animé; cette caravane que le pauvre M'Toëe rédoutait tant, était pour eux le salut.

— Hurrah! s'écria Max, hurrah! les Turcs nous reconduiront à Gondokoro.

— Hurrah! répétèrent Jouffroy, Edouard, Béléchasse et Fil-d'Etoupe.

Quelques minutes après, ils étaient au milieu de la caravane, fraternisant avec El-Marsouk, le chef de l'étrange caravane, qui s'engagea à les conduire à Gondokoro.

* * *

Un an après les derniers événements que nous venons de raconter, par un beau soir, tout étincelant des mille clartés du gaz, une affluence extraordi-

naire de badauds se pressait sur un des principaux boulevards de Paris, devant un magasin de curiosités nouvellement ouvert.

L'appât auquel mordaient les curieux, était un magnifique tableau, signé d'un peintre en renom, et dominant la devanture du magasin auquel, sans doute, il servait d'enseigne.

C'était un site sauvage, un amoncellement de masses granitiques, aux coupes, aux profils étranges, que couronnait une végétation exubérante, un fouillis de lianes en fleurs, allant d'un tronc à l'autre, et laissant tomber leurs gracieux festons dans les flots calmes et limpides d'une rivière.

Une caravane se voyait dans la pénombre, se dirigeant vers quatre troncs à peine dégarnis de leurs branches, et jetés comme un pont au-dessus des deux rives.

Des singes, des oiseaux perchés dans le feuillage; des lions, des léopards sur les rochers, des hippopotames et des crocodiles sur la rivière, donnaient la vie à cette page magistrale qui, depuis huit jours, faisait courir tout Paris.

Au-dessus du tableau, on lisait ces mots, qu'épelaient les plus savants :

AU PONT DU LOUGÉRENNGÉRI.

Et plus bas :

ACHILLE BÉLÉCHASSE, L. PERRON ET Cie.

Ce « et compagnie » cachait le nom d'un de nos personnages. Le lecteur l'a deviné, sans doute.

Et dans la foule éblouie de cette orgie d'or et de lumière, de ces mille objets curieux rapportés des quatre coins du monde, depuis le casse-tête grossier et l'affreux bracelet, hérissé de pointes de fer du sauvage africain, jusqu'aux produits gracieux de l'industrie chinoise et japonaise, retentissait ce cri :

— Que c'est beau! que c'est beau!...

Perdus dans la foule, deux hommes jeunes encore, malgré leur barbe et leurs cheveux blancs, regardaient, la lèvre souriante, mais les paupières humides d'émotions, cette grande manifestation populaire.

— Pauvre Béléchasse! murmura le plus petit de nos inconnus, il est heureux, entouré d'Edouard et de Fil-d'Etoupe, qui sont pour lui comme deux fils dévoués; il ne craint plus de mourir misérablement dans quelque coin de l'Afrique sauvage... Oui, la patrie a ses joies! Pourtant, reprit-il, il me semble que cette existence aventureuse, cette lutte de chaque jour, contre les fauves et les éléments, contre le pays lui-même ont leurs charmes aussi...

Alors son compagnon lui prit les mains, et murmura en souriant doucement :

— Qui sait?.....

Puis, ils se perdirent au plus épais de la foule.

Ces deux hommes, on l'a deviné, c'étaient Max et Jouffroy. Enfin, pour n'oublier aucun des personnages de cette véridique histoire, disons que M'Toëe et Ali ont trouvé asile et protection, le premier chez Jouffroy, le second chez Maximilien Lénard.

Et ce n'était que justice...

Souvent, aujourd'hui, on peut les voir, le cigare aux lèvres, vêtus du veston et coiffés du feutre mou des dandys, arpenter les grands boulevards, deux énormes dogues sur les talons.

Ils se reposent et se promenent en prévision de fatigues et de dangers nouveaux.

FIN.

TABLE

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

LE ZAMBÈZE

DEUXIÈME PARTIE.

LES GRANDS LACS

TROISIÈME PARTIE

DU GABON A ZANZIBAR

QUATRIÈME PARTIE

LES ROBINSONS DU VICTORIA-N'YANZA

FIN DE LA TABLE.

Limoges. — Imp. E. Ardant et Cie.